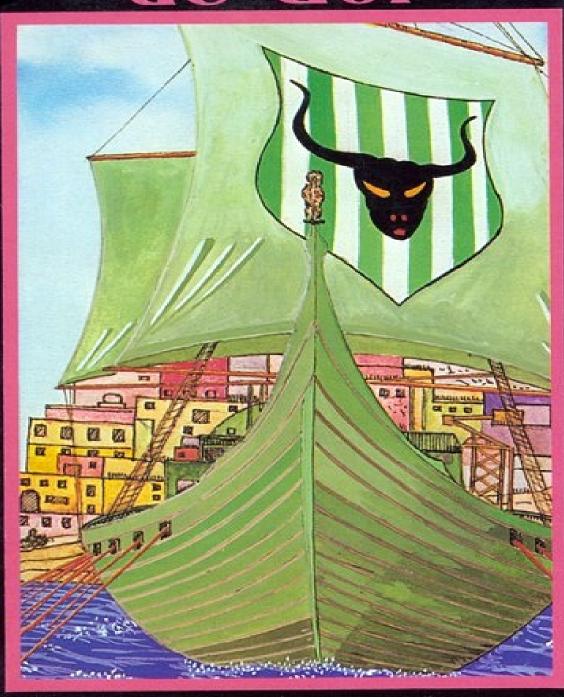
# John Norman Les Pirates de Gor



opta

### JOHN NORMAN

# Les Pirates de Gor



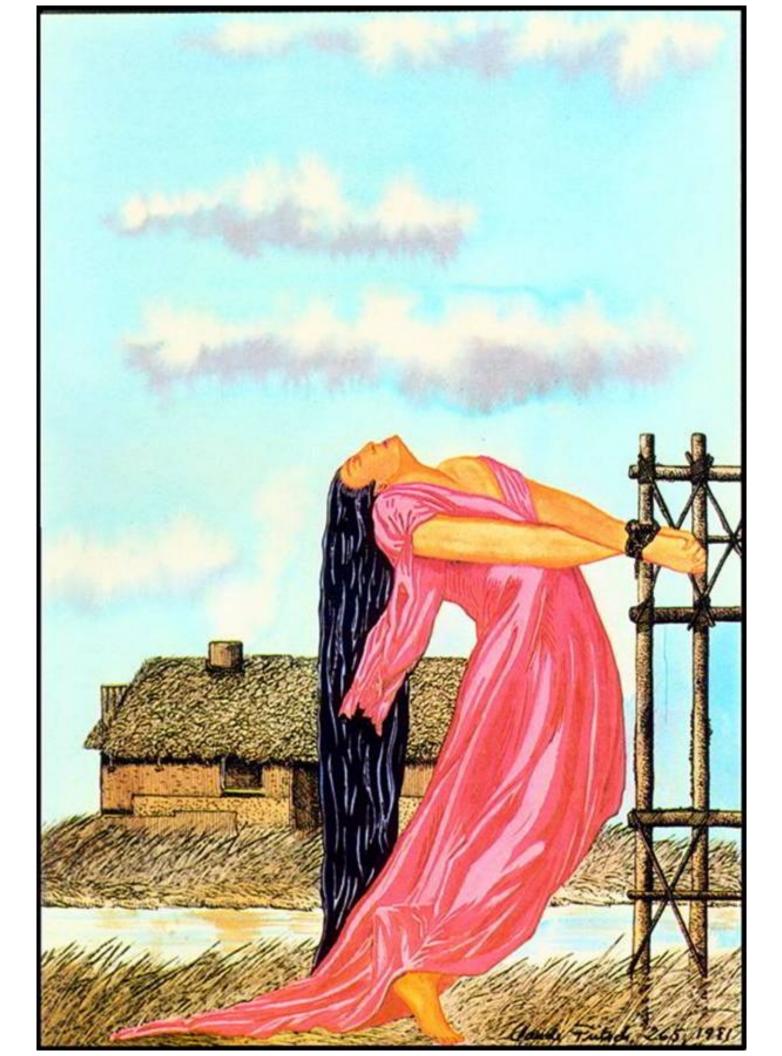


Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris  $9^{\rm e}$ 

Titre original : Raiders of Gor Traduction : Daniel Lemoine

© 1971 John Norman

© 1981 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française



### John Norman ou les phantasmes de John Frederick Lange

Lorsque « Tarnsman of Gor » parut au mois de décembre 1966, dans la prestigieuse série de science-fiction et d'aventures fantastiques de Ballantine (plus tard, le cycle de Gor devait trouver un nouvel éditeur avec Donald Wollheim et DAW-Books), rien ne semblait vouloir indiquer que ce livre serait le premier d'une longue série que les uns couvrent maintenant de sarcasmes, les autres de roses rouges comme le sang. En fait, les premiers livres de la série étaient passionnants, même s'ils n'arrivaient pas à faire oublier les grands chefs-d'œuvre de la « Fantasy » comme, par exemple, le cycle d'Atlan de Jane Gaskell ou l'épopée magique de Deryni de Katherine Kurtz. Par la suite, au fil des aventures de Tarl Cabot puis de Jason Marshall, l'intérêt de ces romans, où le machisme le plus conventionnel s'opposait (ou se mariait) au masochisme féminin le plus débridé, commença de s'émousser sans que le succès de ces aventures rocambolesques ne se démentît pour autant.

Je n'ai jamais caché ma préférence, même dans le domaine de l'heroic-fantasy, de la sword and sorcery et de la science-fantasy pour des auteurs plus nuancés : C.J. Cherryh, Tanith Lee, Katherine Kurtz, Stephen R. Donaldson, James Branch Cabell, Evangeline Walton, Lord Dunsany, Thomas Burnett Swann, John Morressy, etc...

Cela dit, je crois qu'il faut reconnaître que les sept ou huit premiers volumes de la saga de Gor étaient assez réussis dans le domaine bien spécifique de la science-fiction d'aventure. Mais plus les romans devenaient épais, plus ils s'enfonçaient dans les délires sado-masochistes de l'auteur.

La programmation de cette œuvre, qui compte, à l'instant où j'écris ces lignes, quinze volumes, le seizième devant paraître au mois de novembre 1981, me pose un problème psychologique. Mais sans vouloir entrer dans les détails, je dirai, de façon honteusement pragmatique, mais sans ambages, que je continuerai de publier les volumes de la série de Gor tant que mes lecteurs me le demanderont. « *No comment !* » comme disent les diplomates !

Un mot sur l'auteur : John Frederick Lange, qui signe John Norman, est professeur d'université. Il est né en 1931. Les mauvaises langues, mais pas seulement elles, disent qu'il aime projeter ses phantasmes les plus maladifs dans son œuvre littéraire et qu'il n'hésite pas à peindre dans certains livres des femmes de son (proche) entourage (universitaire).

Bien des auteurs et critiques féminins (aux Etats-Unis et ailleurs) mais également des écrivains du sexe que se plaît à magnifier Norman par opposition à l'autre dont le seul bonheur semble être la soumission inconditionnelle au mâle, ont exprimé leur indignation et leur mépris devant cette œuvre solipsiste et phallocratique qui fait de tous les (vrais) hommes des maîtres et de toutes les (vraies) femmes des esclaves.

Pour conclure, une simple citation du dernier volume de Norman paru aux États-Unis, ROGUE OF GOR (un joli palindrome!):

« Les femmes de la terre sont sevrées d'hommes véritables. Je ne puis te décrire (...) la

frustration et la misère qu'elles ressentent. Les hommes de la Terre ne sont pas des hommes dignes de ce nom. Peut-être l'ont-ils été, il y a bien longtemps de cela, dans une époque qui appartient maintenant à l'histoire.

(...)

» Les femelles, » dit-elle, « sont la propriété naturelle d'hommes semblables à ceux de Gor, et non d'hommes à l'image de ceux de la Terre. (...) »

Qu'ajouter à cela?

Sinon un conseil : « Femmes qui me lisez, prenez un billet pour GOR! » (?)

Daniel Walther, juin 1981.

#### LA MARQUE SANGLANTE

 $J_{\rm E}$  sentais la mer, Thassa la Luisante qui, selon les mythes, n'a qu'un seul rivage.

Passant la main par-dessus le bord de ma barque de roseau, je pris un peu d'eau dans la paume et y trempai le bout de la langue. Thassa ne pouvait plus être loin.

Je pris la pagaie triangulaire, en bois de Tem, et propulsai ma petite embarcation, légère et mince, juste assez grande pour un seul passager. Elle était en roseaux du Vosk, longs, flexibles et creux, attachés avec des lianes des marais.

Sur ma droite, environ un mêtre sous l'eau, j'aperçus soudain l'éclair jaune et mobile du ventre écailleux d'un tharlarion des marais qui se retournait au moment de frapper, probablement la carpe du Vosk ou la tortue des marais. Aussitôt après, l'eau parut étinceler d'une multitude d'aiguilles dorées, dans le sillage du tharlarion des marais, à n'en pas douter sa horde de charognards, minuscules tharlarions d'eau d'environ vingt centimètres de long, tout en dents et en queue.

Un oiseau aux grandes ailes membraneuses et couvertes d'écailles s'éleva au-dessus des roseaux, sur ma gauche, poussant son cri et filant vers le ciel bleu, dans un battement d'ailes. Un instant plus tard, il plongea à nouveau vers le sol et disparut dans les roseaux, les tiges vacillantes chargées de spores, les gousses gonflées de graines des diverses plantes des marais côtiers de Gor. Une seule créature ose ainsi, dans les marais, se découper sur le ciel : l'ul de proie, le tharlarion volant.

Il était difficile de voir à plus d'un mêtre devant soi ; parfois, je ne voyais pas même au-delà de la proue levée de ma petite embarcation, qui se frayait un chemin parmi les roseaux et les nombreux rences.

C'était le quatrième jour de la Sixième Main Transitoire, peu avant l'équinoxe d'automne qui, dans le calendrier goréen, marque le début de Se'Kara. Dans le calendrier de Ko-ro-ba qui, comme presque toutes les cités, compte les années suivant la Liste des Administrateurs, ce serait la onzième année de l'administration de mon père, Matthew Cabot. Dans le calendrier d'Ar, pour ceux que cela intéresserait, c'était la première année de la restauration de Marlenus, Ubar des Ubars ; toutefois, afin de mettre un peu d'ordre dans la chronologie goréenne, on admettait en général que c'était l'an 10119 Constata Ar, c'est-à-dire de la fondation d'Ar.

Mes armes se trouvaient dans la barque, avec une gourde d'eau ainsi qu'une boîte de fer-blanc contenant du pain et de la viande de bosk séchée. J'avais la courte épée goréenne dans son fourreau, mon bouclier, mon casque et, enveloppé dans du cuir, un grand arc goréen en bois de Ka-la-na souple, la vigne jaune de Gor, renforcé à chaque extrémité de corne de bosk comportant des entailles, avec sa corde de chanvre entrelacé de soie, ainsi qu'un assortiment de flèches courtes et longues rangées en un

rouleau. En général, les Guerriers goréens n'aiment guère l'arc quel qu'il soit, mais ils sont obligés de le respecter. Celui que j'avais, le grand arc donc, est aussi haut qu'un homme de grande taille ; son dos, la partie la plus éloignée de l'archer, est plat ; son ventre, qui fait face à l'archer, est rond ; il fait environ quatre centimètres de large et deux centimètres et demi d'épaisseur au centre ; il est extrêmement puissant et il faut être très fort pour le tendre et le bander ; incidemment, nombreux sont ceux, même parmi les Guerriers, qui sont incapables même de le tendre ; on peut tirer neuf flèches avant que la première regagne le sol ; de près, elles peuvent transpercer de part en part une poutre de dix centimètres d'épaisseur ; à deux cents mètres, elles peuvent clouer un homme à un mur ; à quatre cents mètres, elles peuvent tuer un gros bosk en pleine course ; on peut tirer dix-neuf flèches en une ehn goréenne, laquelle équivaut à quatre-vingts secondes terrestres ; et on considère qu'un archer adroit, mais pas exceptionnel, doit être capable de placer ces dix-neuf flèches dans une cible de la taille d'un homme, à deux cent cinquante mètres, chaque impact constituant une blessure mortelle. Néanmoins, cette arme a de graves inconvénients et, en général, sur Gor, on lui préfère l'arbalète, inférieure en précision, en portée et en puissance de feu, avec son gros câble et ses plaques d'acier. On ne peut utiliser le grand arc correctement que debout ou bien, au moins, à genoux, ce qui expose l'archer ; il est difficile d'utiliser le grand arc lorsqu'on est en selle ; il n'est pas pratique de près, comme lorsqu'on se défend ou que le combat se déroule à l'intérieur d'un bâtiment ; et il est impossible de le tenir prêt, chargé comme une arme à feu, contrairement à l'arbalète ; l'arbalète est l'arme de l'assassin par excellence[1] ; en outre, il n'est pas inutile de préciser que, malgré le temps nécessaire au chargement de l'arbalète, un homme faible, disposant par exemple d'un crochet ou d'une manivelle, peut aisément y parvenir ; par conséquent, pour un individu capable de tendre et bander le grand arc, un nombre infini d'individus sont capables de bander l'arbalète ; enfin, de près, l'arbalète nécessite beaucoup moins d'adresse que le grand arc.

Je souris.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi on considère communément que l'arbalète est plus efficace que le grand arc, en dépit du fait qu'elle lui est inférieure en précision, en portée et en puissance de feu. Bien manœuvré, le grand arc est une arme beaucoup plus dévastatrice que sa rivale, l'arbalète ; mais rares sont ceux qui ont la force de s'en servir correctement ; j'étais fier de mon adresse dans le maniement de cette arme.

Je pagayais tranquillement, à genoux sur les roseaux de mon étroite embarcation.

C'est une arme de Paysan, me répétais-je ; et je souris à nouveau. Tarl l'Aîné, mon maître d'armes, m'en avait donné cette définition, de nombreuses années plus tôt, à Ko-ro-ba, ma Cité, les Tours du Matin. Je regardais l'arc long, lourd, enveloppé dans du cuir, en bois souple de Ka-la-na, posé au fond de ma barque de roseau.

Je ris.

Le grand arc était effectivement une arme de paysan ; ceux-ci le fabriquent et l'utilisent, parfois avec beaucoup d'efficacité. Ce fait lui-même, à savoir que le grand arc est une arme de paysan, pousse de nombreux Goréens, surtout ceux qui ne savent pas s'en servir, à le mépriser. Les guerriers goréens, généralement recrutés dans les villes, sont Guerriers par le sang et par la caste ; en outre, ils sont de Haute Caste ; les Paysans, isolés dans leurs champs et leurs villages, appartiennent aux Basses Castes, et même à la plus basse de celles-ci ; en réalité, les habitants des villes considèrent les paysans comme des brutes ignobles, ignares et superstitieuses, vénales et vicieuses, des culs-terreux, des animaux fouisseurs, des bêtes mal intentionnées, des individus au mieux rusés et lâches ; pourtant je savais que, sur le sol de terre battue de tous les cônes de paille qui abritent les paysans et leurs familles, près du trou réservé au feu, se trouvait une Pierre du Foyer ; les Paysans, bien que mal considérés par la majorité des Goréens, se nomment eux-mêmes fièrement : Le Bœuf sur lequel repose la Pierre du Foyer, et je crois qu'ils ont raison.

Il est rare, incidemment, que les paysans servent dans les forces armées d'une cité ; cela explique également pourquoi leur arme, le grand arc, est moins répandu dans les villes et parmi les Guerriers qu'il ne le mériterait.

À mon sens, le Goréen est souvent, mais pas toujours, lié par des accidents historiques ou des traditions culturelles qui sont souvent, par la suite, rationalisés afin de paraître plausibles. Par exemple, j'ai entendu dire que les Paysans utilisent le grand arc du simple fait qu'ils seraient incapables de fabriquer des arbalètes, comme s'il leur était impossible d'échanger leurs marchandises ou de vendre leurs animaux en vue de se procurer des arbalètes, si tel était leur désir. En outre, le lourd javelot ou la lance à pointe de bronze et la courte épée à double tranchant sont traditionnellement considérés comme les seules armes véritablement dignes du combattant goréen, du moins de celui qui est effectivement un véritable combattant ; et, tout aussi traditionnellement, les archers, qui massacrent de loin, sans combattre leur ennemi au corps à corps, par l'entremise de leurs traits rapides et presque invisibles, simples éclats de bois, semble-t-il, sont considérés comme plutôt méprisables et se trouvent presque à la frontière du monde des combattants ; dans les épopées goréennes, incidemment, le mauvais, lorsqu'il n'appartient pas à une caste inférieure et méprisable, est souvent un archer ; j'ai entendu des Guerriers affirmer qu'ils préféreraient être empoisonnés par une femme plutôt que tués par une flèche.

Quant à moi, peut-être parce que je n'avais pas grandi sur Gor, mais sur Terre, je n'étais pas, heureusement, à mon avis, victime de tels préjugés ; je pouvais utiliser le grand arc sans, pour ainsi dire, fausse honte ou remords de conscience, sans blessure d'amour-propre ; je savais que le grand arc était une arme magnifique ; par conséquent, je la fis mienne.

J'entendis le cri d'un oiseau, une cinquantaine de mètres sur ma gauche ; on aurait dit un gaut des marais, petit oiseau aquatique à corne et pattes palmées, pourvu d'un large bec et de grandes ailes. Les filles des marais, enfants des Renciers, le chassent parfois à l'aide d'un bâton qu'elles utilisent comme un javelot.

Dans certaines cités, Port Kar notamment, le grand arc est presque inconnu. De même, il n'est guère répandu à Ar, la plus grande ville de la Gor civilisée. Il est assez connu à Thentis, dans les Montagnes de Thentis, et à Ko-ro-ba, ma Cité, les Tours du Matin. Les cités divergent sur ce point. Mais, en général, l'arc est peu répandu. Les petits arcs droits, naturellement moins puissants que le grand arc sont, en revanche, assez communs, sur Gor, et on les utilise souvent pour chasser le petit gibier, tel que le qualae à la crinière broussailleuse et aux pattes à trois doigts, le tabuk à une corne ou bien encore les esclaves fugitifs.

J'entendis un autre oiseau, un autre gaut des marais, à une quarantaine de mètres, mais sur ma droite, cette fois-ci.

L'après-midi était bien avancé ; c'était, à mon avis, la quatorzième ahn goréenne. Des nuages d'insectes dérivaient ici et là parmi les roseaux, mais ils ne m'avaient pas gêné ; la belle saison était presque terminée et les insectes susceptibles de rendre l'existence désagréable se reproduisaient, et se concentraient, dans les zones où l'on trouvait de nombreux lacs d'eau douce et immobile. Pourtant, je vis une grosse mouche zarlit, sans danger, violette, mesurant environ soixante centimètres de long, avec ses quatre ailes transparentes, d'à peu près un mètre d'envergure, qui bourdonna à la surface de l'eau puis s'éleva et, sur ses pattes en forme de pagaie, sautilla avec élégance sur l'eau. D'un côté de ma pagaie, je chassai une sangsue qui s'était accrochée au flanc de ma petite barque de roseau.

Grâce aux péniches, sur quatre cents pasangs, j'avais descendu le Vosk mais, à l'endroit où le puissant Vosk se sépare et se divise en centaines de canaux dont les hauts-fonds changent continuellement de place, se perd dans les immenses marécages côtiers de son delta, se dirigeant vers Thassa la Luisante, la mer, j'avais abandonné les péniches et acheté, aux Renciers de la bordure orientale du delta, des provisions et la petite embarcation de roseau que je propulsais parmi les roseaux et les joncs, les rences sauvages.

Je remarquai qu'un morceau de ce tissu blanc, assez grossier, fabriqué à partir de la plante Rep, était attaché à la tige d'un de ces rences, juste sous la touffe d'étamines et les étroits pétales.

J'approchai afin d'examiner le morceau de tissu.

Je regardai autour de moi et restai quelques instants silencieux, immobile. Puis je dépassai la plante, écartant les autres rences.

J'entendis de nouveau le cri du gaut des marais, mais derrière moi.

Personne n'avait voulu me guider dans le delta du Vosk. Les mariniers du Vosk ne veulent pas engager leurs larges péniches à fond plat dans le delta. Les canaux du Vosk, évidemment, changent d'une saison à l'autre et, le plus souvent, le delta n'est qu'un marais dépourvu de piste, littéralement des centaines de pasangs carrés de territoire sauvage. En de nombreux endroits, il n'y a pas assez d'eau pour que les grandes péniches à fond plat puissent y accéder et, surtout, il faudrait leur ouvrir un passage, mètre après mètre, dans les bouquets de roseaux et de joncs, ainsi que dans l'enchevêtrement des lianes des marais. Pourtant, la raison essentielle qui m'avait empêché de trouver un guide, même parmi les Renciers de la bordure orientale, était que le delta se trouvait théoriquement sous la domination de Port Kar, construite en son sein, à une centaine de pasangs de la bordure nord-ouest, sur la rive du Golfe de Tamber, baie peu profonde au-delà de laquelle s'étend Thassa la Luisante, la mer.

Port Kar, ville surpeuplée, nauséabonde, malsaine, est parfois appelée : le Tarn de la Mer. En goréen, son nom est synonyme de cruauté et de piraterie. Les flottes de navires-tarns de Port Kar sont le fléau de Thassa, magnifiques galères à voile latine qui rançonnent le trafic de marchandises et d'esclaves depuis les Monts Ta-Thassa, dans l'hémisphère sud de Gor, jusqu'aux lacs gelés du Nord ; et, vers l'ouest, au-delà des terrasses de l'île de Cos et de Tyros la rocheuse, avec ses labyrinthes de cavernes où vit le vart.

Je savais qu'à Port Kar habitait un certain Samos, Marchand d'Esclaves et agent des Prêtres-Rois.

J'étais dans le delta du Vosk et je faisais route vers Port Kar, seule cité goréenne à aimer les étrangers, quoique seuls les exilés, les meurtriers, les hors-la-loi, les voleurs et les hommes de main se soucient de gagner son obscurité et ses canaux.

Je me souvins de Samos, affalé dans son fauteuil de marbre, à la Curuléenne d'Ar, apparemment indolent, mais indolent comme pourrait l'être un oiseau de proie rassasié. Sur l'épaule gauche, conformément à la tradition de sa Cité, il portait les cordes nouées de Port Kar; son vêtement était simple, de couleur sombre et tissé serré; la capuche avait été rejetée en arrière, révélant sa grosse tête large, ses cheveux blancs et courts; son visage était rouge en raison du vent et du soleil, et profondément marqué et ridé, craquelé comme du cuir; aux oreilles, il portait deux petits anneaux d'or; j'avais perçu en lui le pouvoir, l'expérience, l'intelligence et la cruauté; j'avais senti en lui la présence du carnivore, provisoirement peu enclin à chasser et à tuer. Je n'avais guère envie de le rencontrer. Pourtant, des gens en qui j'avais confiance disaient qu'il avait bien servi les Prêtres-Rois.

Je n'étais pas particulièrement surpris d'avoir trouvé un morceau de tissu de la plante Rep attaché à un rence, car le delta est habité. L'homme ne l'a pas complètement abandonné aux tharlarions, aux uls et aux sangsues. Il y a, ici et là, presque invisibles, des communautés furtives de Renciers qui tirent leur subsistance du delta, théoriquement sous la suzeraineté de Port Kar. Le morceau de tissu que j'avais découvert était probablement un signe de piste destiné aux Renciers.

On tire du rence une sorte de papier. La plante elle-même possède une longue racine d'une dizaine de centimètres d'épaisseur qui croît, horizontalement, sous la surface de l'eau ; de petites racines, qui prennent naissance sur cette racine principale, plongent jusqu'au fond et plusieurs « tiges », jusqu'à douze, s'élèvent au-dessus d'elle, parfois jusqu'à quatre ou cinq mètres ; elles comportent un seul épi protubérant.

Cette plante sert de matière première à la fabrication de papier de rence, mais elle a également de nombreux autres usages. La racine, lourde et fibreuse, sert à la fabrication d'outils et d'ustensiles qu'il

est possible de tailler dedans ; en outre, séchée, elle constitue un bon combustible ; avec la tige, les Renciers fabriquent des bateaux de rence, des voiles, des nattes, des cordes et une sorte de tissu rugueux ; en outre, la sève est comestible et constitue, avec le poisson, l'essentiel du régime alimentaire des Renciers ; on peut manger la sève crue ou cuite ; des hommes, perdus dans les marais et ignorant que la sève est comestible, sont morts de faim au milieu d'une réserve pratiquement inépuisable de nourriture. De temps en temps, on utilise également la sève pour calfater les embarcations, mais l'usage de la filasse et de la résine, recouvertes de goudron, est plus répandu.

Pour faire le papier de rence, on coupe la tige en minces bandes ; les bandes proches de la partie centrale de la plante sont particulièrement appréciées ; une couche de bandes est placée longitudinalement, puis une couche de bandes plus courtes est ensuite posée perpendiculairement à la première ; on fait ensuite tremper ces deux surfaces dans l'eau, ce qui libère des fibres une sorte de colle qui les fixe les unes aux autres ; on obtient ainsi une feuille rectangulaire ; ces feuilles sont ensuite battues et séchées au soleil ; puis on les polit, généralement avec un coquillage ou un morceau de corne de kailiauk ; parfois, on utilise même le côté d'une dent de tharlarion. Ensuite, les feuilles sont attachées les unes aux autres, ce qui forme des rouleaux ; il y a généralement vingt feuilles par rouleau. Le plus beau papier se trouve ordinairement sur l'extérieur du rouleau, non pour tromper le client sur la qualité du rouleau mais parce que le papier le plus durable doit se trouver sur l'extérieur, car c'est lui qui subira le plus mauvais traitement et sera plus exposé à l'usure. Il y a divers grains de papier de rence, huit en tout. Les Renciers vendent leur production aux bordures occidentale et orientale du delta. Parfois, les marchands de rence, sur d'étroites embarcations propulsées par des esclaves, entrent dans les marais pour y négocier des transactions, partant généralement de la bordure occidentale, proche du Golfe de Tamber. Incidemment, on n'écrit pas, sur Gor, uniquement sur du papier de rence. Le papier de lin, dont Ar produit de grandes quantités, est très utilisé ; en outre, le vélin et le parchemin, fabriqués dans de nombreuses cités, sont également fréquents.

Je remarquai alors, attaché à une tige de rence, un autre morceau de tissu blanc, plus grand que le premier. Je supposai qu'il s'agissait d'un autre signe de piste. Je poursuivis mon chemin. Les cris des gauts des marais, une sorte de sifflement chevrotant, semblaient plus fréquents et un peu plus proches. Je regardai derrière moi et sur les côtés. Pourtant, ce qui n'avait rien d'étonnant en raison des roseaux, des joncs et des rences, je ne vis pas les oiseaux.

Il y avait alors seize jours que je me trouvais dans le delta, dérivant et pagayant en direction de Thassa. Je goûtai une nouvelle fois l'eau et son goût de sel me parut plus fort encore. En outre, l'odeur puissante et propre de Thassa était nettement perceptible.

Heureux, je continuai d'avancer. Il ne restait plus beaucoup d'eau dans ma gourde, et il ne me restait plus que celle-là. Le bosk séché de ma boîte métallique et le pain, du pain jaune de Sa-Tarna, rassis, étaient presque terminés.

Je m'arrêtai court car, attachée à un rence, devant moi, se trouvait une bande de tissu rouge.

Je compris alors que les deux morceaux de tissu que j'avais rencontrés précédemment n'étaient pas des signes de piste, mais des signes indiquant une frontière, des avertissements. J'avais pénétré dans une région du delta où je n'étais pas bienvenu, dans un territoire appartenant à une petite communauté, de Renciers, à n'en pas douter.

Les Renciers, malgré la valeur de leur production, la valeur des objets qu'ils se procurent en échange, malgré la protection des marais, les rences et le poisson qui leur fournissent amplement de quoi se nourrir, n'ont pas la vie facile. Non seulement ils craignent le requin des marais et l'anguille carnivore, qui fréquentent le delta inférieur, sans parler des diverses espèces de tharlarions d'eau, particulièrement agressifs, et du monstrueux ul de proie, au cri strident, mais ils doivent également se méfier, par-dessus tout, des hommes et, surtout, des hommes de Port Kar.

Comme je l'ai dit, Port Kar prétend à la suzeraineté du delta. Par conséquent, il arrive que des

bandes d'individus armés, au service de l'un des Ubars rivaux de Port Kar, pénètrent dans le delta en vue, comme ils disent, de faire la collecte des impôts. Le tribut exigé, lorsqu'ils découvrent une petite communauté, est généralement exagéré et comporte souvent tous les objets de valeur qu'il est possible de s'approprier; en général, on exige de grosses quantités de papier de rence, en vue de le vendre, des jeunes hommes, en vue de les faire ramer sur les galères de commerce, et des jeunes femmes qui deviendront Esclaves de Plaisir dans les tavernes de Port Kar.

J'examinai la bande rouge attachée à la tige de rence. Le tissu était couleur de sang ; j'avais peu de doute sur ce qu'il signifiait. Il ne fallait pas que j'aille plus loin.

Je poussai ma petite embarcation parmi les roseaux, dépassai le signe. Il me fallait gagner Port Kar. Les cris des gauts des marais me suivirent.

#### LE CRI DES GAUTS DES MARAIS

 $J_{\text{E}}$  vis la jeune femme, devant moi, par un espace entre les roseaux, une cinquantaine de mètres plus loin.

Presque au même moment, elle leva la tête, stupéfaite.

Elle se tenait sur une petite embarcation de rence, pas plus grande que ma barque de roseau, environ deux mètres cinquante de long sur soixante centimètres de large; les tiges, comme dans le cas de mon embarcation, étaient attachées avec des lianes des marais; comme la mienne, sa barque avait la proue et la poupe légèrement courbes.

Elle avait à la main le bâton courbe qui sert à chasser le gaut des marais. Il ne s'agit pas d'un boomerang, ustensile qui ne serait pas pratique parmi les joncs et les roseaux mais, naturellement, il flotte de sorte qu'il est possible de le récupérer et de l'utiliser aussi longtemps qu'on veut. Certaines jeunes femmes sont extrêmement adroites avec cette arme légère. Elle assomme l'oiseau qui est ensuite sorti de l'eau et attaché, vivant, dans l'embarcation. Plus tard, sur les îles de rence, l'oiseau est tué et cuit.

Je propulsai mon embarcation en direction de la sienne, mais lentement. Puis, la laissant dériver, je posai ma pagaie de bois de Tem en travers, laissant les mains dessus, et la regardai.

Les cris des gauts des marais nous entouraient. Je constatai que la chasse avait été bonne. Quatre oiseaux étaient attachés à l'arrière de sa barque.

Elle me dévisagea, mais ne parut pas particulièrement effrayée.

Elle avait le regard clair ; ses cheveux étaient blond foncé et ses yeux bleus ; ses jambes étaient un peu courtes et ses chevilles un peu épaisses ; ses épaules étaient peut-être un peu trop larges, mais jolies. Elle portait une courte robe, sans manches, de tissu de rence jaunâtre ; ses épaules étaient bien dégagées, ce qui augmentait sa liberté de mouvement ; sa courte robe était retenue en haut des cuisses par une ceinture afin de ne pas la gêner pendant sa chasse. Ses cheveux étaient attachés sur la nuque avec une bande de tissu violet, du tissu de Rep teint. Je compris qu'elle appartenait à une communauté qui était en contact, dans une certaine mesure, directement ou indirectement, avec des Goréens civilisés. Le rep est une matière blanchâtre, fibreuse, provenant des graines contenues dans les gousses d'un petit arbuste rougeâtre cultivé industriellement dans plusieurs régions, surtout sous Ar et au-dessus de l'équateur ; le rep, tissu bon marché, est tissé en usine dans diverses cités ; il est possible de le teindre et, comme il est bon marché et solide, il est très répandu, surtout dans les classes inférieures. La jeune femme était manifestement la fille d'un rencier, partie à la chasse au gaut. Je supposai que l'île de rence, sur laquelle de telles communautés habitaient, se trouvait à proximité. Je supposai également que les

signaux d'avertissement avaient été mis en place par sa communauté.

Elle se tenait bien droite dans la légère embarcation de rence qui oscillait légèrement, bougeant presque imperceptiblement, inconsciemment le corps, afin de conserver l'équilibre. Personnellement, il m'était difficile de rester debout dans une barque de roseau.

Elle ne leva pas son bâton, elle ne tenta pas de fuir, elle se contenta de me regarder, immobile. Elle n'avait pas de pagaie mais, plantée dans la vase, près d'elle, se dressait une longue gaffe avec laquelle elle propulsait son embarcation.

« Ne crains rien, » lui dis-je.

Elle ne répondit pas.

- « Je ne te ferai pas de mal, » repris-je.
- « N'as-tu pas vu les signaux d'avertissement ? » s'enquit-elle, « les marques blanches et la marque sanglante ? »
- « Je ne te veux pas de mal, » repris-je, « et pas davantage à ton peuple. » Je souris. « Il ne me faut, de vos marais, que la largeur de ma barque, » expliquai-je, « et seulement le temps nécessaire à mon passage. » C'était la paraphrase d'un dicton très répandu sur Gor, que les voyageurs récitaient à ceux dont ils traversaient le territoire : Il ne me faut que l'envergure des ailes de mon tarn, que l'épaisseur de mon tharlarion, que la largeur de mes épaules, et seulement pour le temps nécessaire à mon passage.

En goréen, incidemment, le même mot signifie à la fois ennemi et étranger.

- « Es-tu de Port Kar ? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je.
- « Quelle est ta Cité d'origine ? » s'enquit-elle.

Il n'y avait pas de signe distinctif sur mes vêtements, ni sur mon casque, ni sur mon bouclier. Le Rouge des Guerriers, que je portais, était décoloré par le soleil et taché par le sel des marais.

« Tu es un hors-la-loi! » déclara-t-elle.

Je ne répondis pas.

- « Où vas-tu? » demanda-t-elle à nouveau.
- « À Port Kar, » répondis-je.
- « Emparez-vous de lui! » cria-t-elle.

Aussitôt, des cris s'élevèrent de tous côtés et, écartant les roseaux et les joncs, des dizaines de barques de rence attaché avec des lianes des marais, apparurent, chacune d'entre elles étant propulsée par un homme tandis qu'un autre se tenait à la proue, armé d'un javelot des marais à deux ou trois pointes.

Il n'aurait servi à rien de dégainer mon épée ou de me saisir d'une arme. Séparés de moi par quelques mètres d'eau, mes ennemis ne risquaient rien et pouvaient me tuer sans la moindre difficulté, projetant sur moi leurs javelots à deux ou trois pointes.

La jeune femme posa les mains sur les hanches, rejeta la tête en arrière et rit de plaisir.

On me prit mes armes. On me retira mes vêtements. On me jeta à plat ventre au fond de ma barque. On me croisa les poignets dans le dos et on les attacha aussitôt avec une liane des marais ; puis on me croisa les chevilles et on les attacha aussi, solidement, avec une liane des marais.

La jeune femme sauta légèrement sur mon embarcation et s'immobilisa, un pied de chaque côté de mon corps. On lui tendit la gaffe avec laquelle elle propulsait sa propre embarcation, laquelle fut attachée à une de celles qui étaient sorties des roseaux et des joncs. À l'aide de la gaffe, elle entreprit de pousser ma barque dans les joncs, les autres embarcations nous accompagnant, à nos côtés ou derrière nous.

Puis, à un moment donné, la jeune femme arrêta la barque, et les autres firent de même. Elle, ainsi que deux autres hommes, rejetèrent la tête en arrière et poussèrent une sorte de sifflement chevrotant, le

cri du gaut des marais. Tout autour de nous, des cris semblables leur répondirent, certains n'étant qu'à quelques mètres de nous. Bientôt, d'autres barques de rence, aux extrémités courbes, nous rejoignirent.

Les Renciers, je le constatai, communiquaient au moyen de ces signaux, lesquels ressemblaient au cri des gauts des marais.

#### HO-HAK

Les îles de rence, sur lesquelles les communautés de Renciers habitent, sont plutôt petites et font rarement plus de soixante mètres sur soixante-quinze mètres. Elles sont entièrement constituées de tiges de rence tressées et flottent dans les marais. Généralement, elles font environ trois mètres d'épaisseur, dont un mêtre se trouve au-dessus de la surface de l'eau ; comme les tiges de rence se brisent et pourrissent, sous l'île, on tresse d'autres couches, formées de nattes épaisses, que l'on pose à la surface. Ainsi, sur une période de plusieurs mois, une couche donnée de rence, après avoir été la couche supérieure, sera progressivement submergée, descendant de plus en plus bas, jusqu'au moment où elle deviendra la couche inférieure et, comme les couches précédentes, se mettra à pourrir et à se désagréger. Afin d'empêcher l'île de dériver, il y a en général plusieurs attaches de lianes des marais, fixées aux grosses racines de rence des environs. Il est dangereux d'entrer dans l'eau pour fixer les attaches à cause des prédateurs qui fréquentent les marais, mais les hommes accomplissent cette tâche en groupe, l'un d'eux fixant l'attache tandis que les autres, comme lui sous la surface, le protègent avec le javelot des marais ou bien frappent sur des morceaux de métal ou des barres de bois afin de chasser ou, au moins de déconcerter et de dérouter, les visiteurs trop curieux et indésirables tels que le gros tharlarion des marais, monstre qui fait parfois neuf mètres de long, ou le grand requin des marais, à neuf nageoires, sans oublier, bien entendu, les petits tharlarions d'eau, tout en dents et en queue, qui se jettent sur tout ce qui bouge.

Lorsqu'on veut déplacer l'île, on se contente de couper les attaches et la communauté se divise en deux groupes : ceux qui manœuvrent les longues gaffes et ceux qui, dans de petites embarcations de rence, dégagent le chemin. Presque tous ceux qui manœuvrent les gaffes se rassemblent au bord de l'île mais il y a, sur l'île elle-même, quatre profonds puits rectangulaires dans lesquels on peut également plonger de longues gaffes et qui constituent des points d'appui supplémentaires. Ces puits centraux, qui sont en fait des trous dans l'île elle-même, lui permettent de se déplacer, bien que lentement lorsqu'ils sont utilisés seuls, sans que les habitants s'exposent sur les bords, où ils constitueraient une cible facile pour les projectiles de leurs ennemis. En cas de danger, les habitants se rassemblent derrière une palissade de rence tressé qui entoure la zone où se trouvent les puits ; dans ce cas, on abat les petites huttes de rence pour empêcher l'ennemi de se cacher derrière, puis on entrepose la nourriture et les réserves d'eau, qui proviennent en général de la bordure orientale du delta, où il y a de l'eau douce, derrière la palissade ; cet enclos rond constitue alors, au centre de l'île, une place forte plus ou moins défendable, surtout contre les javelots des autres communautés de Renciers. En revanche, il n'est pas très efficace contre l'attaque de Guerriers bien organisés et bien armés, tels que ceux de Port Kar, et

ceux contre qui il pourrait se révéler effectivement utile, les autres communautés de Renciers, passent rarement à l'attaque. J'avais entendu dire que les communautés de Renciers ne s'étaient pas battues entre elles depuis plus de cinquante ans ; les communautés de Renciers vivent en général à l'écart les unes des autres et ont assez à faire avec les « collecteurs d'impôt » de Port Kar pour éprouver le besoin d'ennuyer leurs voisines. Incidemment, lorsque l'île est en état de siège, des plongeurs sortent par les puits et tentent de dégager le chemin que l'île empruntera dans sa fuite ; ces plongeurs, naturellement, sont souvent victimes des prédateurs aquatiques ou bien des javelots des ennemis postés à la surface. Parfois, l'île est complètement abandonnée, la population y mettant le feu et s'enfuyant dans les marais, sur des barques de rence. Ensuite, lorsque les habitants considèrent qu'ils sont hors de danger, on réunit plusieurs embarcations, formant ainsi une plate-forme sur laquelle on tisse des tiges de rence, qui constitueront le début d'une nouvelle île.

« Ainsi, » dit Ho-Hak en me dévisageant, « tu vas à Port Kar ? »

Il était assis sur la coquille géante d'un sorp du Vosk, comme sur un trône que, pour ces gens, elle devait être.

J'étais à genoux devant lui, nu et attaché. Deux cordes de liane des marais, en plus de mes autres liens, m'avaient été passées au cou et deux hommes, debout à mes côtés, en tenaient les extrémités. On ne m'avait délié les chevilles que pour me conduire, parmi les hurlements des femmes, des hommes et des enfants, devant le trône de Ho-Hak. Puis on m'avait fait agenouiller et on m'avait à nouveau lié les chevilles.

- « Oui, » répondis-je. « J'avais l'intention de me rendre à Port Kar. »
- « Nous n'aimons guère les gens qui se rendent à Port Kar, » déclara Ho-Hak.

Ho-Hak portait au cou un lourd collier de fer duquel pendait un morceau de chaîne. J'en déduisis que les Renciers ne disposaient pas des outils avec lesquels il aurait été possible de le retirer. Ho-Hak devait le porter depuis de nombreuses années. Il s'agissait manifestement d'un esclave, probablement échappé des galères de Port Kar, qui s'était enfui dans les marais et avait été recueilli par les Renciers. Au fil des années, il avait acquis une position d'autorité.

- « Je ne suis pas de Port Kar, » dis-je.
- « Quelle est ta Cité d'origine ? » demanda-t-il.

Je ne répondis pas.

« Pourquoi te rends-tu à Port Kar ? » s'enquit Ho-Hak.

Je ne répondis pas davantage. Il m'était impossible de dévoiler mon identité, à savoir que je m'appelais Tarl Cabot, et ma mission, à savoir que j'étais au service des Prêtres-Rois. Je venais des Sardar et je savais seulement qu'il me fallait gagner Port Kar et entrer en contact avec Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, Fléau de Thassa, et qui jouissait, disait-on, de la confiance des Prêtres-Rois.

« Tu es un hors-la-loi! » affirma Ho-Hak, comme l'avait fait la jeune femme, un peu plus tôt.

Je haussai les épaules.

Il était vrai que mon bouclier et mes vêtements, que l'on m'avait retirés, ne portaient aucun insigne.

Ho-Hak regarda ma tunique de Guerrier, mon casque et mon bouclier, mon épée dans son fourreau et l'arc en bois de Ka-la-na souple, enveloppé dans du cuir, avec le rouleau de flèches longues et courtes. Ces objets étaient posés entre nous.

L'oreille droite de Ho-Hak bougea. Ses oreilles étaient étranges, très grandes, avec des lobes extrêmement longs que des pendentifs lourds et compacts tiraient encore vers le bas. Il avait été esclave, manifestement et, manifestement, à en juger par le collier, les grosses mains et le large dos, avait ramé sur les galères, mais c'était un esclave exceptionnel, un exotique d'élevage, que les Marchands d'Esclaves ne destinaient certainement pas au banc des galères.

Les Marchands d'Esclaves produisent divers types d'« exotiques », qu'il faut distinguer des variétés

plus répandues d'Esclaves de Passion et d'Esclaves de Combat. On élève des exotiques pour toutes sortes de raisons et quelques-unes d'entre elles, malheureusement, se limitent à la création de spécimens bizarres et rares. Ho-Hak pouvait très bien être l'un d'eux.

— « Tu es un exotique, » lui dis-je.

Ho-Hak tendit les oreilles dans ma direction, mais il ne parut pas vexé. Il avait les cheveux bruns et les yeux marron ; ses longs cheveux étaient attachés sur la nuque avec un morceau de tissu de rence. Il portait une tunique de tissu de rence, dépourvue de manches, comme presque tous les Renciers.

- « Oui, » répondit Ho-Hak. « J'appartenais à un collectionneur. »
- « Je vois, » fis-je.
- « Je lui ai tordu le cou et je me suis enfui, » expliqua Ho-Hak. « Plus tard, j'ai été capturé et envoyé aux galères. »
  - « Et tu t'es à nouveau échappé, » dis-je.
- « Pour ce faire, » précisa Ho-Hak, les yeux fixés sur ses grosses mains, lourdes et puissantes, « j'ai tué six hommes. »
  - « Ensuite, » poursuivis-je, « tu es venu dans les marais. »
  - « Oui, » répondit-il. « Ensuite, je suis venu dans les marais. »

Il me regarda, les oreilles légèrement tendues vers moi.

« Et j'ai apporté dans les marais, » reprit-il, « le souvenir de douze ans de galères et la haine de tout ce qui touche à Port Kar. »

Plusieurs Renciers étaient rassemblés autour de nous, les hommes avec leurs javelots des marais. Tout près de moi, se tenait la jeune femme blonde qui avait constitué l'élément essentiel de ma capture, jouant le rôle de l'appât, du leurre par lequel j'avais été attiré. Elle se tenait fièrement près de moi, droite, les épaules dégagées, le menton haut, comme le fait une femme libre près d'un esclave misérable, nu et agenouillé. Je sentais sa cuisse contre ma joue. Les quatre oiseaux qu'elle avait pris dans les marais étaient suspendus à son épaule ; on leur avait tordu le cou et ils étaient attachés les uns aux autres, deux devant et deux derrière. Il y avait également d'autres femmes et, ici et là, parmi les adultes, on voyait des enfants.

— « Ou bien il est de Port Kar, » affirma-t-elle, « ou bien il avait l'intention d'être de Port Kar car il n'avait manifestement pas d'autre raison d'aller à Port Kar. »

Ho-Hak resta un long moment silencieux. Il avait une grosse tête et un visage massif, impassible.

J'entendis le cri strident d'un tarsk domestique qui courait non loin de là, ses pattes glissant sur le rence tressé de l'île comme sur une natte. Un enfant le poursuivait en criant.

Des gauts des marais domestiques pépiaient. Ils vivaient en liberté sur l'île, la quittant pour se nourrir, puis y revenant plus tard. Il est impossible de domestiquer le gaut sauvage, même lorsqu'on le capture tout petit ; en revanche, il arrive que l'on rapporte sur l'île des œufs pris dans les nids flottants des gauts ; curieusement, on interdit aux petits de voir un gaut adulte pendant une semaine, de sorte que l'île de rence devient leur foyer et qu'ils ne craignent pas les êtres humains ; ils vont et viennent librement dans les marais, volent et se nourrissent, mais ils reviennent invariablement, et fréquemment, sur l'île de rence, leur foyer ; toutefois, lorsque l'île de rence, pour une raison ou une autre, est détruite, ils retournent à l'état sauvage ; on peut ajouter que, domestiqués, il leur arrive souvent de revenir quand on les siffle et qu'il est possible de les prendre dans les mains.

Plusieurs individus manifestement importants se tenaient autour de nous et j'appris, finalement, qu'il s'agissait des chefs des îles de rence du voisinage. Une île de rence abrite généralement entre cinquante et soixante personnes. Les hommes de plusieurs îles avaient participé à ma capture. En général, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, ces communautés sont isolées, mais l'équinoxe d'automne était proche et Se'Kara allait bientôt commencer. Pour les Renciers, le premier jour de Se'Kara, jour de l'équinoxe d'automne, est jour de fête. À cette époque, la récolte des rences est

terminée et des stocks importants de papier de rence, les rouleaux empilés les uns sur les autres comme du bois de chauffage et recouverts de nattes de rence, sont prêts.

Entre Se'Kara et le solstice d'hiver, qui marque le premier jour de Se'Var, le rence sera vendu ou échangé, les habitants le transportant à la bordure du delta ou bien étant contactés par des marchands de rence qui pénètrent dans les marais, sur de longues et étroites péniches propulsées par des esclaves, afin d'obtenir de meilleurs prix.

Le premier jour de Se'Var est également une fête qu'il est utile de mentionner, mais limitée à chaque île individuellement. Une fois la production de l'année vendue, les îles n'ont aucune raison de rester les unes auprès des autres ; elles évitent même de se rassembler car elles constitueraient alors une cible tentante pour les « collecteurs d'impôt » de Port Kar. En réalité, je me rendis compte qu'il leur était très dangereux de rester les unes auprès des autres, même en Se'Kara. Les stocks de papier de rence qui se trouvent alors sur les îles sont, en eux-mêmes, un trésor, quoique, manifestement, un trésor encombrant.

Mais j'avais l'impression que la situation était exceptionnelle, car il y avait bien cinq ou six chefs d'île, autour de Ho-Hak. Il est rare qu'un tel nombre d'îles se rassemble, même à l'occasion de la fête de Se'Kara. En général, elles ne sont que deux ou trois. À cette occasion, on boit de la bière de rence, à base de graines écrasées et de sève de rence que l'on fait macérer, bouillir puis fermenter ; on chante ; on organise des jeux ; on fait des concours et on se courtise car les jeunes gens des îles ont rarement l'occasion de rencontrer ceux des autres communautés. Pourquoi les îles de rence étaient-elles aussi nombreuses, dans cette région, bien que le début de Se'Kara fût proche ? La capture d'un voyageur du delta ne justifiait certainement pas un tel rassemblement et les îles devaient déjà être ensemble avant mon arrivée.

— « C'est un espion ! » déclara un homme qui se tenait près de Ho-Hak. Cet homme était grand et, apparemment, puissant. Il avait un javelot des marais. Sur le front, il portait un bandeau de perles de sorp du Vosk.

Je me demandai ce qu'il y avait à espionner sur les îles de rence.

Ho-Hak ne répondit pas. Assis sur la coquille de sorp du Vosk, il regardait les armes, les miennes, posées devant lui.

Je tirai sur les lianes des marais qui m'immobilisaient.

— « Ne bouge pas, Esclave! » ordonna la jeune femme, qui se tenait près de moi.

Aussitôt, les deux boucles de liane des marais qui m'entouraient le cou se tendirent, avec vigueur, tirant dans deux directions opposées.

La jeune femme me prit par les cheveux et me bascula la tête en arrière.

« Il est de Port Kar, » déclara-t-elle en me tirant les cheveux. « Ou bien il avait l'intention d'être de Port Kar! » Elle regarda Ho-Hak avec fureur, comme si elle voulait qu'il prenne la parole.

Ho-Hak ne répondit pas et ne parut pas faire attention à la jeune femme.

Furieuse, elle me lâcha les cheveux, repoussant brutalement ma tête.

Ho-Hak paraissait fasciné par l'arc en bois de Ka-la-na souple, enveloppé dans le cuir.

Les femmes des Renciers, lorsqu'elles sont dans leurs marais, ne se voilent pas, contrairement à l'immense majorité des Goréennes, surtout dans les villes. En outre, elles sont parfaitement capables de récolter le rence, de le préparer, de chasser pour se nourrir et, dans l'ensemble, de survivre seules, si elles le souhaitent. Rares sont les activités des communautés de Renciers qu'elles ne sont pas en mesure de réaliser aussi bien que les hommes. Leur intelligence et leur adresse manuelle sont extrêmement utiles aux communautés. Par conséquent, elles n'hésitent guère à parler et à s'exprimer.

Ho-Hak tendit la main et sortit l'arc de bois de Ka-la-na jaune et souple de son enveloppe de cuir. Le rouleau des flèches, courtes et longues, se défit sur la couche tressée qui constituait la surface de l'île de rence.

Quelques hommes retinrent leur souffle. J'en déduisis qu'ils avaient vu des arcs droits, mais jamais

de grand arc.

Ho-Hak se leva. Certains hommes étaient plus petits que l'arc lui-même.

Il donna l'arc à la jeune femme blonde, aux yeux bleus, qui avait été l'instrument de ma capture.

« Tends-le! » dit-il.

Furieuse, elle se débarrassa des gauts des marais et s'empara de l'arc.

Elle prit l'arc dans la main gauche et coinça l'extrémité inférieure contre l'intérieur de son pied gauche, puis saisit la corde renforcée de soie dans la main droite. Elle tenta de toutes ses forces d'y parvenir.

Finalement, furieuse, elle rendit l'arc à Ho-Hak.

Ho-Hak me regarda, ses grandes oreilles s'inclinant légèrement vers moi.

« C'est un arc de Paysan, n'est-ce pas ? » demanda-t-il. « On l'appelle le grand arc, ou l'arc long. »

- « Exact, » répondis-je.
- « Il y a bien longtemps, » reprit-il, « dans un village, sur les premières pentes des Montagnes de Thentis, j'ai entendu une chanson qui parlait de cet arc. »

Je ne répondis pas.

Il donna l'arc à son voisin, l'homme qui portait au front un bandeau de perles de sorp du Vosk.

« Tends-le! » dit-il.

L'individu confia son javelot des marais à son compagnon puis se tourna vers l'arc. Il le prit avec assurance. Puis son assurance disparut. Son visage devint rouge, puis les veines saillirent sur son front et il poussa un cri de rage avant de rendre l'arc à Ho-Hak.

Ho-Hak l'examina puis coinça l'extrémité contre l'intérieur de son pied gauche, saisissant l'arc dans la main gauche et la corde dans la main droite.

Les spectateurs laissèrent échapper un cri de stupeur lorsqu'il tendit l'arc.

Je l'admirais. Il était fort, très fort, car il avait tendu l'arc sans à-coups ; même si sa force provenait des galères, c'était tout de même de la force, et une force splendide.

— « Bravo! » dis-je.

Puis Ho-Hak prit, parmi les flèches, le brassard de cuir qu'il fixa à son avant-bras gauche, afin que la corde ne déchire pas la chair, puis le doigtier, lui aussi de cuir, dans lequel il glissa l'index et le majeur de la main droite, afin que la corde ne pénètre pas jusqu'à l'os dans les doigts. Ensuite il prit, parmi les flèches éparpillées sur le cuir, une flèche longue et, sous mes yeux admiratifs, banda l'arc jusqu'à la pointe du projectile.

Il leva l'arc, pointant la flèche vers le ciel, suivant un angle d'environ cinquante degrés.

Puis la corde claqua, dans un sifflement bref, et la flèche partit.

Les spectateurs manifestèrent bruyamment leur admiration et leur stupéfaction, car ils n'auraient pas cru une telle chose possible.

La flèche parut disparaître, comme si elle s'était enfoncée dans les nuages, et elle tomba tellement loin que personne ne la vit.

Le silence se fit.

Ho-Hak détendit l'arc.

— « C'est avec cet arme, » dit-il, « que les Paysans défendent leur propriété. »

Il regarda successivement tous les visages. Puis il posa l'arc, près des flèches, sur l'enveloppe de cuir étendue sur la couche de rence tressé qui constituait la surface de l'île.

Ho-Hak me regarda.

- « Sais-tu te servir de cet arc ? » s'enquit-il.
- « Oui, » répondis-je.
- « Surveillez-le bien! » ordonna Ho-Hak.

Les pointes de deux javelots des marais se posèrent contre mon dos.

- « Il ne risque pas de s'échapper ! » affirma la jeune femme en glissant les doigts sous les deux lianes qui m'enserraient le cou. Je sentis ses phalanges sur le côté de mon cou. Elle tira sur les cordes. Elle m'irritait. Elle agissait comme si elle m'avait capturé seule.
  - « Es-tu Paysan? » s'enquit Ho-Hak.
  - « Non, » répondis-je. « Je suis Guerrier. »
  - « Pourtant, » dit un des hommes qui tenaient mes cordes, « c'est un arc de paysan. »
  - « Je ne suis pas Paysan, » affirmai-je.

Ho-Hak se tourna vers l'homme qui portait un bandeau de perles de sorp du Vosk.

- « Avec un tel arc, » lui dit-il, « nous pourrions vivre libres, dans les marais, sans craindre ceux de Port Kar. »
- « C'est une arme de paysan, » répondit l'homme au bandeau, lui qui n'avait pas été capable de tendre l'arc.
  - « Et alors ? » demanda Ho-Hak.
  - « Je suis, » déclara l'homme, « Rencier. Je ne suis pas Paysan. »
  - « Moi non plus! » s'écria la jeune femme.

Les autres manifestèrent leur approbation.

- « En outre, » intervint un autre homme, « nous n'avons pas le métal nécessaire à la fabrication des pointes de flèche, ni le bois pour faire les flèches, et il n'y a pas de Ka-la-na, dans les marais. Et nous n'avons pas de corde assez résistante pour bander un tel arc. »
  - « Et nous n'avons pas de cuir, » ajouta un autre.
- « Nous pourrions tuer des tharlarions, » fit remarquer Ho-Hak, « et, ainsi, nous procurer du cuir. Et nous pourrions peut-être façonner les dents du requin des marais de sorte qu'elles puissent servir de pointes de flèche. »
  - « Nous n'avons ni Ka-la-na, ni corde, ni bois de flèches, » insista un autre.
- « Nous pourrions nous en procurer, » affirma Ho-Hak. « Il y a des paysans, aux bordures du delta, surtout à l'est. »

L'homme au bandeau, qui n'avait pas pu tendre l'arc, rit.

- « Toi, Ho-Hak, » dit-il, « tu n'es pas né parmi les rences. »
- « Non, » répondit Ho-Hak. « C'est vrai. »
- « Mais nous, nous ne sommes pas dans le même cas, » reprit l'homme. « Nous sommes Renciers. »

Il y eut un murmure d'approbation, des grognements et quelques mouvements divers.

« Nous ne sommes pas Paysans, » reprit l'homme au bandeau. « Nous sommes Renciers. »

Les spectateurs manifestèrent vigoureusement leur assentiment, il y eut des murmures et des cris d'approbation.

Ho-Hak reprit place sur sa grosse coquille de sorp du Vosk, coquille qui lui servait de trône dans son domaine, une île de rence dans le delta du Vosk.

- « Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je.
- « Torturons-le pendant la fête, » suggéra l'individu au bandeau de perles de sorp du Vosk.

Les oreilles de Ho-Hak se collèrent aux côtés de sa tête. Il regarda froidement l'individu.

— « Nous ne sommes pas de Port Kar! » affirma-t-il.

L'homme au bandeau haussa les épaules et regarda autour de lui. Il constata que sa proposition ne soulevait guère d'enthousiasme. Cela, naturellement, lui déplut. Il haussa à nouveau les épaules et fixa la surface tressée de l'île.

- « Alors, » m'enquis-je, « quel sera mon sort ? »
- « Nous ne t'avons pas demandé de venir, » déclara Ho-Hak. « Nous ne t'avons pas invité à franchir la marque sanglante. »

— « Rendez-moi mes affaires, » proposai-je. « Je m'en irai et ne vous ennuierai plus. »

Ho-Hak sourit.

La jeune femme qui se tenait près de moi rit, tout comme l'homme au bandeau, qui avait été incapable de tendre l'arc. D'autres rirent également.

- « En général, » déclara Ho-Hak, « nous donnons le choix à ceux de Port Kar que nous capturons. »
  - « Quel est ce choix ? » m'enquis-je.
  - « Naturellement, nous allons t'attacher et te jeter aux tharlarions des marais, » dit Ho-Hak.

Je pâlis.

« Le choix, » reprit Ho-Hak, « est simple. » Il me dévisagea. « Ou bien nous te jetons vivant aux tharlarions des marais, ou bien, si tu le souhaites, nous te tuons avant. »

Je tentai désespérément de détendre les lianes des marais, en vain. Les Renciers, impassibles, me regardèrent. Je luttai contre les lianes pendant environ une ehn. Puis je renonçai. Les lianes étaient serrées. Je savais qu'elles avaient été solidement attachées. J'étais entre leurs mains. La jeune femme qui se tenait près de moi rit, tout comme l'homme au bandeau et plusieurs autres.

« On ne retrouve jamais le corps, » affirma Ho-Hak.

Je le regardai.

« Jamais, » souligna-t-il.

Je luttai à nouveau contre mes liens mais, une nouvelle fois, en vain.

- « Pourquoi bénéficierait-il d'une mort aussi douce ? » demanda la jeune femme. « Il est de Port Kar, ou bien il allait appartenir à cette cité. »
- « C'est exact, » renchérit l'individu au bandeau, qui avait été incapable de tendre l'arc. « Torturons-le à l'occasion de la fête. »
- « Non! » s'écria la jeune femme. Elle me regarda avec rage. « Gardons-le, plutôt, et faisons de lui un esclave misérable. »

Ho-Hak la regarda.

- « N'est-ce pas là une vengeance plus douce ? » siffla-t-elle. « Que, dépourvu de tout droit, il serve de bête de somme aux Renciers ? »
- « Jetons-le plutôt aux tharlarions, » insista l'homme au bandeau, « ainsi, nous serons débarrassés de lui. »
- « Je suis convaincue, » affirma la jeune femme blonde, « qu'il vaut mieux l'humilier, et Port Kar, par la même occasion. Qu'il travaille et soit battu le jour, qu'il soit attaché la nuit. Si nous le faisons travailler continuellement, si nous le battons et l'enchaînons, il comprendra à quel point nous haïssons Port Kar et ses habitants. »
- « Pourquoi, » demandai-je à la jeune femme blonde, « hais-tu tellement les habitants de Port Kar ? »
- « Tais-toi, Esclave! » cria-t-elle. Puis, ayant passé les doigts entre les cordes et mon cou, elle fit pivoter sa main. Je ne pouvais plus ni avaler ma salive ni respirer. Les visages qui m'entouraient devinrent noirs. Je m'efforçai de ne pas perdre conscience.

Puis elle retira sa main.

Je repris péniblement mon souffle. Je vomis sur la natte. Il y eut des cris de dégoût et de mépris. Les pointes des javelots des marais, dans mon dos, se firent plus insistantes.

- « À mon avis, » persista l'homme au bandeau, « il faut le jeter aux tharlarions d'eau. »
- « Non », fis-je, désespéré, « non! »

Ho-Hak me dévisagea. Il paraissait surpris.

J'étais également stupéfait. J'eus l'impression de n'avoir pas prononcé ces paroles.

Je me mis à suer. J'avais peur.

Ho-Hak me regarda avec curiosité. Ses grandes oreilles se tendirent vers moi d'un air inquisiteur. Je ne voulais pas mourir.

Je secouai la tête, cherchant à voir clairement, cherchant mon souffle, puis le regardai dans les yeux.

- « Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » souligna Ho-Hak.
- « Oui, » dis-je. « Oui, je sais. »

Je me rendis compte que je désirais désespérément le respect de cet homme calme et puissant, autrefois esclave, assis en face de moi sur le trône, cette coquille de sorp géant du Vosk.

- « Les dents du tharlarion, » dit-il, « sont acérées, Guerrier. »
- « Je sais, » répondis-je.
- « Si tu le souhaites, » reprit-il, « nous te tuerons avant. »
- « Je ne veux pas mourir, » dis-je.

Je baissai la tête, brûlant de honte. J'eus, à ce moment, l'impression que je venais de me déconsidérer à mes propres yeux, de trahir mes Codes, de déshonorer ma Cité, Ko-ro-ba, de souiller la lame que je portais. Il me fut impossible de regarder Ho-Hak dans les yeux. À ses yeux et aux miens, je n'étais plus qu'un esclave.

— « Tu me déçois, » constata Ho-Hak. « Je croyais que tu étais Guerrier. »

Il me fut impossible de répondre.

« Je comprends maintenant, » reprit Ho-Hak, « que tu es effectivement de Port Kar. »

J'avais tellement honte qu'il me fut impossible de lever la tête. J'eus l'impression que je ne pourrais plus jamais porter la tête haute.

« Supplies-tu d'être réduit en esclavage ? » demanda Ho-Hak. La question était cruelle, mais juste.

Je dévisageai Ho-Hak, les larmes aux yeux. Son large visage n'exprimait que le mépris.

Je baissai la tête.

— « Oui, » répondis-je, « je supplie d'être réduit en esclavage. »

Les spectateurs rirent avec bruit et, parmi ces explosions de joie, j'entendis le rire de l'homme au bandeau de perles de sorp du Vosk ainsi que, plus cruel encore, celui de la jeune femme qui se tenait près de moi, la cuisse contre ma joue.

- « Esclave! » déclara Ho-Hak.
- « Oui, » dis-je, « ...Maître. » Ce mot fut amer. Mais l'esclave goréen dit Maître aux hommes libres et Maîtresse aux femmes libres bien qu'il n'ait, en général, qu'un seul propriétaire.

Il y eut un nouvel éclat de rire.

— « Maintenant, » reprit Ho-Hak, « nous allons peut-être te jeter tout de même aux tharlarions. » Je baissai la tête.

Il y eut une nouvelle tempête de rires.

Il me sembla, à ce moment-là, que je ne me souciais guère d'être livré aux tharlarions. J'eus l'impression d'avoir perdu un bien plus précieux que la vie. Comment pourrais-je jamais me regarder en face, ou bien regarder les autres en face ? J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

J'avais envie de vomir. J'avais honte. Ils pouvaient effectivement me jeter aux tharlarions. Selon la coutume goréenne, l'esclave est un animal et on peut disposer de lui comme d'un animal, suivant les caprices du maître, lorsqu'il le désire. Mais j'avais envie de vomir, j'avais honte et, en réalité, je ne m'en souciais pas. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

« Qui veut un esclave ? » demanda Ho-Hak.

— « Donne-le-moi, Ho-Hak! » lança une voix. C'était la voix claire et forte de la jeune femme qui se tenait près de moi.

Il y eut un immense éclat de rire et le ricanement méprisant de l'homme au bandeau de perles de sorp du Vosk fut plus fort que les autres.

Bizarrement, je me sentais minuscule près de la jeune femme, j'avais l'impression de n'être qu'un simple objet. Comme elle se tenait droite, comme son corps dressé, splendide, exprimait la vigueur et la liberté! Et comme l'animal, l'esclave, attaché, nu, à ses pieds, était misérable et pitoyable!

— « Il est à toi, » déclara Ho-Hak.

Je brûlais de honte.

— « Apportez de la pâte de rence ! » cria la jeune femme. « Déliez-lui les chevilles ! Retirez les cordes qu'il a au cou ! »

Une femme quitta les rangs des spectateurs avec de la pâte de rence et deux hommes détachèrent les lianes qui m'emprisonnaient les chevilles et le cou. Mes poignets restèrent attachés derrière mon dos.

La femme approcha, portant de la pâte de rence sur ses mains jointes. Grillée sur des pierres plates, cette pâte donne une sorte de gâteau, que l'on saupoudre en général de graines de rence.

« Ouvre la bouche, Esclave! » ordonna la jeune femme.

J'obéis et, pour la plus grande joie des spectateurs, elle me mit de la pâte dans la bouche.

« Mange, » dit-elle. « Avale! »

Péniblement, prêt à vomir, j'obéis.

- « Ta Maîtresse t'a fait manger, » déclara-t-elle.
- « Ma Maîtresse m'a fait manger, » dis-je.
- « Comment t'appelles-tu, Esclave ? » demanda-t-elle.
- « Tarl, » répondis-je.

Elle me frappa sauvagement sur la bouche, et ma tête fut projetée sur le côté.

- « Les esclaves n'ont pas de nom, » déclara-t-elle.
- « Je n'ai pas de nom, » dis-je.

Elle passa derrière moi.

— « Tes épaules sont larges, » remarqua-t-elle. « Tu es fort, mais stupide. » Elle rit. « Je te baptise : Bosk, » déclara-t-elle.

Le bosk est un gros ruminant placide, à cornes, des plaines de Gor. Les Peuples des Chariots en possèdent d'immenses troupeaux, sous l'équateur goréen, mais on en élève également dans les fermes du Nord et les paysans en possèdent souvent quelques-uns.

— « Je m'appelle Bosk, » dis-je.

Les rires retentirent à nouveau.

- « Mon Bosk, » conclut-elle en riant.
- « J'aurais cru, » intervint l'homme au bandeau de perles, « que tu aurais préféré avoir un homme pour esclave, un homme fier et qui ne craint pas la mort. »

La jeune femme plongea les mains dans mes cheveux et bascula ma tête en arrière. Puis elle me cracha au visage.

— « Lâche et esclave! » siffla-t-elle.

Je baissai la tête. Elle avait raison. J'avais eu peur de la mort. J'avais choisi la servitude. Je n'étais pas véritablement un homme. Je m'étais déconsidéré.

- « Tu ne mérites que d'être l'esclave d'une femme, » déclara Ho-Hak.
- « Sais-tu ce que je vais faire de toi ? » demanda la jeune femme.
- « Non, » répondis-je.

Elle rit.

— « Dans deux jours, » dit-elle, « pendant la fête, je vais organiser un concours réservé aux jeunes femmes, et tu en seras le prix. »

Cela déclencha une tornade de rire et des hurlements de joie.

Je baissai la tête et les épaules puis, attaché, frémis de honte.

La jeune femme tourna les talons.

« Suis-moi, Esclave ! » dit-elle impérieusement. Je me levai péniblement et, sous les quolibets des Renciers, suivis en trébuchant la jeune femme, elle qui me possédait, ma Maîtresse.

#### LA HUTTE

Agenouillé à l'avant de la barque de la jeune femme, tandis que, debout à l'arrière, elle propulsait son embarcation à la gaffe, je coupais des rences. La saison de la récolte était terminée, mais on en coupe de petites quantités, pendant l'hiver et l'automne, que l'on conserve, sur des radeaux de rence couverts, jusqu'au printemps. Ces provisions de rence ne servent pas à la fabrication du papier mais au tressage de nattes, que l'on ajoute à celles qui constituent la surface des îles, et fournissent de la sève, dont les Renciers se nourrissent.

« Coupe à cet endroit! » ordonna la jeune femme en dirigeant la barque vers un bouquet de rences.

On saisit la tige de la plante de la main gauche et, avec un petit couteau à lame courbe, on coupe en diagonale, de haut en bas.

Nous tirions un petit radeau de rence qui était déjà bien chargé.

Nous coupions des plantes depuis le matin. On était en fin d'après-midi.

Je coupai une nouvelle fois, fis tomber la tête duveteuse et fleurie dans l'eau, puis jetai la tige sur le radeau, avec les autres.

Je percevais les mouvements de la barque lorsque la jeune femme changeait de position pour la maintenir en équilibre et en place.

Je coupai d'autres tiges.

Elle n'avait pas jugé nécessaire de donner des vêtements à son esclave.

Autour de mon cou, elle avait enroulé et attaché un morceau de liane des marais.

Je savais qu'elle se tenait, pieds nus, derrière moi, vêtue de sa courte tunique, brun-jaune, de tissu de rence, sans manches, ce qui lui donnait une meilleure liberté de mouvement. Elle portait un bracelet d'or. Ses cheveux étaient attachés sur la nuque avec une bande de tissu de Rep rouge. Elle avait, comme le font les jeunes femmes dans les barques de rence, attaché sa jupe en haut des cuisses, ce qui facilitait ses mouvements et le maniement de la gaffe. J'étais terriblement conscient de sa présence. Ses chevilles, plutôt épaisses, me semblaient fortes et jolies, et ses jambes me paraissaient solides et fines. Ses hanches étaient douces, son ventre semblait fait pour la caresse d'un homme, et ses seins, pleins et magnifiques, inaccessibles, tendaient le rude tissu de rence de sa tunique avec une douceur insolente comme si, têtus, ils voulaient affirmer qu'ils ne voulaient pas rester cachés.

« Esclave! » cria-t-elle, « tu oses poser les yeux sur ta Maîtresse? »

Je me détournai.

J'avais faim. Au matin, avant l'aube, elle m'avait mis dans la bouche une poignée de pâte de rence. À midi, dans les marais, sous le soleil brûlant du zénith, elle avait pris une autre poignée de pâte de

rence dans le sac qu'elle portait à la ceinture, puis me l'avait mise dans la bouche, me refusant une nouvelle fois la dignité de me nourrir moi-même. Bien que l'après-midi fût presque terminé et que j'eusse faim, je ne voulais pas lui demander qu'elle me fasse encore manger la pâte contenue dans son sac.

Je coupai une nouvelle tige de rence, retirai la tête duveteuse et fleurie, puis jetai la tige sur le radeau.

« Là-bas, » dit-elle, poussant la barque vers un autre endroit.

Elle n'avait guère pris la peine de me cacher sa beauté. En réalité, elle en profitait pour me tourmenter et m'humilier, s'en servait, comme d'une arme, pour augmenter mon désespoir.

Au matin, avant l'aube, elle m'avait mis le collier.

J'avais passé la nuit dehors, à quelques dizaines de centimètres de sa petite hutte, sur l'île de rence, les poignets attachés aux chevilles, le cou lié à une gaffe profondément enfoncée dans le rence de l'île.

Avant l'aube, elle m'avait éveillé d'un coup de pied.

« Debout, Esclave! » avait-elle dit.

Puis, aussi naturellement qu'on détache un animal, sûre d'elle, elle m'avait libéré.

« Suis-moi, Esclave! » avait-elle ordonné.

Au bord de l'île de rence, à l'endroit où sa barque, comme d'autres ainsi que plusieurs radeaux, était tirée sur la rive, elle s'était arrêtée et tournée vers moi. Elle m'avait regardé dans les yeux.

« À genoux! » avait-elle ordonné de nouveau.

J'avais obéi et, ayant sorti une poignée de pâte de rence de son sac, elle m'avait fait manger.

« Debout! » avait-elle dit.

J'avais obéi.

« Dans les cités, » avait-elle repris, « les esclaves portent un collier, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » avais-je répondu.

Puis elle avait pris un morceau de liane des marais sur le radeau de rence.

Ensuite, me regardant dans les yeux, souriante, tout près de moi, elle avait passé les bras autour de mon cou et, avec insolence, y avait enroulé plusieurs fois la liane, l'attachant devant.

- « Maintenant, » avait-elle déclaré, « tu as un collier d'esclave. »
- « Oui, » avais-je répondu, « j'ai un collier. »
- « Répète, » avait-elle poursuivi, les bras toujours autour de mon cou : « Je suis ton esclave et je porte ton collier. »

J'avais serré les poings. Elle se tenait à quelques centimètres de moi, les bras autour de mon cou, m'affrontant du regard.

- « Je suis ton esclave et je porte ton collier, » avais-je prononcé.
- « Maîtresse, » avait-elle insisté.
- « Maîtresse, » avais-je répété.

Elle avait souri.

— « Je vois, » avait-elle repris, provocante, « que tu me trouves jolie. » C'était vrai.

Puis, soudain, elle me frappa sauvagement. Je ne pus retenir un cri de douleur.

« Ne me touche jamais, Esclave! » avait-elle crié. « Je suis une femme libre. » Puis elle avait lancé d'une voix sifflante : « Embrasse-moi les pieds, Esclave! »

Désespéré, à genoux, j'avais obéi. Elle avait ri.

« Maintenant, mets la barque de rence à l'eau ! » avait-elle ordonné. « Et attache à l'arrière un radeau pour le rence coupé, Esclave. Il faut que nous coupions le rence, aujourd'hui, et presse-toi, Esclave, presse-toi ! »

Je coupai une autre tige de rence, puis, après en avoir séparé la tête duveteuse, la jetai sur le radeau

de rence. Puis une autre et une autre encore.

Le soleil, bien que l'après-midi fût presque terminé, était encore chaud ; il y avait de l'humidité, dans le delta du Vosk, mes mains me faisaient mal et étaient couvertes d'ampoules.

« Si tu ne m'obéis pas en tout, et immédiatement, » avait déclaré la jeune femme, « je demanderai aux hommes de t'attacher et de te jeter aux tharlarions. Et on ne s'enfuit pas, dans les marais. Les hommes, armés de javelots des marais, te retrouveraient. Tu es mon esclave. »

« Là-bas, » indiqua-t-elle. « Coupe! »

Elle dirigea l'embarcation vers un nouveau bouquet de rence et j'obéis.

Elle avait raison, lorsqu'elle avait dit cela. Nu et sans armes, seul dans le delta, sans aide, sans nourriture, il m'était impossible de fuir. Les hommes des îles de rence, par centaines, lancés à ma poursuite, ne tarderaient pas à me retrouver, si les tharlarions ne se chargeaient pas de moi avant.

Mais, surtout, le désespoir habitait mon cœur. J'avais une image de moi-même, une image orgueilleuse, et la perte de cette image me désespérait. J'avais vécu sur un mensonge puis, à mes yeux et à ceux des autres, avais été découvert. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. J'avais compris ce que j'étais, en réalité et, dans mon cœur indigne, cela me dégoûtait tellement qu'il ne m'importait plus guère de vivre ou de mourir. J'acceptais même avec indifférence mon existence future d'esclave abject, exploité sur une île de rence, souffre-douleur des jeunes filles et des enfants, en but à la cruauté et aux quolibets des hommes. Je méritais manifestement un tel traitement. Comment aurais-je pu à nouveau regarder les hommes libres en face quand, dans mon cœur, je ne pouvais plus me regarder moi-même ?

Il faisait très chaud et la liane des marais, autour de mon cou, brûlait. La peau était rouge, dessous, moite à cause de la sueur et de la poussière. Je glissai un doigt sous le collier afin de l'écarter un peu.

« Ne touche pas le collier! » intervint-elle.

Je retirai ma main.

« Coupe ici! » ordonna-t-elle et, à nouveau, je coupai le rence pour ma Maîtresse.

« Il fait très chaud, » fit-elle remarquer.

Je me retournai.

Elle avait desserré la ceinture qui retenait sa tunique et la rattachait, serrant moins. Par une étroite fente, entre les bords de la tunique, je découvris sa perfection.

Elle rit.

« Coupe, Esclave!»

Je me remis au travail.

« Tu es joli, avec ton collier, » fit-elle remarquer.

Je ne me retournai pas. C'était le genre de remarque qu'on adressait aux femmes réduites en esclavage, aux pauvres filles ordinaires contraintes à la servitude. Le couteau trancha une tige, puis je coupai la tête duveteuse et fleurie avant de jeter la tige, avec les autres, sur le radeau.

« Si tu retires ton collier, » prévint-elle, « tu seras détruit. »

Je ne répondis pas.

- « As-tu entendu? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Maîtresse, » insista-t-elle.
- « Oui, » dis-je. « J'ai entendu, Maîtresse. »
- « Bien, » fit-elle, « Joli Petit Esclave. »

Le couteau trancha une autre tige, puis je coupai la tête duveteuse et fleurie avant de jeter la tige dans le radeau.

« Joli Petit Esclave, » répéta-t-elle.

Je tremblais de fureur.

- « S'il te plaît, » dis-je, « ne me parle pas. »
- « Je te parlerai si j'en ai envie! » répliqua-t-elle, « Joli Petit Esclave. »

La fureur fit frémir le couteau que je tenais à la main. L'humiliation me faisait trembler, ainsi que la dégradation que ses paroles m'imposaient. J'envisageai de bondir et de me saisir d'elle.

« Coupe le rence, Joli Petit Esclave! »

Je me retournai, tremblant de rage, de honte, et me remis à trancher les tiges.

J'entendis son rire.

Tige après tige et pile après pile, le temps s'écoula au rythme de mon travail.

Le soleil était bas et les insectes volaient parmi les joncs. L'eau luisait dans le crépuscule, formant de petits cercles étincelants autour des tiges de rence.

Nous restâmes longtemps silencieux.

- « Puis-je parler? » demandai-je.
- « Oui, » m'accorda-t-elle.
- « Comment se fait-il, » m'enquis-je, « que d'aussi nombreuses îles de rence soient actuellement rassemblées ? » Cette question me tracassait.
  - « La fête de Se'Kara est proche, » répondit-elle.

En fait, je savais que la fête des îles de rence commencerait le lendemain.

- « Mais pourquoi y en a-t-il autant ? » insistai-je. « C'est certainement exceptionnel. »
- « Tu es bien curieux, Esclave, » releva-t-elle. « La curiosité ne sied pas toujours aux esclaves. » Je ne répondis pas.
- « Ho-Hak, » reprit-elle, « a demandé aux îles du voisinage de se réunir en Conseil. »
- « Combien y en a-t-il ? » m'enquis-je.
- « Cinq, » répondit-elle, « dans cette région. Naturellement, il y en a d'autres, dans le delta. »
- « Quel est le but de ce Conseil ? » demandai-je.

Elle ne craindrait pas de me parler. Je n'étais qu'un esclave prisonnier des marais.

- « Il a l'intention de réaliser l'unité des Renciers, » répondit-elle avec un soupçon de scepticisme amusé.
  - « Pour promouvoir les échanges ? » demandai-je.
- « Dans un sens, » répondit-elle. « Il serait peut-être bon de fabriquer le même papier, de récolter en commun et même, en cas de nécessité, de partager les récoltes et, naturellement, nous obtiendrions peut-être de meilleurs prix que lorsque nous traitons isolément avec les marchands de rence. »
- « Les habitants de Port Kar, » fis-je remarquer, « n'apprécieront certainement pas cette initiative. »

Elle rit.

- « Probablement pas, » admit-elle.
- « Peut-être, » suggérai-je, « l'unité des îles leur permettra-t-elle de résister plus efficacement aux fonctionnaires de Port Kar. »
- « Les fonctionnaires ? » fit-elle. « Ah, oui, les collecteurs d'impôt, au nom des divers Ubars qui jouissent ou ne jouissent pas d'un pouvoir, au sein de la Cité. »
- « Et cela ne permettrait-il pas de résister également, » ajoutai-je, « aux Marchands d'Esclaves de Port Kar ? »
- « Peut-être, » fit-elle. Sa voix était amère. « La différence entre les collecteurs d'impôt et les Marchands d'Esclaves n'est pas toujours très claire. »
- « Dans certains cas, » suggérai-je, « les îles de rence auraient certainement intérêt à agir conjointement. »
- « Nous, Renciers, » déclara-t-elle, « sommes des gens indépendants. Nous avons chacun notre  $\hat{l}$ le. »

- « Tu ne crois pas, » relevai-je, « que le projet de Ho-Hak aboutira. »
- « Effectivement, » acquiesça-t-elle. « Je ne le crois pas. »

Elle avait alors tourné l'avant de la barque vers l'île de rence, qui se trouvait à un ou deux pasangs de là et, tandis que je coupais encore des tiges de-ci, de-là, elle propulsa l'embarcation dans cette direction.

- « Puis-je parler ? » demandai-je.
- « Oui, » répondit-elle.
- « Tu portes au bras droit, » dis-je, « un bracelet d'or. Comment se fait-il que tu portes un tel bracelet alors que tu habites une île de rence ? »
  - « Tu ne dois plus parler! » ordonna-t-elle sur un ton irrité.

Je me tus.

« Entre! » dit-elle en montrant le petit trou rond qui permettait de pénétrer dans sa hutte de rence.

Je fus surpris. Je croyais qu'elle allait m'attacher, comme la nuit précédente, puis me lier à une gaffe enfoncée dans le rence de l'île, derrière la hutte.

Nous avions ramené la barque de rence, ainsi que le radeau, jusqu'à la rive de l'île, sur laquelle nous les avions hissés. Ensuite, faisant de nombreux voyages, j'avais transporté le rence dans un endroit couvert, où on l'entreposait.

« Entre! » répéta-t-elle.

Je me mis à quatre pattes et, baissant la tête, me glissai dans le petit trou, dont les bords de rence tressé me griffèrent les épaules.

Elle me suivit à l'intérieur. La hutte faisait deux mètres cinquante de long sur un mètre cinquante de large. Le toit n'était pas distinct des murs et sa courbe ne se trouvait pas à plus d'un mètre vingt audessus de la surface de l'île de rence. En général, on n'utilise la hutte de rence que pour dormir. Elle frotta l'un contre l'autre, au-dessus d'un bol de cuivre, un morceau d'acier et un silex, les étincelles tombant sur des pétales de rence séchés. Une petite flamme apparut et elle y glissa un morceau de tige de rence, comme une allumette. Le morceau de tige s'enflamma et elle alluma une minuscule lampe à huile de tharlarion, posée dans un autre bol de cuivre, peu profond. Elle poussa la lampe dans un coin.

Ses rares objets personnels se trouvaient dans la hutte. Il y avait un ballot de vêtements et une petite boîte d'objets divers. Il y avait deux bâtons de chasse, contre le mur, près de l'endroit où sa natte de rence tressé était roulée. Il y avait un autre bol, deux ou trois tasses et trois gourdes. Un pilon et une louche, façonnés dans une racine de rence, se trouvaient dans le bol. Le couteau à rence, avec lequel j'avais coupé les tiges, était resté dans la barque. Il y avait également, dans un coin, des rouleaux de lianes des marais.

« Demain, ce sera jour de fête, » dit-elle.

Elle me regarda. Dans la lumière de la minuscule lampe, je voyais le profil de son visage, ses cheveux et le côté gauche de son corps.

Elle passa les mains derrière la tête et défit la mince bande de tissu de Rep pourpre.

Nous étions agenouillés face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre.

« Si tu me touches, tu mourras! » prévint-elle. Puis elle rit.

Elle dénoua le morceau de tissu puis secoua sa chevelure. Les cheveux se répandirent sur ses épaules.

« Je vais te mettre en jeu, pendant la fête, » déclara-t-elle. « Tu seras un prix destiné aux jeunes femmes… Joli Petit Esclave. »

Je serrai les poings.

« Tourne-toi! » fit-elle sèchement.

J'obéis et elle rit encore.

« Croise les poignets! » ordonna-t-elle.

Je fis ce qu'elle demandait et elle m'attacha les poignets, solidement, avec un morceau de liane des marais.

« Voilà, Joli Petit Esclave, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Retourne-toi! »

Je me tournai vers elle.

« Eh bien, » fit-elle, « tu es vraiment un très, très joli petit esclave. La fille qui te gagnera, pendant la fête, aura bien de la chance. »

Je ne répondis pas.

« Le petit esclave a-t-il faim ? » demanda-t-elle avec sollicitude.

Je refusai de répondre.

Elle rit et sortit de son sac deux poignées de pâte de rence qu'elle me fourra dans la bouche. Puis elle grignota une galette de rence, les yeux fixés sur moi, puis un peu de poisson séché qu'elle sortit de son sac. Ensuite, elle prit une grande gorgée d'eau au goulot d'une gourde jaune et courbe puis, l'ayant portée brutalement à ma bouche, me fit boire, avant de la retirer puis de me la présenter à nouveau, en riant, afin que je puisse étancher ma soif. Lorsque j'eus terminé, elle reboucha la gourde et la remit dans un coin.

« Il est temps de dormir, » déclara-t-elle. « Il faut que le joli petit esclave dorme car, demain, il sera très occupé. Il aura beaucoup à faire. »

D'un geste, elle m'indiqua que je devais me coucher sur le flanc gauche, face à elle.

Ensuite, avec un autre morceau de liane des marais, elle m'attacha les chevilles.

Elle déroula sa natte.

Elle me regarda et rit.

Puis, devant moi, elle détacha sa tunique et l'ouvrit. Sa beauté, qui était vraiment réelle, n'était pratiquement plus cachée.

Elle me regarda à nouveau puis, avec stupéfaction, je la vis, avec des gestes coulés, insolents, passer la tunique par-dessus sa tête.

Elle s'assit sur la natte et me dévisagea.

Elle s'était déshabillée devant moi aussi naturellement que si j'avais été un animal.

« Je vois, » dit-elle, « qu'il faut te punir. »

Involontairement, instinctivement, je tentai de m'écarter mais, du fait que j'étais attaché, cela me fut impossible.

Elle me frappa sauvagement, quatre fois.

Intérieurement, je hurlai de douleur.

Puis, s'étant assise sur la natte, m'ayant oublié, elle entreprit de réparer un petit sac de rence tressé qui était suspendu dans un coin. Elle utilisait de minces bandes de rence qu'elle cassait et coupait avec les dents avant de les tresser. Elle travaillait avec soin et sérieux.

J'avais été un Guerrier de Ko-ro-ba.

Puis, sur une île de rence du delta du Vosk, j'avais appris que j'étais, au fond, ignoble et lâche, indigne et peureux, que je n'étais qu'un couard.

J'avais été un Guerrier de Ko-ro-ba.

J'étais devenu l'esclave d'une femme.

« Puis-je parler? » demandai-je.

- « Oui, » répondit-elle sans lever la tête.
- « La Maîtresse, » dis-je, « ne m'a pas fait l'honneur de me dire son nom. M'est-il donc interdit de connaître le nom de ma Maîtresse ? »
- « Telima, » fit-elle en terminant la tâche qu'elle avait commencée. Elle suspendit à nouveau le sac dans un coin puis rangea les bandes de rence non utilisées au pied de sa natte. Ensuite, s'étant agenouillée sur la natte, elle se pencha sur la petite lampe posée par terre, dans son bol de cuivre. Avant

de souffler la flamme, elle dit :
« Je m'appelle Telima. Ta Maîtresse s'appelle Telima. »
Puis elle souffla la flamme.

Nous restâmes longtemps étendus dans le noir.

Puis j'entendis qu'elle roulait dans ma direction. Je sentis qu'elle était allongée près de moi et, appuyée sur les coudes, me regardait.

Ses cheveux m'effleurèrent.

Puis, sa main se posa sur mon ventre.

- « Dors-tu, Joli Petit Esclave? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je.

Puis je criai, involontairement.

- « Je ne ferai pas de mal à mon joli petit esclave, » dit-elle.
- « Je t'en prie, » suppliai-je, « ne me parle pas. »
- « Tais-toi! » ordonna-t-elle, « Joli Petit Esclave. »

Puis elle me toucha à nouveau.

- « Ah, ah, » fit-elle, « il me semble que l'esclave trouve sa Maîtresse jolie. »
- « Oui, » répondis-je.
- « Ah, ah, » ironisa-t-elle, « il me semble que l'esclave n'a pas encore compris la leçon. »
- « Je t'en prie, » suppliai-je, « ne me frappe pas encore. »
- « Peut-être, » fît-elle, « faut-il punir à nouveau l'esclave. »
- « Je t'en prie, » répétai-je, « ne me frappe pas encore. »
- « Me trouves-tu réellement jolie ? » s'enquit-elle. Elle avait glissé un doigt sous mon collier de liane des marais et me caressait machinalement le cou.
  - « Oui, » soufflai-je, « oui. »
  - « Ignorerais-tu, » reprit-elle avec froideur et insolence, « que je suis une femme libre ? » Je ne répondis pas.
  - « Oserais-tu prétendre à ta Maîtresse, Esclave ? » s'enquit-elle.
  - « Non, » répondis-je. « Non. »
  - « Pourquoi ? » demanda-t-elle.
  - « Je suis un esclave, » dis-je, « rien qu'un esclave. »
  - « C'est vrai, » reconnut-elle, « tu n'es qu'un esclave. »

Puis, soudain, m'ayant pris la tête entre les mains, elle m'embrassa sauvagement sur les lèvres.

Je tentai de me dégager, mais je n'y parvins pas.

Puis elle leva la tête et, dans le noir, je perçus ses gestes et ses lèvres, à quelques centimètres des miennes.

Des vagues antagonistes de désespoir et de désir déferlèrent sur moi. Elle m'avait passé une liane des marais au cou, puis elle l'avait attachée, ce collier symbolisant ma servitude. Elle avait mis les bras autour de mon cou, à l'aube, sur la rive de l'île de rence. Elle m'avait battu. Je lui avais obéi, j'avais coupé le rence pour elle, elle m'avait nourri comme un animal. Elle s'était servie de sa beauté pour me torturer, me tourmenter, me tenter, avec une cruauté d'autant plus subtile que son attitude avait été indifférente et naturelle. Je me rendis compte qu'elle me faisait peur et que j'avais désespérément envie d'elle, bien qu'elle me fût infiniment supérieure. J'avais peur qu'elle me blesse, bien sûr, mais les blessures que je craignais le plus étaient celles de son insolence et de son mépris, lesquelles étaient plus humiliantes que les liens et les coups. Et j'avais envie d'elle, car elle était belle et vigoureuse, séduisante, ravissante. J'étais attaché. Je ne portais, en dehors de mes liens, qu'un collier de liane des marais. Elle avait sa vivacité, sa liberté et un bracelet d'or.

Mais je craignais surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître, qu'elle me refuse la moindre gentillesse, même un mot ou un geste, si je commettais l'erreur de la demander. Seul et réduit en esclavage, je me rendis compte que j'avais désespérément besoin d'un signe, même presque imperceptible, susceptible de me montrer que j'étais un homme, un être humain, un geste qui pourrait indiquer que j'étais, dans une certaine mesure, digne de respect et de compassion. Je crois que si cette femme orgueilleuse, devant qui je n'étais plus rien, ma Maîtresse, avait pris la peine de me dire un simple mot gentil, j'aurais pleuré de joie et l'aurais, par la suite, servie de mon plein gré.

Mais je craignais, en quémandant humblement sa gentillesse, qu'elle me refuse, dans ce domaine comme elle l'avait fait dans les autres, toute dignité humaine. Et, mêlé à tout ceci, en rendant la douleur insupportable, était tapi mon désir, l'appel de mon sang qu'elle avait, délibérément, embrasé.

Je sentis, dans l'obscurité, que ses lèvres étaient à quelques centimètres des miennes.

Elle n'avait pas daigné bouger.

Horrifié, je sentis mes lèvres se lever, timidement, craintivement, vers celles de ma belle Maîtresse puis, dans l'obscurité, les toucher.

« Esclave, » dit-elle avec mépris.

Je laissai tomber la tête sur le rence tressé qui formait le plancher de la hutte.

- « Oui, » soupirai-je, « je suis un esclave. »
- « L'esclave de qui ? » s'enquit-elle.
- « Celui de Telima, » répondis-je. « Je suis ton esclave. »

Elle rit.

- « Demain, » déclara-t-elle, « tu seras l'enjeu d'un concours réservé aux jeunes femmes. » Je ne répondis pas.
- « Dis : « Je suis content. ». Allez! » ordonna-t-elle.
- « Je t'en prie, » suppliai-je.
- « Dis-le, » insista-t-elle.
- « Je suis content, » soufflai-je.
- « Maintenant, » reprit-elle, « dis : « Je suis un joli petit esclave. ». Allez ! »

Mes poignets et mes chevilles tendirent les lianes des marais.

Elle rit.

- « Ne te débats pas, » dit-elle. « En outre, c'est inutile, » ajouta-t-elle. « Telima fait de bons nœuds. » C'était vrai.
- « Dis-le! » ordonna-t-elle.
- « Je ne peux pas, » gémis-je.
- « Dis-le! » insista-t-elle.
- « Je... Je suis un joli petit esclave, » soufflai-je.

Je rejetai la tête en arrière et poussai un cri de désespoir.

J'entendis son rire profond. Dans l'obscurité, je voyais les contours de sa tête, je sentais la caresse de ses cheveux sur mon épaule. Ses lèvres étaient toujours à quelques centimètres des miennes.

— « Maintenant, tu vas connaître le destin des jolis petits esclaves, » affirma-t-elle.

Soudain, m'ayant pris par les cheveux, elle pressa ses lèvres sur les miennes et, horrifié, je constatai que mes lèvres répondaient aux siennes, mais je fus incapable de résister à leur assaut, sa tête repoussa la mienne, ses dents s'enfoncèrent dans mes lèvres et je sentis le goût du sang, de mon propre sang, dans ma bouche, puis, possessive et insolente, forçant son passage, sa langue pénétra dans ma bouche, écartant la mienne ; ensuite, environ une ehn plus tard, ayant retiré sa langue, elle me mordit en diagonale sur la bouche et les lèvres afin que, le lendemain matin, lorsque je serais mis en jeu pendant la fête, mon visage porte la marque des dents de ma Maîtresse, laquelle démontrerait qu'elle m'avait conquis.

J'étais brisé.

J'avais reçu le Baiser de la Maîtresse à l'Esclave Mâle.

« Tu exécuteras les mouvements que je t'indiquerai, » déclara-t-elle. Dans le noir, brisé, attaché, les lèvres enflées, ses paroles me firent horreur. Puis elle me monta et je servis son plaisir.

## LA FÊTE

 $\checkmark$   $J_{E}$  crois que je vais te gagner ! » déclara une mince jeune femme aux cheveux noirs qui, après m'avoir saisi le menton, repoussa ma tête en arrière afin de mieux contempler mon visage. Elle avait les yeux noirs, elle était élancée et vigoureuse. Ses jambes étaient magnifiques, mises en valeur par sa tunique incroyablement courte.

« C'est moi qui vais le gagner ! » affirma une autre, une grande jeune femme blonde, aux yeux gris, qui avait à la main une boucle de liane des marais.

Une autre jeune femme, brune, plutôt petite, portant un filet plié sur l'épaule gauche, dit :

- « Non, il sera à moi!»
- « Non, à moi! » s'écria une autre.
- « À moi! » intervinrent d'autres.

Elles s'assemblèrent autour de moi, m'examinèrent, tournèrent autour de moi, me dévisagèrent comme on fait avec un animal ou un esclave.

« Les dents! » commanda la première jeune femme, la fille brune et mince.

J'ouvris la bouche afin qu'elle puisse examiner mes dents. D'autres regardèrent également.

Puis elle tâta mes muscles, mes cuisses et me donna quelques claques sur les flancs.

- « Robuste, » estima une jeune femme.
- « Oui, » admit une autre, « mais il a beaucoup servi! »

Elles rirent. Elles faisaient référence à ma bouche. Le côté droit était noir, coupé et enflé. Elle portait, en diagonale, la marque des dents de Telima.

- « Oui, » opina la première jeune femme, « il a beaucoup servi. »
- « Mais il est encore utilisable, » releva une autre en riant.
- « Oui, » reconnut la première jeune femme, « il est encore utilisable. » Elle recula et me considéra. « Oui, » dit-elle aux autres, « finalement, c'est un bon esclave, un excellent esclave! »

Elles rirent.

Puis la jeune femme mince s'approcha de moi.

J'étais debout, attaché, le dos à une gaffe. La gaffe, profondément enfoncée dans le rence de l'île, se dressait dans une clairière proche du rivage. J'avais les poignets attachés derrière la gaffe avec un morceau de liane des marais. Mes chevilles étaient également attachées à la gaffe. Deux autres boucles de liane des marais m'entouraient le cou et la taille. Sur ma tête, ma Maîtresse, Telima, avait posé une couronne de fleurs de rence tressées.

La jeune femme mince, debout devant moi, suivit du doigt, paresseusement, la courbe de mon

épaule gauche. Puis, du bout du doigt, elle traça la première lettre du mot goréen Kajir qui signifie : esclave mâle.

Elle me regarda.

« Aimerais-tu être mon esclave ? » demanda-t-elle. « Aimerais-tu me servir ? »

Je ne répondis pas.

« Je pourrais même être gentille avec toi, » ajouta-t-elle.

Je détournai la tête.

Elle rit.

Puis les autres jeunes femmes approchèrent également, se moquant de moi, me demandant si je ne préférais pas les servir, elles.

« Écartez-vous! » cria une voix d'homme. C'était Ho-Hak.

« L'heure du concours est arrivée ! » cria une autre voix, et je reconnus celle de Telima, ma Maîtresse.

Elle portait son bracelet d'or et ses cheveux étaient attachés avec la bande de tissu pourpre. Elle était vêtue d'une courte tunique. Elle était extrêmement satisfaite d'elle-même, ce jour-là, et d'une beauté extraordinaire. Elle marchait, la tête haute, comme si le monde lui appartenait. Elle avait, à la main, un bâton de jet.

« Allons, pressons! » lança Ho-Hak en montrant le bord de l'île de rence.

J'aurais voulu que Ho-Hak se tournât vers moi, me regardât dans les yeux. Je le respectais, j'aurais voulu qu'il me regardât, qu'il daignât reconnaître que j'existais.

Mais il ne me regarda pas, ne me remarqua pas et, suivi par Telima et les autres jeunes femmes, se dirigea vers le bord de l'île de rence.

Je restai seul, attaché à la gaffe.

Telima m'avait éveillé à l'aube, puis m'avait détaché afin que je puisse participer aux préparatifs de la fête.

En début de matinée, les autres îles de rence, quatre en tout, qui étaient amarrées dans les environs, furent poussées vers la nôtre de sorte que, reliées par des radeaux de rence plats, qui jouaient le rôle de ponts, et attachées les unes aux autres, elles ne formaient plus, pratiquement, qu'une seule grande île.

J'avais participé à la mise en place des ponts et j'avais tiré sur le rivage les barques de rence des Renciers venus d'îles lointaines. J'avais également transporté les lourdes marmites de bière de rence, fournies par les diverses îles, jusqu'à l'endroit où aurait lieu le festin, ainsi que des chapelets de gourdes d'eau, des brochettes de poisson, des gauts embrochés, des tarsks tués et des paniers de sève de rence.

Puis, vers la huitième heure goréenne, Telima m'avait ordonné d'aller près de la gaffe, où elle m'avait attaché puis posé sur la tête la guirlande de fleurs de rence.

J'étais resté attaché toute la matinée, subissant l'examen, les regards, les coups et les humiliations des passants.

Vers la dixième heure, le midi goréen, les Renciers mangèrent quelques galettes de rence parsemées de graines, burent de l'eau et grignotèrent du poisson. Le grand festin aurait lieu le soir.

Un peu plus tard, un petit garçon s'était arrêté devant moi et m'avait regardé, un morceau de galette de rence à la main.

« As-tu faim ? » avait-il demandé.

— « Oui, » avais-je répondu.

Il leva le morceau de galette de rence vers moi, afin que je puisse mordre dedans et manger.

« Merci, » dis-je.

Mais il était resté là, à me regarder. Puis sa mère se précipita vers lui, lui donna une claque et, avec force cris, l'entraîna.

Les Renciers occupèrent diversement la matinée. Les hommes tinrent conseil avec Ho-Hak et il y eut des discussions, des disputes, des cris même. Les femmes mariées s'occupèrent de la préparation du festin. Les jeunes gens et les jeunes filles formèrent deux lignes opposées et s'invectivèrent joyeusement. Et, de temps en temps, l'un d'eux, garçon ou fille, courait jusqu'à la ligne opposée et touchait quelqu'un avant de rejoindre sa base en riant. On se lançait des objets et on s'injuriait, par jeu, d'une ligne à l'autre. Les enfants jouaient tous ensemble, les garçons avec des filets et des javelots de roseau, les filles avec des poupées de rence et les adolescents organisant des concours de bâton de jet.

Après la réunion du Conseil, l'homme au bandeau de perles vint me regarder. C'était celui qui avait été incapable de tendre l'arc.

Il portait, sur l'épaule gauche, une grande écharpe de soie blanche et cela me parut étrange.

Il ne m'adressa pas la parole, mais il rit et poursuivit son chemin. Je détournai la tête, brûlant de honte.

La douzième heure goréenne avait sonné, midi était largement dépassé.

Les jeunes femmes qui allaient essayer de me gagner m'avaient examiné.

Ho-Hak, accompagné de Telima, les avait conduites sur les lieux des compétitions.

L'essentiel de celles-ci se déroulait dans les marais. De l'endroit où j'étais attaché, par-dessus les huttes de rence, j'en suivis vaguement le déroulement. Il y eut beaucoup de rires et de cris, d'applaudissements et d'acclamations. Il y eut des courses de barques de rence, des concours de précision dans le maniement de la petite embarcation, des compétitions au filet et au bâton de jet. Ce fut véritablement la fête.

Finalement, après environ une heure, le groupe comprenant les jeunes femmes, les spectateurs et les arbitres tourna ses barques vers l'île, puis accosta et les embarcations furent amarrées à la rive de rence tressé.

Ensuite, le groupe tout entier se dirigea vers ma gaffe, à l'exception de Ho-Hak, qui se dirigea vers un groupe d'hommes qui taillaient des racines de rence en discutant, de l'autre côté de l'île.

Les jeunes femmes, qui étaient une quarantaine ou une cinquantaine, s'assemblèrent autour de moi, puis se regardèrent en riant et en gloussant.

Je les regardai, plein de désespoir.

« Tu as été gagné! » annonça Telima.

Les jeunes femmes s'observèrent sans rien dire, mais riant et se poussant du coude.

Impuissant, je tirai sur les lianes des marais.

« Qui t'a gagné ? » demanda Telima.

Les jeunes femmes ricanèrent.

Puis, la jeune femme brune, aux jambes longues et minces, provocantes, vint tout près de moi.

- « Il est possible, » souffla-t-elle, « que tu sois mon esclave. »
- « Suis-je ton esclave ? » demandai-je.
- « Tu es peut-être à moi, » me glissa à l'oreille la grande fille blonde aux yeux gris. Elle posa sur mon bras une boucle de liane des marais.
  - « De qui suis-je l'esclave ? » m'écriai-je.

Les jeunes femmes se pressèrent autour de moi, me touchèrent, me caressèrent comme le ferait une Maîtresse, me murmurèrent à l'oreille que je leur appartenais peut-être, que je devais les servir.

« De qui suis-je l'esclave ? » m'écriai-je, désespéré.

— « Tu le sauras, » déclara Telima, « pendant le festin, quand la fête battra son plein ! »

Les jeunes femmes, et les hommes qui se tenaient derrière elles, rirent.

Je restai sans réaction tandis que Telima me détachait.

« Ne retire pas la guirlande de fleurs! » dit-elle.

Puis je restai immobile près de la gaffe, seulement vêtu du collier de liane des marais qu'elle m'avait passé au cou et de la guirlande de fleurs de rence.

- « Que dois-je faire ? » demandai-je.
- « Va aider les femmes à préparer le festin! » ordonna-t-elle.

Toutes riaient lorsque je m'éloignai.

« Attends! » cria-t-elle.

Je m'arrêtai.

« Pendant le festin, » déclara-t-elle, « tu nous serviras, naturellement. » Elle rit. « Et, comme tu ignores laquelle d'entre nous est ta Maîtresse, tu nous serviras toutes comme si tu nous appartenais. Et tu nous serviras bien. Si celle qui est ta Maîtresse n'est pas entièrement satisfaite, tu seras certainement très sévèrement puni! »

Il y eut d'autres éclats de rire.

« Maintenant, va, » conclut-elle, « et aide les femmes à préparer le repas! »

Je me tournai vers elle.

- « Qui, » suppliai-je, « est ma Maîtresse ? »
- « Tu le sauras pendant le festin ! » répliqua-t-elle avec colère. « Au plus fort de la fête. Maintenant, va aider les femmes à préparer le festin… Esclave ! »

Je fis demi-tour et, sous les rires, allai aider les femmes.

La nuit était très avancée et la fête était presque terminée.

Des torches, morceaux de lianes des marais imprégnés d'huile et enroulés autour des pointes de javelots fichés dans le rence tressé de l'île, éclairaient la nuit des marais.

Les hommes étaient assis en cercle, les jambes croisées, et les femmes, agenouillées suivant la coutume goréenne, avaient pris place à l'intérieur du cercle. Il y avait quelques enfants, à la périphérie du cercle, mais la majorité d'entre eux étaient endormis sur le rence. On avait beaucoup parlé et chanté. Je compris que les Renciers, lorsqu'ils n'habitaient pas la même île, se rencontraient rarement.

Avant le festin, j'avais aidé les femmes, vidant le poisson et préparant les gauts des marais, puis j'avais tourné les broches, où rôtissaient les tarsks, au-dessus de feux de racines de rence séchées, brûlant dans des récipients métalliques montés sur des structures surélevées dont les pieds reposaient également sur des plaques métalliques.

Pendant presque tout le festin, j'avais servi, notamment les jeunes femmes qui avaient concouru pour me gagner et dont une, j'ignorais laquelle, m'avait effectivement gagné.

J'avais porté des bols de poisson séché coupé en petits morceaux, des plateaux chargés de tarsks rôtis et de gauts rôtis, des galettes de rence et de la bouillie, des gourdes, qu'il fallait remplir souvent, de bière de rence.

Puis, parmi les applaudissements des Renciers, Telima se dirigea vers moi.

« Au poteau! » dit-elle.

J'avais vu le poteau. Il n'était guère différent de celui auquel j'avais été attaché un peu plus tôt. Il y avait une clairière circulaire, entre les convives, d'environ douze mètres de diamètre, autour de laquelle étaient formés les cercles. Le poteau, dépourvu d'écorce, mince, profondément enfoncé dans le rence de l'île, se dressait exactement au centre de la clairière, entouré par les cercles des Renciers.

Je me dirigeai vers le poteau et m'immobilisai près de lui.

Elle me saisit les mains et, avec un morceau de liane des marais, les attacha derrière le poteau. Puis, comme elle l'avait fait au matin, elle m'y attacha également les pieds et ensuite, également comme elle l'avait fait au matin, elle m'entoura la taille et le cou. Puis, jetant la guirlande de fleurs de rence que je portais, elle la remplaça par une guirlande fraîche.

Tandis qu'elle m'attachait ainsi, les Renciers chantaient en claquant des mains.

Elle recula et rit.

Je vis, dans la foule, Ho-Hak qui frappait dans ses mains et chantait, comme les autres, y compris l'homme au bandeau en perles de sorp du Vosk, celui qui avait été incapable de tendre l'arc.

Puis, soudain, la foule se tut.

Le silence se fit.

Alors, s'éleva un battement de tambour qui devint de plus en plus puissant, un homme frappant avec deux bâtons sur une racine de rence évidée et, aussi soudainement que le chant et les battements de mains, le tambour se tut.

Ensuite, stupéfait, je vis les jeunes femmes, poussant des cris aigus et riant, celles qui protestaient étant poussées et tirées, se lever et pénétrer dans la clairière.

Les jeunes gens manifestèrent bruyamment leur joie.

Une ou deux jeunes filles, rieuses, tentèrent de s'échapper, mais les jeunes hommes les rattrapèrent et les poussèrent dans la clairière.

Puis les jeunes femmes, vigoureuses, les yeux brillants, respirant profondément, leurs bras nus ornés de bracelets de perles ou de cuivre martelé à l'occasion de la fête, s'immobilisèrent au milieu de la clairière.

Les jeunes gens crièrent et battirent des mains.

Je constatai que de nombreux jeunes garçons, beaux, au visage volontaire, ne pouvaient quitter Telima des yeux.

Je remarquai qu'elle était la seule à porter un bracelet d'or.

Elle ne faisait guère attention aux jeunes gens.

Les communautés de Renciers vivent en général isolées. Les jeunes se rencontrent rarement, sauf au sein d'une même communauté. Je me souvins des deux lignes de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'étaient invectivées, en riant et en criant, dans la matinée.

Puis, l'homme au tambour en racine de rence évidée se mit à jouer et d'autres musiciens se joignirent à lui : une flûte de roseau, des petits morceaux de métal enfilés sur un fil de fer, et un bâton creusé d'encoches sur lequel on frotte une cuiller façonnée dans une racine de rence.

Ce fut Telima qui commença de marteler le rence tressé qui constituait la surface de l'île avec le talon droit, les bras levés au-dessus de la tête et les yeux fermés.

Puis les autres jeunes femmes l'imitèrent de sorte que, bientôt, la plus timide elle-même suivit le périmètre du cercle en tapant des pieds. Les danses des Rencières sont, à ma connaissance, uniques sur Gor. Elles sont parfois un peu sauvages mais elles comportent également, paradoxalement peut-être, des aspects statiques, stylisés, des mouvements qui évoquent le jet du filet, la manœuvre de la gaffe, le tressage du rence ou la chasse au gaut. Mais, tandis que je regardais, parmi les cris des jeunes gens, la danse devint moins stylisée, plus universellement féminine, de cette féminité commune à la maîtresse de maison alcoolique d'une banlieue urbaine de la Terre et à l'esclave couverte de bijoux de Port Kar, ne fut plus que la danse de femmes qui ont envie d'hommes et vont avoir des hommes. Stupéfait, je constatai que les jeunes femmes les plus timides elles-mêmes, celles qu'il avait fallu pousser dans le cercle et même celles qui avaient tenté de s'enfuir, tournoyaient follement, les mains tendues vers les trois lunes de Gor.

La solitude est souvent cruelle, sur les îles de rence, et la fête n'a lieu qu'une fois l'an.

Les invectives des jeunes gens, pendant la matinée, et l'exhibition des jeunes femmes, le soir, car, en fait, dans les mouvements de la danse, toutes les femmes sont pratiquement mises à nu, jouent probablement un rôle crucial dans la vie des Renciers, rôle comparable aux rendez-vous et à la cour de l'environnement plus civilisé de ma Terre natale.

L'entrée des jeunes femmes dans le cercle marque la fin de l'enfance.

Soudain, devant moi, les mains au-dessus de la tête, se dressa la mince jeune femme brune, celle qui

avait de longues jambes merveilleusement belles, vêtue d'une courte tunique de rence ; ses chevilles étaient tellement proches l'une de l'autre qu'elles auraient pu être enchaînées ; puis elle posa les poignets l'un contre l'autre, paumes vers l'extérieur, au-dessus de la tête, comme si elle portait des menottes d'esclave.

Puis elle jeta:

« Esclave! » avant de me cracher au visage et de pivoter sur elle-même, s'éloignant.

Je me demandai si elle était devenue ma nouvelle Maîtresse.

Puis une autre jeune femme, la grande jeune femme blonde à la boucle de liane des marais, se dressa devant moi, avec des mouvements douloureusement lents, comme si la musique n'altérait que de temps en temps sa respiration et les battements de son cœur.

« Je suis peut-être, » fit-elle, « ta Maîtresse. »

Puis, comme l'autre, elle me cracha au visage et s'éloigna, avec élégance, enveloppée dans la flamme de la musique.

L'une après l'autre, les jeunes femmes dansèrent devant moi et autour de moi, feignant de s'offrir à moi, riant de leur pouvoir, puis me crachèrent au visage avant de s'éloigner.

Les Renciers riaient et criaient, acclamaient les jeunes femmes.

Mais, pour l'essentiel, on m'ignora, tout comme le poteau auquel j'étais attaché.

Le plus souvent, bien qu'elles eussent pris le temps de m'humilier, les jeunes femmes dansèrent leur beauté à l'intention des jeunes hommes du cercle, afin de se faire désirer, afin de séduire.

Un peu plus tard, une jeune femme quitta le cercle, la tête rejetée en arrière, la respiration profonde et, à peine avait-elle franchi le cercle de renciers qu'un jeune homme la suivit puis la rejoignit un peu plus loin. Pendant environ une ehn, ils restèrent face à face, immobiles dans l'obscurité, puis, avec douceur, la jeune femme ne protestant pas, il étendit son filet sur elle et l'attira plus loin. Ensemble, ils disparurent dans le noir, traversant un pont de radeaux conduisant à une île éloignée du feu, de la foule, du bruit et de la danse.

Ensuite, quelques ehns plus tard, une autre jeune femme quitta le cercle, fut rejointe par un jeune homme qui l'enveloppa dans son filet et l'entraîna, prix consentant, dans le secret de sa hutte.

La danse devint plus frénétique.

Les jeunes femmes tournoyaient follement, les spectateurs battaient des mains, la musique devenait plus sauvage, plus barbare, plus endiablée.

Et, soudain, Telima dansa devant moi.

Je laissai échapper un cri tant sa beauté me stupéfiait.

J'eus l'impression de n'avoir jamais vu de femme aussi belle et, devant moi, simple esclave, elle dansa avec insolence et mépris. Elle levait les bras au-dessus de la tête et, tout en dansant, souriait et me regardait fixement. Ce soir-là, sa beauté me blessa plus douloureusement, plus cruellement, que les poignards d'un Tortionnaire. Elle dansait le mépris et les sarcasmes que je lui inspirais. Elle fit naître en moi des agonies de désir mais, dans ses yeux, je lus que je n'étais pour elle qu'un objet d'amusement et de mépris.

Puis elle me libéra.

« Va dans la hutte! » ordonna-t-elle.

Je restai, immobile, près du poteau.

Nous étions pris dans des torrents de musique barbare, les cris et les applaudissements, les tourbillons, les bonds, les contorsions des jeunes femmes dont le corps brûlait de la passion de la danse.

« Oui, » déclara-t-elle, « tu m'appartiens. »

Elle me cracha au visage.

« Va dans la hutte! » répéta-t-elle.

Je m'éloignai, en trébuchant, du poteau, me frayant un chemin dans la foule des danseuses, dans le

cercle des spectateurs déchaînés qui criaient et battaient des mains, puis me dirigeai vers la hutte de Telima.

Je m'arrêtai devant, dans l'obscurité.

J'essuyai sa salive, sur mon visage.

Puis, m'étant mis à quatre pattes, baissant la tête, j'entrai dans la hutte.

Dehors, retentissaient les acclamations et les applaudissements, les cris des jeunes femmes qui dansaient sous les trois lunes de Gor.

Je m'assis dans le noir, la tête entre les mains.

Je restai longtemps assis dans l'obscurité.

Puis Telima entra, avec l'assurance de la propriétaire de la hutte, comme si je n'étais pas là.

« Allume la lampe! » ordonna-t-elle.

J'obéis, maladroit dans le noir, frottant l'acier contre le silex, et les étincelles touchèrent les pétales de rence contenus dans le petit bol. Dans cette minuscule flamme, j'introduisis un morceau de tige de rence provenant d'un paquet de celles-ci, puis j'allumai la minuscule lampe à huile de tharlarion posée dans son bol de cuivre. Je remis le morceau de tige de rence, comme j'avais vu Telima le faire, dans le petit bol de pétales où, comme les pétales enflammés, il ne tarda pas à s'éteindre. La flamme vacillante de la lampe à huile de tharlarion éclaira l'intérieur de la hutte d'une lumière jaunâtre.

Telima mangeait une galette de rence. Elle avait la bouche à moitié pleine. Elle me regardait.

« Ce soir, » dit-elle, « je ne t'attacherai pas. »

Serrant la demi-galette de rence entre les dents, elle déroula sa natte puis, comme elle l'avait fait la veille au soir, détacha sa tunique et la retira. Puis elle la jeta dans un coin de la hutte, sur sa gauche, près de ses pieds. Assise sur la natte, elle mangea le reste de sa galette de rence. Puis elle s'essuya la bouche avec l'avant-bras et se frotta les mains l'une contre l'autre pour se débarrasser des miettes.

Ensuite, elle détacha ses cheveux et les secoua.

Puis elle s'allongea sur la natte, face à moi, appuyée sur le coude droit. Son genou gauche était levé. Elle me regarda.

« Sers mon plaisir! » ordonna-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle me regarda avec stupéfaction.

Au même moment, dehors, retentit le cri sauvage, strident, terrifié, d'une jeune femme, et la musique s'arrêta soudain. Puis j'entendis des cris, des hurlements de terreur, des pas précipités, le tintement des armes.

« Les Marchands d'Esclaves! » hurlait-on. « Les Marchands d'Esclaves! »

## LES MARCHANDS D'ESCLAVES

 $J_{\text{'ÉTAIS}}$  sorti de la hutte.

Ma réaction avait été instantanée, comme celle d'un Guerrier entraîné, et m'avait pris de court.

La jeune femme me suivit presque immédiatement.

Dans la nuit, je vis des torches qui se déplaçaient à la périphérie de l'île.

Un enfant passa devant moi en courant. Le cercle de la danse était vide. Solitaire, le poteau dépourvu d'écorce se dressait au milieu du cercle. Une femme hurlait parmi les reliefs du festin. Les torches des marais brûlaient aussi tranquillement que de coutume. Il y avait des cris. J'entendis le claquement des armes sur les boucliers. Deux hommes, des Renciers, nous dépassèrent en courant. J'entendis le craquement d'un javelot des marais contre le métal. Un homme, un Rencier, se dirigea vers nous à reculons, en titubant comme un ivrogne. Puis il pivota sur lui-même et je vis, au milieu de sa poitrine, l'empennage d'un carreau d'arbalète. Il s'abattit presque à nos pieds, les doigts crispés sur l'empennage, les genoux remontés jusqu'au menton. Plus loin, un enfant pleurait.

Dans la lumière vacillante des torches, derrière elles, dans les marais, j'aperçus les proues courbes de plusieurs péniches des marais, de celles que les esclaves propulsent à la rame.

Telima se couvrit le visage avec les mains, les yeux fous, et poussa un puissant hurlement de terreur.

Ma main se referma sur son poignet droit, le serrant comme une menotte d'esclave. Je l'entraînai, mal assurée sur ses jambes et hurlante, vers l'autre côté de l'île, vers l'obscurité.

Mais des Renciers se précipitaient dans notre direction, hommes, femmes et enfants qui, les mains tendues, trébuchaient et tombaient. Derrière eux, nous entendîmes les cris des hommes et vîmes les mouvements des javelots.

Nous courûmes avec eux vers une autre partie de l'île.

Puis, devant nous, dans le noir, retentit une trompette et nous nous arrêtâmes, indécis. Soudain, une pluie de carreaux d'arbalète s'abattit sur nous. Il y eut des hurlements. Un homme, sur notre gauche, cria et s'écroula.

Nous fîmes demi-tour et courûmes à nouveau, trébuchant dans l'obscurité faiblement éclairée par

les torches, sur les nattes de rence tressé qui constituaient la surface de l'île.

Derrière nous, retentissaient les trompettes et le choc des javelots sur les boucliers, les cris des combattants.

Puis, devant nous, une femme s'immobilisa en hurlant, le bras tendu :

« Ils ont des filets! » s'écria-t-elle.

On nous poussait vers les filets.

Je m'arrêtai et serrai Telima contre moi. Nous fûmes bousculés par des Renciers en pleine course qui se jetaient dans les filets.

« Arrêtez! » criai-je. « Arrêtez! Il y a des filets! Des filets! »

Mais presque tous nos compagnons, désemparés, fuyant les trompettes et le choc des javelots contre les boucliers, se jetèrent follement sur les filets qui, tenus par des esclaves, se dressèrent soudain devant eux. Il ne s'agissait pas de petits filets destinés à la capture d'individus, mais de grands filets, semblables à un mur, qui coupaient la retraite. Ici et là, entre les mailles, des lances écartaient ceux qui auraient voulu les déchirer. Puis le grand filet, tenu par des esclaves, se mit à avancer.

À l'autre extrémité de l'île, le même cri terrifié retentit :

« Des filets! Des filets! »

Puis, tandis que nous nous bousculions et courions, ici et là, parmi nous, se trouvèrent des hommes de Port Kar, des Guerriers, certains avec le casque, le bouclier, l'épée et le javelot, d'autres avec un bâton et un poignard, d'autres avec un fouet et un lasso, d'autres encore avec un filet, tous avec de la corde. Parmi eux, circulaient des esclaves munis de torches afin qu'ils puissent voir ce qu'ils faisaient.

Je vis le Rencier au bandeau en perles de sorp du Vosk, celui qui avait été incapable de tendre l'arc. Il portait la grande écharpe de soie blanche en travers du torse, attachée sur la hanche droite. Près de lui, se tenait un Guerrier de Port Kar, grand et barbu, portant un casque orné, sur les tempes, des deux filets d'or des officiers. Le Rencier tendait le bras ici et là, donnant des instructions, d'une voix puissante, aux Guerriers de Port Kar. Le grand officier barbu, l'épée tirée, se tenait, silencieux, près de lui.

« C'est Henrak! » s'écria Telima. « C'est Henrak! »

C'était la première fois que j'entendais le nom de l'homme au bandeau.

Près de nous, un homme s'effondra, le cou presque complètement traversé par un javelot.

Henrak serrait, dans sa main, une bourse, peut-être pleine d'or.

Le bras autour des épaules de Telima, je m'éloignai, l'entraînant, et nous nous perdîmes parmi les renciers hurlants, les hommes et les femmes qui couraient.

Certains Renciers, armés de leur petit bouclier de rence tressé, résistaient, mais leurs javelots des marais ne pouvaient rien contre les épées d'acier et les lourdes lances goréennes. Lorsqu'ils résistaient, ils étaient taillés en pièces. La plupart d'entre eux, pris de panique, certains qu'ils ne pouvaient pas résister à des Guerriers entraînés, fuyaient comme des animaux, poussant des cris de terreur, devant les chasseurs de Port Kar.

Une jeune femme trébucha, puis fut traînée par les cheveux vers une des étroites péniches. Elle avait les poignets attachés dans le dos. C'était celle qui, le matin, avait un filet sur l'épaule, une de celles qui s'étaient moquées de moi, lorsque j'étais attaché au poteau, une de celles qui avait dansé le mépris que je lui inspirais. Elle était déjà nue.

Je reculai encore, parmi les renciers qui couraient et se bousculaient, tramant à nouveau Telima par le poignet. Elle hurlait et courait en trébuchant.

Je constatai que les filets, des deux côtés de l'île, avaient avancé, les lances passées entre les mailles poussant les renciers terrifiés devant eux.

Nous courûmes une nouvelle fois vers le centre de l'île.

Une jeune femme hurla. C'était la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, celle qui, le matin, avait une boucle de liane des marais qu'elle m'avait posée sur le bras, celle qui avait dansé avec une lenteur douloureuse, pendant la fête, qui, comme les autres, m'avait manifesté son mépris en me crachant au visage.

Elle se débattit, prisonnière de deux lassos de cuir enroulés autour de sa taille et tenus par des Guerriers. Un autre Guerrier approcha, derrière elle et, en quatre coups de fouet sauvages, lacéra sa tunique de rence de sorte que la jeune femme tomba à genoux sur le rence tressé qui constituait la surface de l'île, hurlant de douleur, suppliant les hommes de l'attacher. On la jeta à plat ventre puis un

Guerrier lui attacha les poignets tandis que l'autre lui liait les chevilles.

Une jeune femme nous heurta en hurlant. C'était la jeune femme brune et mince, élancée, aux jambes merveilleusement belles. Je me souvenais bien d'elle. Elle avait dansé devant moi, les chevilles toutes proches l'une de l'autre, comme si elles avaient été enchaînées, les mains au-dessus de la tête, paumes vers l'extérieur, comme si elle avait eu des menottes d'esclave, puis elle m'avait jeté : « Esclave ! », avant de me cracher au visage et de s'éloigner. C'était, à mon avis, après Telima, la plus insolente et la plus désirable. Elle tournoya follement, poussant des hurlements, et disparut dans l'obscurité. Sa tunique de rence était déchirée sur l'épaule.

Le bras autour de Telima, je regardai d'un côté et de l'autre, cherchant une issue.

Tout autour de nous, les hommes criaient, les femmes hurlaient, les enfants couraient en pleurant et partout, semblait-il, étaient les hommes de Port Kar et leurs esclaves qui tenaient les torches, lesquelles brillaient comme des yeux de prédateur dans la nuit des marais. Un petit garçon nous dépassa en courant. C'était celui qui m'avait donné un morceau de galette de rence, le matin, tandis que j'étais attaché au poteau, celui que sa mère avait puni pour cette raison.

J'entendis des cris, des hurlements et, entraînant Telima par la main, me dirigeai vers eux.

Là, dans la lumière des torches des marais, je vis Ho-Hak, pleurant de rage, hurlant, faisant follement tournoyer une gaffe autour de lui. De nombreux guerriers de Port Kar étaient étendus autour de lui, la tête brisée ou la poitrine enfoncée. À la limite du cercle décrit par sa gaffe, se tenaient une quinzaine de Guerriers de Port Kar, l'épée tirée, la lumière des torches des marais se réfléchissant sur les lames, l'encerclant, l'immobilisant à la pointe de leurs armes. Il n'aurait pas été plus prisonnier entre les mâchoires du requin des marais au long corps pourvu de neuf nageoires.

« Quel combattant! » s'écria un des Guerriers de Port Kar.

Ho-Hak, en sueur, le souffle court, précipité, ses grandes oreilles collées contre la tête, son collier métallique de galérien, auquel était suspendu un morceau de chaîne, au cou, serrant la gaffe entre les mains, se tenait, les jambes largement écartées, sur le rence, en garde.

« Tharlarions! » cria-t-il aux Guerriers de Port Kar.

Ils se moquèrent de lui.

Puis deux filets, ronds, aux mailles solides et lestés, s'abattirent sur lui.

Les Guerriers de Port Kar se jetèrent alors sur lui et l'assommèrent en le frappant avec les pommeaux de leurs épées et les manches de leurs lances.

Telima hurla et je l'entraînai.

Nous courûmes à nouveau parmi les torches et les hommes.

Nous arrivâmes sur la rive de l'île. Dans les marais, à quelques mètres de nous, des barques de rence brûlaient sur l'eau. Il n'y avait personne sur la rive de l'île. Dans l'eau, prisonnier des mâchoires d'un tharlarion des marais, un rencier hurlait.

« Il y en a deux! » entendis-je.

Nous nous retournâmes. Quatre Guerriers, armés de filets et de lances, couraient vers nous.

Nous prîmes à nouveau la direction de la lumière, des torches, du centre de l'île, des hurlements des femmes et des hommes.

Près du poteau auquel j'avais été attaché, à quelques mètres du cercle de la danse, de nombreux renciers, hommes et femmes, nus, gisaient, pieds et poings liés. Ensuite, on les conduirait aux péniches. De temps en temps, un Guerrier augmentait le butin, traînant sa prise ou bien la jetant sans ménagement parmi les autres. Deux Guerriers, l'épée à la main, gardaient ces renciers. Un Scribe, debout derrière une écritoire, enregistrait les captures de chaque Guerrier. Parmi celles-ci, se trouvait la grande jeune femme aux yeux gris. Elle pleurait et tirait sur ses liens. Elle me regarda.

« Au secours! » criait-elle. « Au secours! »

J'entraînai Telima.

« Je ne veux pas être esclave, » répétait-elle, « je ne veux pas être esclave. »

Je jetai la tête de côté au moment où la torche d'un esclave des Guerriers de Port Kar siffla à mes oreilles.

Nous fûmes bousculés par un rencier ensanglanté qui s'éloigna en titubant.

Une jeune femme hurla.

Puis je vis, dans la lumière des torches, agile comme le tabuk, courant désespérément, la jeune femme brune et mince, celle qui avait des jambes merveilleusement belles. Un Guerrier de Port Kar la poursuivait. Je vis le filet dense et lesté tourbillonner, puis je la vis tomber, prisonnière. Elle hurla, roulant sur elle-même, luttant contre le filet. Puis le Guerrier la jeta à plat ventre, lui attacha rapidement les poignets et les chevilles. Avec son couteau, il coupa sa tunique de rence et, sans même prendre la peine de la débarrasser du filet, la jeta sur son épaule ; ensuite, il prit la direction d'une péniche à haute proue qui se trouvait dans l'ombre, au bord de l'île. Il ne voulait pas risquer de perdre une telle prise.

Je supposai que la jeune femme ne tarderait pas à danser à nouveau, sans doute avec les chevilles délicieusement jointes et les mains levées, paumes vers l'extérieur, au-dessus de la tête. Mais, alors, ses chevilles seraient véritablement enchaînées et elle porterait effectivement des menottes ; elle serait véritablement enchaînée ; elle aurait des anneaux aux chevilles et aux poignets ; et elle ne terminerait probablement pas sa danse en crachant au visage de son Maître, avant de pivoter sur elle-même et de s'éloigner. Elle serait certainement presque morte de terreur à l'idée que sa danse pourrait lui déplaire.

« Là ! » cria Henrak, l'écharpe blanche lui barrant le torse, en tendant le bras vers nous. « Prenez la fille, je la veux ! »

Telima le regarda avec terreur, secouant la tête.

Un Guerrier se jeta sur nous.

Quelques renciers, dans leur fuite, nous bousculèrent et nous séparèrent. Telima pivota sur ellemême et courut vers l'obscurité. Je trébuchai, tombai, puis me relevai. Je regardai désespérément autour de moi. Je l'avais perdue. Puis quelque chose, probablement un bâton ou le manche d'un javelot, me frappa à la tête et je tombai sur le rence tressé qui constituait la surface de l'île. Je me mis à quatre pattes et secouai la tête. Je saignais. Un Guerrier de Port Kar, dans la lumière de la torche d'un esclave, attachait une jeune femme, non loin de moi. Ce n'était pas Telima. D'autres hommes passèrent en courant. Puis un enfant. Puis un autre Guerrier de Port Kar, suivi d'un esclave avec une torche. Sur ma droite, un homme fut soudain pris dans un filet, cria, mais deux Guerriers se jetèrent sur lui, le rouèrent de coups et entreprirent de l'attacher.

Je courus dans la direction où Telima avait disparu.

J'entendis un hurlement.

Soudain, devant moi, dans l'obscurité, se dressa un Guerrier de Port Kar. Il voulut me frapper avec son épée à double tranchant. S'il avait su que j'étais un Guerrier moi aussi, il ne se serait pas servi aussi maladroitement de sa lame. Je lui saisis le poignet et le brisai. Il hurla de douleur. Je m'emparai de son épée. Un autre combattant voulut me frapper avec son javelot. De la main gauche, je le lui arrachai tandis que, de la main droite, je faisais décrire un arc rapide, oblique, de haut en bas, à ma lame. Celleci lui trancha la gorge et je me retrouvai en garde. Il tomba sur le rence tressé, perdit son casque, baignant dans son sang. C'était un coup élémentaire, un des premiers que l'on enseigne au Guerrier.

L'esclave qui tenait la torche me regarda, puis recula et s'enfuit.

Soudain, je sentis qu'il y avait un filet au-dessus de ma tête. Je m'accroupis et, levant l'épée au-dessus de ma tête en lui faisant décrire un grand cercle, le détournai avant qu'il ait pu s'abattre sur moi. Un homme jura. Puis il se jeta sur moi, le poignard levé. Ma lame avait partiellement coupé le filet, mais elle était prise dedans. Je lui pris le poignet dans la main gauche et, de la droite, bien que mon épée fût prise dans le filet, lui passai ma lame à travers le corps. Un javelot, projeté dans ma direction, s'emmêla dans le filet où mon épée était déjà prise. J'abandonnai aussitôt l'arme. L'homme qui avait

jeté le javelot n'avait pas encore tiré son épée de son fourreau que j'étais déjà sur lui. Je lui brisai la nuque.

Je fis demi-tour et courus à nouveau vers l'obscurité, vers l'endroit où Telima avait disparu et où j'avais entendu un hurlement de femme.

« Libère-moi! » entendis-je.

Dans le noir, je découvris une jeune femme nue, pieds et poings liés.

« Libère-moi! » cria-t-elle. « Libère-moi! »

Je l'assis. Ce n'était pas Telima. Malgré ses larmes, je la rejetai sur le rence tressé.

Puis, sur ma gauche, à une vingtaine de mètres, j'aperçus une torche isolée.

Je courus dans cette direction.

C'était Telima.

Elle était à plat ventre. On lui avait déjà solidement attaché les poignets dans le dos. Un Guerrier était accroupi près de ses chevilles. En quelques gestes rapides, il les lui lia.

Je me saisis de lui, le fis pivoter sur lui-même et lui écrasai le visage d'un coup de poing. Crachant ses dents, le visage en bouillie, il tenta de tirer son épée. Je le levai, à bout de bras, au-dessus de la tête, et le jetai, hurlant, dans la gueule béante d'un tharlarion des marais, lesquels étaient nombreux, à ce moment, près des rives de l'île. Ils avaient abondamment festoyé, pendant cette nuit, et ce n'était pas terminé.

L'esclave qui portait la torche s'enfuit en hurlant.

Telima s'était tournée sur le côté et me regardait.

« Je ne veux pas être esclave, » dit-elle en pleurant.

Dans quelques instants, les guerriers seraient sur nous.

Je la pris dans mes bras.

« Je ne veux pas être esclave, » répéta-t-elle, « je ne veux pas être esclave. »

— « Tais-toi! » ordonnai-je.

Je regardai autour de moi. Pour le moment, nous étions seuls. Puis, sur ma gauche, la nuit s'embrasa. Une des îles de rence du groupe s'était enflammée.

D'un côté, il y avait le marais, avec ses requins et ses tharlarions.

Ici et là, sur l'eau, à l'écart de l'île en flammes, j'aperçus les formes noires des barques de rence qui, avant l'assaut, avaient été mises à l'eau et brûlées pour empêcher les habitants des îles de s'échapper.

De l'autre côté, il y avait la lumière des torches, les cris des hommes, les Marchands d'Esclaves de Port Kar.

Au loin, j'aperçus, sur un des ponts de radeaux servant au transport du rence, un de ceux que j'avais contribué à mettre en place le matin même, des renciers, hommes et femmes, nus, que l'on poussait, sous la menace des lances, vers notre île. On leur avait attaché les poignets dans le dos et on leur avait passé une corde au cou.

Puis une autre île prit feu, au loin, sur la droite.

Dans la zone éclairée, des cris et des bruits de course précipitée retentirent. Les guerriers arrivaient.

Les radeaux, les ponts, me dis-je. Les radeaux.

Portant Telima dans mes bras, je gagnai la périphérie de l'île sans rencontrer personne. Cette zone avait été nettoyée plus tôt, grâce au filet tendu par des esclaves. Il n'y avait pas de renciers et, probablement pour cette raison, pas de guerriers de Port Kar; en revanche, plusieurs torches se dirigèrent vers l'endroit où nous nous trouvions un instant plus tôt; puis les torches se séparèrent, la moitié prenant à gauche et l'autre à droite, la direction que nous avions choisie.

Quelqu'un cria et je reconnus la voix de Henrak:

« Prenez la fille! Je veux la fille! »

J'arrivai près d'un radeau faisant pont à l'installation duquel j'avais participé, peu après l'aube. Je

posai Telima au milieu du radeau. Puis j'entrepris d'arracher les cordes de rence qui le fixaient à des piquets enfoncés dans le rence de l'île.

Les torches venaient vers nous, de la droite, suivant la rive de l'île.

Il y avait huit cordes, quatre de chaque côté. J'en avais arraché six lorsque j'entendis un cri :

« Arrête!»

L'île voisine brûlait de plus en plus rapidement et de plus en plus furieusement, dans la nuit, de sorte que toute la zone ne tarderait pas à être illuminée.

L'homme qui avait crié était seul, il s'agissait probablement d'un gardien patrouillant dans une zone théoriquement vide.

Sa lance se ficha près de moi, transperçant le rence du radeau. Puis il se jeta sur moi, l'épée levée. Sa propre lance, que je venais à peine d'arracher, lui passa au travers du corps.

Je pivotai sur moi-même. Personne, apparemment, ne nous avait vus.

Je glissai, ma jambe s'enfonça dans l'eau et, soudain, un petit tharlarion d'eau s'en saisit, arrachant un morceau de chair avant de s'éloigner en battant de la queue. Je retirai aussitôt ma jambe, mais l'eau parut jaunir, car d'innombrables petits tharlarions d'eau s'étaient rassemblés près de la rive et j'entendis, derrière eux, le grognement rauque d'un gros tharlarion des marais, monstres qui font parfois neuf mètres de long et peuvent peser plus lourd que cent hommes. Derrière eux, attendait certainement le requin des marais goréens, à neuf nageoires, presque semblable à une anguille.

J'arrachai les deux dernières cordes puis déchirai du rence, au bord de l'île, que j'empilai sur le radeau, recouvrant ainsi Telima.

Les torches étaient plus proches.

Ayant encore empilé du rence sur le radeau, je l'éloignai, d'un coup de pied, des îles auxquelles il avait été fixé. Je me glissai sous le rence empilé sur le radeau, près de la jeune femme. Je lui posai fermement la main sur la bouche afin qu'elle soit dans l'incapacité de crier. Elle se débattit un peu, tira sur les liens qui l'immobilisaient. Ses yeux, effrayés, me regardaient fixement, au-dessus de ma main.

Les torches passèrent.

Tranquillement, le radeau s'éloigna des îles.

## JE ME METS EN CHASSE

 $\mathbf{P}_{\text{ERDU}}$  au milieu des roseaux et des joncs, dans l'obscurité des marais, à une centaine de mètres des îles de rence, dont deux brûlaient, je regardai, une couronne de fleurs de rence ensanglantées sur la tête, en compagnie de Telima attachée, les mouvements des torches, j'écoutai les cris des hommes, les hurlements des femmes et les appels des enfants.

Les hommes de Port Kar avaient mis le feu aux deux îles, en commençant par les rives, afin d'en chasser tous ceux qui auraient pu s'y cacher, soit en creusant des abris dans le rence, soit en trouvant refuge dans les puits centraux, vers le pont conduisant à l'île centrale, sur laquelle se trouvaient le poteau, près duquel s'était déroulée la danse, et la hutte de Telima. Par conséquent, ceux qui avaient réussi à se cacher devaient choisir entre le feu, le marais ou le filet des Marchands d'Esclaves. Nous vîmes plusieurs personnes s'élancer sur les ponts, en hurlant, sous les fouets des Guerriers de Port Kar, qui les poussèrent vers les torches. Puis on coupa les amarres des deux îles embrasées qui partirent à la dérive dans les marais.

Plus tard, environ une ahn avant l'aube, les deux autres îles reliées à l'île centrale furent également incendiées et les fugitifs livrés aux filets et aux cordes des hommes de Port Kar. Ensuite, on coupa également les amarres de ces deux îles qui partirent, à leur tour, à la dérive dans les marais.

Lorsque la lame grise de l'aube toucha les eaux des marais, les hommes de Port Kar avaient terminé leur travail.

Les esclaves, ayant éteint leurs torches, chargeaient les étroites péniches à haute proue, en équilibre sur de longues planches qui reliaient les embarcations au rence tressé de l'île. Certains portaient des rouleaux de papier de rence, d'autres le butin humain du raid. J'en conclus que le papier de rence avait été pris sur les quatre îles avant qu'on les incendie. Manifestement, on en chargeait tellement que la totalité ne pouvait pas provenir de l'île centrale. Le papier de rence était entreposé à l'avant, en piles, comme du bois de chauffage, afin qu'il ne soit pas endommagé. Les esclaves, comme du poisson, furent jetés entre les bancs des rameurs et à l'arrière, au pied du château arrière, les uns sur les autres. Il y avait six bateaux. On attacha une belle fille à la proue de chaque bateau afin que tout le monde puisse constater, lors de leur retour à Port Kar, que le raid avait réussi. Je constatai sans surprise que la jeune fille mince et brune, aux jambes merveilleusement belles, était attachée à la proue du vaisseau amiral de la petite flotte de péniches. Je supposai que, si Telima avait été prise, cette place lui serait revenue. Les proues du second et du troisième bateau s'ornaient de mes deux autres tortionnaires : la jeune femme blonde aux yeux gris et la fille brune qui avait un filet sur l'épaule.

Tandis que les péniches, sous l'effet du chargement, s'enfonçaient dans l'eau, je regardai Telima.

Elle était assise près de moi, attachée, mon bras passé autour des épaules. Elle regardait fixement les péniches, au loin. Ses yeux paraissaient inexpressifs, vides. Elle m'appartenait.

Au centre de l'île, près du poteau, se tenait une foule de prisonniers pitoyables, serrés les uns contre les autres. Les deux grands filets, attachés l'un à l'autre, étaient enroulés deux fois autour du groupe, immobilisant les prisonniers. Nombre d'entre eux, les doigts passés dans les mailles, regardaient l'extérieur. Des gardes, armés de lances, se tenaient autour du filet, donnant un coup de temps en temps afin de faire taire les captifs. À l'intérieur du filet, il y avait des hommes, des femmes et des enfants. D'autres gardes, armés d'arbalètes, se tenaient un peu à l'écart. Non loin du filet, se tenait Henrak, qui portait toujours son écharpe blanche en travers du torse et serrait toujours, dans sa main, une bourse probablement remplie d'or. Il s'entretenait avec l'officier barbu dont le casque portait deux filets d'or, sur les tempes. À l'intérieur du filet, les Renciers étaient habillés. Il s'agissait des derniers prisonniers capturés. Il y en avait environ une centaine. On les fit sortir un par un du filet, les esclaves resserrant celui-ci aussitôt après, puis on les déshabilla avant de leur attacher les poignets et les chevilles. Ensuite, les esclaves responsables du chargement des péniches s'emparèrent des nouveaux esclaves et les portèrent sur les péniches, les ajoutant à ceux qui s'y trouvaient déjà.

L'île était couverte de détritus et de débris : reliefs du festin, ruines de huttes détruites, boîtes brisées, sacs de rence déchirés, javelots des marais cassés, gourdes, morceaux de lianes des marais, tiges de rence, cadavres.

Deux gauts sauvages atterrirent sur l'île, loin des hommes et de leurs prisonniers, puis entreprirent de picorer, dans les ruines d'une hutte de rence, probablement des graines ou des morceaux de galette de rence.

Un petit tarsk domestique, grognant et reniflant, trottinait sur les nattes de rence tressé qui constituaient la surface de l'île. Un guerrier, qui portait un casque conique, appela l'animal. Il lui gratta l'arrière des oreilles puis le jeta dans le marais. Il y eut un mouvement rapide, dans l'eau, et il disparut.

Je vis un ul, tharlarion ailé qui, très haut, solitaire, volait vers l'est.

Puis, enfin, les derniers esclaves furent attachés et chargés sur les péniches. Les esclaves des hommes de Port Kar séparèrent alors les filets, les roulèrent, les plièrent, puis les rangèrent sur les péniches. Ensuite, ils tirèrent les planches et prirent place sur les bancs de nage où, sans la moindre protestation, ils se laissèrent enchaîner un par un. Les derniers à monter à bord furent Henrak, son écharpe blanche lui barrant la poitrine, et l'officier barbu, dont le casque était orné, sur les tempes, de deux filets d'or. Je supposai que Henrak deviendrait un homme riche, à Port Kar. Les Marchands d'Esclaves de Port Kar, qui ne manquent pas d'une certaine sagesse, asservissent rarement les individus tels que Henrak, qui les ont bien servis. S'ils le faisaient, ils auraient du mal à trouver des Henrak, dans les marais.

La péniche des marais à haute proue comporte deux ancres : une à l'avant et une à l'arrière. Bientôt, tirées chacune par deux guerriers, les ancres à trois branches, assez semblables à des grappins, sortirent, dégoulinantes, de la vase des marais. Ces ancres-grappins, incidemment, sont beaucoup plus légères que celles des galères longues ou des vaisseaux ronds.

L'officier, debout sur le pont arrière du vaisseau amiral, leva le bras. Sur les péniches des marais, il n'y a pas de tambour et les rameurs suivent les indications du Maître de Nage. Il est assis un peu audessus des rameurs, mais plus bas que le plancher du château arrière. Comme il fait face aux rameurs, il regarde la proue du bateau tandis que ceux-ci, naturellement, font face à la poupe.

L'officier, près de qui se tenait Henrak, baissa le bras.

Le Maître de Nage cria un ordre et les rames, dans un bruit de frottement, glissèrent hors des tolets. Elles s'immobilisèrent en position, parallèles à l'eau, le soleil matinal illuminant leurs faces supérieures. Je remarquai qu'elles n'étaient qu'à une trentaine de centimètres au-dessus de l'eau, tellement la péniche était chargée. Puis, lorsque le Maître de Nage cria à nouveau, elles plongèrent toutes ensemble

dans l'eau ; ensuite, lorsqu'il cria à nouveau, les rames glissèrent lentement dans l'eau, puis pivotèrent et se levèrent, entraînant derrière elles un filet d'eau semblable à une chaîne argentée.

La péniche, profondément enfoncée dans l'eau, s'éloigna de l'île. Puis, parvenue à une cinquantaine de mètres de celle-ci, elle tourna lentement sur elle-même, tournant le dos à l'île, en direction de Port Kar. J'entendis le Maître de Nage crier à intervalles réguliers, sans presser ses hommes, chaque cri moins puissant que le précédent. Puis la seconde péniche s'éloigna, tourna sur elle-même et suivit la première. Les autres suivirent tour à tour.

Je me mis debout sur le radeau de tiges de rence et regardai les péniches. À mes pieds, à demi recouverte par les tiges de rence qui nous avaient dissimulés, gisait Telima. Je portai la main à ma tête et retirai la guirlande de fleurs de rence qu'on y avait placée à l'occasion de la fête. Elle était tachée de sang, en raison du coup que j'avais reçu pendant le raid. Je regardai Telima, qui détourna la tête, puis je jetai la guirlande de fleurs de rence ensanglantées dans le marais.

J'étais debout sur l'île. Je regardais autour de moi. À l'aide de quelques tiges, attachées en fagot, j'étais parvenu à regagner l'île. Pour rien au monde, je n'aurais plongé le bras dans l'eau, surtout dans cette zone, bien qu'elle parût plus dégagée. J'avais attaché le radeau à la rive de l'île. Telima était toujours couchée dessus.

Je gravis la rive courbe de l'île et m'immobilisai à l'endroit le plus élevé.

Tout était silencieux.

Une troupe de gauts sauvages s'envolèrent, décrivirent un cercle puis, ayant constaté que je ne leur voulais pas de mal, revinrent sur l'île, mais de l'autre côté.

Je regardai le poteau auquel j'avais été attaché, les reliefs du festin, les huttes en ruine, les ordures et les objets brisés, éparpillés un peu partout, les cadavres.

Je retournai au radeau, pris Telima dans mes bras, la portai au centre de l'île où, près du poteau, je la posai sur le rence tressé.

Je me penchai sur elle et elle tenta de s'éloigner, mais je la retournai et la détachai.

« Affranchis-moi, » dis-je.

Mal assurée sur ses jambes, elle se leva et, les doigts gourds, défit les nœuds du collier de liane des marais que je portais au cou.

— « Tu es libre, » souffla-t-elle.

Je lui tournai le dos. Il restait certainement à manger, sur l'île, ne serait-ce que de la sève de rence. J'espérais qu'il y aurait de l'eau.

J'aperçus les restes d'une tunique arrachée à un rencier, probablement avant de l'emmener. Je la ramassai et, avec la ceinture, l'attachai autour de ma taille.

J'étais resté le dos au soleil afin de pouvoir suivre, grâce aux ombres projetées sur le rence tressé, les mouvements de la jeune femme. Par conséquent, je la vis ramasser un javelot des marais dont la hampe ne faisait plus qu'un mètre mais dont les trois pointes étaient intactes.

Je me retournai et la regardai.

Elle fut surprise. Puis, ayant levé le javelot des marais, elle s'accroupit, menaçante. Elle tourna autour de moi. Je restai tranquillement debout, tournant, lorsque cela était nécessaire, afin de lui faire face. J'avais jugé la distance et savais ce qu'elle tenterait probablement de faire. Puis, avec un cri de rage, elle frappa, mais je lui arrachai le javelot, la désarmant, et le jetai au loin.

Elle recula, la main devant la bouche.

« Ne tente pas de me tuer une nouvelle fois, » dis-je.

Elle secoua la tête.

Je la regardai.

« J'ai eu l'impression, » repris-je, « la nuit dernière, que l'esclavage te faisait très peur. »

Je lui fis signe d'approcher.

C'était seulement lorsque je l'avais détachée que j'avais remarqué, sur sa cuisse gauche, une minuscule marque, imprimée au fer rouge dans sa chair, il y avait bien longtemps, une petite lettre en écriture cursive, l'initiale de Kajira, mot qui, en goréen, signifie : femme esclave. Auparavant, dans la petite hutte éclairée, elle s'était toujours arrangée pour me cacher ce côté ; pendant la journée, sa tunique dissimulait la marque ; pendant la nuit, dans l'obscurité et le tumulte, je ne l'avais pas remarquée ; sur le<sup>1</sup> radeau, elle avait été cachée sous les tiges de rence dont je l'avais recouverte.

Elle s'était approchée de moi, comme je le lui avais demandé, et s'était arrêtée ; à l'endroit où elle se trouvait, j'aurais pu, si je l'avais voulu, me saisir d'elle.

« Tu as été esclave, » affirmai-je.

Elle tomba à genoux, le visage dans les mains, et pleura.

« Mais je présume, » repris-je, « que tu es parvenue à t'échapper. »

Elle acquiesça, en larmes.

— « Sur des poutres attachées les unes aux autres, » expliqua-t-elle, « qui m'ont permis de quitter les canaux et de pénétrer dans les marais. »

On disait qu'aucune esclave ne s'était jamais échappée de Port Kar mais ce dicton, comme beaucoup d'autres, était sans doute exagéré. Néanmoins, l'évasion d'une esclave, ou d'un esclave, doit être extrêmement rare car Port Kar et ses canaux sont protégés d'un côté par le Golfe de Tamber et Thassa la Luisante, et de l'autre par les marais interminables, peuplés de requins et de tharlarions. Si Telima n'avait pas appartenu à une communauté de Renciers, elle aurait probablement péri dans les marais. Je savais que Ho-Hak s'était également échappé de Port Kar. Il y en avait certainement d'autres.

— « Tu dois être très courageuse, » relevai-je.

Elle leva ses yeux, rougis par les larmes, vers moi.

« Et ton maître, » poursuivis-je, « tu devais beaucoup le haïr. »

Ses yeux lancèrent des éclairs.

« Quel était ton nom d'esclave ? » demandai-je. « Quel nom aimait-il te donner ? »

Elle baissa les yeux, secouant la tête. Elle refusait de répondre.

« Il t'appelait : Jolie Petite Esclave, » affirmai-je.

Elle leva la tête, les yeux rougis par les larmes, et gémit. Puis elle fixa à nouveau le rence, les épaules secouées par les sanglots.

— « Oui, » fit-elle, « oui. »

Je la quittai et allai voir plus loin. Je me dirigeai vers les ruines de la hutte. Bien que la hutte ellemême eût été détruite, je retrouvai l'essentiel de son contenu. Je découvris, avec une intense satisfaction, une gourde d'eau à moitié pleine. Je pris également le sac de nourriture, celui qu'elle portait habituellement à la ceinture. Avant de m'éloigner, je remarquai, parmi le rence brisé et les objets divers, les deux bâtons de jet ainsi que la tunique de tissu de rence qu'elle avait quittée, la veille au soir, avant de m'ordonner de servir son plaisir, au moment où nous avions entendu crier : « Les Marchands d'Esclaves ! ». Je la ramassai et l'emportai, avec le reste, près du poteau où, à genoux, elle pleurait toujours.

Je jetai la tunique de tissu de rence devant elle.

Elle la regarda, incrédule. Puis elle me fixa, stupéfaite.

- « Habille-toi, » dis-je.
- « Je ne suis pas ton esclave ? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je.

Elle enfila le vêtement, serrant maladroitement la ceinture. Je lui tendis la gourde d'eau et elle but.

Je vidai le sac de nourriture : un peu de pâte de rence sèche, datant de l'avant-veille, quelques morceaux de poisson séché, une part de galette de rence.

Nous partageâmes la nourriture.

Elle ne parla pas. Elle resta à genoux devant moi, qui étais assis les jambes croisées.

- « Resteras-tu avec moi ? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je.
- « Iras-tu à Port Kar ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Mais pourquoi ? » s'enquit-elle. « Je ne crois pas que tu sois de Port Kar. »
- « J'ai affaire là-bas, » dis-je.
- « Puis-je te demander ton nom? »
- « Je m'appelle Bosk, » répliquai-je.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Je n'avais pas de raison de lui dire que je m'appelais Tarl Cabot. Mon nom n'était pas inconnu, dans certaines cités de Gor. Il était préférable que peu de gens sachent que Tarl Cabot se rendait à Port Kar.

J'avais l'intention de construire un radeau avec le rence de l'île et des lianes des marais. Il restait des gaffes, sur l'île. Ensuite, je prendrais le chemin de Port Kar. La jeune femme s'en sortirait. Elle était intelligente, courageuse, vigoureuse, belle, et elle avait vécu longtemps dans les marais. Comme moi, elle construirait un radeau et prendrait une gaffe, puis elle s'enfoncerait dans le delta, où une autre communauté de Renciers l'accepterait certainement.

Je n'avais pas terminé le peu de nourriture que nous avions partagée que Telima s'était levée et explorait l'île. Je mastiquai le dernier morceau de poisson.

Elle prit un cadavre par le bras et le traîna vers la rive.

Je me levai, m'essuyant les doigts sur le morceau de tunique que je portais, puis me dirigeai vers elle.

« Que fais-tu? » demandai-je.

— « Nous appartenons au Marais, » répondit-elle avec raideur. « Les Renciers sont nés du Marais, ils doivent retourner au Marais. »

J'acquiesçai.

Elle fit basculer le cadavre dans l'eau. Je vis, sous la surface, un gros tharlarion se diriger vers lui.

Je l'aidai dans sa tâche. Bien souvent nous dûmes aller jusqu'à la rive.

Puis, enfin, retournant un morceau de natte déchiquetée qui avait constitué le flanc d'une hutte, je découvris un autre cadavre, celui d'un enfant.

Je tombai à genoux près de lui et pleurai.

Telima se tenait près de moi.

« C'est le dernier, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Il s'appelait Eechius, » reprit-elle.

Elle tendit la main vers lui, dans l'intention de le prendre dans ses bras. J'écartai son bras.

« C'est un Rencier, » déclara-t-elle. « Il est né du Marais et il doit retourner au Marais. »

Je pris moi-même l'enfant dans mes bras et me dirigeai vers la rive de l'île de rence.

Je regardai vers l'ouest, direction prise par les péniches lourdement chargées des Marchands d'Esclaves de Port Kar.

J'embrassai l'enfant.

« Le connaissais-tu ? » demanda Telima.

Je jetai le corps dans le marais.

— « Oui, » répondis-je. « Il a été bon pour moi. »

C'était le petit garçon qui m'avait donné un morceau de galette de rence tandis que j'étais attaché au poteau, celui que sa mère avait puni pour cette raison.

Je me tournai vers Telima.

« Apporte-moi mes armes! » dis-je.

Elle me regarda.

- « Il faudra longtemps, n'est-ce pas, » expliquai-je, « à des péniches aussi lourdement chargées, pour atteindre Port Kar ? »
  - « Oui, » fit-elle, étonnée, « c'est vrai. »
  - « Apporte-moi mes armes! » répétai-je.
  - « Il y a plus de cent Guerriers, » fit-elle d'une voix soudain mal assurée.
  - « Et, parmi mes armes, » précisai-je, « apporte-moi le grand arc et ses flèches. »

Elle poussa une exclamation de joie et s'éloigna en courant.

Je me tournai à nouveau vers l'ouest, direction prise par les péniches, et regardai le marais, où le silence avait repris ses droits.

Puis j'entrepris de ramasser du rence, arrachant, à la surface de l'île, de longues tiges, avec lesquelles on peut construire une embarcation.

## CE QUI ARRIVA DANS LES MARAIS

J'AVAIS ramassé des tiges de rence et Telima, adroitement, avec des lianes des marais, de ses mains vigoureuses, avait construit une barque.

Pendant qu'elle s'y employait, j'avais examiné mes armes.

Elle les avait dissimulées dans le rence, loin de sa hutte, puis avait tressé du rence par-dessus. Elles avaient été à l'abri.

J'avais retrouvé mon épée, cette lame à double tranchant d'acier goréen trempé, que j'avais portée au siège d'Ar, il y avait bien des années, ainsi que son fourreau ; et le bouclier rond, en cuir de bosk renforcé de cercles de cuivre, avec ses deux poignées fixées par des rivets de fer ; et le casque simple, dépourvu d'insigne, sans cimier, de fer courbe, avec son ouverture en forme de Y, dont l'intérieur était garni de cuir. J'avais même retrouvé, tachée par le sel des marais, la tunique de Guerrier qui m'avait été prise dans les marais eux-mêmes, avant qu'on me conduise, pieds et poings liés, devant Ho-Hak.

Et il y avait, également, le grand arc de bois de Ka-la-na jaune et souple, renforcé, à chaque extrémité, de corne de bosk portant des entailles, avec sa corde de chanvre entrelacé de soie et le rouleau de flèches longues et courtes.

Je comptai les flèches. Il y en avait soixante-dix, cinquante longues et vingt courtes. La flèche goréenne longue mesure environ un mètre, la flèche courte fait environ quatre-vingts centimètres. Toutes deux ont une pointe métallique et trois demi-plumes à l'empennage, en général des plumes de mouette du Vosk. Parmi les flèches, se trouvaient le doigtier de cuir, avec ses deux ouvertures destinées à l'index et au majeur de la main droite, et le brassard de cuir protégeant l'avant-bras gauche des blessures que pourrait éventuellement occasionner la corde.

J'avais demandé à Telima de construire une barque solide, plus large que d'ordinaire, plus stable. Je n'étais pas Rencier et, dans toute la mesure du possible, j'avais l'intention de tirer debout ; en réalité, il est difficile de bander l'arc correctement lorsqu'on n'est pas debout ; ce n'est pas le petit arc droit que l'on utilise pour chasser le petit gibier, le tabuk ou les esclaves.

L'embarcation me plut et, seulement quelques ahns après avoir quitté notre cachette, dans les marais, et regagné l'île, Telima, à la gaffe, nous fit quitter la rive, dirigeant notre embarcation dans le sillage des étroites péniches des Marchands d'Esclaves de Port Kar.

Les flèches se trouvaient devant moi, étalées sur leur enveloppe de cuir posée sur les tiges de rence de notre embarcation.

J'avais, à la main, le grand arc. Je ne l'avais pas encore tendu.

Le Maître de Nage de la sixième péniche était manifestement en colère. Il lui avait fallu cesser de diriger les rameurs.

Les péniches, alignées devant lui, avaient ralenti puis s'étaient immobilisées, les rames à demi rentrées, dans l'expectative.

Les petites barques de rence elles-mêmes ont parfois des difficultés à se frayer un chemin dans l'enchevêtrement de roseaux et de joncs du delta.

Une lourde barque de bois, appartenant au bateau amiral, s'était portée à l'avant. Deux esclaves, debout à l'arrière, propulsaient à la gaffe l'embarcation à fond plat. À l'avant, se tenaient deux autres esclaves armés de gaffe légères à l'extrémité desquelles était fixée une lame. Ils débroussaillaient un chenal pour les péniches. Ce chenal doit être assez large pour autoriser la manœuvre des rames.

La sixième péniche commença à dériver doucement dans le sens du vent, décrivant lentement un demi-cercle, comme un doigt tournant sur l'eau.

Le Maître de Nage poussa une exclamation de rage et se tourna vers l'homme de barre, qui tenait le gouvernail.

L'homme de barre était immobile près du gouvernail. Il avait retiré son casque car il faisait chaud, à midi, dans le delta. Des insectes tournoyaient autour de sa tête, se prenaient dans ses cheveux, sans qu'il se donnât la peine de les chasser.

Le Maître de Nage, furieux, gravit rapidement l'escalier du château arrière, prit l'homme de barre par les épaules, le secoua, puis vit ses yeux.

Il lâcha l'homme qui s'effondra.

Le Maître de Nage poussa un cri de terreur et appela les Guerriers, qui se rassemblèrent sur le château arrière.

La flèche du grand arc de bois jaune de Ka-la-na souple avait traversé la tête de l'homme puis était retombée, une centaine de mètres plus loin, disparaissant dans le marais.

À mon avis, à ce moment-là, les hommes de Port Kar n'avaient pas encore deviné la nature de l'arme qui avait tué leur homme de barre.

Ils savaient seulement qu'il était vivant quelques instants plus tôt, puis qu'il était mort et que sa tête portait deux blessures inexplicables ; profondes, opposées, cercles dépourvus de centre, constituant toutes deux la pointe écarlate d'un triangle de sang.

Hésitants, tenaillés par la peur, ils regardèrent autour d'eux.

Le marais était silencieux. Ils n'entendirent, au loin, que le cri strident du gaut des marais.

En silence, rapidement, avec la vigueur et l'adresse de ceux de sa race, Telima, profitant avec sûreté de toutes les brèches ouvertes dans la végétation des marais, sans jamais le moindre faux mouvement, conduisit bientôt notre petite embarcation dans le voisinage des péniches, ralenties non seulement par leur poids, mais également par les obstacles naturels des marais. Avec émerveillement, je la regardais diriger notre petite barque, se déplaçant continuellement, restant toujours à l'abri des hautes touffes de roseaux et de joncs. Parfois, nous nous trouvions à quelques mètres des péniches. J'entendais le craquement des rames dans les tolets, les appels du Maître de Nage, les conversations des Guerriers au repos, les gémissements des esclaves attachés, bientôt réduits au silence par le fouet et les coups.

Telima contourna adroitement un grand enchevêtrement flottant de lianes des marais qui se balança, suivant les mouvements de l'eau.

Nous dépassâmes la cinquième péniche, puis la quatrième et la troisième. J'entendis des appels, repris d'une péniche à l'autre, la confusion.

Bientôt, cachés derrière les roseaux et les joncs, nous arrivâmes à la hauteur de la première étroite péniche à haute proue. C'était leur bateau amiral. Les Guerriers, grimpés sur les bancs de nage, au milieu du bâtiment, à l'arrière et jusque sur le château arrière, regardaient la ligne de péniches, essayant

de deviner la cause des cris et de la confusion. Quelques esclaves, enchaînés à leurs bancs, tentaient de se lever afin de voir ce qu'il se passait. Sur le petit pont avant de la péniche, sous la haute proue courbe, se tenaient l'officier et Henrak, qui regardaient vers l'arrière. L'officier, furieux, s'adressait, d'une voix forte, au Maître de Nage, qui était monté sur le pont arrière et, les mains sur le rebord, regardait les autres péniches. Sur la haute proue courbe, à laquelle était attachée, nue, la jeune femme mince et brune, se tenait une vigie qui, elle aussi, la main au-dessus des yeux, regardait vers l'arrière. Sous la proue, dans la barque, les esclaves cessèrent de couper les joncs et les lianes des marais qui empêchaient les péniches d'avancer.

J'étais debout dans notre petite embarcation, caché par les roseaux et les joncs. J'avais les jambes écartées, mes talons étaient alignés avec la cible ; mes pieds et mon corps étaient perpendiculaires à la ligne de la cible ; ma tête était tournée franchement à gauche ; je bandai l'arc jusqu'à la pointe de la flèche, de sorte que les trois demi-plumes de mouette du Vosk se trouvent tout contre ma joue ; je respirai profondément et retins mon souffle, les yeux fixés au-delà de la pointe de la flèche ; il ne doit pas y avoir le moindre mouvement ; puis je lâchai la corde.

Le trait, à cette distance, lui traversa complètement le corps puis disparut, au loin, parmi les roseaux et les joncs.

L'homme ne poussa pas un cri, mais la jeune femme attachée près de lui se mit à hurler.

Le corps tomba bruyamment à l'eau.

Les esclaves debout dans la barque, armés de leurs gaffes, poussèrent des cris de terreur. J'entendis un bruit d'eau, de l'autre côté de la péniche, le rugissement d'un tharlarion des marais qui émergea soudain. L'homme n'avait pas crié. Il était certainement mort avant d'avoir atteint l'eau. La jeune femme attachée à la proue, toutefois, stupéfaite, hystérique, voyant l'agitation des tharlarions d'eau qui, sous elle, s'appropriaient chacun une part de ce festin imprévu, hurlait sans discontinuer. Les esclaves de la barque, frappant avec leurs gaffes armées de lames dans l'espoir d'éloigner les tharlarions, se mirent également à crier. Des appels retentirent un peu partout. L'officier, grand et barbu, dont le casque portait, sur les tempes, deux filets d'or, suivi par Henrak, qui avait toujours son écharpe blanche en travers du torse, courut à la lisse. Telima, adroitement, s'éloigna parmi les roseaux, tournant silencieusement notre petite embarcation vers la dernière péniche. Tandis que nous nous glissions en silence parmi la végétation du marais, nous entendîmes les cris angoissés des hommes et les hurlements de la jeune femme attachée, que l'on fit taire d'un coup de fouet.

« Coupez ! Coupez ! » cria l'officier aux esclaves de la barque et, aussitôt, presque avec frénésie, ils entreprirent de hacher les lianes des marais avec leurs gaffes équipées de lames.

Pendant tout l'après-midi et toute la soirée, tel un sleen en chasse, en compagnie de Telima, je tournai tranquillement autour des péniches et, de temps en temps, lorsque l'envie m'en prenait, je lâchais un trait meurtrier du grand arc.

Je frappai d'abord les hommes de barre et, bientôt, personne n'osa plus monter sur le château arrière.

Puis des Guerriers prirent place dans la barque afin d'aider les esclaves à couper les lianes et les joncs, à dégager un chenal, mais ces Guerriers, à découvert, constituaient des proies faciles pour les oiseaux du grand arc. On envoya alors d'autres esclaves dans la barque en leur ordonnant de couper et de couper encore.

Et, une fois le chemin dégagé, lorsqu'un Maître de Nage osait prendre sa place et donner la cadence aux rameurs, un trait à pointe métallique lui traversait le cœur.

Ensuite, personne n'osa plus prendre la place du Maître de Nage.

Lorsque la nuit tomba sur les marais, les hommes de Port Kar allumèrent des torches sur les flancs des péniches.

Mais, grâce à la lumière de ces torches, le grand arc remporta encore de nombreuses victoires.

Alors on éteignit les torches et, dans le noir, terrorisés, les hommes de Port Kar attendirent.

Nous avions frappé de tous côtés, à des moments différents. Et Telima avait souvent imité le cri du gaut des marais. Les hommes de Port Kar savaient, contrairement à moi, que les habitants du marais communiquaient grâce à ce signal. Le fait, tout à fait satisfaisant de mon point de vue, que Telima savait si bien imiter cet appel que les oiseaux eux-mêmes lui répondaient souvent, était certainement beaucoup moins satisfaisant du point de vue des hommes de Port Kar. Dans le noir, regardant sans voir, il leur était impossible de distinguer un gaut des marais d'un ennemi. Ils devaient se croire encerclés par une troupe de Renciers passés maîtres dans le maniement du grand arc. Ils avaient compris qu'il s'agissait du grand arc lorsque j'avais frappé le second homme de barre, le clouant au gouvernail.

De temps en temps, ils répondaient à mon tir et des carreaux d'arbalète tombaient dans le marais, tout autour de nous, mais sans nous toucher. En général, ils tombaient très loin de notre position réelle car, dès que j'avais tiré, Telima gagnait un nouveau point stratégique d'où, une fois prêt, je pouvais choisir une nouvelle cible et lâcher un autre trait ailé. Parfois, les mouvements d'un tharlarion ou un envol de gauts des marais, sans le moindre lien avec nous, étaient à l'origine d'une pluie de carreaux qui se perdaient, en sifflant, dans le marais.

Dans le noir, nous terminâmes les galettes de rence dont nous nous étions munis sur l'île et bûmes de l'eau.

- « Combien de flèches te reste-t-il ? » demanda-t-elle.
- « Dix, » répondis-je.
- « Ce n'est pas assez, » fit-elle remarquer.
- « C'est exact, » dis-je, « mais nous avons l'avantage de la nuit. »

J'avais coupé une liane des marais et avais fabriqué une sorte de lasso.

- « Que vas-tu faire ? » demanda-t-elle.
- « Conduis-moi près de la quatrième péniche, » dis-je.

Selon nos estimations, il y avait environ cent Guerriers, sur l'ensemble des péniches, guère plus en tout cas. En comptant les morts et ceux que nous avions vu se déplacer furtivement, levant rarement la tête au-dessus du bordé, il devait rester environ une cinquantaine d'hommes répartis sur les six péniches.

Silencieusement, Telima poussa notre petite embarcation vers la quatrième péniche.

Presque tous les guerriers, avions-nous remarqué, étaient rassemblés sur la première et la dernière péniches.

Les péniches, pendant l'après-midi, avaient été disposées en formation serrée, l'étrave de l'une touchant la poupe de la précédente, et y étant attachée par des filins. Cela réduisait les risques d'abordage d'une péniche isolée et permettait aux guerriers de défendre l'ensemble. Ils ignoraient combien de Renciers se cachaient dans le marais. Cette disposition augmentait la mobilité de leurs forces car les guerriers pourraient sauter du pont avant d'une péniche sur le château arrière de la précédente, par exemple. Si l'abordage se produisait au centre de la ligne, les agresseurs seraient attaqués sur les flancs par des guerriers venus des péniches voisines. Cette disposition transformait les péniches, précédemment isolées, en un fort long et étroit, aux parois de bois.

Cette technique de défense supposait que les agresseurs, probablement la population masculine d'une ou deux communautés de Renciers, entre soixante-dix et quatre-vingts hommes, en tout, attaqueraient la première ou la dernière péniches, de sorte qu'ils ne combattraient que sur un seul front et ne risqueraient pas d'être pris à revers. Il était tout à fait improbable que l'on amène, dans la barque, des Guerriers chargés d'attaquer les Renciers par-derrière ; en outre, même dans ce cas, les nombreuses embarcations des Renciers, agglutinés autour des péniches, les auraient certainement neutralisés et détruits.

Dans ces conditions, par conséquent, il était parfaitement naturel que l'officier, dont le casque portait, sur les tempes, deux filets d'or, ait concentré ses hommes aux deux extrémités de la ligne de péniches.

Nous étions alors près de la coque de la quatrième péniche et nous y étions venus aussi silencieusement qu'une fleur de rence flottant sur l'eau.

Comme je ne disposais pas d'une troupe nombreuse, il me parut juste de laisser les hommes de Port Kar combattre à ma place.

Debout contre la coque, tout près, dans ma petite embarcation de rence qui se balançait, je fis claquer la langue, petit bruit qui ne signifiait rien en lui-même mais qui, de ce fait, dans le noir, serait surprenant, terrifiant même parce que incompréhensible.

J'entendis une respiration précipitée qui m'indiqua la position d'un homme.

Grâce à mon lasso de liane des marais, je le fis basculer par-dessus bord, le précipitant dans le marais, puis le maintins sous l'eau jusqu'au moment où je sentis qu'un tharlarion s'était emparé de lui, l'emportant.

Les esclaves enchaînés aux bancs poussèrent des cris de terreur.

Les Guerriers se précipitèrent, venant des deux côtés à la fois, vers l'endroit d'où provenaient les cris des esclaves.

Dans le noir, ils se rencontrèrent, criant, brandissant leurs armes.

Deux hommes, ayant fait un faux pas en sautant d'une péniche à l'autre, tombèrent dans le marais avec des hurlements.

D'autres cris retentirent.

Quelqu'un réclama une torche.

Telima nous écarta de la coque de la quatrième péniche.

Je ramassai l'arc et mis en place, sur la corde, une des dix flèches restantes.

Lorsque la torche fut allumée, j'envoyai une flèche dans le cœur de l'homme qui la tenait et celui-ci, comme sous l'effet d'un coup de poing, tournoya sur lui-même et tomba par-dessus bord, de l'autre côté de la péniche. Un autre homme, bousculé par ses camarades, cria et tomba également par-dessus bord. Il y eut d'autres hurlements.

On demanda à nouveau des torches, mais aucune ne s'alluma.

Puis j'entendis le tintement aveugle, déchaîné, des épées.

Puis quelqu'un cria:

« Ils sont à bord! Ils ont abordé! Combattez! »

Telima s'était arrêtée à une trentaine de mètres des péniches et je me tenais prêt à tirer au cas où on aurait apporté une autre torche.

Cela ne se produisit pas.

Des hommes coururent dans l'allée séparant les bancs des rameurs.

J'entendis de nouveaux cris de douleur, les hurlements terrifiés des esclaves qui tentaient de se cacher sous leurs bancs.

Un nouveau corps tomba à l'eau.

Quelqu'un, d'une voix puissante, peut-être un officier, ordonna à de nouveaux guerriers d'aller à l'arrière et de repousser les agresseurs.

Du côté opposé, une autre voix ordonna aux hommes d'aller à l'avant, commandant aux guerriers d'attaquer le flanc des agresseurs.

Je demandai à Telima d'approcher à nouveau et, ayant posé mon arc, pris mon épée d'acier. Lorsque nous fûmes contre la coque de la quatrième péniche, je frappai par-dessus le bordé, plongeant ma lame dans un des corps mouvants, puis la retirant.

Il y eut à nouveau des cris et le tintement de l'acier.

Inlassablement, sur la troisième et la quatrième péniches, nous fîmes cela, retournant chaque fois dans le marais et attendant, l'arc prêt.

Lorsque je jugeai que, sur les péniches, les cris, les jurons et les tintements de l'acier suffisaient, je dis à Telima :

« Maintenant, il est temps de dormir. »

Elle me regarda avec stupéfaction mais, obéissant, éloigna la barque de rence.

Je détendis le grand arc.

Lorsque la barque de rence fut cachée, à une centaine de mètres des péniches, parmi les roseaux et les joncs, je lui demandai d'amarrer notre embarcation. Elle planta la gaffe dans la vase du marais et y attacha la barque, avec un morceau de liane des marais.

Dans le noir, je devinai qu'elle s'était agenouillée sur le rence de notre embarcation.

— « Comment peux-tu dormir dans un moment pareil ? » demanda-t-elle.

Nous écoutâmes les cris et les appels, le tintement des armes, les hurlements, qui nous parvenaient au-dessus des eaux tranquilles du marais.

— « Il est temps de dormir, » répétai-je. Puis j'ajoutai : « Approche ! »

Elle hésita, puis obéit. Je pris un morceau de liane des marais et lui attachai les poignets dans le dos puis, avec un autre morceau de liane, je lui liai les chevilles. Ensuite, je l'allongeai dans la longueur de la barque, la tête contre la proue courbe de l'embarcation. Avec un dernier morceau de liane, en double et formant une boucle autour de son cou, attachée ensuite à la proue courbe, je l'immobilisai.

Comme elle était intelligente et fière, elle comprit la raison de ces précautions, ne posa pas de question, ne protesta pas. Elle était attachée, immobilisée et réduite au silence.

Quant à moi, j'étais plein d'amertume.

Moi, Tarl Cabot, comme je me haïssais, je ne respectais plus les êtres humains et je ne leur faisais plus confiance. J'avais agi ainsi, pendant cette journée, en souvenir d'un enfant qui avait été bon avec moi, mais qui n'existait plus. Je savais que j'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Je savais que j'étais un lâche. J'avais trahi mes Codes. J'avais goûté à l'humiliation et à la dégradation et j'en étais seul responsable car je n'avais été trahi que par moi-même. Je ne pouvais plus me voir tel que j'avais été. J'étais un enfant et je venais de comprendre ce qu'est la nature humaine, je venais de découvrir, en moi, une bête écœurante, capable de lâcheté, d'indulgence vis-à-vis de soi-même, d'égoïsme et de cruauté. Je n'étais plus digne du Rouge des Guerriers, je n'étais plus digne de servir la Pierre du Foyer de ma Cité Ko-ro-ba, les Tours du Matin ; il me sembla, à cet instant, qu'il n'y avait que les vents et les puissances, les mouvements des corps, la pluie qui tombe, l'agitation des bacilles, les battements des cœurs et l'arrêt de ces battements. Je me sentais seul.

Puis, malgré les cris et les appels, je m'endormis. Ma dernière pensée, avant la douce obscurité du sommeil, fut le souvenir que j'avais préféré l'humiliation de l'esclavage à la liberté d'une mort honorable, et que j'étais seul.

Je m'éveillai, transi de froid, dans l'aube des marais, tandis que le vent murmurait parmi les joncs clairsemés, avec les appels des gauts des marais qui filaient entre les roseaux. Au loin, retentit le rugissement d'un gros tharlarion. Dans le ciel, battant de leurs grandes ailes membraneuses et couvertes d'écailles, se dirigeant vers l'est, deux uls passèrent en poussant des cris aigus. Je restai quelques instants immobile sur le rence, regardant fixement le grand ciel gris et vide.

Puis je me mis péniblement à genoux.

Telima n'avait pas bougé, naturellement, puisque je l'avais attachée la veille au soir.

Je la déliai et, sans un mot, péniblement, elle s'étira et se frotta les poignets ainsi que les chevilles. Je lui donnai la moitié de la nourriture et de l'eau qui nous restaient, puis nous mangeâmes en silence.

Elle essuya les miettes de galette de rence qu'elle avait autour de la bouche avec le dos de sa main

gauche.

« Il ne te reste que neuf flèches, » constata-t-elle.

— « Je crois que cela n'a plus guère d'importance, » répondis-je.

Elle me regarda avec étonnement.

« Allons près des péniches, » dis-je.

Elle détacha la barque de rence de la gaffe qui lui avait servi d'amarre et, lentement, arracha la gaffe de la vase des marais.

Elle nous conduisit près des péniches. Elles semblaient abandonnées dans la lumière grise du matin. Restant toujours à l'abri des bouquets de roseaux et de joncs, elle fit le tour des six péniches attachées les unes aux autres.

Nous attendîmes environ une ahn, puis je lui dis d'aller près de la sixième péniche.

Je tendis à nouveau le grand arc et glissai les neuf flèches dans ma ceinture. Ma courte épée, que j'avais portée au siège d'Ar, était dans son fourreau, sur mon épaule gauche.

Nous approchâmes très lentement, dérivant presque, du haut étambot sculpté de la sixième péniche.

Nous restâmes là pendant plusieurs ehns. Puis, en silence, je fis signe à Telima de frotter la gaffe contre le flanc de la péniche, en touchant à peine les planches.

Elle obéit.

Il n'y eut pas la moindre réaction.

Ensuite, je pris mon casque, dépourvu d'insigne et de cimier, parmi les objets posés sur le radeau de rence et le levai au-dessus du bordé de la péniche.

Il ne se passa rien. Je n'entendis rien.

Je demandai à Telima de nous éloigner de la péniche et la regardai pendant quelques ehns, debout, le grand arc partiellement bandé, une flèche sur la corde.

Je lui fis alors signe, en silence, de se diriger vers la proue de la sixième péniche. Une jeune femme, nue et pitoyable, était attachée à la proue mais, compte tenu de sa position, elle ne pouvait ni se retourner ni nous voir. Je crois qu'elle ne se rendit pas compte que nous étions là.

Je posai l'arc sur le rence de la barque et retirai les flèches glissées dans ma ceinture.

Je ne pris pas mon bouclier car, pour grimper, il m'aurait encombré.

Je dissimulai néanmoins mes traits sous le casque courbe, à l'ouverture en forme de Y, du Guerrier goréen.

Puis, lentement, sans le moindre bruit, je me hissai jusqu'à la lisse et, lorsque mes yeux furent audessus, examinai l'intérieur. Caché par l'arrière de la cinquième péniche, j'escaladai la proue de la sixième et me hissai à bord. Je regardai autour de moi. J'en étais le maître.

« Pas un mot! » dis-je à la jeune femme attachée à la proue.

Elle faillit crier, terrifiée, et tenta de se retourner afin de voir qui se tenait derrière elle, mais elle en fut incapable, du fait qu'elle était attachée.

Elle ne dit rien.

Les esclaves, enchaînés à leurs bancs, hagards, les yeux dilatés, me regardèrent.

« Pas un mot! » leur dis-je.

Il n'y eut qu'un tintement de chaînes.

Les esclaves des îles de rence, entassés comme du poisson entre les bancs des rameurs, pieds et poings liés, faisaient face à l'arrière du bateau.

« Qui est là ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Tais-toi! » répliquai-je.

Je me penchai par-dessus la lisse, regardai Telima puis lui fis signe de me passer mon bouclier et, malgré la difficulté, elle obéit.

Je regardai à nouveau autour de moi. Puis je posai le bouclier contre le bordé et tendis le bras vers le

grand arc et ses neuf flèches.

Telima me les donna.

Ensuite, je lui fis signe de monter à bord et, ayant solidement attaché l'embarcation à un taquet situé juste à l'arrière de la proue, elle me rejoignit.

Elle s'immobilisa près de moi, sur le pont de la sixième péniche.

« Leur barque a disparu, » remarqua-t-elle.

Je ne répondis pas. J'avais déjà constaté la disparition de la barque. Pour quelle autre raison serais-je venu aussi tôt près des péniches.

Je détendis le grand arc et le donnai, avec ses neuf flèches, à Telima.

Je ramassai mon bouclier.

— « Suis-moi! » ordonnai-je.

Je savais qu'elle ne pouvait pas tendre l'arc. Je savais également que, même si l'arme avait été tendue, elle aurait été incapable de le bander plus qu'à moitié, mais je savais aussi que, même bandé au quart de sa puissance, à cette distance, la flèche pourrait pénétrer dans mon dos. Par conséquent, je détendis l'arc avant de le lui confier.

Je la regardai, impassiblement et longtemps, mais elle ne baissa pas la tête, soutint sans crainte mon regard.

Je fis demi-tour.

Il n'y avait aucun Guerrier de Port Kar sur la sixième péniche mais, lorsque je passai du pont avant de la sixième péniche au château arrière de la cinquième, je découvris quelques cadavres. Quelques-uns avaient encore les flèches du grand arc. Mais, manifestement, beaucoup avaient succombé à des blessures infligées par l'épée ou la lance. En outre, de nombreux autres avaient été jetés par-dessus bord dans l'obscurité et la confusion.

Je montrai les cadavres de ceux qui avaient été tués par les flèches.

« Récupère les flèches! » ordonnai-je à Telima.

J'avais utilisé des flèches à pointe simple, qu'il est possible de retirer de la blessure. La pointe simple entraîne une plus grande pénétration. Si j'avais utilisé des flèches à pointe large, ou bien les flèches dentelées des Tuchuks, il aurait fallu, pour les retirer, les enfoncer complètement dans la blessure et les sortir, ensuite, de l'autre côté, les plumes en dernier. Grâce à cette méthode, il est rare qu'on perde la pointe dans le corps.

Telima, une par une, tandis que nous passions près de ceux qui avaient succombé aux traits du grand arc, arracha les flèches et les ajouta à celles qu'elle portait déjà.

Ainsi, armé de mon bouclier et de mon épée, le casque sur la tête, suivi de Telima, une jeune Rencière, qui portait le grand arc et ses flèches, dont beaucoup étaient ensanglantées du fait qu'elles avaient été arrachées aux cadavres des hommes de Port Kar, je passai d'une péniche à l'autre.

Il ne restait pas un seul Guerrier de Port Kar vivant.

Les survivants s'étaient manifestement enfuis avec la barque. Dans le noir, probablement, ils s'étaient précipités sur elle et, parmi les cris et le combat aveugle, ou bien ensuite, dans le silence terrifiant qui constituait peut-être le prélude d'un nouvel assaut, avaient sauté par-dessus bord et, manœuvrant désespérément la gaffe, s'étaient enfuis. Il était également possible qu'ils se soient rendu compte, finalement, que les agresseurs n'étaient plus parmi eux ou bien que, s'ils y avaient été, ils n'y étaient plus, mais n'aient pas souhaité rester prisonniers des marais, où ils auraient succombé à la soif ou aux traits du grand arc jaune. Je présumai que la barque ne pouvait contenir beaucoup d'hommes, huit ou dix au grand maximum. Je ne voulais pas savoir comment ceux de Port Kar avaient décidé qui prendrait la fuite dans cette embarcation. J'étais certain que ceux qui avaient trouvé la mort sur les péniches s'étaient vu, par leur nature même, refuser une place.

Nous étions alors sur le pont avant de la première péniche.

« Ils sont tous morts, » dit Telima d'une voix presque brisée. « Ils sont tous morts. »

— « Retourne au pont arrière! » ordonnai-je.

Elle obéit, portant le grand arc et les flèches.

Debout sur le pont avant, je regardai le marais.

Au-dessus de moi, le dos à la proue courbe de la péniche, était attachée la jeune femme mince et brune, dont je me souvenais si bien, celle qui avait des jambes magnifiques. Elle était tout contre la proue, les poignets cruellement attachés derrière celle-ci, également maintenue en place par des liens passés autour de ses chevilles, de sa taille et de son cou. Je me souvins que j'étais ainsi attaché au poteau lorsqu'elle avait dansé, méprisante, devant moi.

« Je vous en prie, » supplia-t-elle, essayant de tourner la tête, « dites-moi qui vous êtes. »

Je ne répondis pas. Je fis demi-tour, quittai le pont avant et suivis l'allée située entre les bancs des rameurs. Elle m'entendit partir. Les esclaves ne bougèrent pas lorsque je passai entre eux.

Je gravis les marches du château arrière.

Puis je regardai Telima dans les yeux.

Elle me rendit mon regard, le visage joyeux.

« Merci, Guerrier, » souffla-t-elle.

— « Apporte-moi une corde! » ordonnai-je.

Elle me regarda.

Je montrai un rouleau de corde posé contre le plat-bord, sous le château arrière, sur ma gauche.

Elle posa le grand arc et ses flèches sur le château arrière. Elle m'apporta le rouleau de corde.

J'en coupai trois morceaux.

« Tourne-toi et croise les poignets! » ordonnai-je.

Avec le premier morceau de corde, je lui attachai les poignets dans le dos ; ensuite, je la pris dans mes bras et la portai sur la seconde marche de l'escalier conduisant au château arrière, deux marches plus bas que celle qui supportait le siège du Maître de Nage ; ensuite, je lui attachai les chevilles avec le deuxième morceau de corde ; avec le troisième morceau, je confectionnai une laisse que je lui passai au cou puis attachai à une cheville d'amarrage située à bâbord de la péniche, à environ cinq mètres de la poupe.

Puis je m'assis en tailleur sur le château arrière. Je comptai les flèches. J'en avais vingt-cinq. Beaucoup de guerriers frappés par les flèches étaient tombés à l'eau ; d'autres avaient été jetés pardessus bord par leurs camarades. En tout, sur vingt-cinq flèches, il y avait dix-huit flèches courtes tandis que les sept autres étaient des flèches longues. Je posai l'arc près de moi et mis les flèches sur les planches du château arrière.

Ensuite je me levai et gagnai, passant d'une péniche à l'autre, la sixième péniche.

Comme précédemment, les esclaves enchaînés à leurs bancs, tournés vers l'arrière de chaque péniche, ne bougèrent pas lorsque je passai parmi eux.

« Donne-moi de l'eau, » souffla un rencier.

Je poursuivis mon chemin sans répondre.

En passant d'une péniche à l'autre, je côtoyai, à chaque proue, attachée au-dessus de ma tête, liée, une jeune femme nue. À la proue de la deuxième péniche, un peu plus d'un mètre au-dessus du château arrière de la première, c'était la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, qui m'avait posé un morceau de liane des marais contre le bras, celle-là même qui avait dansé devant moi avec une lenteur insupportable. À la troisième proue, c'était la jeune femme brune, plutôt petite, qui avait un filet sur l'épaule. Je me souvins qu'elle avait, comme les autres, dansé devant moi et que, comme les autres, elle m'avait craché au visage.

Attachées comme elles étaient aux proues courbes des péniches, ces captives ne pouvaient voir que le ciel des marais. Elles ne pouvaient qu'entendre mes pas, lorsque je passai près d'elles, et, peut-être, le

discret frottement de ma lame goréenne, dans son fourreau.

En revenant, passant d'une péniche à l'autre, je marchai également parmi les renciers attachés, entassés comme du poisson entre les bancs des rameurs.

Je portais le lourd casque goréen, qui dissimulait mes traits. Personne ne reconnut le Guerrier qui passa parmi les prisonniers. Mon casque ne portait pas d'insigne. Il était dépourvu de cimier.

Personne ne parla. Il n'y eut pas même un tintement de chaînes. Je n'entendis que le bruit de mes pas, les bruits matinaux du marais et les frottements de ma lame dans son fourreau.

Une fois arrivé sur le château arrière de la sixième péniche, je me retournai et regardai les autres péniches.

Elles m'appartenaient.

Quelque part, un enfant se mit à pleurer.

Je gagnai le pont avant de la sixième péniche, détachai l'amarre de la barque de rence, puis enjambai la lisse et me laissai glisser dans l'embarcation. Je dégageai la gaffe, enfoncée dans la vase, près d'elle, puis, debout sur le petit bateau large et solide, construit par Telima avec les tiges de rence que j'avais ramassées, je pris la direction de la première péniche.

Les esclaves, ceux qui étaient enchaînés aux bancs et ceux qui étaient entassés parmi eux, restèrent silencieux.

J'attachai la barque de rence à la première péniche, grâce à une cheville d'amarrage située à tribord, juste à l'arrière de la proue.

Ensuite, je montai à bord et regagnai le château arrière ; là, je m'assis sur le siège du Maître de Nage.

Telima, attachée, pieds et poings liés, agenouillée sur la deuxième marche de l'escalier conduisant au château arrière, me regarda.

- « Je déteste les Renciers, » affirmai-je.
- « Est-ce pour cette raison, » demanda-t-elle, « que tu les as arrachés aux hommes de Port Kar ? » Je la regardai avec colère.
- « Il y avait un enfant, » expliquai-je, « qui a été bon avec moi. »
- « Tu as fait tout cela, » s'étonna-t-elle, « parce qu'un enfant a été bon avec toi ? »
- « Oui, » répondis-je.
- « Pourtant, » reprit-elle, « maintenant, tu es cruel avec un enfant attaché, qui a faim ou soif. »

Elle avait raison. J'entendais des pleurs d'enfant. Je constatai qu'ils venaient de la seconde péniche.

Avec brusquerie, je quittai le siège du Maître de Nage.

- « Je vous possède tous, » affirmai-je, « et les esclaves enchaînés aux bancs également. Si je veux, je peux vous conduire à Port Kar, tous autant que vous êtes, et vous vendre. Je suis seul, mais armé et fort, alors que vous êtes nombreux, mais enchaînés et attachés. Je suis le maître, ici! »
  - « L'enfant, » dit-elle, « est attaché. Il a mal. Il a probablement faim et soif. »

Je pivotai sur moi-même et me dirigeai vers la seconde péniche. Je trouvai l'enfant, un garçon d'environ cinq ans, blond, comme beaucoup de Renciers, avec des yeux bleus. Je coupai ses liens et le pris dans mes bras.

J'identifiai sa mère et coupai aussi ses liens, lui ordonnant de faire manger l'enfant et de lui donner de l'eau.

Elle obéit et, ensuite, je leur dis d'aller sur le château arrière de la première péniche puis leur ordonnai de s'immobiliser sur le pont des rameurs, au pied de l'escalier conduisant au château arrière, sur ma gauche, près du plat-bord, où il me serait possible de les surveiller, où ils ne pourraient pas tenter de libérer d'autres renciers sans se faire remarquer.

Je repris ma place sur le siège du Maître de Nage.

« Merci, » dit Telima.

Je ne pris pas la peine de répondre.

Dans mon cœur, il y avait de la haine vis-à-vis des Renciers, car ils avaient fait de moi un esclave. En outre, ils avaient été mes professeurs, m'avaient montré à moi-même tel que je ne voulais pas me connaître. Cela m'avait coûté l'idée abstraite que je prenais pour la réalité ; ils m'avaient arraché l'image complaisante, l'illusion, précieuse et chère, le reflet injustifié de suppositions et de désirs, jamais examinés, que je prenais pour la réalité de ma personnalité. Ils m'avaient arraché à moi-même. J'avais supplié de devenir esclave. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Dans les marais du delta du Vosk, j'avais perdu Tarl Cabot. J'avais appris que j'étais, au fond du cœur, de Port Kar.

Je sortis la lame goréenne de son fourreau et, assis sur le siège du Maître de Nage, la posai sur mes genoux.

« Ici, je suis Ubar, » déclarai-je.

— « Oui, » reconnut Telima, « ici, tu es Ubar. »

Je regardai l'esclave de tribord, celui du premier banc, qui était Premier Rameur.

Assis sur le siège du Maître de Nage, je faisais face à la proue de la péniche tandis que lui, assis sur un banc de nage, regardait la poupe et le siège du Maître de Nage, qui était devenu mon trône d'Ubar, dans ce petit pays de bois, perdu au milieu des marais du delta du Vosk.

Nous nous dévisageâmes.

Ses deux chevilles étaient enchaînées à une poutre fixée au pont de la péniche, dans le sens de la longueur ; la chaîne reliant les deux anneaux passait au travers de la poutre elle-même, dans un trou rond percé dans cette poutre et renforcé par un tube métallique ; les esclaves des bancs situés derrière lui étaient enchaînés suivant le même principe. Naturellement, à bâbord, les esclaves étaient enchaînés suivant la même technique.

L'homme était nu-pieds et vêtu de haillons. Ses cheveux étaient sales et emmêlés ; ils avaient été coupés à la base du cou. Au cou, il portait un collier métallique.

« Maître ? » demanda-t-il.

Je le regardai pendant quelques instants. Puis je dis :

— « Depuis combien de temps es-tu esclave ? »

Il parut surpris.

- « Six ans, » répondit-il.
- « Que faisais-tu, avant ? » m'enquis-je.
- « J'étais pêcheur d'anguilles, » répondit-il.
- « Dans quelle Cité? »
- « L'île de Cos, » dit-il.

Je regardai un autre homme.

- « À quelle caste appartiens-tu ? » demandai-je.
- « À celle des Paysans, » répondit-il fièrement. C'était un homme de grande taille, aux épaules larges, aux cheveux blonds et broussailleux ; ses cheveux étaient également coupés à la base du cou ; il portait également un collier métallique.
  - « Appartiens-tu à une Cité ? » demandai-je.
  - « J'étais propriétaire de ma ferme, » répondit-il fièrement.
  - « Une Pierre du Foyer ? » demandai-je.
  - « La mienne, » répondit-il, « dans ma hutte. »
  - « Près de quelle Cité, » m'enquis-je, « se trouvait ta propriété ? »
  - « Près d'Ar, » répondit-il.
  - « Je connais Ar, » dis-je.

Je regardai le marais. Puis je me tournai à nouveau vers le pêcheur d'anguilles qui était Premier

Rameur.
« Étais-tu bon pêcheur ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

Je regardai à nouveau le géant aux cheveux blonds, qui appartenait à la Caste des Paysans.

- « Où se trouve la clé de vos chaînes ? » demandai-je.
- « Elle est, » répondit-il, « dans le bras du siège du Maître de Nage. »

J'examinai le bras du siège et découvris une pièce de bois coulissante que je manœuvrai. La cavité ainsi découverte contenait quelques haillons, de la corde et, suspendue à un crochet, une lourde clé métallique.

Je pris la clé puis libérai le pêcheur d'anguilles et le paysan.

— « Vous êtes des hommes libres, » déclarai-je.

Ils restèrent longtemps, assis, à me regarder.

« Vous êtes des hommes libres, » répétai-je. « Vous n'êtes plus esclaves. »

Soudain, avec un grand rire, le géant blond, le paysan, se leva d'un bond. Il se frappa la poitrine.

- « Je m'appelle Thurnock! » s'écria-t-il. « J'appartiens à la Caste des Paysans. »
- « Je présume, » dis-je, « que tu es un maître du grand arc. »
- « Thurnock, » répondit-il, « sait bander le grand arc. »
- « Je m'en doutais, » fis-je.

L'autre homme se leva tranquillement et s'éloigna du banc.

- « Je m'appelle Clitus, » déclara-t-il. « Je suis Pêcheur. Je sais guider les bateaux sur les étoiles. Je sais manier le filet et le trident. »
  - « Vous êtes libres, » dis-je.
  - « Je suis ton homme! » s'écria le géant.
  - « Moi aussi, » déclara le pêcheur. « Moi aussi, je suis ton homme. »
  - « Cherchez, parmi les renciers, » dis-je, « celui qui se nomme Ho-Hak. »
  - « Très bien, » répondirent-ils.
  - « Et conduisez-le devant moi, » ajoutai-je.
  - « Très bien, » répondirent-ils.

Je voulais qu'on me courtise.

Telima, agenouillée au-dessous de moi, une laisse autour du cou, attachée à une cheville d'amarrage, me regarda.

- « Comment mon Ubar va-t-il se distraire avec ses captifs? » demanda-t-elle.
- « Je vais vous vendre à Port Kar, » dis-je.
- « Naturellement, » fit-elle avec un sourire. « Tu peux faire ce que tu veux de nous. »

Je la regardai avec fureur.

Je pointai la lame de ma courte épée sur sa gorge. Elle garda la tête haute. Elle ne recula pas.

« Ai-je tellement déplu à mon Ubar ? » demanda-t-elle.

Je remis brutalement la lame dans son fourreau.

Je la pris par les bras et la soulevai. Je la regardai dans les yeux.

— « Je pourrais te tuer, » déclarai-je. « Je te hais! »

Comment aurais-je pu lui dire que c'était à cause d'elle que j'avais été détruit, dans les marais ? Je fus soudain en proie à une fureur aveugle. C'était elle qui m'avait montré mon ignominie et ma lâcheté, qui avait détruit l'image, la jetant dans la vase du marais, cette image que j'avais, inconsidérément, pendant de nombreuses années, considérée comme la substance et la réalité de ma personnalité. J'avais été vidé ; j'étais devenu un vide qui s'emplissait, peu à peu, des liquides noirs de la rancœur et de l'humiliation, de l'amertume, du dégoût de soi-même, de la haine de soi-même.

« Tu m'as détruit! » sifflai-je avant de la jeter au pied de l'escalier conduisant au château arrière. La

femme et l'enfant crièrent. Telima roula sur elle-même puis fut brutalement arrêtée, le souffle presque coupé, par la laisse qu'elle avait au cou. Elle resta quelques instants immobile au pied des marches. Puis elle se remit péniblement à genoux. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Elle me regarda. Elle secoua la tête.

— « Tu n'as pas été détruit, » dit-elle, « mon Ubar. »

Furieux, je repris ma place sur le siège du Maître de Nage.

- « Si quelqu'un a été détruit, » reprit-elle, « c'est probablement moi. »
- « Ne parle pas sans réfléchir! » ordonnai-je, furieux. « Tais-toi! »

Elle baissa la tête.

— « Je suis aux ordres de mon Ubar, » fit-elle.

J'avais honte de l'avoir traitée avec brutalité, mais je ne voulais pas le montrer. Je savais, dans mon cœur, que je m'étais moi-même trahi, que je n'avais pas été à la hauteur des Codes du Guerrier, que j'avais déshonoré ma Pierre du Foyer et la lame que je portais. J'étais seul coupable. Elle n'y était pour rien. Mais j'avais besoin de faire porter à d'autres le poids de ma trahison et de ma lâcheté. Et, manifestement, son mépris avait été plus nettement exprimé que celui des autres. En outre, elle s'était montrée très cruelle et m'avait soumis à la servitude la plus abjecte. Sur ma bouche, à présent noire et enflée, elle avait posé le Baiser de la Maîtresse.

Je la chassai de mes pensées.

Thurnock, le Paysan, et Clitus, le Pêcheur, apparurent, traînant entre eux Ho-Hak, pieds et poings liés, qui portait au cou un lourd collier d'esclave duquel pendait un morceau de chaîne.

Ils le firent s'agenouiller devant moi, sur le pont des rameurs.

Je quittai mon casque.

« J'étais sûr que c'était toi, » dit-il.

Je ne répondis pas.

- « Il y avait plus de cent Guerriers, » ajouta Ho-Hak.
- « Tu as bien combattu, Ho-Hak, » dis-je, « sur l'île de rence, armé seulement d'une gaffe. »
- « Pas assez bien, » répondit-il amèrement. Il me regarda. Ses grandes oreilles se tendirent légèrement vers moi. « Etais-tu seul ? » demanda-t-il.
- « Non, » répondis-je. Je tendis le menton vers Telima qui, la tête baissée, était agenouillée au pied des marches.
  - « Tu as bien agi, femme, » dit Ho-Hak.

Elle leva la tête, les yeux pleins de larmes. Puis elle lui sourit.

- « Comment se fait-il, » s'enquit Ho-Hak, « que celle qui t'a aidé soit attachée et agenouillée à tes pieds ? »
  - « Je ne lui fais pas confiance, » répondis-je, « pas plus qu'à vous tous. »
  - « Que vas-tu faire de nous ? » demanda Ho-Hak.
  - « As-tu peur que je te jette, attaché, aux tharlarions du marais ? » m'enquis-je.
  - « Non, » répondit Ho-Hak.
- « Tu es brave, » dis-je. J'admirai son calme et sa puissance, bien qu'il fût attaché, nu, devant moi, à ma merci.

Ho-Hak me regarda.

- « Ce n'est pas, » dit-il, « que je sois exceptionnellement brave. C'est plutôt que je suis sûr que tu ne me jetteras pas aux tharlarions. »
  - « Pourquoi en es-tu sûr ? » demandai-je.
- « Celui qui peut combattre cent Guerriers, » déclara-t-il, « avec une jeune femme pour tout soutien, n'agirait pas ainsi. »
  - « Je vais vous vendre à Port Kar, tous autant que vous êtes! » criai-je.

- « Peut-être, » fit Ho-Hak, « mais je ne le crois pas. »
- « Mais je vous ai conquis, toi et ton peuple, » dis-je, « ainsi que tous ces esclaves, afin de me venger de vous, qui avez fait de moi un esclave, et de m'enrichir en vous vendant à Port Kar! »
  - « Je suis convaincu que cela n'est pas vrai, » affirma Ho-Hak.
  - « Il l'a fait pour Eechius, » intervint Telima.
  - « Eechius a été tué sur l'île, » dit Ho-Hak.
- « Eechius lui a donné un morceau de galette de rence, lorsqu'il était attaché au poteau, » expliqua Telima. « C'est pour lui qu'il a fait tout cela. »

Ho-Hak me considéra. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Je te suis reconnaissant, Guerrier, » dit-il.

Je ne compris pas pourquoi il était ému de la sorte.

— « Emmenez-le! » ordonnai-je à Thurnock et Clitus qui entraînèrent Ho-Hak et le reconduisirent sur la seconde péniche, parmi les esclaves attachés.

J'étais furieux.

Ho-Hak n'avait pas imploré ma pitié. Il n'avait pas cédé. Il s'était montré dix fois meilleur que moi.

Je haïssais les Renciers, et tous les hommes sauf, peut-être, les deux qui me servaient.

Ho-Hak était un esclave d'élevage, un exotique humilié et difforme, il avait ramé dans l'obscurité nauséabonde des cales des navires marchands de Port Kar et pourtant, devant moi, il s'était montré dix fois plus brave que moi.

Je le haïssais et je haïssais les Renciers.

Je regardai les esclaves enchaînés à leurs bancs. Ils étaient tous, malgré leurs haillons, leurs cheveux coupés et leurs chaînes, bien qu'ils fussent battus et affamés, plus braves que moi.

Je n'étais plus digne de l'amour de deux femmes que j'avais connues : Telena qui avait inconsidérément consenti à devenir la Libre Compagne d'un individu qui s'était révélé ignoble et lâche, et Vella, Elisabeth Cardwell, originaire de la Terre, qui avait malencontreusement accordé son amour à un homme qui ne méritait que son mépris et son ironie. En outre, je n'étais plus digne de l'estime de mon père, Matthew Cabot, Administrateur de Ko-ro-ba, et de celle de mon maître d'armes, Tarl l'Aîné, ou de celle de mon ami, Torm, le petit Scribe. Je ne pourrais jamais plus regarder en face ceux que j'avais connus : Kron de Tharna, Andréas de Tor, Kamchak des Tuchuks, Relius et Ho-Sorl d'Ar, aucun d'eux. Tous allaient me mépriser.

Je regardai Telima.

« Que vas-tu faire de nous, mon Ubar? » demanda-t-elle.

Se moquait-elle de moi?

- « Vous m'avez montré, » dis-je, « que je suis de Port Kar. »
- « Peut-être, mon Ubar, as-tu mal compris? »
- « Tais-toi! » ordonnai-je.

Elle baissa la tête.

— « Si quelqu'un, ici, est de Port Kar, » souffla-t-elle, « c'est Telima. »

Piqué au vif par son ironie, je bondis sur elle et la frappai du dos de la main, rejetant sa tête sur le côté.

Je fus honteux, désespéré, mais rien n'aurait pu me convaincre de le montrer.

Je regagnai ma place.

Son visage était taché de sang à l'endroit où ses dents avaient coupé ses lèvres.

Elle baissa à nouveau la tête.

« S'il y a quelqu'un, » répéta-t-elle dans un souffle, « c'est bien Telima. »

— « Tais-toi! » criai-je.

Elle leva la tête.

— « Telima, » murmura-t-elle, « est à la disposition de son Ubar. »

Je me tournai vers Thurnock et Clitus.

— « Je vais à Port Kar, » dis-je.

Thurnock croisa les bras sur sa poitrine massive et acquiesça. Clitus donna également son assentiment.

- « Vous êtes libres, » leur fis-je remarquer. « Rien ne vous oblige à m'accompagner. »
- « Je te suivrais, » déclara Thurnock, « jusque dans les Cités de Poussière! »
- « Moi aussi! » affirma Clitus.

Thurnock avait les yeux bleus et Clitus les yeux verts. Thurnock était immense, avec des bras aussi gros que les rames des grandes galères ; Clitus était plus mince, mais il était Premier Rameur ; il devait être beaucoup plus fort qu'il ne le paraissait.

— « Construisez un radeau, » dis-je, « assez grand pour transporter de l'eau, de la nourriture, plus de deux hommes et ce que nous trouverons nécessaire d'emporter. »

Ils se mirent au travail.

Assis, seul, sur le siège du Maître de Nage, je me pris la tête entre les mains.

J'étais Ubar, sur les péniches, mais le trône était amer. Je l'aurais donné sans regret pour Tarl Cabot, le mythe, le rêve qui m'avait été arraché.

Lorsque je me redressai, j'étais dur et cruel.

J'étais seul, mais j'avais mon bras, sa puissance et la lame goréenne.

Là, dans ce pays de bois perdu au milieu des marais du delta, j'étais Ubar.

Je connaissais, alors que je l'avais ignorée jusque-là, la nature humaine. Dans la douleur, j'avais fait l'expérience de ce qui était caché en moi. Et je compris à quel point j'avais été stupide d'épouser des codes, d'avoir placé des idéaux au-dessus de moi.

Que pouvait-il y avoir au-dessus de l'acier d'une lame ?

L'honneur n'était-il pas un trompe-l'œil, la loyauté et le courage des duperies, des illusions à l'usage des ignorants, un rêve de fou ?

Le sage n'était-il pas celui qui observe attentivement et prend ce qu'il peut, quand il le peut ?

De tels fantômes ne pouvaient constituer les motivations du sage.

Il n'y avait que l'or, le pouvoir, le corps des femmes et l'acier des armes.

J'étais fort.

J'étais certainement capable de me faire une place dans une cité telle que Port Kar.

- « Le radeau est prêt, » annonça Thumock, le corps luisant de sueur, en s'essuyant le front de son avant-bras massif.
- « Nous avons trouvé de l'eau et de la nourriture, » ajouta Clitus, « ainsi que des armes et de l'or. »
  - « Bien, » fis-je.
- « Il y a beaucoup de papier de rence, » reprit Thumock. « Veux-tu que nous en chargions un peu à bord ? »
  - « Non, » répondis-je. « Je ne veux pas de papier de rence. »
  - « Et les esclaves ? » s'enquit Thurnock.

Je regardai la proue de la première péniche, à laquelle était attachée la mince jeune femme brune, celle qui avait des jambes magnifiques. Ensuite, je regardai la deuxième proue, puis la troisième, auxquelles étaient attachées la grande jeune femme blonde aux yeux gris, celle qui avait un morceau de liane des marais, et l'autre jeune femme brune, celle qui avait un filet sur l'épaule. Elles avaient dansé devant moi avec insolence et mépris. Elles m'avaient craché au visage alors que j'étais attaché et sans défense, puis elles avaient pivoté sur elles-mêmes et s'étaient éloignées en riant.

Je ris à mon tour.

Elles s'étaient condamnées elles-mêmes aux chaînes et à la marque des esclaves.

Thurnock et Clitus me regardaient.

— « Amenez les jeunes femmes de la deuxième et de la troisième proues, » dis-je.

Un large sourire éclaira le visage de Thurnock.

— « Ce sont des beautés, » dit-il, secouant sa grosse tête surmontée d'une chevelure blonde et broussailleuse, coupée à la base du cou. « Des beautés. »

Ils allèrent chercher les esclaves.

Je me retournai, suivis lentement l'allée située entre les bancs des rameurs, puis gravis l'escalier conduisant au pont avant de la péniche.

La jeune femme, attachée contre la proue courbe, le dos à celle-ci, m'entendit, mais elle ne pouvait me voir. Ma tête, alors que je me tenais sur le pont avant, se trouvait à une trentaine de centimètres audessous de ses chevilles liées. Ses poignets avaient été cruellement attachés de l'autre côté de la proue.

« Qui est là ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Je vous en prie, » fit-elle. « Qui est là? »

— « Tais-toi! » dis-je, « Esclave! »

Elle laissa échapper un cri de crainte.

D'un mouvement rapide de la lame goréenne, je coupai la corde qui lui entravait les chevilles.

Puis, debout sur la lisse du pont avant, la main gauche sur la proue, je coupai la corde passée autour de son cou, puis celle qui enserrait sa taille. Ensuite, ayant remit mon épée au fourreau, je la fis glisser, sans lui avoir délié les poignets, le long de la proue, jusqu'au moment où ses pieds eurent pris contact avec la lisse sur laquelle, près d'elle, je me tenais.

Je la fis pivoter sur elle-même.

Elle me vit : la bouche enflée, les yeux, et poussa un hurlement désespéré.

« Oui, » fis-je, « c'est moi. »

Ensuite, cruellement, je pris sa tête dans les mains et appuyai mes lèvres sur les siennes.

Je n'ai jamais vu une femme en proie à une telle terreur.

Son malheur me fit rire.

Puis, méprisant, je dégainai mon épée. J'en posai la pointe sous son menton, l'obligeant à lever la tête. Peu de temps auparavant, tandis que j'étais attaché au poteau, elle m'avait levé la tête afin d'examiner de plus près les traits d'un esclave.

« Tu es très belle, n'est-ce pas ? » commentai-je.

Ses yeux exprimaient la terreur.

Je fis descendre la pointe jusqu'à sa gorge et elle détourna la tête, fermant les yeux. Pendant quelques instants, j'appuyai légèrement la pointe de mon épée sur sa gorge délicate, puis j'abaissai la lame et coupai la corde qui lui attachait les poignets à la proue.

Elle tomba à quatre pattes sur le pont avant.

Je bondis et atterrit devant elle.

Elle se redressa péniblement, à demi accroupie, à demi folle de terreur, courbatue du fait qu'elle était restée longtemps attachée à la proue.

De la pointe de mon épée, je montrai le pont.

Elle secoua la tête, pivota sur elle-même, courut à la lisse et s'y accrocha, regardant par-dessus.

Un énorme tharlarion, ayant vu son reflet dans l'eau, bondit hors du marais en faisant claquer ses mâchoires, puis retomba dans l'eau. Deux ou trois autres tharlarions allaient et venaient sous elle.

Elle rejeta la tête en arrière et hurla.

Elle se tourna vers moi, secouant la tête.

Le bout de ma lame montrait inexorablement le pont.

« Je t'en prie, » gémit-elle.

La lame ne bougea pas.

Elle vint s'immobiliser devant moi puis tomba à genoux, s'asseyant sur les talons. Elle baissa la tête et tendit les bras, les poignets croisés, dans l'attitude soumise de la femelle goréenne. Je ne l'attachai pas immédiatement et tournai autour d'elle, l'examinant comme une prise. Jusque-là, je ne m'étais pas véritablement rendu compte à quel point elle était belle et désirable. Enfin, après avoir constaté que je ne m'étais pas trompé sur la qualité, je m'emparai du morceau de corde qui avait attaché ses chevilles à la proue et lui attachai les poignets.

Elle leva la tête et me regarda, ses yeux, suppliants, cherchant les miens.

Je lui crachai au visage et elle baissa la tête puis se mit à sangloter.

Je pivotai sur moi-même, descendis du pont avant et me dirigeai, parmi les esclaves, vers les marches conduisant au château arrière.

La jeune femme me suivit sans y avoir été invitée.

Lorsque je me retournai, je constatai qu'elle essuyait mon crachat sur son visage. Elle baissa ses mains liées et s'immobilisa sur les planches, la tête basse.

Je pris à nouveau place sur le siège du Maître de Nage.

La grande jeune femme aux yeux gris et la petite jeune femme brune, celle qui avait un filet, étaient agenouillées devant le siège, sur le pont des rameurs.

Ma jeune femme s'agenouilla près d'elles, la tête basse.

J'examinai les deux jeunes femmes, la blonde et la brune, puis regardai Thurnock et Clitus.

- « Vous plaisent-elles ? » demandai-je.
- « Des beautés, » dit Thurnock. « Des beautés. »

Les jeunes femmes frémirent.

- « Oui, » fit Clitus, « bien qu'elles viennent d'une île de rence, elles se vendraient certainement très cher. »
  - « Je vous en prie, » souffla la jeune femme blonde.

Je regardai Thurnock et Clitus.

- « Elles sont à vous, » déclarai-je.
- « Ah! » s'écria Thurnock. Puis il saisit un morceau de corde. « Soumets-toi! » tonna-t-il, s'adressant à la grande jeune femme blonde qui, terrifiée, bondissant presque, baissa la tête et tendit les bras, les poignets croisés. Aussitôt, avec des nœuds de paysan, Thurnock les attacha. Clitus se baissa avec souplesse et ramassa un morceau de corde. Il se tourna vers la jeune femme brune, dont les yeux exprimaient la haine.
  - « Soumets-toi, » fît-il d'une voix calme.

Elle obéit de mauvaise grâce. Puis, stupéfaite, elle leva les yeux vers lui, les poignets attachés, ayant perçu la puissance de ses mains. Je souris intérieurement. J'avais déjà vu cette expression dans le regard de jeunes femmes. Clitus, à mon avis, n'aurait pas de difficultés avec la petite jeune femme brune.

- « Qu'est-ce que les Maîtres vont faire de nous ? » demanda la jeune femme mince, levant la tête.
- « Vous serez esclaves à Port Kar, » répondis-je.
- « Non! Non! » s'écria la jeune femme mince.

La jeune femme blonde se mit à hurler et l'autre à sangloter, posant le front sur le pont.

- « Le radeau est-il prêt ? » demandai-je.
- « Oui, » tonna Thurnock, « il l'est! »
- « Nous l'avons amarré près de la barque de rence, » précisa Clitus, « à tribord, un peu en arrière de la proue de cette péniche. »

Je ramassai le long rouleau de corde dans lequel, plus tôt, j'avais coupé les trois morceaux qui

m'avaient servi à attacher Telima. J'en passai une extrémité au cou de la jeune femme mince. — « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Midice, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « Ce nom ne me déplaît pas, » dis-je. « Il me conviendra. »

Je trouvais ce nom plutôt joli. Il se prononçait en trois syllabes, l'accent portant sur la première.

Puis Thurnock prit la corde, dont j'avais attaché une extrémité au cou de Midice et, sans la couper, fit une boucle qu'il passa au cou de la grande jeune femme blonde aux yeux gris, avant de tendre l'extrémité libre à Clitus, qui fit signe à la petite jeune femme brune de prendre sa place dans la chaîne d'esclaves.

- « Comment t'appelles-tu ? » rugit Thurnock, s'adressant à la jeune femme blonde, qui recula.
- « Thura, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »
- « Thura! » s'écria-t-il en se tapant sur les cuisses. « Je m'appelle Thurnock. »

Cette coïncidence ne parut pas impressionner favorablement la jeune femme.

« J'appartiens à la Caste des Paysans, » ajouta Thurnock.

Elle le regarda avec horreur.

- « Seulement à la Caste des Paysans ? » souffla-t-elle.
- « Le Paysan, » s'écria Thurnock d'une voix tonitruante qui porta très loin, dans le marais, « est le Bœuf sur lequel repose la Pierre du Foyer! »
  - « Mais, j'appartiens à la Caste des Renciers, » gémit-elle.

On considère, en général, que la Caste des Renciers est supérieure à celle des Paysans.

— « Non, » rugit Thurnock, « tu n'es qu'une esclave! »

La jeune femme fondit en larmes, désespérée, et tira sur les liens de ses poignets.

Clitus avait déjà attaché la jeune femme brune à la chaîne, lui ayant passé une boucle au cou, le reste de la corde traînant sur le pont, derrière elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » lui demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air craintif.

- « Ula, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »
- « Je me fiche de ton nom! » répliqua-t-il.

Elle baissa la tête.

Je me tournai vers la femme et l'enfant, que j'avais libérés plus tôt et qui se tenaient près du platbord.

Telima, la corde au cou, pieds et poings liés au pied de l'escalier du château arrière, s'adressa à moi :

- « Si j'ai bien compris, » dit-elle, « tu vas nous conduire à Port Kar et nous vendre comme esclaves ? »
  - « Tais-toi! » ordonnai-je.
- « Si ce n'est pas le cas, » poursuivit-elle, « je présume que tu vas couler les péniches dans le marais afin que nous soyons tous dévorés par les tharlarions ? »

Je la regardai avec irritation.

Elle me sourit.

- « C'est ce que tu ferais, » conclut-elle, « si tu étais de Port Kar. »
- « Tais-toi! » répétai-je.
- « Très bien, » fit-elle, « mon Ubar. »

Je me tournai à nouveau vers la femme et l'enfant.

- « Après notre départ, » dis-je, « libère les tiens. Dis à Ho-Hak que j'ai pris quelques femmes. C'est peu de chose en comparaison de ce qu'il m'a fait. »
  - « Un Ubar, » fit remarquer Telima, « ne rend pas de comptes et ne donne pas d'explications. »

Je la pris par les bras, la soulevai et la maintins ainsi.

Elle ne parut pas effrayée.

- « Cette fois, » fit-elle, « tu vas peut-être me jeter en haut de l'escalier ? »
- « On dit, » commenta Clitus, « que les filles des Renciers ont la bouche aussi grande que le delta lui-même. »
  - « On a raison, » répliqua Telima.

Je la remis à genoux.

Je me tournai vers la femme et l'enfant.

- « Je vais également libérer les esclaves des bancs, » déclarai-je.
- « De tels esclaves sont dangereux! » s'écria la femme, les regardant avec frayeur.
- « Tous les hommes sont dangereux, » fis-je.

Je pris la clé des chaînes des esclaves. Je la lançai à l'un d'eux.

« Après notre départ et pas avant, » dis-je, « libère-toi et libère tes camarades, sur toutes les péniches. »

Ebahi, il serra la clé, osant à peine croire qu'elle était entre ses mains, la regardant fixement.

— « Oui, » souffla-t-il.

Les esclaves, comme un seul homme, me regardèrent.

— « Il est probable, » repris-je, « que les Renciers vous aideront à survivre dans les marais, si vous le souhaitez. Dans le cas contraire, ils vous guideront vers la liberté, loin de Port Kar. »

Les esclaves ne répondirent pas.

Je m'éloignai, dans l'intention de partir.

« Mon Ubar, » entendis-je.

Je me retournai et regardai Telima.

- « Suis-je ton esclave ? » demanda-t-elle.
- « Je t'ai dit sur l'île, » répondis-je, « que non. »
- « Alors, pourquoi ne me détaches-tu pas ? » demanda-t-elle.

Furieux, j'allai près d'elle, glissai ma lame goréenne entre son cou et la boucle et coupai la laisse. Puis je tranchai les cordes qui lui immobilisaient les poignets et les chevilles. Elle se leva et s'étira.

Son geste me rendit fou de désir.

Ensuite elle bâilla, secoua la tête et se frotta les poignets.

« Je ne suis pas un homme, » dit-elle, « mais je suppose qu'un homme peut trouver Midice assez jolie. »

Midice, attachée en tête de la chaîne, leva la tête.

« Mais, » reprit Telima, « Telima n'est-elle pas plus belle que Midice ? »

Midice, à ma grande surprise, frémit de colère et, bien qu'elle fût attachée et eût la corde au cou, se tourna vers Telima. Je supposai qu'elle se considérait comme la plus belle fille des îles de rence.

- « J'étais à la première proue, » déclara-t-elle.
- « Si j'avais été capturée, » affirma Telima, « c'est certainement moi qui aurais été à la première proue. »
  - « Non! » cria Midice.
  - « Mais je n'ai pas été assez stupide pour me laisser prendre au filet, » ajouta Telima.

La fureur rendit Midice muette.

— « Lorsque je t'ai retrouvée, » fis-je remarquer à Telima, « tu étais à plat ventre, pieds et poings liés. »

Midice rejeta la tête en arrière et rit.

— « Quoi qu'il en soit, » déclara Telima, « je suis manifestement, dans tous les domaines, supérieure à Midice. »

Midice montra ses poignets attachés à Telima.

— « Regarde! » cria-t-elle. « C'est Midice qu'il a choisie comme esclave. Pas toi. Cela montre laquelle d'entre nous est la plus belle. »

Telima regarda Midice avec irritation.

— « Tu es trop grasse, » dis-je à Telima.

Midice rit.

- « Quand j'étais ta Maîtresse, » fit Telima d'un air dégagé, « tu ne me trouvais pas trop grasse. »
- « Maintenant, » fis-je, « c'est mon avis. »

Midice rit à nouveau.

- « Il y a longtemps que je sais, » répliqua Telima avec insouciance, « qu'il ne faut jamais croire les hommes. »
  - « Aussi grande que le delta lui-même, » commenta Clitus.

Telima entreprit d'examiner les trois jeunes femmes.

- « Oui, » fit-elle, « c'est un butin convenable. » Elle s'arrêta devant Midice, qui se trouvait en tête de la chaîne. Midice se tint très droite, dédaigneuse, tandis qu'elle l'examinait. Puis Telima, sous le regard horrifié de Midice, lui tâta le bras, éprouva la fermeté de ses flancs et de ses cuisses. « Celle-ci est un peu maigre, » conclut-elle.
  - « Maître! » s'écria Midice, s'adressant à moi.
  - « Ouvre la bouche, Esclave! » ordonna Telima.

Les larmes aux yeux, Midice obéit et Telima l'examina, le plus naturellement du monde, lui tournant la tête d'un côté et de l'autre.

- « Maître! » protesta Midice, s'adressant à moi.
- « Une esclave, » expliquai-je, « doit se plier à tous les désirs des personnes libres. »

Telima recula, dévisagea Midice.

— « Oui, Midice, » fit-elle, « tout bien considéré, je crois que tu feras une excellente esclave. »

Midice fondit en larmes, tirant sur les liens de ses poignets.

— « Partons! » décidai-je.

Je fis demi-tour. Thurnock avait déjà placé mon casque, mon bouclier, ainsi que le grand arc et les flèches, sur le radeau.

— « Attends! » lança Telima.

Je me tournai vers elle.

Avec stupéfaction, je la vis quitter sa tunique de rence puis se placer derrière la dernière jeune femme de la chaîne, la petite Ula.

Elle secoua la tête et ses cheveux se répandirent sur ses épaules.

- « Je suis la quatrième captive, » déclara-t-elle.
- « Non, » répondis-je, « certainement pas. »

Elle me regarda avec irritation.

- « Tu vas bien à Port Kar, n'est-ce pas ? » s'enquit-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Cela tombe bien, » déclara-t-elle, « moi aussi, je vais à Port Kar. »
- « Non, » répondis-je, « il n'en est pas question. »
- « Ajoute-moi à la chaîne, » fit-elle. « Je suis la quatrième captive. »
- « Non, » dis-je, « certainement pas. »

Elle me regarda à nouveau d'un air irrité.

— « Très bien ! » fit-elle. Alors, furieuse mais d'un air dégagé, elle se dirigea vers moi puis, lentement, sans tenir compte de ma colère, s'agenouilla devant moi, assise sur les talons, la tête baissée, les bras tendus et les poignets croisés.

— « Tu es stupide, » déclarai-je.
Elle leva la tête et sourit.
— « Tu peux me laisser ici, si tu le souhaites, » dit-elle.
— « Ce n'est pas dans les Codes, » répondis-je.
— « Je croyais, » fit-elle, « que tu ne respectais plus les Codes ? »
— « Je devrais peut-être te tuer, » sifflai-je.
— « Si tu étais de Port Kar, » dit-elle, « c'est ce que tu ferais. »
— « Ou bien, » poursuivis-je, « je pourrais te prendre et t'apprendre la signification du collier. »
— « Oui, » sourit-elle, « sans doute. »
— « Je ne veux pas de toi, » dis-je.
— « Dans ce cas, tue-moi! » fit-elle.
Je la pris par les bras et la fis se lever.

- « Je devrais te prendre, » dis-je, « et te briser. »
- « Oui, » répondit-elle, « je suppose que tu le pourrais, si tu le souhaitais. »

Je la jetai par terre, loin de moi.

Elle me regarda avec colère, les larmes aux yeux.

- « Je suis la quatrième captive! » siffla-t-elle.
- « Prends place dans la chaîne, » ordonnai-je, « Esclave! »
- « Oui, » répondit-elle, « ... Maître. »

Fièrement, bien droite, elle s'immobilisa derrière la petite brune, Ula, puis, les poignets liés, la corde au cou, elle fut ajoutée à la chaîne en qualité de quatrième captive.

Je regardai mon ancienne Maîtresse, nue, attachée à ma chaîne.

Je me rendis compte que je n'étais pas mécontent de la posséder. Il y avait de douces vengeances que je devais satisfaire et qu'il lui faudrait subir. Je ne lui avais pas demandé de devenir mon esclave. Mais, pour une raison inconnue, elle avait fait sa soumission. Toute la haine que je nourrissais à son égard bouillonna en moi, les mauvais traitements qu'elle m'avait fait subir, la dégradation et les humiliations auxquelles elle m'avait soumis. Je veillerais à ce qu'elle assume toutes les conséquences de sa soumission. Je regrettais seulement de ne l'avoir pas déshabillée et battue moi-même, de ne pas avoir fait d'elle une esclave pitoyable au moment même où nous avions pris pied sur les péniches.

Elle ne parut pas particulièrement troublée par la situation désagréable qui était la sienne.

- « Pourquoi ne la laisses-tu pas ici ? » demanda Midice.
- « Tais-toi, Esclave! » lança Telima.
- « Toi aussi, tu es esclave ! » répliqua Midice. Puis elle me regarda. Elle respira profondément, ses yeux étaient pleins de larmes. « Laisse-la ici, » supplia-t-elle, « Je... Je te servirai mieux. »

Thurnock partit d'un grand éclat de rire. La grande jeune femme blonde, aux yeux gris, et la petite brune retinrent leur souffle.

- « Nous verrons, » laissa entendre Telima.
- « Qu'as-tu l'intention de faire d'elle ? » me demanda Midice.
- « Tu es stupide, n'est-ce pas ? » fit Telima à son adresse.

Midice manifesta bruyamment sa colère.

- « Je le servirai mieux ! » s'écria-t-elle.
- « Nous verrons, » répéta Telima.
- « Il nous faudra quelqu'un, » intervint Clitus, « pour faire la cuisine, les courses et le ménage. » Telima lui jeta un regard noir.
- « Oui, » répondis-je, « c'est exact. »
- « Telima, » fit Telima, « n'est pas une servante. »
- « Esclave de Cuisine, » déclarai-je.

Elle renifla.

— « À mon avis, » intervint Thurnock avec un large sourire, « ce serait plutôt : la cuisine et la natte. »

Il lui manquait une dent, en haut et à droite.

Je pris Telima par le menton et la dévisageai.

- « Oui, » fis-je, « la cuisine et la natte. »
- « Comme veut le Maître, » répondit-elle avec un sourire.
- « Je crois, » fis-je, « que je vais te baptiser : Jolie Petite Esclave. »

Bizarrement, cela ne parut ni lui déplaire ni l'inquiéter.

- « Belle Esclave conviendrait mieux, » dit-elle.
- « Tu es une jeune femme étrange, » dis-je, « Telima. »

Elle haussa les épaules.

« Crois-tu que la vie sera facile, avec moi ? » demandai-je.

Elle me regarda avec franchise.

- « Non, » répondit-elle.
- « Je croyais que tu ne voulais pas revoir Port Kar, » dis-je.
- « Je te suivrais, » répondit-elle, « même à Port Kar. »

Je ne compris pas.

— « Méfie-toi de moi, » dis-je.

Elle me regarda, mais ne parut pas effrayée.

« Je suis de Port Kar, » affirmai-je.

Elle ne baissa pas les yeux.

— « Ne sommes-nous pas tous deux, » dit-elle, « de Port Kar ? »

Je me souvins de la cruauté de sa conduite vis-à-vis de moi.

- « Oui, » répondis-je. « Je suppose. »
- « Alors, Maître, » conclut-elle, « rentrons chez nous. »

## **PORT KAR**

 $J_{\text{E}}$  regardais la danseuse qui tournoyait dans le carré de sable, entre les tables, sous le fouet du maître, dans une taverne de Port Kar.

« Ton Paga, » dit la jeune esclave nue qui me servait, menottes aux poignets. « Il est chaud, comme tu le souhaitais. »

Je le pris sans même la regarder et vidai le gobelet.

Elle s'agenouilla près de la table basse, derrière laquelle j'étais assis en tailleur.

- « Encore, » fis-je en tendant le gobelet, sans daigner lui accorder un regard.
- « Oui, Maître, » dit-elle en se levant avant de prendre le gobelet.

J'aime le Paga chaud, il fait effet plus rapidement.

La danse que la jeune femme présentait, sur le sable, s'appelle : la Danse du Fouet.

Elle portait un léger boléro ainsi qu'une ceinture faite de chaînes et de bijoux, à laquelle étaient suspendues des gouttelettes de métal étincelant. Elle avait des anneaux aux chevilles ainsi que des menottes d'esclave, également décorés de pendentifs en forme de gouttelettes étincelantes ; au cou, elle portait un collier assorti.

Elle dansait sous des lanternes de bateau suspendues au plafond de la taverne, qui se trouvait près des docks voisins du Grand Arsenal.

J'entendais les claquements du fouet et ses cris.

On dit que les danseuses de Port Kar sont les meilleures de Gor. Elles sont très recherchées dans de nombreuses cités de la planète. Elles sont esclaves jusqu'au bout des ongles, vicieuses, déloyales, rusées, séduisantes, sensuelles, dangereuses, désirables, terriblement désirables.

« Ton Paga, » dit la fille qui me servait.

Je le pris, à nouveau sans la regarder.

- « Va-t'en, Esclave, » dis-je.
- « Oui, Maître, » fit-elle avant de s'éloigner dans un tintement de chaîne.

Je bus du Paga.

Ainsi, j'étais à Port Kar.

Quatre jours plus tôt, dans l'après-midi, après deux jours dans les marais, nous avions atteint les canaux de la cité.

Nous étions arrivés à l'entrée d'un canal bordant le delta.

Nous avions constaté que le canal était barré par de lourdes portes constituées d'épais barreaux métalliques, à demi submergées.

Telima avaient regardé les portes avec frayeur.

- « Quand j'ai fui Port Kar, » avait-elle dit, « ces portes n'existaient pas. »
- « Aurais-tu pu fuir, » avais-je demandé, « s'il y avait eu des portes comme celles-ci ? »
- « Non, » avait-elle soufflé d'une voix blanche, « je n'aurais pas pu. »

Les portes s'étaient refermées derrière nous.

Nos esclaves qui, en larmes, manœuvraient les gaffes, avaient engagé le radeau dans le canal.

Tandis que nous passions sous les fenêtres bordant le canal, des hommes, de temps en temps, nous proposèrent des prix.

Je ne leur en voulus pas. Elles étaient belles. Et elles manœuvraient bien la gaffe, comme seules les filles du marais savent le faire. Nous pouvions nous réjouir de notre prise.

Midice, Thura, Ula, Telima.

Elles n'avaient plus la corde au cou mais nous avions enroulé cinq fois, autour de la gorge de chacune, un morceau de corde symbolisant, provisoirement, le collier d'esclave. En dehors de cela elles n'étaient pas, lorsque nous arrivâmes en ville, attachées, sauf par une longue corde enroulée à la cheville droite de chacune et les reliant l'une à l'autre. Telima était déjà marquée, mais les cuisses de Midice, de Thura et d'Ula n'avaient pas connu le fer.

Je regardais la danseuse de Port Kar.

Le lendemain, nous pourrions marquer les jeunes femmes et acheter des colliers.

Il y eut un peu de vacarme lorsqu'un individu puissant, au visage féroce, aux yeux rapprochés, laid et ayant perdu une oreille, suivi de vingt marins assoiffés, entra dans la taverne.

« Du Paga! » crièrent-ils, renversant les tables qui leur convenaient, chassant ceux qui les occupaient, puis les redressant et s'asseyant autour, tapant dessus et criant.

En hâte, des esclaves allèrent les servir.

« C'est Surbus, » dit mon voisin à son compagnon.

L'individu au visage féroce, barbu, aux yeux rapprochés, qui avait perdu une oreille et semblait être le chef des hommes, s'empara d'une esclave, lui tordant le bras, puis l'entraîna vers une alcôve. Je crus qu'il s'agissait de la jeune femme qui m'avait servi, mais je n'en étais pas certain.

Une autre jeune femme courut vers lui, lui apportant un gobelet de Paga. Il prit le gobelet d'une main, l'engloutit d'un trait et emporta la jeune femme dont il s'était emparé, et qui hurlait, vers une alcôve. La danseuse s'était immobilisée sur le sable, terrifiée. D'autres individus, les compagnons de Surbus, s'emparèrent des esclaves sur lesquelles ils purent mettre la main, ainsi que sur les bouteilles de Paga qu'ils trouvèrent, et entraînèrent leur butin vers les alcôves, en chassant parfois ceux qui les occupaient. Toutefois, la majorité resta aux tables, donnant des coups de poing dessus et exigeant à boire.

Je connaissais le nom de Surbus. Il était célèbre parmi les capitaines pirates de Port Kar, Fléau de Thassa la Luisante.

J'avalai une nouvelle gorgée de Paga brûlant.

C'était véritablement un pirate, un chasseur et un marchand d'esclaves, un meurtrier, un individu cruel et sans honneur, ignoble, vraiment chez lui à Port Kar. Je n'éprouvais pour lui que du dégoût.

Puis, je me souvins de mon ignominie à moi, de ma cruauté, de ma lâcheté.

J'étais également chez moi, à Port Kar.

J'avais appris que, sous la peau des hommes, battaient des cœurs de sleens et de tharlarions, que leur moralité et leurs idéaux n'étaient que des manteaux destinés à cacher leurs griffes et leurs dents. Pour la première fois, je compris la convoitise et l'égoïsme. Il y a davantage d'honnêteté à Port Kar, me dis-je, que dans toutes les Cités de Gor. En leur sein, les hommes ironisent pour cacher les griffes de leur cœur sous la prétention de leurs paroles. Là, dans cette Cité, et uniquement en son sein, les hommes ne s'avilissent pas à feindre et bavarder. Ils connaissent, et admettent, les vérités noires de la nature

humaine, ils savent qu'il n'existe, au bout du compte, que l'or, le pouvoir, le corps des femmes et l'acier des armes. Ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Ils se conduisent tels qu'ils sont, avec cruauté, sans pitié, comme des hommes, méprisants, prenant ce qu'ils désirent lorsqu'ils en ont envie. Et c'est à cette Cité que j'appartenais, moi qui avais perdu mon honneur, qui avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

Je bus encore une gorgée de Paga.

Un hurlement retentit et une jeune femme sortit précipitamment, ensanglantée, de l'alcôve où Surbus l'avait entraînée, puis courut entre les tables, tandis qu'il la poursuivait en titubant comme un ivrogne.

« Protégez-moi ! » cria-t-elle, s'adressant à l'ensemble des consommateurs. Mais ceux-ci se mirent à rire et tentèrent de s'emparer d'elle.

Elle se précipita vers ma table et tomba à genoux devant moi. Je constatai alors que c'était bien celle qui m'avait servi.

« Je t'en prie, » dit-elle, les lèvres fendues, « protège-moi. »

Elle tendit ses poignets enchaînés.

— « Non, » répondis-je.

Puis Surbus se jeta sur elle, la prit par les cheveux et la tira en arrière.

Il me regarda d'un air méprisant.

Je bus une nouvelle gorgée de Paga. Cela ne me regardait pas.

Je vis les yeux pleins de la jeune femme, ses mains tendues, puis, hurlant de douleur, elle fut entraînée, par les cheveux, vers l'alcôve.

Des hommes rirent.

Je retournai à mon Paga.

- « Tu as bien fait, » dit mon voisin, un individu mal rasé. « C'était Surbus. »
- « Une des plus fines lames de Port Kar, » ajouta son compagnon.
- « Ah? » fis-je.

Port Kar, Port Kar la Sordide, la Malsaine, Fléau de Thassa la Luisante, Tarn de la Mer, est une masse immense et composite de propriétés, dont chacune est pratiquement une forteresse en elle-même, divisée et traversée par des centaines de canaux. Elle est, en fait, entourée de remparts, bien qu'elle ne possède pas de remparts au sens propre du terme. Les bâtiments qui donnent sur l'extérieur, soit sur le delta, soit sur le Golfe de Tamber, possèdent un mur extérieur dépourvu de fenêtres et faisant plus d'un mètre d'épaisseur ; en outre ils sont surmontés, au niveau du toit, de parapets crénelés. Les canaux donnant sur le delta ou le Golfe de Tamber avaient, récemment, été barrés au moyen de lourdes portes constituées de barreaux métalliques, à demi submergées. Nous étions entrés dans la ville par une de ces portes. À Port Kar, incidemment, il n'y a pas de tours telles que celles des autres cités septentrionales de Gor. Les habitants de Port Kar n'ont pas le goût des tours. C'est la seule cité de Gor qui n'ait pas été construite par des hommes libres, mais par des esclaves soumis au fouet du maître. En général, sur Gor, les esclaves n'ont pas le droit de construire, cette activité étant considérée comme un privilège d'homme libre.

Politiquement, Port Kar est un véritable chaos ; elle est gouvernée par plusieurs Ubars antagonistes qui ont chacun leurs partisans, qui cherchent tous à opprimer, à gouverner et à lever des impôts en fonction du pouvoir qu'ils détiennent. Théoriquement soumise à ces Ubars mais, dans les faits, pratiquement indépendante, il existe une oligarchie de princes du commerce, de Capitaines, comme ils se nomment eux-mêmes, qui, dans le cadre d'un Conseil, financent et dirigent le Grand Arsenal, construisant et louant vaisseaux et matériel, contrôlant la flotte du grain, la flotte de l'huile, la flotte des esclaves et les autres.

Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, agent présumé des Prêtres-Rois, était, je ne

l'ignorais pas, membre du Conseil. J'étais censé entrer en contact avec lui. Je ne pouvais plus le faire, naturellement.

Il existe même, à Port Kar, une Caste des Voleurs, la seule de tout Gor, qui, sur les canaux inférieurs et à la périphérie de la ville, est extrêmement puissante, car elle n'hésite ni devant le chantage ni devant la violence. On reconnaît ses membres à la cicatrice du Voleur, qui constitue la marque de leur caste, minuscule marque au fer rouge, à trois branches, sous l'œil gauche, légèrement en arrière, sur la pommette.

On pourrait croire que Port Kar, divisée comme elle l'est, dépositaire des trônes de l'anarchie, constitue une proie facile pour l'impérialisme ou les représailles décidées en commun des autres cités, mais cela n'est pas vrai. Lorsqu'ils sont menacés de l'extérieur, les hommes de Port Kar savent, désespérément et avec la méchanceté de l'urt acculé, très bien se défendre. En outre, naturellement, il est pratiquement impossible de faire traverser le delta du Vosk à des groupes importants d'hommes armés ou bien, compte tenu de la nature des marais, de les ravitailler et de les entretenir pendant toute la durée d'un siège.

Le delta lui-même est le meilleur rempart de Port Kar.

La terre ferme la plus proche, en dehors des bancs de sable que l'on trouve parfois dans les marais, permettant d'accéder à Port Kar, se trouve à une centaine de pasangs au nord. Je supposai que cette région aurait pu, théoriquement, être utilisée comme base de départ ; on aurait pu y rassembler les provisions et les embarcations de l'armée d'invasion, mais les perspectives militaires d'une telle tentative n'étaient guère prometteuses. Elle se trouvait à des centaines de pasangs de toute cité goréenne, à l'exception, naturellement, de Port Kar. C'était un territoire exposé. Il était possible de l'attaquer au moyen de troupes débarquées à l'ouest par les flottes de Port Kar, à travers le marais luimême, grâce aux péniches de Port Kar, ou bien par l'est et le nord, suivant le point de débarquement des forces de Port Kar. En outre, il était possible de l'attaquer par air grâce aux cavaleries de tarniers mercenaires de Port Kar, qui en entretenait plusieurs. Je connaissais un de ces capitaines mercenaires, Ha-Keel, meurtrier, originaire d'Ar, que j'avais rencontré à Thuria, dans la Maison de Saphrar, un Marchand. Ha-Keel commandait mille hommes, tous tarniers. Et, même si une armée d'invasion réussissait à pénétrer dans les marais, il n'était pas certain qu'elle parviendrait à atteindre les murs de Port Kar. Elle avait de bonnes chances d'être détruite dans les marais. Et, si elle parvenait jusqu'aux murs, rien ne permettait d'affirmer qu'elle serait efficace. Il était extrêmement facile, compte tenu des péniches et des cavaleries de tarns de Port Kar, de couper les lignes de ravitaillement d'une telle force.

Je bus encore du Paga.

Les nouveaux clients de la taverne faisaient la fête mais l'ordre avait été, dans une certaine mesure, rétabli. Deux lanternes de vaisseau avaient été brisées. Il y avait des morceaux de verre ainsi que du Paga, par terre, et une table avait été cassée. Mais les Musiciens s'étaient remis à jouer et, dans le carré de sable, la jeune femme dansait de nouveau. Mais elle avait renoncé à la Danse du Fouet. Des esclaves nues, aux poignets enchaînés, couraient ici et là. Le propriétaire, en sueur, portant un tablier, basculant une grande bouteille de Paga sur son support, remplissait les gobelets destinés aux consommateurs. De temps à autre, dans les alcôves, retentissait un cri qui provoquait les rires des clients. J'entendis le claquement d'un fouet et les hurlements d'une jeune femme.

Je me demandai si, depuis que les canaux étaient barrés, les esclaves s'échappaient encore de Port Kar.

La terre ferme la plus proche se trouvait à une centaine de pasangs au nord, mais c'était une région exposée et, ici et là, au bord du delta, se dressaient les avant-postes de Port Kar qui servaient de base aux chasseurs d'esclaves et aux sleens dressés chargés de surveiller les abords du marais.

Le sleen, mammifère à six pattes, vicieux, aux grands yeux et au corps sinueux, comparable à un lézard couvert de fourrure, est un chasseur infatigable. Il peut flairer une piste vieille de plusieurs jours,

la suivre sur des centaines de pasangs puis, une fois lâché, pour distraire les chasseurs, réduire sa victime en bouillie.

J'étais persuadé que les esclaves ne pouvaient guère s'évader par le nord.

Cela laissait le delta, ses marais interminables, la soif et les tharlarions qui les infestaient.

On dresse les sleens à suivre la piste des esclaves fugitifs et à les détruire.

En général, leurs sens sont très aiguisés.

Je me souvins que les Tuchuks du sud se servaient également des sleens pour traquer les esclaves et, également, pour protéger leurs troupeaux.

J'étais un peu ivre et mes pensées devenaient incohérentes.

La mer, me dis-je, la mer.

Ne pouvait-on attaquer Port Kar par la mer?

La musique des Musiciens se mit à battre dans mon sang, lancinante.

Je regardai les filles qui servaient le Paga.

« Du Paga! » criai-je et une fille, d'une démarche légère, vint me servir.

Mais seules Cos et Tyros possédaient des flottes comparables à celle de Port Kar.

Il y avait les îles du Nord, naturellement, et elles étaient nombreuses, mais petites, formant un archipel, en forme de cimeterre, qui s'étendait au nord-ouest de Cos, laquelle se trouvait à environ quatre cents pasangs à l'ouest de Port Kar. Mais ces îles n'étaient pas unies et, en réalité, n'avaient souvent, pour tout gouvernement, qu'un Conseil de village. Elles ne possédaient, en général, qu'une flottille de vaisseaux légers.

La danseuse, dans le carré de sable, exécutait la Danse de la Ceinture. Je l'avais déjà vue, à Ar, dans la Maison de Cernus, un Marchand d'Esclaves.

Seules Cos et Tyros possédaient des flottes comparables à celle de Port Kar. Et, presque par tradition, elles ne se souciaient guère d'opposer leurs flottes à la sienne. Manifestement, les deux camps considéraient qu'il y avait trop de risques ; manifestement, les deux camps se satisfaisaient de la situation, stable et profitable, de guerre larvée, assortie d'échanges et de contrebande, qui caractérisait depuis très longtemps leurs relations. Les raids, impliquant quelques dizaines de vaisseaux, n'étaient pas rares, soit contre les navires de commerce de Port Kar, soit sur les côtes de Cos ou de Tyros, mais aucune action d'envergure, impliquant les centaines de galères de ces redoutables puissances maritimes qu'étaient les deux Ubarats insulaires et Port Kar, n'avait été entreprise depuis un siècle.

Non, me dis-je, Port Kar ne risque pas une attaque par mer.

Puis je ris car j'envisageais la chute de Port Kar alors que c'était ma Cité.

« Du Paga! » criai-je.

Des tarniers, avec leurs flèches enflammées, pourraient se révéler gênants, mais ils ne semblaient pas en mesure de la mettre gravement en difficulté, à moins qu'ils soient des milliers et des milliers et Ar elle-même, Ar la Glorieuse, ne disposait pas de la cavalerie aérienne nécessaire. Et comment, même dans ces conditions, Port Kar pourrait-elle tomber puisqu'elle se compose d'une masse de propriétés, véritables forteresses qu'il est possible de défendre pièce à pièce, chacune étant séparée des autres par les innombrables canaux qui sillonnent la ville ?

Non, me dis-je, on peut tenir cent ans dans Port Kar.

Et, même si elle tombait, les habitants pouvaient prendre la mer et, lorsqu'ils le jugeraient opportun, revenir puis ordonner aux esclaves de construire, dans le delta, une cité nommée Port Kar.

Sur Gor, me dis-je, et peut-être sur toutes les planètes, il y aura toujours un Port Kar.

La danseuse me semblait séduisante et belle. Les filles de Port Kar, me dis-je, sont les plus désirables de Gor.

Des tarniers, me dis-je, des tarniers.

Sur ma droite, une table avait été renversée et deux hommes de l'équipage de Surbus se querellaient

et en venaient aux poings. D'autres demandaient qu'on apporte des fouets à lames.

Je me souvins, avec attendrissement, de mon tarn, le monstre noir, Ubar des Cieux.

Je tendis la main et on remplit une nouvelle fois mon gobelet.

Et je me souvins également, avec amertume, d'Elisabeth Cardwell, Vella de Gor, qui m'avait tant aidé dans la mission que j'avais remplie, à Ar, pour le compte des Prêtres-Rois. Tandis que nous regagnions les Sardar, j'avais longuement réfléchi à sa sécurité. Je ne pouvais certainement pas l'autoriser, alors que je l'aimais, ce qui ne m'était à présent plus possible puisque je n'étais plus digne d'être aimé, à rester plus longtemps exposée aux dangers de Gor. Les Autres, qui n'étaient pas des Prêtres-Rois et leur disputaient ce monde, ainsi que la Terre, la connaissaient certainement déjà. Sa vie serait certainement menacée. Elle avait pris de grands risques, en ma compagnie et, inconsidérément, je l'avais laissée faire. Enfin, à notre arrivée dans les Sardar, je lui avais annoncé que je demanderais à Misk, le Prêtre-Roi, de la renvoyer sur Terre.

« Non! » s'était-elle écriée.

- « Ma décision est prise, » avais-je déclaré. « Tu retourneras sur Terre, pour ton bien, dans l'intérêt de ta sécurité et de ton bien-être. Et tu n'auras plus à redouter les périls de cette planète. »
- « Mais c'est ma planète! » s'était-elle écrié. « C'est la mienne autant que la tienne. Je l'aime et tu ne peux pas m'en chasser. »
  - « Tu seras renvoyée sur Terre! » avais-je confirmé.
  - « Mais, je t'aime! » avait-elle souligné.
- « Je suis désolé, » avais-je répondu. « Il ne m'est pas facile de faire ce que je dois faire. » J'avais les larmes aux yeux. « Il faut que tu m'oublies, » avais-je poursuivi, « et il faut que tu oublies cette planète. »
  - « Tu ne veux pas de moi! » s'était-elle écriée à nouveau.
  - « Ce n'est pas vrai! » avais-je affirmé. « Je t'aime. »
- « Tu n'as pas le droit, » avait-elle soutenu, « de me chasser de cette planète. C'est la mienne autant que la tienne ! »

Il lui serait certainement difficile de quitter cette planète magnifique, claire et verte, mais périlleuse, pour les villes de la Terre, de respirer son air, d'habiter un cube, d'être bousculée par ses foules indifférentes, de retrouver sa grisaille mercantile, son insensibilité et son ennui, mais cela valait mieux. Anonyme, elle y serait à l'abri, ferait peut-être un bon mariage et habiterait peut-être une grande maison confortable, aurait peut-être du personnel et des machines.

- « Tu ne m'enlèveras pas cette planète! » avait-elle déclaré fermement.
- « Ma décision est prise, » avais-je répété.
- « Tu n'as pas le droit, » avait-elle insisté, « de prendre cette décision à ma place! »
- « Je l'ai fait ! » avais-je répliqué. « Je m'excuse. »

Elle m'avait dévisagé.

« C'est fait, » avais-je répété. « Demain, tu retourneras sur Terre. Tu n'as plus rien à faire ici. »

J'avais voulu l'embrasser mais elle avait déjà fait demi-tour et, sans un mot, était partie.

Mes pensées revinrent au grand oiseau de selle, le tarn de guerre, Ubar des Cieux.

Il avait tué des hommes qui avaient tenté de le monter.

Pourtant, cette nuit-là, il avait laissé Elisabeth Cardwell, qui n'était pourtant qu'une jeune femme, le seller, puis il l'avait emportée loin des Sardar.

Il était revenu, seul, quatre jours plus tard.

Furieux, j'avais chassé l'oiseau.

En cherchant à la protéger, je l'avais perdue.

Et Telena qui, bien des années plus tôt, avait été ma Libre Compagne, je l'avais également perdue.

J'avais aimé deux femmes, et je les avais perdues.

Stupidement, affalé sur la table, je pleurai.

Je bus encore du Paga et fus pris de vertige.

Port Kar, apparemment, régnait sur Thassa.

Ses marins pouvaient certainement tenir tête à tous ceux qui auraient eu l'intention se s'attaquer à eux.

C'était sans doute les meilleurs de Gor.

La fureur m'envahit soudain, sous l'effet de l'alcool, en constatant que les habitants de Port Kar, malgré leur dépravation, formaient un superbe peuple de marins.

Mais, bientôt, je ris, car j'aurais dû en être fier. Car n'étais-je pas, moi-même, de Port Kar ?

Ne pouvions-nous pas faire ce qui nous plaisait, prendre ce qui nous faisait envie, comme nous avions attaché et réduit en esclavage les filles de renciers qui avaient attiré notre attention ?

Je ris, car j'avais envisagé la chute de Port Kar alors que c'était ma Cité.

Les deux marins ivres se battaient furieusement au fouet à lames. Ils combattaient dans le carré de sable, au milieu des tables. La danseuse vêtue d'un léger boléro et d'une ceinture faite de chaînes et de bijoux, à laquelle étaient suspendues des gouttelettes de métal étincelant, ainsi que les Musiciens, s'étaient éloignés. Les consommateurs pariaient.

Le fouet à lames est une arme délicate, que l'on peut manœuvrer avec élégance et raffinement ; il n'existe, à ma connaissance, qu'à Port Kar.

Au milieu des cris, sous les lanternes de bateau, je vis un morceau de chair jaillir de la joue d'un marin. La danseuse, les yeux brillant de plaisir, les poings serrés, encourageait un des combattants.

Mais les hommes étaient ivres, trébuchaient, et leur agitation désordonnée déplaisait à de nombreux consommateurs, qui trouvaient déplorable un maniement aussi maladroit d'une arme aussi subtile.

Puis, un des deux combattants tomba à quatre pattes, vomissant du sang.

« Tue-le! » hurla la danseuse. « Tue-le! »

Mais l'autre, ivre et ensanglanté, recula en titubant, tourna sur lui-même et tomba, inconscient, ce qui provoqua, dans la salle, un immense éclat de rire.

« Tue-le! » hurla la danseuse au boléro et à la ceinture faite de chaînes et de bijoux, à l'intention de l'homme inconscient. « Tue-le! »

Mais l'autre homme, ensanglanté lui aussi, secouant la tête, avait quitté, à quatre pattes, le carré de sable et, quelques mètres plus loin, s'était effondré entre les tables, aussi inconscient que le premier.

« Tue-le! » hurla la danseuse, s'adressant au premier homme. « Tue-le! »

Puis elle poussa un cri de douleur, rejetant la tête en arrière, au moment où les cinq queues d'un fouet goréen s'abattirent sur son dos.

« Danse, Esclave! » ordonna le propriétaire, son maître.

Terrifiée, elle regagna le carré de sable dans un tintement de chaînes, de bijoux et de gouttelettes métalliques, puis s'y immobilisa, les larmes aux yeux, les genoux fléchis, les bras au-dessus de la tête.

« Jouez! » cria le propriétaire à l'intention des Musiciens. Il fit une nouvelle fois claquer son fouet.

Ils se mirent à jouer et, une fois de plus, la jeune femme se remit à danser.

Je la regardai et regardai, également, les visages assemblés dans cette pièce surpeuplée, bruyante et mal éclairée, pleine d'hommes qui riaient et buvaient. Tous ces visages avaient quelque chose de bestial.

Et moi, tel que j'étais devenu, j'étais assis parmi eux, aux mêmes tables.

Je riais avec eux.

« Du Paga! » criai-je.

Puis je pleurai, car j'avais aimé deux femmes et les avais perdues.

Et, tandis que je regardais, sur le carré de sable d'une taverne de Port Kar, sous des lanternes de bateau, les mouvements du corps d'une esclave, la lumière se reflétant sur ses chaînes, ses rubis et ses gouttelettes métalliques, la colère s'empara lentement de moi.

Puis elle fut entre les tables, balançant son corps luisant et sensuel.

Je me promis de ne plus jamais perdre une femme.

La femme, pensai-je, est, comme on dit, une esclave-née.

Puis elle fut devant ma table.

« Maître, » souffla-t-elle.

Nos regards se rencontrèrent.

Elle portait un collier. J'étais libre. Ses vêtements n'étaient qu'un ornement. Au côté, j'avais une épée d'acier.

Au moment où nos regards se rencontrèrent je compris que, bien que femme, elle aurait aimé, si elle en avait eu le pouvoir, réduire les hommes en esclavage mais, au même moment, elle avait lu, dans mes yeux, que les hommes étaient les plus forts, qu'ils détenaient le pouvoir et que, si quelqu'un devait être réduit en esclavage, ce serait elle.

— « Va-t'en, » dis-je, la libérant de l'emprise de ma volonté.

Elle pivota sur elle-même, furieuse, effrayée, et se dirigea vers une autre table.

Je la suivis des yeux. Voilà, me dis-je, une vraie femme.

Je la regardai bouger, remarquai l'éclat des ornements qu'elle portait, en écoutai le tintement.

Je l'observai, vicieuse, séduisante, souple, désirable, terriblement désirable, possédée.

Elle était aguichante, cette fille à collier, et belle, mais je ris car ces choses n'étaient pas à elle, mais à son maître qui, quelques instants plus tôt, l'avait fouettée, car elle n'était qu'une fille assujettie à la servitude, possédée par un homme, dans tous les sens du terme.

Je ris.

Les hommes de Port Kar, me dis-je, savent comment il faut traiter les femmes.

Les hommes de Port Kar, me dis-je, savent garder les femmes.

Ils en font des esclaves, et seulement des esclaves.

Elles ne valent pas mieux.

J'avais aimé deux femmes et je les avais perdues.

Je me promis de ne jamais en perdre une autre.

Je me levai, vacillant sous l'effet de l'alcool, et renversai la table d'un coup de pied.

Je ne me souviens pas aussi nettement qu'il le faudrait de ce qui arriva pendant cette nuit, mais je n'ai pas tout oublié.

« Je suis de Port Kar! » criai-je.

Je me souviens que j'étais incroyablement ivre, furieux, désespéré et plein de haine.

Je jetai un tarsk d'argent, provenant de ce que nous avions pris sur les péniches des Marchands d'Esclaves, au propriétaire de la taverne qui me tendit, en échange, une énorme bouteille de Paga, de celles que l'on met sur le support, puis je sortis en titubant et suivis l'étroit passage parallèle au canal, me dirigeant vers le logement où se trouvaient mes hommes, Thurnock et Clitus, ainsi que nos esclaves.

Je frappai violemment à la porte.

« Du Paga! » criai-je. « J'apporte du Paga! »

Thurnock retira la barre qui bloquait la porte et ouvrit.

— « Du Paga! » cria-t-il, heureux, en découvrant la grande bouteille.

Midice, stupéfaite, leva la tête, à l'endroit où, à genoux, elle polissait les anneaux de cuir de mon bouclier. Elle portait, au cou, cinq boucles de corde qui symbolisaient sa servitude. Je lui avais donné une courte tunique de soie, plus courte encore que la tunique de rence qu'elle portait lorsqu'elle avait dansé devant moi, tandis que j'étais attaché au poteau, et qui lui avait été enlevée par les chasseurs d'esclaves, après sa capture.

— « Bravo, Capitaine ! » lança Clitus sans quitter l'endroit où, assis, il travaillait sur son filet, renforçant les nœuds un à un. Il sourit en montrant la bouteille. « Un peu de Paga ne me ferait pas de

mal, » reconnut-il. Il avait acheté le filet dans le courant de la matinée, ainsi que le trident, armes traditionnelles des pêcheurs de la côte ouest et des îles situées au large. À genoux près de lui, préparant son fil, cinq boucles de corde autour du cou, se tenait Ula, petite et brune. Elle portait également une courte tunique de soie.

Thura, la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, était à genoux près d'un tas de copeaux de bois. Thurnock, bien que nous fussions à Port Kar, s'était procuré un morceau de bois de Ka-la-na et confectionnait un grand arc. Je savais qu'il s'était également procuré des morceaux de corne de bosk, du cuir, du chanvre et de la soie. Dans deux ou trois jours, à mon avis, il aurait également son arc. Il avait déjà commandé des pointes de flèche à un forgeron ; et, suivant ses instructions, dans l'après-midi, Thura avait abattu une mouette du Vosk afin que les traits qu'il allait fabriquer, soit avec du bois de Ka-la-na, soit avec celui du Tem, soit correctement empennés. Apparemment, elle avait passé la majeure partie de l'après-midi et de la soirée à le regarder fabriquer son arc. À mon arrivée, elle baissa la tête et dit :

« Bonsoir, Capitaine de mon Maître. »

Elle avait, comme les autres, cinq boucles de corde au cou et une courte tunique de soie. Je constatai que Thurnock lui avait mis une fleur dans les cheveux, un talender. Agenouillée, elle le regarda et il lui caressa rudement les cheveux, où des copeaux restèrent accrochés. Avec un sourire, elle baissa la tête.

- « Où est l'Esclave de Cuisine ? » criai-je.
- « Ici, Maître, » dit Telima, d'une voix mauvaise, entrant dans la pièce et tombant à genoux devant moi.

Au cou, elle portait cinq boucles de corde qui faisaient d'elle une esclave.

Elle seule ne portait pas de soie, car elle n'était qu'Esclave de Cuisine. Sa tunique de tissu rep était déjà tachée de graisse, du fait qu'elle faisait la cuisine. Ses cheveux n'étaient pas peignés, ses genoux et son visage étaient couverts de poussière. Son visage était fatigué, taché et rouge en raison de la chaleur dégagée par les feux de la cuisine. Ses mains étaient couvertes d'ampoules, parce qu'elle avait fait le ménage, et brûlées, parce qu'elle avait fait la cuisine, rouges parce qu'elle avait fait la vaisselle. Je tirai un grand plaisir du spectacle de la fière Telima, qui avait été ma Maîtresse, en Esclave de Cuisine.

« Maître? » fit-elle.

- « Prépare un festin, » ordonnai-je, « Esclave! »
- « Oui, Maître, » répondit-elle.
- « Thurnock, » repris-je, « attache les esclaves. »
- « Oui, Capitaine! » rugit-il.

Midice se leva, timidement. Elle mit les mains devant sa bouche.

- « Que vas-tu faire, Maître ? » demanda-t-elle.
- « Nous allons, » criai-je, « vous faire marquer et vous acheter des colliers ! »

Les trois jeunes femmes se regardèrent avec inquiétude.

Déjà, Thurnock les avait attachées l'une à l'autre par le poignet droit.

Avant de sortir, nous débouchâmes la grande bouteille de Paga puis Thurnock, Clitus et moi trinquâmes et vidâmes un gobelet de feu brûlant. Puis nous forçâmes les jeunes femmes, qui s'étranglèrent et suffoquèrent, à vider également un gobelet, qu'elles s'efforcèrent d'ingurgiter de leur mieux. Je me souviens de Midice, debout, vêtue de sa tunique de soie, le poignet attaché, toussant, la bouche pleine de Paga, me regardant avec terreur.

« Ensuite, » criai-je, « nous reviendrons et nous festoierons! »

Nous trinquâmes et bûmes à nouveau. Ensuite, tirant Midice, qui occupait la tête de la chaîne d'esclaves, par l'extrémité libre de la corde, je franchis le seuil en titubant, descendis l'escalier puis, accompagné par les autres, me mis en quête d'un forgeron.

Je ne conserve, de cette nuit, que des souvenirs confus, mais nous finîmes par trouver un forgeron,

fîmes marquer les jeunes femmes et achetâmes des colliers, des colliers à serrure, que nous fîmes convenablement graver. Le collier d'Ula portait : JE SUIS LA PROPRIÉTÉ DE CLITUS ; Thurnock avait fait graver sur le collier de son esclave : THURA, ESCLAVE DE THURNOCK ; j'avais fait graver deux colliers un pour Midice et un pour Telima ; on y lisait simplement : J'APPARTIENS À BOSK.

Je me souviens de Midice, qui venait d'être marquée, me tournant le dos, appuyée contre moi tandis que, debout derrière elle, tout près, tenant le collier, je le lui passai au cou puis, avec fermeté, le verrouillai.

Tandis que nous étions ainsi, je l'embrassai dans le cou.

Elle se tourna vers moi, les yeux pleins de larmes, touchant la bande d'acier brillant.

Elle avait été marquée et elle avait sans doute encore mal à la cuisse, à l'endroit où le fer rouge avait été appliqué. Elle savait alors qu'elle n'était qu'un animal, une esclave, et qu'elle avait, par conséquent, été marquée.

En outre, elle portait au cou le symbole élégant de sa servitude.

Elle avait les yeux pleins de larmes, lorsqu'elle tendit les bras vers moi et je la pris dans mes bras, la soulevai, puis fis demi-tour et l'emportai vers notre logement. Tandis que je marchais, suivi de Thurnock, qui portait Thura, et de Clitus, qui portait Ula, laquelle pleurait dans ses bras, Midice posa la tête sur mon épaule gauche et je sentis ses larmes au travers de ma tunique.

« Il me semble, » dis-je, « Midice, que je t'ai gagnée. »

— « Oui, » dit-elle. « Tu m'as gagnée. Je suis ton esclave. »

Je rejetai la tête en arrière et ris.

Elle s'était moquée de moi, tandis que j'étais attaché au poteau. Mais elle était devenue mon esclave.

Elle pleurait.

Cette nuit-là, les jeunes femmes dans nos bras, nous festoyâmes, vidant de nombreux gobelets de Paga.

Clitus, dès notre retour, était sorti, puis revenu avec quatre Musiciens aux yeux vagues, car ils avaient été arrachés à leurs nattes après la vingtième heure mais, séduits par le tintement de deux tarsks d'argent, prêts à jouer jusqu'à l'aube, si nécessaire. Ils furent bientôt ivres et, bien que cela n'eût pas amélioré leur musique, je constatai avec satisfaction qu'ils n'hésitèrent pas à se joindre aux festivités, à partager notre festin. Clitus avait également apporté deux bouteilles de vin de Ka-la-na, des anguilles, du fromage de verr et un sac d'olives rouges des plantations de Tyros.

Nous applaudîmes son retour.

Telima avait préparé un tarsk rôti, farci de suls et de piments de Tor.

Il y avait beaucoup de pain de Sa-Tarna, jaune, en grosses tranches rondes.

Nous fûmes servis par l'Esclave de Cuisine, Telima. Elle servit du Paga aux hommes et du vin de Ka-la-na aux femmes. Elle rompit le pain, coupa le fromage, prépara les anguilles et découpa le tarsk. Elle se précipita de l'un à l'autre, ayant à peine terminé de servir l'un qu'un autre l'appelait déjà, les Musiciens également. Les jeunes femmes la commandaient également. Elle n'était qu'Esclave de Cuisine et elles lui étaient, par conséquent, supérieures. En outre, je compris que, sur les îles, en raison de sa beauté, de son adresse et de son arrogance, Telima n'était guère populaire, de sorte que les autres n'étaient pas fâchées qu'elle soit devenue leur esclave, au même titre que celle de leurs maîtres.

J'étais assis en tailleur près d'une table basse, engloutissant du Paga, tandis que Midice, que je tenais par les épaules, agenouillée près de moi, m'embrassait.

Une fois, tandis que Telima me servait, je la pris par le poignet. Elle me regarda.

« Comment se fait-il, » demandai-je, « qu'une Esclave de Cuisine possède un bracelet en or ? »

Midice leva la tête et m'embrassa dans le cou.

— « Donne le bracelet à Midice, » fit-elle d'une voix câline.

Les yeux de Telima s'emplirent de larmes.

— « Plus tard, peut-être, » répondis-je à Midice, « si je suis content de toi. »

Elle m'embrassa.

— « Tu seras content de moi, Maître, » affirma-t-elle. Puis elle jeta un regard méprisant à Telima. « Sers-moi du vin, » ajouta-t-elle, « Esclave ! »

Midice m'embrassa de nouveau, longuement, tenant ma tête entre ses mains, tandis que Telima, les yeux pleins de larmes, remplissait son gobelet.

De l'autre côté de la table, Ula, levant timidement les yeux, offrait ses lèvres à Clitus. Il ne les refusa pas, ils s'embrassèrent et se caressèrent. Puis Thurnock prit Thura dans ses bras et posa ses lèvres sur les siennes. Prisonnière de ses bras puissants, elle se débattit, poussa un cri apparemment désespéré puis lui céda et, quelques instants plus tard, ses lèvres cherchèrent avidement les siennes.

- « Maître, » dit Midice, me regardant, les yeux brillants.
- « Te souviens-tu, » fis-je sur le ton de la plaisanterie, « comme tu m'as fait souffrir, il y a quelques jours, alors que j'étais attaché au poteau ? »
  - « Maître ? » dit-elle, soudain intimidée.
  - « As-tu oublié, » insistai-je, « comme tu as dansé devant moi ? »

Elle recula.

— « Je t'en prie, Maître, » souffla-t-elle, terrifiée.

Je me tournai vers les Musiciens.

- « Connaissez-vous, » demandai-je, « la Danse d'Amour de l'Esclave au Collier Neuf ? »
- « Celle de Port Kar? » s'enquit le chef du groupe.
- « Oui, » répondis-je.
- « Naturellement, » fit-il.

Je n'avais pas seulement acheté les marques et les colliers chez le forgeron.

— « Debout ! » tonna Thurnock, s'adressant à Thura et, terrifiée, elle se leva d'un bond, les pieds disparaissant dans une pile de vêtements.

Sur un geste de Clitus, Ula se leva également d'un bond.

Je passai les menottes à Midice, puis lui entravai les chevilles. Je lui arrachai ensuite sa tunique de soie. Elle me regarda avec terreur.

Je la fis lever et m'immobilisai devant elle.

— « Jouez! » ordonnai-je aux Musiciens.

La Danse d'Amour de l'Esclave au Collier Neuf comporte de nombreuses variations, suivant les cités de Gor, mais le thème général est que la jeune femme danse sa joie de savoir qu'elle sera bientôt couchée entre les bras d'un maître puissant.

Les Musiciens se mirent à jouer et, tandis que Clitus et Thurnock frappaient dans leurs mains, Ula et Thura dansèrent devant eux.

« Danse! » ordonnai-je à Midice.

Terrifiée, la jeune femme mince, aux jambes magnifiques, les larmes aux yeux, leva les bras.

Midice dansa donc à nouveau, les chevilles délicieusement réunies et les mains dos à dos au-dessus de la tête, les paumes vers l'extérieur. Mais, cette fois, ses chevilles étaient véritablement entravées et ses poignets véritablement enchaînés ; elle avait les anneaux, reliés par une chaîne, du maître goréen, aux poignets et aux chevilles ; et j'étais convaincu qu'elle ne terminerait pas sa danse en me crachant au visage avant de pivoter sur elle-même et de s'éloigner.

Elle tremblait.

- « Trouve-moi séduisante, » supplia-t-elle.
- « Ne la fais pas souffrir ainsi, » me dit Telima.
- « Toi, retourne à la cuisine, » ordonnai-je, « Esclave! »

Telima tourna les talons et, vêtue de sa tunique de rep tachée, sortit de la pièce, comme je le lui avais ordonné.

La musique se fit plus sauvage.

« Où sont, maintenant, » demandai-je à Midice, « ton insolence et ton mépris ? »

— « Sois bon! » s'écria-t-elle, « sois bon avec Midice. »

La musique devint encore plus sauvage.

Puis Ula, soudain, devant Clitus, arracha la soie qu'elle portait et dansa, les bras tendus vers lui.

Il se leva d'un bond, la prit dans ses bras et l'emporta dans une pièce voisine.

Je ris.

Puis, avec stupéfaction, je vis Thura, bien qu'elle fût fille de Rencier, se dévoiler pareillement devant l'immense Thurnock, bien qu'il ne fût que Paysan, et, avec un grand rire, il la souleva et l'emporta.

« Est-ce que je danse pour ma vie ? » demanda Midice d'une voix pitoyable.

Je tirai ma lame goréenne.

— « Oui, » répondis-je. « Exactement! »

Et elle dansa magnifiquement, toutes les fibres de son corps superbe tendues dans l'espoir de me plaire, ses yeux cherchant continuellement à lire dans les miens le sort que je lui réservais. Enfin, épuisée, elle se laissa tomber à mes pieds et posa la tête sur mes sandales.

— « Trouve-moi séduisante, » supplia-t-elle, « trouve-moi séduisante, mon Maître. »

J'avais eu ma revanche.

Je remis ma lame au fourreau.

— « Allume la lampe d'amour, » dis-je.

Elle me regarda avec reconnaissance mais lut, dans mes yeux, qu'elle n'avait pas encore gagné.

Tremblante, elle frotta maladroitement l'acier contre le silex afin d'enflammer la mousse contenue dans un bol puis, une fois cette opération réalisée, alluma la lampe avec un copeau de bois de Ka-la-na.

Je jetai moi-même les fourrures d'amour dans un coin, près de l'anneau d'esclave.

Les Musiciens, ayant reçu chacun un tarsk d'argent, sortirent discrètement.

Une ahn plus tard, un peu plus d'une ahn avant l'aube, il n'y avait pratiquement plus d'huile dans la lampe d'amour.

Midice était allongée contre moi, dans mes bras. Elle me regarda et murmura :

« Midice s'est-elle bien conduite ? Le Maître est-il satisfait de Midice ? »

— « Oui, » répondis-je avec lassitude, regardant fixement le plafond. « Je suis satisfait de Midice. » Je me sentais vide.

Nous restâmes longtemps silencieux.

Puis elle dit:

- « Tu es très satisfait de Midice, n'est-ce pas ? »
- « Oui, » répondis-je, « je suis très satisfait. »
- « Midice est Première Fille, n'est-ce pas ? »
- « Oui, » répondis-je, « Midice est Première Fille. »

Midice me regarda et murmura:

— « Telima n'est qu'une Esclave de Cuisine. Pourquoi aurait-elle un bracelet en or ? »

Je la dévisageai. Puis je me levai avec lassitude. J'enfilai ma tunique puis regardai Midice qui, couchée, les jambes pliées, ne me quittait pas des yeux. La lueur de la lampe se reflétait sur son collier.

Je bouclai le ceinturon et le baudrier de ma lame goréenne dans son fourreau.

Je gagnai la cuisine.

Telima était assise au pied du mur, les genoux contre la poitrine, la tête baissée. Elle leva la tête et me regarda. C'est à peine si je la voyais, dans la lueur des braises du feu, qui n'était plus qu'un réseau

plat de taches rouges et noires.

Je retirai le bracelet en or qu'elle portait au bras.

Ses yeux s'emplirent de larmes, mais elle ne protesta pas.

Je retirai la corde qu'elle portait au cou et sortis son collier de mon sac.

Je le lui montrai.

Dans la faible lumière, elle lut :

« J'appartiens à Bosk. »

— « J'ignorais que tu savais lire, » dis-je. Midice, Thura et Ula étaient, comme c'est souvent le cas des filles de Renciers, illettrées.

Telima baissa la tête.

Je lui mis le collier.

Elle me regarda.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas porté un collier d'acier, » commenta-t-elle.

Je me demandai comment, pendant son évasion ou bien après, sur les îles, elle avait retiré son premier collier. Je me souvins que Ho-Hak portait toujours le lourd collier des galériens. Les Renciers ne possédaient pas les outils grâce auxquels il aurait été possible de le retirer. Telima, qui était avisée, avait sans doute trouvé et volé la clé de son collier. Le collier de Ho-Hak était rivé autour de son cou.

— « Telima, » dis-je, pensant à Ho-Hak, « pourquoi Ho-Hak était-il tellement ému lorsque nous avons parlé du petit Eechius ? »

Elle ne répondit pas.

« Il le connaissait, naturellement, » dis-je, « puisqu'il habitait l'île. »

- « C'était son père, » dit Telima.
- « Ah, » fis-je.

Je regardai le bracelet en or que j'avais à la main. Je le posai par terre puis, avec les menottes que j'avais retirées à Midice, après la danse, j'attachai Telima à l'anneau d'esclave scellé dans le plancher. Je lui passai une menotte au poignet droit, glissai la chaîne dans l'anneau, puis lui passai l'autre menotte au poignet gauche. Ensuite, je ramassai le bracelet en or et l'examinai.

« Rares, » dis-je, « sont les filles de Renciers qui possèdent un bracelet en or. »

Telima ne répondit pas.

« Repose-toi, » dis-je, « Esclave de Cuisine, car demain, tu auras sans doute beaucoup de travail. »

À la porte de la cuisine, je me tournai à nouveau vers elle. Nous nous regardâmes longtemps, en silence. Puis elle demanda :

— « Le Maître est-il satisfait? »

Je ne répondis pas.

Dans l'autre pièce, je lançai le bracelet en or à Midice qui l'attrapa et se le passa au bras avec un cri de joie, levant le bras, montrant le bracelet.

« Ne m'enchaîne pas, » fit-elle sur un ton enjôleur.

Mais, avec la chaîne dont j'avais libéré ses chevilles, après la danse, je l'attachai. Je fixai un anneau à l'anneau d'esclave près duquel je m'étais servi d'elle et l'autre à sa cheville gauche.

- « Dors, Midice, » dis-je, la couvrant avec les fourrures d'amour.
- « Maître ? » fit-elle.
- « Repose-toi, » dis-je. « Dors. »
- « Es-tu satisfait de moi ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je. « Je suis satisfait. » Puis je lui caressai les cheveux, écartant les mèches qui lui tombaient sur le front. « Maintenant, dors, » répétai-je, « dors, jolie Midice. »

Elle se lova dans les fourrures d'amour.

Je sortis et descendis l'escalier.

Je me retrouvai seul dans le noir. Il restait environ une ahn avant l'aube. Je pris l'étroit chemin qui suivait le canal. Puis, soudain, tombant à quatre pattes, je vomis dans les eaux noires. J'entendis, sous moi, les clapotis provoqués par un des urts géants des canaux. Je vomis à nouveau, puis me redressai et secouai la tête. J'avais bu trop de Paga.

Je sentais la mer, mais je ne l'avais pas encore vue.

Les bâtiments bordant le canal étaient obscurs mais, ici et là, près d'une fenêtre, brûlait une torche. Je regardai les briques, les pierres, scrutai les ombres et les formes qui jouaient sur les murs des constructions de Port Kar.

Les cris aigus de deux urts géants se battant dans l'eau, parmi les ordures, retentirent au loin.

Ma promenade me ramena à la taverne où j'avais commencé la nuit.

J'étais seul et désespéré. J'avais froid. Il n'y avait rien qui vaille la peine, ni à Port Kar, ni sur tous les mondes de tous les soleils.

Je poussai les portes de la taverne.

Les Musiciens et la danseuse étaient partis, probablement depuis longtemps.

Il n'y avait plus beaucoup de clients et ceux qui restaient semblaient incapables de bouger. Quelques-uns étaient couchés entre les tables, la tunique couverte de Paga. D'autres, enveloppés dans leur manteau de marin, étaient appuyés contre les murs. Deux ou trois étaient encore assis, immobiles, à leur table, regardant fixement un gobelet de Paga à moitié vide. Les filles, à l'exception de celles qui servaient encore, derrière les rideaux des alcôves, devaient être enchaînées pour la nuit, probablement dans une pièce attenante à la cuisine. Le propriétaire, lorsque j'entrai, leva la tête ; derrière le comptoir se trouvait une grande bouteille de Paga sur son support.

Je lui donnai un disque de cuivre au tarn et il bascula la bouteille.

J'emportai mon gobelet de Paga à une table derrière laquelle je m'assis en tailleur.

Je ne voulais pas boire. Je voulais seulement être seul. Je ne voulais même pas réfléchir. Je voulais simplement être seul.

Dans une alcôve, une fille pleurait.

Cela m'irrita. Je ne voulais pas être dérangé. Je me pris la tête entre les mains et posai les coudes sur la table.

Je détestais Port Kar et tout ce qui s'y rapportait. Et je me détestais, car j'appartenais à Port Kar. C'est ce que j'avais compris pendant cette nuit. Jamais je ne pourrais oublier cette nuit. Tout ce que contenait Port Kar était pourri et dérisoire. Il n'y avait rien de bon, en son sein.

Le rideau d'une alcôve fut brutalement ouvert. Surbus, Capitaine de Port Kar, apparut sur le seuil conique. Je le regardai avec dégoût, car je le méprisais. Comme il était laid avec sa barbe sauvage, ses yeux rapprochés et son visage sans oreille du côté droit! J'avais également entendu parler de lui. Je savais que c'était un pirate; et je savais que c'était un chasseur d'esclaves, un meurtrier et un voleur; je savais qu'il était cruel, sans honneur, ignoble, réellement de Port Kar, et en le regardant, sa laideur et sa corruption ne m'inspirèrent que du dégoût.

Il portait, dans les bras, une esclave nue et attachée. C'était celle qui m'avait servi, au début de la nuit, avant l'arrivée de Surbus et de ses pirates. Je n'avais guère fait attention à elle. Elle était maigre et pas particulièrement jolie. Elle était blonde et, si mes souvenirs étaient exacts, avait les yeux bleus. Ce n'était pas une esclave de valeur. Je ne l'avais guère regardée. Je me souvins qu'elle m'avait supplié de la protéger et que, naturellement, j'avais refusé.

Surbus jeta la fille sur son épaule et se dirigea vers le comptoir.

- « Je ne suis pas satisfait d'elle, » déclara-t-il.
- « Je m'excuse, Noble Surbus, » répondit le propriétaire, « je vais la faire battre. »
- « Je ne suis pas satisfait d'elle! » cria Surbus.
- « Veux-tu qu'elle soit détruite ? » demanda le patron.

- « Oui, » déclara Surbus, « détruite! »
- « Elle vaut, » dit le patron, « cinq tarsks d'argent. »

De sa bourse, Surbus sortit cinq tarsks d'argent qu'il posa un à un sur le comptoir.

— « Je t'en donnerai six, » dis-je au propriétaire.

Surbus prit un air menaçant.

— « Je l'ai vendue cinq, » déclara le propriétaire, « à ce Noble Capitaine. Ne te mêle pas de cela, Étranger, cet homme est Surbus. »

Surbus rejeta la tête en arrière et rit.

- « Oui, » dit-il, « je suis Surbus! »
- « Je m'appelle Bosk, » répondis-je, « Bosk du Marais. »

Surbus me dévisagea, puis se mit à rire. Il s'éloigna du comptoir, fit glisser la fille de son épaule dans ses bras. Je vis qu'elle était consciente et qu'elle avait les yeux rouges à force de pleurer. Mais elle paraissait engourdie, complètement désespérée.

- « Que vas-tu faire d'elle ? » demandai-je.
- « Je vais la jeter aux urts, » répondit Surbus.
- « Je t'en prie, » gémit la jeune femme, « je t'en prie, Surbus! »
- « Aux urts! » répéta Surbus avec un rire, la regardant d'un air méprisant.

Elle ferma les yeux.

Les urts géants, au pelage soyeux et aux yeux étincelants, qui se nourrissent des ordures que l'on jette dans les canaux, ne dédaignent pas les corps, vivants ou morts, que l'on précipite dans leur domaine.

« Aux urts! » ricana Surbus.

Je dévisageai Surbus le chasseur d'esclaves, le pirate, le voleur, le meurtrier. Il n'y avait absolument rien de bon en lui. Il ne m'inspirait que de la haine et un dégoût innommable, incontrôlable.

— « Non, » fis-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

- « Non, » répétai-je en tirant ma lame de son fourreau.
- « Elle est à moi, » déclara-t-il.
- « Surbus, » intervint le propriétaire, « détruit souvent les filles qui ne l'ont pas satisfait. »

Je les regardai.

- « Elle m'appartient, » dit Surbus.
- « C'est vrai ! » dit précipitamment le patron. « Tu as assisté à la vente. C'est son esclave, il peut en faire ce qu'il veut, il a payé le prix. »
  - « Elle m'appartient, » répéta Surbus. « De quel droit t'interposes-tu ? »
  - « Du droit qu'ont les habitants de Port Kar, » déclarai-je, « de faire ce qui leur plaît. »

Surbus se débarrassa de la jeune femme et, dans un mouvement rapide et précis, dégaina sa lame.

— « Tu es stupide, Étranger, » dit le propriétaire. « Surbus compte parmi les meilleures lames de Port Kar. »

Notre affrontement fut bref.

Puis, avec un cri de haine et d'exaltation, la lame parallèle au sol afin qu'elle ne reste pas coincée entre les côtes de sa cible, je lui passai mon épée à travers le corps. D'un coup de pied, je l'éloignai de ma lame et retirai l'acier sanglant.

Le propriétaire me regardait, les yeux dilatés.

« Qui es-tu? » demanda-t-il.

— « Bosk, » répondis-je, « Bosk du Marais. »

Plusieurs clients, dérangés par le tintement de l'acier, s'étaient éveillés.

La stupéfaction les cloua sur place.

Je fis décrire un demi-cercle à ma lame, prêt à les affronter. Aucun d'eux ne tenta de s'attaquer à moi.

Je déchirai un morceau de la tunique de Surbus et y essuyai ma lame.

Il était couché sur le dos, du sang lui coulait de la bouche, le devant de sa tunique était cramoisi et il respirait avec difficulté.

Je le regardai. J'avais appartenu à la Caste des Guerriers. Je compris qu'il ne vivrait plus très longtemps.

Je n'avais pas le moindre regret. Il n'y avait rien de bon, en lui.

J'allai près de l'esclave et coupai les cordes qui lui entravaient les chevilles et les poignets. Les chaînes qu'elle portait, lorsqu'elle m'avait servi du Paga et quand elle avait demandé ma protection, lui avaient été retirées, probablement dans l'alcôve, après mon départ, afin qu'elle soit en mesure de s'acquitter vis-à-vis de Surbus, Capitaine de Port Kar, des devoirs d'une esclave. Il s'agissait d'entraves à longue chaîne, réservées aux esclaves chargées du service.

Je regardai autour de moi. Le propriétaire se tenait derrière le comptoir. Aucun consommateur ne s'était levé, bien qu'ils appartinssent presque tous à l'équipage de Surbus.

Je me tournai vers lui.

Il me regardait et sa main, faiblement, se leva. Ses yeux exprimaient une intense douleur. Il crachait du sang. Il semblait vouloir parler mais n'en avait plus la force.

Je détournai les yeux.

Je rengainai ma lame.

J'étais heureux que Surbus soit mourant. Il n'y avait rien de bon, en lui.

Je me tournai vers l'esclave. Elle n'était pas belle. Elle était maigre, avait le visage mince et les épaules étroites. Ses yeux bleus étaient pâles. Ses cheveux étaient fins et raides. C'était une pauvre esclave.

Surpris, je la vis s'agenouiller près de Surbus et lui soutenir la tête. Il me regardait. Il tenta une nouvelle fois de parler.

« S'il te plaît, » dit la jeune femme en me regardant elle aussi, sans lâcher la tête du mourant.

Je les fixais sans comprendre. Il n'y avait rien de bon, en lui. Elle était peut-être folle. Ne comprenait-elle pas qu'il l'aurait jetée, attachée, aux urts du canal ?

Il leva la main, plus faiblement encore, la tendant vers moi. Ses yeux exprimaient une douleur indicible. Ses lèvres bougèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

La jeune femme, qui ne m'avait pas quitté des yeux, dit :

« S'il te plaît, je ne suis pas assez forte. »

— « Que veut-il ? » demandai-je avec brusquerie. C'était un pirate, un chasseur d'esclaves, un meurtrier, un voleur. Il n'y avait rien de bon, en lui, absolument rien, et il ne m'inspirait que du dégoût.

— « Il veut voir la mer, » répondit-elle.

Je ne dis rien.

« S'il te plaît, » insista-t-elle, « je ne suis pas assez forte. »

Je me penchai, passai le bas du mourant autour de mon cou, le soulevai et, avec l'aide de la jeune femme, traversai la cuisine de la taverne et gravis l'étroit escalier conduisant sur le toit du bâtiment.

Une fois arrivés, nous nous assîmes près du bord et, soutenant Surbus, attendîmes. Il faisait froid et humide. L'aube était proche.

Puis le jour se leva et, au-dessus des constructions de Port Kar, derrière elles et au-delà du Golfe de Tamber, boueux et peu profond, dans lequel se jette le Vosk, je vis, pour la première fois, Thassa la Luisante, la mer.

La main droite de Surbus glissa sur sa poitrine et me toucha. Il hocha la tête. Son regard ne me parut ni triste ni désespéré. Ses lèvres bougèrent, mais il cracha du sang, toussa, se raidit puis, sa tête ayant

roulé sur le côté, il ne fut plus qu'un poids inerte, dans nos bras.

Nous l'allongeâmes sur le toit.

« Qu'a-t-il dit ? » demandai-je.

La jeune femme me sourit.

— « Merci, » répondit-elle. « Il a dit : « Merci. ». C'est tout. »

Je me levai, péniblement, et regardai la mer, Thassa la Luisante.

- « Elle est très belle, » dis-je.
- « Oui, » fit la jeune femme, « oui. »
- « Les hommes de Port Kar aiment-ils la mer ? » demandai-je.
- « Oui, » répondit-elle, « ils l'aiment. »

Je regardai la fille.

- « Que vas-tu faire, maintenant ? » demandai-je. « Où iras-tu ? »
- « Je ne sais pas, » répondit-elle. Elle baissa la tête. « Je vais m'en aller. »

Je tendis le bras et lui caressai légèrement la joue.

— « Ne t'en va pas, » dis-je. « Viens avec moi. »

Ses yeux étaient pleins de larmes.

- « Merci, » souffla-t-elle.
- « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.
- « Luma, » répondit-elle.

Suivi de Luma, l'esclave, je quittai le toit et descendis l'escalier étroit.

Dans la cuisine, nous rencontrâmes le propriétaire.

— « Surbus est mort, » dis-je. Je savais que le corps serait précipité dans le canal.

Puis je montrai le collier de Luma.

« La clé, » fis-je.

Le propriétaire alla chercher la clé puis ouvrit le collier que la jeune femme portait au cou.

Du bout des doigts, elle toucha son cou qui, peut-être pour la première fois depuis de nombreuses années, était nu.

J'en achèterais un autre, le moment venu, sur lequel je ferais graver mon nom.

Nous sortîmes de la cuisine.

Dans la grande salle de la taverne, nous nous arrêtâmes.

Je repoussai la jeune femme derrière moi.

Debout, armés, entre soixante et quatre-vingts hommes nous attendaient. Il s'agissait de marins de Port Kar. Je reconnus certains d'entre eux. Ils étaient venus avec Surbus, la veille au soir. Ils faisaient partie de ses équipages.

Je dégainai ma lame.

L'un d'eux s'avança, un individu de grande taille, mince, jeune, mais dont le visage portait les marques de Thassa. Il avait les yeux gris et de grosses mains puissantes.

« Je m'appelle Tab, » dit-il. « J'étais le second de Surbus. »

Je ne répondis pas. Je me tenais sur mes gardes.

- « Lui as-tu fait voir la mer ? » demanda Tab.
- « Oui, » répondis-je.
- « Alors, » déclara Tab, « nous sommes tes hommes. »

## LE CONSEIL DES CAPITAINES

JE siégeais au Conseil des Capitaines de Port Kar. C'était la fin de la Première Main Transitoire, celle qui suit En'Kara, celle de l'équinoxe de printemps. L'équinoxe de printemps, à Port Kar comme dans presque toutes les cités goréennes, marque le début de la nouvelle année. Selon la chronologie d'Ar, on était entré dans l'année 10120. Il y avait sept mois goréens que j'étais à Port Kar.

Je siégeais à la place de Surbus et personne n'avait protesté. Ses hommes étaient devenus les miens.

Par conséquent, moi, Tarl Cabot, autrefois Guerrier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin, je siégeais au Conseil des Capitaines, princes marchands et pirates, oligarchie de Port Kar la Perfide, Fléau de Thassa la Luisante.

Ce Conseil, en fait, assurait la stabilité et l'administration de Port Kar.

six alors que, dans le cas des galères de guerre, il est de un à huit.

Il était, théoriquement, sous l'autorité de cinq Ubars qui se refusaient mutuellement toute légitimité : Chung, Eteocles, Nigel, Sullius Maximus et Henrius Sevarius, qui prétendait être le cinquième de sa dynastie.

Les Ubars étaient représentés au Conseil, auquel ils appartenaient du fait qu'ils étaient Capitaines, par cinq trônes vides qui se dressaient devant les demi-cercles de chaises curules où siégeaient les Capitaines. Près de chaque trône vide, se trouvait une chaise où prenait place un Scribe qui participait aux débats du Conseil au nom de son Ubar. Les Ubars ne venaient jamais en personne et se montraient rarement car ils craignaient les assassinats.

Un Scribe, assis derrière une grande table située devant les trônes des Ubars, lisait le compte rendu de la séance précédente.

En général, le Conseil se compose d'environ cent ou cent vingt Capitaines, parfois un peu plus, parfois un peu moins.

Pour être admis au Conseil, il faut posséder au moins cinq vaisseaux. Surbus n'était pas un Capitaine particulièrement important, mais il possédait une flotte de sept vaisseaux qui, naturellement, m'appartenait maintenant. Les cinq vaisseaux, nécessaires à l'admission au Conseil, peuvent être soit des navires ronds, pourvus de grandes cales destinées à la marchandise, soit des navires longs, navires-béliers, navires de guerre. Ces deux types de vaisseaux sont essentiellement propulsés à la rame, mais les navires ronds sont équipés d'un gréement plus lourd et permanent qui leur permet de déployer davantage de toile, du fait qu'ils ont deux mâts. Le navire rond n'est, naturellement, pas rond, mais il est cependant beaucoup plus large, par rapport à sa longueur, le rapport étant, approximativement, de un à

Il faut préciser que les vaisseaux doivent être au moins de classe moyenne. Dans le cas des navires

ronds, cela signifie qu'ils doivent être capables, en unités terrestres, de transporter approximativement entre cent et cent cinquante tonnes dans leurs cales. Pour calculer ce chiffre, je me suis basé sur le Poids, unité de mesure goréenne dépendant de la Pierre, laquelle pèse environ deux kilogrammes terrestres. Un Poids est égal à dix Pierres. Un navire rond de classe moyenne doit être capable de transporter entre cinq mille et sept mille cinq cents Poids goréens. Le Poids et la Pierre, incidemment, sont identiques dans toutes les cités de Gor, conformément à la Loi des Marchands, la seule réglementation commune à toutes les cités. La « Pierre officielle », qui est, en réalité, un cylindre métallique, est déposée près des Sardar. Quatre fois l'an, au cours des quatre foires qui se déroulent chaque année au pied des Sardar, on la sort, afin que les Marchands puissent vérifier le poids de la Pierre qu'ils utilisent. La Pierre de Port Kar, confrontée régulièrement à la Pierre officielle des Sardar, se trouvait dans un bâtiment fortifié du Grand Arsenal, complexe administré par des agents du Conseil des Capitaines.

La classe moyenne, en ce qui concerne les vaisseaux de guerre, n'est pas déterminée par la capacité de transport, mais par la longueur et la largeur de la coque ; le navire long, ou navire de guerre de classe moyenne fait entre quatre-vingts et cent vingt pieds goréens de long et entre dix et quinze pieds goréens de large. Le pied goréen, curieusement, est presque identique au pied terrestre. Il est probable que ces deux unités de mesure ont un lien avec la longueur du pied du mâle adulte. Le pied goréen est, selon moi, un peu plus long que le pied terrestre ; compte tenu du fait qu'il se compose de dix horts de trois centimètres et demi chacun, le pied goréen mesure, en gros, trente-cinq centimètres. Toutefois, il me semble préférable, en règle générale, d'exprimer les dimensions en mètres. Néanmoins, dans ce cas précis, il me semble utile d'exprimer les dimensions des navires en pieds goréens car, dans la transformation, l'harmonie des proportions ne serait pas respectée. Comme dans le cas de la Pierre officielle, il existe, dans les Sardar, une barre métallique qui détermine le Pied du Marchand, ou Pied Goréen, comme je l'ai appelé. Le Pied du Marchand de Port Kar, comme sa Pierre, se trouve au Grand Arsenal, dans le même bâtiment que la Pierre.

Comme les hommes de Surbus s'étaient déclarés miens, j'avais hérité non seulement de ses navires, mais également de sa demeure, de ses placements, de ses trésors, de son matériel et de ses esclaves. Sa demeure était un palais fortifié. Il se dressait à la limite orientale de Port Kar et tournait le dos au Marais ; il s'ouvrait, au moyen d'un énorme portail muni de barreaux, sur les canaux de la ville ; dans la cour, étaient amarrés les sept navires ; lorsqu'il leur fallait gagner Thassa, on ouvrait l'énorme portail et on gagnait la mer, à la rame, par les canaux.

C'était une véritable place forte, protégée d'un côté par les marais et de l'autre par des murailles, le portail et les canaux.

Lorsque j'étais arrivé à Port Kar en compagnie de Clitus, de Thurnock et de nos esclaves, nous nous étions installés à proximité de cette demeure. En réalité, la taverne la plus proche était celle où j'avais rencontré Surbus et croisé le fer avec lui.

Le Scribe, d'une voix monotone, lisait le compte rendu de la séance précédente.

Je regardai, autour de moi, les demi-cercles de chaises curules et les cinq trônes. Bien que le Conseil soit composé de cent à cent vingt Capitaines, il était rare que plus de soixante-dix ou quatre-vingts d'entre eux assistent aux séances, soit en personne, soit par procuration. Nombre d'entre eux étaient en mer et d'autres préféraient occuper leur temps autrement.

Sur une chaise, à une quinzaine de mètres de moi, plus bas et plus proche des trônes des Ubars, était assis un officier que je reconnus. C'était celui qui avait attaqué les îles de rence, celui dont le casque portait deux filets d'or. Je n'avais pas rencontré, à Port Kar, Henrak, qui avait trahi les Renciers. J'ignorais s'il avait ou non péri dans les marais.

Je souris, intérieurement, en regardant la silhouette barbue, austère de l'officier, dont les longs cheveux étaient attachés sur la nuque avec un lacet écarlate.

Il s'appelait Lysias.

Il n'était Capitaine que depuis quatre mois, car il venait d'acheter le cinquième navire indispensable.

Il était assez connu, à Port Kar, du fait qu'il avait perdu, dans les marais, six péniches chargées d'esclaves et la majeure partie de ses hommes. On racontait qu'ils avaient été attaqués par plus de mille Renciers, probablement soutenus par cinq cents mercenaires, guerriers entraînés, et qu'ils avaient bien failli y perdre la vie. J'étais prêt à lui accorder cette partie du récit. Mais, malgré la supériorité numérique incontestable de ses agresseurs, certains riaient dans son dos, car il était parti en grand équipage et devait s'estimer heureux de ne pas avoir perdu la vie, du fait qu'il n'était rentré qu'avec une méchante barque et seulement une poignée d'hommes.

Son casque avait toujours ses deux filets d'or mais il avait, en plus, une crête en poils de sleen, ornement réservé uniquement aux Capitaines.

Son cinquième navire lui avait été offert par l'Ubar Henrius Sevarius qui prétendait être le cinquième de sa dynastie. On disait qu'Henrius Sevarius n'était qu'un enfant et que son Ubarat était administré par son régent, Claudius, originaire de Tyros. On racontait que Lysias était client de la Maison de Sevarius depuis cinq ans, période correspondant à la régence de Claudius, qui avait pris le pouvoir après l'assassinat d'Henrius Sevarius IV.

De nombreux Capitaines, incidemment, étaient clients d'un Ubar ou d'un autre.

En ce qui me concerne, je n'avais pas l'intention de devenir le client d'un des Ubars de Port Kar. Je ne pensais pas avoir besoin de leur puissance et ne souhaitais pas leur offrir mes services.

Je remarquai que Lysias me regardait.

Son visage prit une expression soucieuse.

Peut-être m'avait-il vu, cette nuit-là, parmi les Renciers de l'île, mais il ne parvenait pas à m'identifier formellement car je siégeais au Conseil des Capitaines de Port Kar.

Il détourna les yeux.

Je n'avais vu Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, qu'une fois, au Conseil des Capitaines. C'était, disait-on, un agent des Prêtres-Rois. À l'origine, j'étais venu à Port Kar dans l'intention de prendre contact avec lui mais j'avais, naturellement, décidé de ne pas le faire.

Il ne m'avait jamais vu, bien que moi je l'aie vu, à la Curuléenne d'Ar, un peu moins d'un an auparavant.

Je m'étais bien débrouillé, depuis sept mois que j'étais à Port Kar.

J'en avais terminé avec le service des Prêtres-Rois. D'autres livreraient leurs combats et risqueraient leur vie pour eux. Mes combats m'appartiendraient et je ne prendrais de risques que dans mon propre intérêt.

Pour la première fois de ma vie, j'étais riche.

Je découvris que je ne méprisais ni le pouvoir ni la fortune.

Quoi d'autre pourrait motiver l'homme intelligent, en dehors du corps de ses femmes, de celles dont il décidait de faire ses femmes et qui le distrayaient ?

À cette époque, je n'avais guère de raisons de me respecter mais j'avais appris, à ma manière, à aimer la mer, ce qui n'est pas rare chez les habitants de Port Kar.

Je l'avais vue, pour la première fois, à l'aube, du toit de la taverne, tenant dans mes bras un homme qui se mourait d'un coup d'épée que je lui avais porté.

Je l'avais trouvée belle, à cet instant, et cela ne s'était pas démenti.

Lorsque Tab, jeune homme mince, aux yeux gris, qui avait été le second de Surbus, m'avait demandé ce que je voulais qu'il fasse, je l'avais regardé puis avais répondu :

« Apprends-moi la Mer. »

J'avais hissé mon drapeau sur Port Kar, car la Cité n'a pas de drapeau unique. Il y a les cinq drapeaux des Ubars et chaque Capitaine a le sien. Le mien représentait une tête de bosk noire sur un

fond de lignes verticales vertes et blanches. Les barres vertes symbolisaient le marais et, ainsi, ce drapeau devint celui de Bosk, un Capitaine venu du Marais.

J'avais découvert avec satisfaction que Luma, que j'avais arrachée à Surbus, appartenait à la Caste des Scribes. Elle était originaire de Tor.

Comme elle appartenait à la Caste des Scribes, elle savait, naturellement, lire et écrire.

- « Sais-tu tenir les comptes ? » lui avais-je demandé.
- « Oui, Maître, » avait-elle répondu.

Je l'avais nommée chef comptable de ma Maison.

Tous les soirs, dans ma grande salle, devant le fauteuil du Maître, elle s'agenouillait, avec ses tablettes, et faisait le compte rendu des affaires de la journée, exposant la progression des divers investissements et placements, ajoutant souvent des suggestions et des recommandations concernant la suite des opérations.

Je constatai que cette jeune femme maigre et dépourvue de charme était parfaitement à l'aise dans le domaine des transactions financières complexes d'une grande Maison.

C'était une esclave de grande valeur.

Elle augmenta beaucoup ma fortune.

Je ne lui autorisai, naturellement, qu'un vêtement très simple, mais je permis qu'il soit opaque et du Bleu des Scribes. Il n'avait pas de manches et descendait juste au-dessus du genou. Son collier, toutefois, afin qu'elle ne devienne pas prétentieuse, était en acier. J'y avais fait graver : J'APPARTIENS À BOSK.

Certains hommes libres de la Maison, surtout les Scribes, n'aimaient pas voir une jeune femme occuper un poste aussi important. Par conséquent, j'avais demandé à Luma, lorsqu'elle écouterait leurs rapports ou leur donnerait ses instructions, de s'agenouiller devant eux, humblement, comme doit le faire une esclave. Cela satisfît certains d'entre eux, mais d'autres ne renoncèrent pas à leur réprobation. Tous, à mon avis, craignaient que son style habile et son esprit vif ne découvrent de légères erreurs dans leurs colonnes de chiffres et leurs livres de comptes et, en fait, il semblait bien qu'il y en eût. Je crois qu'ils la craignaient en raison de la perfection de son travail et parce que le Capitaine, Bosk du Marais, la soutenait de toute son autorité.

Midice possédait une centaine de Soieries de Plaisir, des bagues et des perles qu'elle pouvait porter par-dessus son collier incrusté de pierreries.

J'avais découvert que la jeune femme mince et brune, aux jambes magnifiques, était une excellente esclave.

Un jour, je l'avais surprise à regarder Tab et je l'avais battue. Je n'avais pas tué mon second. J'avais trop besoin de lui.

Thurnock et Clitus semblaient satisfaits de Thura et d'Ula, qui portaient des soies coûteuses et des colliers eux aussi incrustés de pierreries. Ils avaient eu raison de devenir mes hommes. Cette décision leur avait permis de beaucoup progresser.

En ce qui concernait Telima, je la laissai à la cuisine, avec les autres Esclaves de Cuisine, et je demandai au Maître de Cuisine de lui confier les tâches les plus simples et les plus désagréables ; je lui demandai également de la faire travailler dur. Toutefois, je spécifiai qu'elle devrait être affectée chaque soir à ma table et me servir ma nourriture, afin que j'aie chaque soir le plaisir de constater que mon ancienne Maîtresse, fatiguée par les tâches de la journée, sale et décoiffée, vêtue d'une tunique de tissu de Rep courte, misérable et tachée, me servait comme une Esclave de Cuisine quelconque. Après le repas, elle se rendait à mon appartement où, à quatre pattes, avec une brosse et un seau, elle nettoyait jusqu'au moment où l'Esclave au Fouet, chargé de la surveiller, était satisfait. Puis elle retournait à la cuisine et faisait le travail laissé à son intention, après quoi, on l'enchaînait pour la nuit.

En général, le soir, je dînais avec Thurnock et Clitus, accompagnés de leurs esclaves, et Midice.

Parfois, Tab se joignait à nous.

peaux mouillées.

Les Capitaines, ordinairement, ne mangent pas avec leurs hommes.

Je m'intéressai à nouveau au déroulement du Conseil des Capitaines de Port Kar.

Un marin, prétendument échappé de Cos, parlait de la préparation d'une immense flotte destinée à attaquer Port Kar, flotte qui serait augmentée des forces de Tyros.

Ce récit n'était guère intéressant. Cos et Tyros, lorsqu'elles ne s'affrontaient pas, menaçaient toujours de réunir leurs forces dans l'intention de détruire Port Kar. C'était une rumeur persistante, habituelle et banale. Mais, depuis plus de cent ans, les flottes unies de Cos et de Tyros ne s'étaient pas attaquées à Port Kar et, lors de leur dernière tentative, elles avaient été éparpillées et chassées par la tempête. Comme je l'ai mentionné, la guerre opposant Cos et Tyros à Port Kar se limitait, depuis de nombreuses années, à des engagements de faible envergure qui n'impliquaient jamais plus d'une dizaine de galères, d'un côté comme de l'autre. Toutes les parties étaient apparemment parvenues à une sorte d'accord, accord qui avait presque reçu la sanction de la tradition et aux termes duquel elles étaient presque perpétuellement en guerre sans jamais s'engager dans des opérations d'envergure. Le risque d'engager une flotte était manifestement considéré, par tous, comme trop important. En outre, les raids, entrecoupés de contrebande et de commerce, profitaient apparemment à tout le monde. À Cos et à Tyros aussi, couraient certainement des bruits concernant la préparation d'une flotte destinée à les attaquer. Le marin, dépité, fut congédié par un vote du Conseil.

Puis nous en vînmes à des sujets plus importants : le besoin de nouveaux docks couverts dans l'arsenal, dans lesquels il serait possible de radouber des galères supplémentaires, destinées à la flotte du grain car, sans cela, jamais il ne serait possible de préparer les cent navires qui devraient prendre la route du Nord avant la Sixième Main Transitoire.

Il est peut-être utile de préciser, brièvement, la puissance de Port Kar, tout en faisant remarquer que les forces de Cos et de Tyros, les deux autres Ubarats importants de la Thassa connue, sont tout à fait comparables.

Les chiffres suivants s'appliquent aux navires des classes moyenne et supérieure.

Les cinq Ubars de Port Kar, Chung, Eteocles, Nigel, Sullius Maximus et Henrius Sevarius, contrôlent, entre eux, environ quatre cents navires. Les cent vingt Capitaines du Conseil des Capitaines de Port Kar possèdent environ mille navires qui leur sont personnellement attachés. En outre, ils contrôlent mille navires supplémentaires, en tant qu'administrateurs, par l'entremise du Conseil, notamment la flotte du grain, la flotte de l'huile, la flotte des esclaves et d'autres, ainsi que de nombreux vaisseaux de patrouille, d'escorte et de guerre, environ six cents et que l'on désigne communément comme appartenant à l'Arsenal. À ces navires, viennent s'ajouter environ deux mille cinq cents unités appartenant aux mille cinq cents ou mille six cents capitaines mineurs de la Cité, lesquels ne sont pas assez riches pour siéger au Conseil des Capitaines. Le total des chiffres que j'ai mentionnés se monte à environ cinq mille cinq cents vaisseaux, sous toute réserve du fait que les chiffres cités ci-dessus sont eux-mêmes des approximations. Comme je l'ai mentionné plus haut, les flottes de Cos et de Tyros sont, individuellement, à peu près comparables. Toutefois, il est vrai que tous ces vaisseaux ne sont pas des navires de guerre. Selon moi, il y a environ deux mille navires longs, les navires-béliers, les navires de guerre, appelés aussi navires-tarns. Toutefois, bien qu'ils n'aient pas d'éperon et qu'ils soient beaucoup plus lents et moins maniables que les navires longs, les navires ronds peuvent jouer un rôle dans une bataille navale car on peut installer, sur leur pont ainsi que sur leurs châteaux avant et arrière, des balistes, des catapultes et des onagres à chaînes, sans parler des archers, l'ensemble pouvant produire un tir de barrage extrêmement décourageant et meurtrier, principalement composé de javelots, de poix bouillante, de grosses pierres et de carreaux d'arbalète. Incidemment, le vaisseau qui va à la bataille baisse toujours son mât et range la voile dans la cale. On recouvre souvent les bordés et les ponts de

On vota la mise en route de douze nouveaux docks couverts dans l'enceinte de l'arsenal, afin que le programme de réparation de la flotte du grain puisse être mené à bien dans les délais. Le vote fut unanime.

Le sujet de discussion suivant fut le règlement d'une querelle opposant les fabricants de voiles aux fabricants de cordes de l'arsenal concernant la Procession de la Mer, fête annuelle qui a lieu le premier jour de En'Kara, le nouvel an goréen. Il y avait eu une émeute, cette année-là, les deux confréries revendiquant le droit de marcher en tête. Il fut décidé qu'elles marcheraient de front. Je souris intérieurement. Je me dis qu'il y aurait certainement une nouvelle émeute l'année suivante.

Les rumeurs rapportées par le marin, concernant les préparatifs de guerre de Cos et de Tyros, me vinrent une nouvelle fois à l'esprit, mais je les chassai.

La question suivante concernait la demande présentée par les fabricants de poulies, qui désiraient toucher le même salaire horaire que les fabricants de rames. Je votai en faveur de cette mesure, mais elle ne fut pas adoptée.

Près de moi, un Capitaine ironisa:

« Donne aux fabricants de poulies le même salaire qu'aux fabricants de rames, et les scieurs voudront être payés comme des Charpentiers, et les Charpentiers comme des Architectes. »

Incidemment, tous les ouvriers qualifiés de l'arsenal sont des hommes libres. Les habitants de Port Kar autorisent les esclaves à construire leurs immeubles, mais ils ne leur permettent pas de construire leurs bateaux. Le salaire d'un fabricant de voiles, par exemple, est de quatre disques de cuivre au tarn par jour, celui d'un Architecte naval, engagé par le Conseil des Capitaines, peut aller jusqu'à un disque d'or au tarn par jour. La journée de travail dure en moyenne dix ahns, soit environ douze heures terrestre. Toutefois, à l'arsenal, la journée de travail d'un homme libre est rarement surchargée. Les Goréens libres n'aiment pas se dépêcher. En général, on s'arrête deux ahns pour déjeuner et une ahn avant la fin de la journée afin de boire un peu de Paga et de discuter. Il y a parfois des licenciements, mais rarement car le travail est abondant. Les organisations, comme celle des fabricants de voiles, qui sont presque des corporations, mais pas des castes, perçoivent des cotisations, lesquelles servent à plusieurs usages, tels que l'aide aux blessés ou à leur famille, les prêts, le paiement des membres au chômage et des pensions. Ces organisations ont, parfois, joué le rôle de syndicats. Je présumais que les fabricants de voiles, en menaçant de déserter l'arsenal, finiraient par obtenir l'augmentation de salaire qu'ils réclamaient. La répression brutale des organisations n'a jamais été dans les habitudes de l'Arsenal. Le Conseil des Capitaines respecte ceux qui construisent et équipent les navires. En outre, les salaires sont tellement bas que l'organisation peut rarement se permettre une grève ; en général, l'Arsenal peut faire preuve de patience et décider de construire un navire dans un mois plutôt qu'immédiatement, alors qu'on ne peut guère décider de ne manger que dans un mois, ou bien de ne pas manger pendant un mois. Mais, surtout, les ouvriers de l'arsenal sont satisfaits d'y travailler et ne sont pas heureux lorsqu'ils ne travaillent pas. Bien qu'il leur arrive de menacer de quitter l'arsenal, rares sont ceux qui seraient prêts à passer à l'acte. Construire de magnifiques navires est, pour eux, un véritable plaisir.

Enfin, il n'est pas inutile de mentionner que la société goréenne, dans l'ensemble, est, dans une large mesure, prisonnière de la tradition et que la sagesse des ancêtres est rarement remise en question ; dans de telles sociétés, les individus ont, en général, un statut qui les satisfait et une place où ils se sentent à l'aise ; par conséquent, ils sont moins exposés aux confusions sociales inhérentes aux sociétés qui encouragent la mobilité et ont remplacé le prestige et la considération liés à la tradition par des valeurs matérielles. Une société dans laquelle tout le monde est censé gagner et se trouve placé dans des conditions où la majorité ne peut qu'échouer paraîtrait incompréhensible, irrationnelle à la majorité des Goréens. Je suppose que cela paraîtra étrange, mais les ouvriers de l'arsenal, aussi longtemps qu'ils gagnent assez pour vivre correctement, s'intéressent davantage à leur travail, à l'exercice de leur métier,

qu'à l'amélioration continuelle de leur statut économique. Cela ne signifie pas qu'ils refuseraient de devenir riches ; cela montre seulement, en fait, qu'il ne leur est jamais venu à l'idée, et c'est le cas de la majorité des Goréens, de faire de la recherche de la fortune leur unique raison de vivre ; comme ils sont ignorants, semble-t-il, ils s'intéressent davantage, comme la plupart des Goréens, à d'autres choses telles que, comme je l'ai fait remarquer plus haut, la réalisation de magnifiques navires. Je ne prends pas parti, je me contente de rapporter les faits tels qu'ils sont. Je dois ajouter, naturellement, que ces faiblesses, ou ces vertus, des ouvriers de l'arsenal sont, traditionnellement, vues d'un bon œil par le Conseil des Capitaines ; sans elles, l'Arsenal ne pourrait être aussi efficace et économique qu'il l'est. Encore une fois, je ne prends pas parti, je rapporte les faits tels qu'ils sont. En réalité, je n'ai pas d'opinion très définie.

Pourquoi, me demandai-je, Cos et Tyros envisageraient-elles de lancer leurs flottes contre Port Kar ? Qu'y avait-il de changé ? Mais je me souvins alors qu'il n'y avait rien de changé. Ce n'était qu'une rumeur, une de celles qui couraient, apparemment, au moins une fois l'an à Port Kar. Il était probable que des rumeurs comparables étaient également soumises à l'examen des Conseils de Cos et de Tyros. Je me souvins que le rapport du marin avait été rejeté.

Puis Tersites, Architecte naval fou et à demi aveugle, un rouleau de plans et de calculs à la main, insista pour se présenter devant le Conseil.

Sur un ordre du Scribe assis derrière la longue table située devant les trônes des Ubars, deux hommes firent sortir Tersites de force.

Au cours d'une réunion précédente, on lui avait permis de présenter ses plans au Conseil, mais ils étaient tellement fantastiques que personne ne les avait pris au sérieux. Il avait osé proposer de redessiner le navire-tarn standard. Il voulait allonger la quille, ajouter un mât de misaine, installer de grandes rames manœuvrées par plusieurs hommes, alors qu'il y avait en général un homme par rame ; il voulait également placer l'éperon au-dessus de la ligne de flottaison.

J'aurais été curieux d'entendre les arguments avancés par Tersites à l'appui de ces recommandations mais, lorsqu'il était devenu évident que ses propositions étaient terriblement révolutionnaires et, je présume, absurdes, il avait été contraint, sous les huées, de quitter la salle du Conseil.

Je me souvins que les membres hurlaient :

« Les rameurs ne pourraient pas rester assis pour manœuvrer une telle rame. Veux-tu qu'ils rament debout ? »

- « Une telle rame serait trop grosse pour qu'un homme puisse la tenir. »
- « Deux mâts et leurs voiles ne pourraient pas être retirés rapidement, avant la bataille. »
- « Le navire sera moins rapide, si l'on allonge la quille. »
- « Si plusieurs hommes manœuvrent la même rame, certains d'entre eux ne travailleront pas. »
- « À quoi sert un éperon s'il n'est pas sous la ligne de flottaison ? »

On avait permis, ce jour-là, à Tersites d'exposer ses idées au Conseil parce que, bien qu'on le crût fou, il avait été un Architecte habile. En réalité, les galères de Port Kar, celles de la classe moyenne et de la classe supérieure, étaient équipées de lames latérales, qui étaient l'invention de Tersites. Il s'agit d'énormes quartiers de lune, en acier, fixés, devant les rames, à la coque du navire. Une stratégie très répandue, indépendamment de l'éperonnage, est la destruction des rames ; le navire, qui a soudainement rentré ses rames, passe le long de la coque de l'autre, dont les rames sont toujours sorties, les coupant et les brisant. La galère touchée est comme un oiseau aux ailes cassées et à la merci de l'éperon de l'autre navire qui revient, dans la musique des flûtes et le martèlement des tambours, puis éperonne au milieu de la coque. On a remarqué que les récentes galères de Cos et de Tyros, ainsi que celles d'autres puissances maritimes, sont également équipées de lames latérales.

On peut ajouter qu'il avait également, bien qu'il n'en eût pas parlé lors de son intervention devant les membres du Conseil, proposé de remplacer les deux gouvernails latéraux des navires-tarns par un

gouvernail unique fixé à la poupe des bâtiments, et qu'il s'était fait le champion de la voile carrée, de préférence à la belle voile latine des vaisseaux qui sillonnent Thassa. Peut-être cette dernière proposition était-elle celle qui avait le plus déplu aux Capitaines de Port Kar. La voile latine, triangulaire, sur sa vergue inclinée, est incroyablement belle.

Cinq ans plus tôt, Tersites avait été chassé de l'Arsenal. Il avait présenté ses idées à Cos et à Tyros mais, là aussi, il avait été reçu par des sarcasmes. Il était revenu à Port Kar sans un sou et sans espoir de réintégrer l'Arsenal. On disait qu'il se nourrissait des détritus des canaux. Il dépensait dans les tavernes la petite pension que lui versaient les Architectes navals, auxquels il avait appartenu. Je chassai Tersites de mon esprit.

Depuis mon arrivée à Port Kar, j'avais fait cinq voyages. Quatre d'entre eux étaient de nature commerciale. Aucune querelle ne m'opposait aux autres Capitaines. Comme le bosk, je ne cherchais pas les ennuis mais, également comme le bosk, je ne me dérobais pas lorsqu'ils se présentaient. Mes quatre voyages commerciaux avaient eu pour but les îles franches, ou Iles Libres, de Thassa, ports libres administrés par les Marchands. Il y avait plusieurs îles de ce type. Trois d'entre elles, que je touchai souvent, au cours de mes voyages, s'appelaient Teletus, Tabor, qui portait le nom du tambour parce qu'elle lui ressemblait, au sud, et Scagnar, au nord, parmi les îles septentrionales. Il y avait également Farnacium, Hulneth et Asperiche. Au sud, je ne suis pas allé à Anango ou à Ianda et, au Nord, je n'ai jamais vu Hunjer ou Skjern, à l'ouest de Torvaldsland. Ces îles, ainsi que les quelques ports libres de la côte, au nord et au sud de l'équateur goréen, tels que Lydius, Helmutsport, Schendi et Bazi favorisent le commerce entre Cos, Tyros et le continent, ainsi que ses villes : Ko-ro-ba, Thentis, Tor, Ar, Thuria et beaucoup d'autres.

Pendant ces voyages, je transportai des cargaisons variées. Toutefois, pendant cette période, je n'achetai pas de cargaison de valeur. Par conséquent, je ne transportai pas, au cours de ces premiers voyages, de grandes quantités de métaux précieux ou de bijoux ; je ne transportai ni tapis, ni médicaments, ni soieries, ni onguents, ni parfums, ni esclaves de valeur, ni épices, ni boîtes de sels de table colorés. Au cours de ces premiers voyages, je me contentai d'outils, de pierres, de poissons et de fruits séchés, de rouleaux de tissu de Rep, de bois de Tem, de Tur et de Ka-la-na, de cornes et de peaux. Toutefois, il m'arriva de transporter une cargaison d'esclaves enchaînés ainsi qu'une cale pleine de fourrures de sleens marins des mers septentrionales. Cette dernière cargaison fut la plus précieuse qu'il me fut donné de transporter au cours de ces premiers voyages. Je réalisai un bénéfice considérable sur la vente de ces cargaisons. Par deux fois, nous avions été repérés par les pirates de Tyros, dans leurs navires verts qui se confondaient avec la mer, mais ils n'avaient pas décidé de nous attaquer. Nous en conclûmes que, ayant vu à quel point nous étions bas sur l'eau, ils avaient supposé que notre cargaison était sans valeur et s'en étaient allés, espérant sans doute trouver mieux. Il est inutile de prendre des risques, à moins d'être complètement désespéré, pour une cargaison de grumes ou de pierres.

L'essentiel de mes hommes se composait de pirates et de coupe-jarrets. Manifestement, nombre d'entre eux n'avaient pas l'intention de se lancer dans le commerce honnête. Ils préféraient, de loin, attendre en mer les galères chargées d'esclaves de Tyros ou bien les navires pleins de trésors de Cos. Mais je tuai, en une douzaine de coups, deux d'entre eux, qui voulaient devenir capitaines à ma place et les autres, ayant réfléchi, décidèrent de confiner leur mécontentement à leurs beuveries et à leurs réunions. Tous ceux qui ne souhaitaient plus travailler pour moi reçurent l'autorisation de partir. Je demandai à Luma de les licencier en leur octroyant une demi-Pierre d'or. Bizarrement, rares furent ceux qui quittèrent mes navires. Je crois qu'ils n'avaient pas envie d'abandonner la piraterie, toutefois je suis persuadé qu'ils étaient fiers de servir un homme dont on disait, après l'incident de la taverne, qu'il était une des plus fines lames de Port Kar.

<sup>«</sup> Quand voguerons-nous contre les vaisseaux de Cos et de Tyros ? » me demanda Tab.

<sup>— «</sup> Cos et Tyros, » répondis-je, « ne nous ont rien fait. »

- « Cela ne durera pas, » affirma-t-il.
- « Alors, » dis-je, « nous voguerons contre eux. »

À terre, mes équipages étaient bruyants et tapageurs mais, sur les navires, aussi étrange que cela puisse paraître, les hommes étaient sérieux et disciplinés.

Je m'efforçai d'être juste avec eux.

À terre, je ne les voyais pas beaucoup, car je préférais me tenir à l'écart.

Mais, naturellement, je les payais bien et, dans l'enceinte de ma demeure, connaissant les hommes, je veillais à leur procurer quelques-unes des plus belles esclaves de Port Kar.

J'avais acheté, quarante pièces d'or, la jeune danseuse de la taverne. Je l'avais baptisée Sandra, comme une jeune femme que j'ai connue sur Terre. Je lui avais mis mon collier et, après m'être servi d'elle, l'avais donnée à mes hommes afin qu'elle satisfasse leurs sens.

Mon cinquième voyage fut le plus passionnant car il se déroula sur une galère légère et rapide.

J'avais voulu voir Cos et Tyros.

Les deux îles se trouvaient à quatre cents pasangs à l'ouest de Port Kar, Tyros étant située une centaine de pasangs au sud de Cos. Tyros est une île accidentée et montagneuse. Elle doit sa célébrité à ses cavernes de varts et, en fait, sur cette île, le vart dressé, créature ressemblant à une chauve-souris, de la taille d'un chien, est une arme. Cos est également une île montagneuse, plus montagneuse même que Tyros mais comporte, à l'ouest, des plaines côtières. Cos a de nombreuses terrasses sur lesquelles on cultive la vigne Ta. Une nuit, non loin de ses rivages, j'entendis le chant d'amour du poisson volant cosien, minuscule et magnifique. C'est un petit poisson très délicat ; il a, sur l'épine dorsale, trois ou quatre petits dards empoisonnés. On dit que c'est un poisson volant parce qu'il est capable, grâce à ses nageoires pectorales, de bondir hors de l'eau, sur de courtes distances, en général lorsqu'il fuit le petit tharlarion de mer, lequel est insensible au venin des dards. On l'appelle également : le poisson chanteur, parce que, à la saison des amours, le mâle et la femelle sortent la tête de l'eau pour émettre une sorte de sifflement. Leur foie est considéré comme un mets délicat. Je me souvins que j'en avais mangé, sans y prêter attention, pendant un banquet, à Thuria, chez un nommé Saphrar, qui avait appartenu à la Caste des Marchands. Saphrar était un parfumeur originaire de Tyros mais, ayant été exilé pour vol, il avait gagné Port Kar puis, de là, Thuria.

Appuyé à la lisse de la galère, j'avais écouté, sous le clair de lune, les sifflements des petits poissons amoureux.

Ils semblaient minuscules et innocents.

« Les lunes sont pleines, » avait dit Tab.

— « Oui, » avais-je répondu. « Levez les ancres! »

En silence, les rames touchant à peine l'eau, nous nous étions éloignés de Cos, qui disparut dans le clair de lune.

Pendant que je faisais mes cinq voyages, mes six autres navires étaient engagés dans des opérations commerciales semblables à celles que je réalisais. Je regagnais rarement Port Kar sans que Luma m'apprenne que ma fortune avait encore augmenté pendant mon absence. Je n'avais fait, à cette époque, que les cinq voyages dont j'ai parlé. Pendant les deux mois précédents, je n'avais guère quitté ma demeure, me consacrant aux affaires, à la direction et à l'organisation des voyages des autres. Toutefois, je savais que je voguerais à nouveau sur Thassa. On dit qu'il est impossible de l'oublier.

J'avais un peu bousculé les pratiques en usage à Port Kar. Sur les quatre navires ronds que je possédais, les rameurs étaient des hommes libres et non des esclaves. Incidemment, le navire de guerre, le navire long, n'a jamais été, à ma connaissance, que ce soit à Port Kar, à Cos, à Tyros ou ailleurs, propulsé par des esclaves ; le maniement des rames des navires de guerre goréens est toujours confié à des hommes libres. J'affranchis les galériens qui en valaient la peine et beaucoup d'entre eux voulurent rester sur mes navires et devenir mes hommes. Ceux que je ne souhaitais pas, pour une raison ou une

autre, affranchir, je les vendis à d'autres Capitaines ou bien les échangeai contre des galériens dignes d'être affranchis, lesquels acceptèrent de travailler pour moi, une fois affranchis. Les places vides de mes bancs furent facilement comblées. J'achetais un homme fort sur le quai du Marché aux Esclaves puis, sans faire de phrases, l'affranchissais. Presque toujours, l'homme me suivait jusqu'à ma demeure et me demandait de l'engager. Non seulement ces hommes manœuvraient les rames avec une plus grande efficacité, mais je me rendis compte que, si l'occasion leur en était donnée, ils étaient prêts à apprendre le maniement des armes ; par conséquent, j'engageai des Maîtres d'Armes. C'est ainsi que les navires ronds de Bosk, le Capitaine venu du Marais, avec leurs équipages d'hommes libres, devinrent des navires dangereux et respectés. Les Marchands de Port Kar me demandèrent de transporter leurs marchandises. Je préférais, toutefois, acheter et vendre mes propres cargaisons. D'autres Capitaines essayèrent également de mettre des équipages d'hommes libres sur quelques-uns de leurs navires.

Je reportai une nouvelle fois mon attention sur les débats du Conseil des Capitaines.

On discutait une motion concernant l'obtention de nouvelles coupes, dans les forêts du Nord, afin de procurer du bois supplémentaire à l'Arsenal. Port Kar possédait déjà plusieurs coupes dans les forêts du Nord. L'ouverture d'une nouvelle coupe donne lieu à une cérémonie, avec proclamation et sonneries de trompettes. Ces coupes sont délimitées par des bornes et entourées de fossés destinés à empêcher le bétail et les rouliers non autorisés d'entrer. Des gardiens surveillent les arbres, empêchant les coupes illégales ainsi que l'entrée des troupeaux et, chaque année, des inspecteurs comptabilisent et examinent les arbres. Les gardiens, incidemment, sont également responsables de l'exploitation et de l'amélioration de la forêt. Ils s'occupent de l'éclaircissage, de l'émondage et de l'entretien du fossé. Ils sont également chargés de plier et de façonner un certain nombre de jeunes arbres afin qu'ils poussent suivant une forme déterminée, et qui servent en général à l'armature des navires, ainsi qu'à la proue et à la poupe. Les arbres situés à l'extérieur de la coupe et appartenant à Port Kar portent le sceau de l'Arsenal. L'emplacement de ces arbres est noté dans un livre laissé à la disposition du Conseil des Capitaines. Les coupes sont, en général, situées au bord des rivières afin de faciliter le transport des troncs jusqu'à la mer. On achète également des arbres aux Peuples de la Forêt, qui les abattent en hiver, lorsqu'il est possible de les transporter jusqu'à la mer sur des traîneaux. S'il neige peu, le prix du bois a tendance à monter. Port Kar, incidemment, dépend du bois venu du Nord. L'armature des galères, les poutres, les champs, les montants et la coque elle-même sont en Tur ; on utilise le Ka-la-na pour les cabestans et les têtes de mâts, le Tem pour les gouvernails et les rames, et les arbres à aiguilles, les conifères, pour les mâts, les espars, les cabines et les ponts.

La motion concernant la nouvelle coupe fut adoptée. Je m'abstins de voter car je n'étais pas convaincu de la nécessité de cette nouvelle coupe. Je présumais qu'elle l'était, mais je n'en étais pas sûr ; par conséquent, je m'abstins.

Mais, pourquoi Cos et Tyros attaqueraient-elles Port Kar ? Mais ce n'était qu'une rumeur, me répétai-je avec force, qu'une rumeur sans fondement. J'étais furieux. Une nouvelle fois, je me contraignis à chasser cette pensée.

J'avais alors les moyens d'acheter deux nouveaux navires. Ce serait deux gros navires ronds aux cales profondes et à grandes voiles. J'avais déjà, dans une large mesure, recruté les équipages. Je projetais de les envoyer à Ianda et à Torvaldsland. Ils seraient escortés par une galère de classe moyenne. Ils me procureraient, j'en étais convaincu, de nouvelles richesses.

Je pris le mot que me tendit le jeune garçon qui s'immobilisa soudain près de ma chaise. Il avait les cheveux longs et portait une tunique de soie rouge et jaune. Je le connaissais car c'était un des pages du Conseil.

Le mot, plié, était fermé par un disque de cire fondue. La cire ne portait aucun sceau.

J'ouvris la missive.

Le message était simple. On y lisait, en lettres d'imprimerie : JE DÉSIRE TE PARLER. Il était signé,

également en lettres d'imprimerie : SAMOS.

Je froissai le morceau de papier.

- « Qui t'a donné ce message ? » demandai-je au jeune garçon.
- « Un homme, » répondit-il, « que je ne connais pas. »

Je vis Lysias, avec son casque aux deux filets d'or, surmonté de sa crête de Capitaine, en poils de sleen, posé sur le bras de sa chaise curule. Il me regardait avec curiosité.

J'ignorais si le message provenait effectivement de Samos.

Si c'était le cas, il savait probablement que Tarl Cabot était à Port Kar. Mais, comment l'avait-il appris ? Et comment avait-il compris que Bosk, combattant et marchand, était l'homme qui avait été un Guerrier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin.

Il voulait probablement me voir, afin de me demander de me remettre au service des Prêtres-Rois.

Mais je ne servais plus les Prêtres-Rois. Je ne servais plus que moi-même.

J'étais furieux.

J'ignorerais le message.

Au même moment, un homme entra précipitamment dans la Salle du Conseil des Capitaines.

Ses yeux exprimaient le désarroi.

C'était Henrak, le Rencier à l'écharpe blanche, qui avait trahi les siens.

« L'arsenal! » cria-t-il. « L'arsenal brûle! »

## LA CRÊTE EN POILS DE SLEEN

Les Capitaines se levèrent d'un bond, en poussant des cris. Des chaises furent renversées et dévalèrent les gradins de la Salle du Conseil. Le Scribe assis derrière la grande table située devant les trônes des Ubars se leva et se mit à crier. Des feuilles de papier se répandirent sur le sol. Les hommes se précipitèrent vers l'immense double-porte donnant sur le hall qui conduisait à la place pavée située devant la Salle du Conseil. Les pages vêtus de soie rouge et blanche couraient de-ci, de-là. L'encre s'était renversée sur la grande table.

Puis je vis que Lysias, dont le casque était orné d'une crête en poils de sleen, n'avait pas quitté sa chaise.

Puis, je constatai que le Scribe qui se tenait normalement près du bras droit du trône inoccupé d'Henrius Sevarius, le cinquième, avait disparu.

Dehors, au loin, au-delà de la grande porte, qui avait été ouverte, retentissaient des cris de panique et

le fracas des armes.

Puis je vis Lysias, dont les cheveux étaient attachés sur la nuque par un lacet écarlate, se lever.

Il mit son casque.

Il dégaina son arme.

Mon acier jaillit également de son fourreau.

Mais Lysias, l'arme pointée, recula puis fit demi-tour, se mit à courir et sortit de la Salle du Conseil par une porte latérale.

Je regardai autour de moi.

Un petit incendie s'était déclaré dans un coin, une lampe ayant été renversée au moment où tout le monde s'était précipité vers la porte.

Il y avait des chaises renversées et des meubles brisés. Le plancher était couvert de papiers.

Le Scribe de la table centrale, celle qui se trouvait devant les trônes des Ubars, semblait pétrifié.

D'autres Scribes le rejoignirent et s'immobilisèrent près de lui, se regardant les uns les autres. Dans un coin, le dos au mur, se tenaient plusieurs jeunes pages.

Puis, titubant, couvert de sang, un carreau d'arbalète planté au milieu de l'insigne de sa tunique de velours, un Capitaine entra en chancelant et tomba, s'accrochant au bras d'une chaise curule. Puis, derrière lui, par groupes de quatre ou cinq, poussant des cris, blessés, brandissant des armes parfois couvertes de sang, se ruèrent les Capitaines qui en furent capables.

J'allai prendre position devant les trônes.

Je montrai le petit incendie qui s'était déclaré, dans un coin, à l'endroit où la petite lampe s'était

renversée.

« Éteignez ça! » ordonnai-je à deux pages effrayés.

Je rengainai mon épée.

Les deux pages obéirent immédiatement.

« Prends le Livre du Conseil et garde-le! » dis-je au Scribe qui se tenait derrière la table.

— « Oui, Capitaine, » répondit-il en s'en emparant.

Puis, renversant l'encre, éparpillant les papiers sur le sol, je soulevai la grande table au-dessus de ma tête.

Il y eut des cris de stupéfaction.

Je fis demi-tour et, portant la grande table, me dirigeai vers la double-porte donnant sur le hall.

Des Capitaines, le dos à la salle, combattaient et tombaient, battant en retraite.

C'étaient les derniers Capitaines.

Je lançai la grande table, au-dessus de leurs têtes, par la porte ouverte.

Elle tomba de tout son énorme poids sur les hommes, armés de boucliers et d'épée, qui faisaient reculer les Capitaines, les écrasant dans un concert de cris d'horreur.

Je vis les yeux écarquillés de terreur, dans les fentes de leurs casques, des hommes coincés sous ses énormes madriers.

« Apportez des chaises curules ! » ordonnai-je aux Capitaines.

Bien qu'il y eût de nombreux blessés, bien qu'ils fussent à peine capables de tenir debout, ils allèrent vivement chercher des chaises qu'ils jetèrent par la porte ouverte.

Des carreaux d'arbalète touchèrent les chaises, fendant les pieds et les dossiers.

« D'autres tables! » criai-je.

Des hommes, des Scribes et des pages, arrivèrent, quatre à six par table, ajoutant celles-ci à notre barricade.

De l'extérieur, des hommes tentèrent d'escalader la barricade et de l'enfoncer.

Au sommet, ils trouvèrent Bosk et sa lame ko-robaine d'acier trempé.

Quatre hommes reculèrent en titubant, roulèrent sur les tables et les chaises.

Des carreaux d'arbalète me sifflèrent aux oreilles.

Je ris et sautai d'un bond au pied de la barricade, les assaillants n'essayant plus de l'escalader.

« Pouvez-vous tenir cette porte ? » demandai-je aux Capitaines, aux Scribes et aux pages qui se trouvaient là.

— « Oui! » répondirent-ils.

Je montrai la porte latérale que Lysias et, très probablement, le Scribe d'Henrius Sevarius, avaient empruntée pour quitter la salle. Quelques pages, incidemment, et certains Scribes, s'étaient également enfuis par cette porte.

« Barrez cette porte! » dis-je à quatre Capitaines.

Ils se précipitèrent aussitôt vers la porte, demandant à quelques Scribes et à quelques pages de les aider.

Quant à moi, accompagné de deux Capitaines, je gagnai le fond de la salle, où se trouvait un escalier en spirale qui permettait de gagner le toit de la Salle du Conseil.

Nous arrivâmes bientôt sur le toit incliné, à l'abri des tourelles et du parapet décoratif qui le bordait.

De là, sous le soleil de l'après-midi finissant, nous découvrîmes la fumée qui s'élevait au-dessus des quais et de l'arsenal.

« Il n'y a aucun navire de Cos ou de Tyros, dans le port, » releva un des Capitaines qui se tenaient près de moi.

Je l'avais remarqué.

Je montrai les quais.

- « Ces quais, » demandai-je, « sont-ils ceux de Chung et d'Eteocles ? »
- « Oui, » répondit un Capitaine.
- « Et ceux-ci, » repris-je, montrant d'autres quais, situés plus au sud, « ne sont-ils pas ceux de Nigel et de Sullius Maximus ? »

Nous voyions des navires en flammes.

- « Oui, » répondit l'autre Capitaine.
- « Manifestement, on se bat, là-bas, » fit remarquer le premier Capitaine.
- « Et sur tous les quais, » précisa le second.
- « Il semble, » dis-je, « que les établissements d'Henrius Sevarius, protecteur du Capitaine Lysias, ne sont pas touchés. »
  - « Effectivement, » fit le premier Capitaine, les dents serrées.

En bas, dans les rues, nous entendîmes des trompettes. Des hommes criaient.

Nous aperçûmes des drapeaux portant l'insigne de la Maison de Sevarius.

Les hommes tentaient d'obtenir le soutien des passants.

- « Henrius Sevarius, » criaient-ils, « Ubar de Port Kar! »
- « Sevarius se proclame Ubar, » dit le premier Capitaine.
- « Ou bien Claudius, son régent, » rectifia le second.

Un autre Capitaine nous rejoignit.

- « Tout est calme, en bas, » annonça-t-il.
- « Regardez ! » dis-je en tendant le bras vers les canaux qui séparaient les bâtiments. Lentement, sans bruit, leurs rames plongeant rythmiquement dans l'eau, venant de directions différentes, des navires-tarns se dirigeaient vers la Salle du Conseil.
  - « Et là! » s'écria un Capitaine en tendant le bras vers la rue.

Des arbalétriers fuyaient, en file indienne, contre le mur des immeubles. Des hommes d'armes se joignirent à eux.

— « Apparemment, » souligna un des Capitaines qui se tenaient autour de moi, « Henrius Sevarius n'est pas encore Ubar de Port Kar. »

De l'autre côté de la place, sur un canal, un navire-bélier de taille moyenne tentait de s'amarrer entre deux jetées pavées. Son mât et sa longue vergue étaient attachés au pont. Sa voile se trouvait probablement dans la cale. Telles sont les galères lorsqu'elles traversent la ville ou bien se préparent à la bataille. Sur une ligne allant de la proue du navire au château arrière, protégeant les archers et les lanciers, un drapeau flottait au vent. Il était blanc, avec des lignes vertes et, sur ce fond, se détachait, en noir, une tête de bosk.

Malgré la distance, je vis l'immense Thurnock, armé de son arc jaune, suivi de Clitus, avec son filet et son trident, et de Tab, suivi de ses hommes, bondir de la proue du navire sur les pavés de la place, puis courir sur les grands carrés de couleur, en perspective, vers la Salle du Conseil des Capitaines.

- « Faites une estimation, » dis-je, « des dégâts causés à l'arsenal. »
- « Apparemment, » répondit un Capitaine, « ce sont les hangars à bois et les cales sèches. »
- « Les entrepôts de poix et de rames également, » dit un autre.
- « Oui, » fit le premier, « effectivement. »
- « Il n'y a pas beaucoup de vent, » fit remarquer le troisième.

J'étais assez satisfait. J'étais persuadé que les ouvriers de l'arsenal, qui étaient presque deux mille, pourraient, si l'occasion leur en était donnée, contrôler l'incendie. On a toujours eu peur du feu, à l'arsenal. Par conséquent, de nombreux entrepôts, ainsi que les magasins et les fonderies, sont en pierre, avec des toits d'ardoise ou de métal. Les constructions en bois, tels que les nombreux hangars et entrepôts, sont séparés les unes des autres. Il y a, à l'intérieur de l'arsenal, de nombreux endroits où on trouve de l'eau en abondance. Presque tous ces bassins près desquels, dans des caisses peintes en rouge,

sont entreposés d'innombrables sacs de cuir, sont expressément destinés à la lutte contre l'incendie. D'autres bassins sont tellement grands qu'une galère peut y tenir ; ces grands bassins font partie du système de canaux de l'arsenal, grâce auquel il est possible de transporter les matériaux lourds ; le réseau de canaux de l'arsenal s'ouvre, en deux endroits, sur les canaux de la Cité et, en deux autres endroits, sur le Golfe de Tamber, au-delà duquel s'étend Thassa la Luisante. Ces quatre endroits sont défendus par des portails à barreaux. Les grands bassins, que je viens de mentionner, sont de deux types : les premiers, dépourvus de toit, servent au stockage, sous l'eau, et à la maturation du bois de Tur ; les seconds, couverts, servent au gréement et à la charpente supérieure des navires ainsi qu'aux réparations qui ne nécessitent pas le recours à des cales sèches couvertes.

J'eus l'impression qu'il y avait déjà moins de fumée dans le quartier de l'arsenal.

Les quais de Chung, d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus, à en juger par les brasiers qui s'étaient étendus, en bordure de mer, à l'ouest et au sud, n'étaient pas dans le même cas.

Je présumai que l'incendie de l'arsenal n'avait été, en fait, qu'une diversion. Il avait certainement eu pour objectif d'attirer les Capitaines de Port Kar dans l'embuscade préparée à leur intention devant la Salle du Conseil. Henrius Sevarius n'avait certainement pas eu l'intention d'endommager gravement l'arsenal. Une fois devenu Ubar de Port Kar, il aurait constitué un élément fondamental de sa fortune, en fait l'essentiel de celle-ci.

En compagnie des trois Capitaines, debout sur le toit en pente de la Salle du Conseil, je regardai les navires brûler près des quais.

- « Je vais à l'arsenal, » décidai-je. Je me tournai vers un des Capitaines : « Demande aux Scribes d'enquêter et d'évaluer l'étendue des dégâts, où qu'ils soient. Demande également aux Capitaines de prendre le contrôle militaire de la Cité. Il faut doubler les patrouilles et étendre leur rayon d'action de cinquante pasangs. »
  - « Mais, Cos et Tyros ont certainement… » commença un des Capitaines.
  - « Il faut doubler les patrouilles et étendre leur rayon d'action de cinquante pasangs! » répétai-je.
  - « Ce sera fait, » répondit-il.

Je me tournai vers un autre Capitaine.

- « Ce soir, » dis-je, « le Conseil doit se réunir une nouvelle fois. »
- « Je ne peux pas... » protesta-t-il.
- « À la vingtième heure, » ajoutai-je.
- « Je vais envoyer en ville des pages munis de torches, » dit-il.

Je regardai la ville, l'arsenal, les quais en feu.

- « Et exigez la présence de quatre Capitaines nommés Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, » déclarai-je.
  - « Les Ubars! » s'écria un Capitaine.
- « Les Capitaines, » martelai-je. « Envoyez-leur un seul page, avec sa torche. Exigez leur présence en tant que Capitaines. »
  - « Mais ce sont les Ubars, » souffla l'homme.

Je tendis le bras vers les quais en flammes.

— « S'ils ne veulent pas venir, » précisai-je, « dites-leur qu'ils ne seront plus Capitaines aux yeux du Conseil. »

Les Capitaines me regardèrent.

« Maintenant, » ajoutai-je, « c'est le Conseil qui gouverne Port Kar! »

Les Capitaines se regardèrent et hochèrent la tête.

— « C'est vrai, » dit l'un d'entre eux.

Le pouvoir des Capitaines n'avait guère été entamé. Le coup de force destiné à les détruire, vif comme la lame de l'assassin, avait échoué. S'étant réfugiée dans la Salle du Conseil et s'y étant

barricadée, la majorité avait survécu. D'autres, par chance, n'assistaient pas à la réunion. En outre, les navires des Capitaines étaient généralement amarrés dans la cour intérieure de leur demeure, à l'abri de murs épais. Et ceux qui étaient amarrés aux quais n'avaient, apparemment, pas ou peu souffert. L'incendie n'avait frappé que les quais des Ubars.

Je regardai le port puis, au-delà des eaux boueuses du Golfe de Tamber, l'immensité brillante de Thassa.

Périodiquement, presque tous les navires de Port Kar étaient en mer. C'était le cas de cinq des miens. Deux étaient en ville, pour cause de ravitaillement. Les navires des Capitaines, à leur retour, garantiraient leur pouvoir, les équipages étant à la disposition des Capitaines. Toutefois, les Ubars avaient certainement de nombreux navires en mer, mais les prétendants à l'Ubarat de Port Kar laissent généralement dans la Cité un pourcentage plus important de leur flotte que le ferait un Capitaine ordinaire. Selon moi, la puissance des quatre Ubars : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, avait été, approximativement, diminuée de moitié. Si c'était le cas, ils devaient contrôler, en tout, environ cent cinquante navires, dont la moitié était en mer. J'étais convaincu que les Ubars ne s'uniraient pas. En outre, si nécessaire, le Conseil des Capitaines pourrait intercepter et saisir leurs navires, lorsqu'ils rentreraient au port. Il y avait longtemps que je pensais que cinq Ubars à Port Kar, et l'anarchie latente qui résultait de cette division du pouvoir, étaient politiquement intolérables, en raison de leurs rivalités en extorsions, impôts et décrets mais, surtout, je pensais que cela allait à l'encontre de mes intérêts. J'avais l'intention, à Port Kar, d'accumuler l'argent et le pouvoir. Comme mes projets prenaient de l'ampleur, je n'avais pas l'intention de pâtir du fait que je n'étais le client d'aucun Ubar. Je ne souhaitais pas payer la protection d'un puissant. Je préférais me défendre seul. Par conséquent, je souhaitais que le Conseil dispose de pouvoirs plus étendus. Il me sembla, à ce moment-là, compte tenu de l'échec du coup de force d'Henrius Sevarius et la diminution de la puissance des autres Ubars, que le moment était bien choisi. Je présumai que le Conseil, composé de Capitaines qui se trouvaient confrontés aux mêmes problèmes que moi, constituerait une structure politique au sein de laquelle mes ambitions et mes projets pourraient prospérer. Théoriquement soumis à lui, il me serait possible, en toute indépendance, d'augmenter à ma guise la puissance de ma Maison, la Maison de Bosk de Port Kar.

En ce qui me concernait, je soutiendrais le Conseil.

J'étais persuadé que je bénéficierai de l'appui d'hommes semblables à moi-même, soucieux de leurs intérêts, ainsi que de celui des imbéciles, inévitables mais utiles, qui abondaient à Port Kar comme ailleurs et espéraient que leur Cité serait gouvernée dans un souci de justice et d'efficacité. Apparemment, les intérêts des imbéciles et ceux des hommes intelligents, pour une fois, convergeaient.

Je me tournai vers les Capitaines.

— « Je vous verrai à la vingtième heure! » déclarai-je.

Congédiés, ils s'en allèrent.

Resté seul sur le toit, je regardai les incendies. Un homme tel que moi, me dis-je, devrait pouvoir s'élever dans une telle Cité, Port Kar la Perfide, Port Kar la Malsaine.

Puis je quittai le toit et pris le chemin de l'arsenal, afin de me rendre compte par moi-même de l'étendue des dégâts.

La dix-neuvième heure avait sonné.

Au-dessus de nous, dans la Salle du Conseil des Capitaines, des bruits de pas résonnaient sur le plancher de bois.

Tous les Capitaines de Port Kar étaient venus à la réunion, à l'exception de ceux qui étaient étroitement liés à la Maison d'Henrius Sevarius.

On disait même que les quatre Ubars, Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus avaient pris place, ou prendraient bientôt place, sur leurs trônes.

L'homme attaché au chevalet poussa un hurlement de douleur.

C'était un de ceux qui avaient été capturés.

« Nous avons l'estimation des dégâts causés aux quais de Chung, » m'informa un Scribe en me donnant un document. Je savais que les quais de Chung brûlaient encore et que l'incendie avait gagné, au nord, les quais libres situés au sud de l'arsenal. L'estimation, par conséquent, serait incomplète.

Je regardai le Scribe.

« Nous te communiquerons de nouvelles estimations dès qu'elles seront arrivées, » ajouta-t-il.

J'acquiesçai et il s'éloigna.

Les incendies étaient pratiquement éteints, dans les propriétés d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus, quoiqu'un des entrepôts de ce dernier, qui contenait de l'huile de tharlarion, fût toujours en flammes. L'odeur et la fumée qui s'en dégageaient pesaient sur la ville. Compte tenu de ce que je savais, Chung avait été plus durement touché que les autres et avait perdu une trentaine de navires. Apparemment, la puissance des Ubars n'avait peut-être pas été divisée par deux, mais elle avait été considérablement réduite. Les dégâts causés à l'arsenal, que j'avais vus de mes propres yeux et à propos desquels j'avais lu les estimations des Scribes, n'étaient pas particulièrement graves. Ils se résumaient à la destruction d'un entrepôt couvert, contenant du bois de Ka-la-na, et à la destruction partielle d'un autre ; en outre, un petit entrepôt où l'on stockait la poix, avait également brûlé ; deux cales sèches avaient été détruites et l'atelier des fabricants de rames, proche de l'entrepôt contenant les rames, avait été endommagé ; l'entrepôt lui-même, par chance, avait échappé à l'incendie.

Certains de ceux qui avaient allumé ces incendies avaient été appréhendés et, dans la lumière des torches, hurlaient, attachés aux chevalets, dans la cave de la Salle du Conseil des Capitaines. La plupart d'entre eux, toutefois, des arbalétriers ayant couvert leur retraite, s'étaient réfugiés dans la demeure fortifiée d'Henrius Sevarius.

Les deux esclaves qui se trouvaient près de moi se penchèrent sur le treuil du chevalet. Il y eut un craquement de bois puis le cliquetis de la roue dentée qui avança de quelques crans, et un hurlement horrible.

- « Les patrouilles ont-elles été doublées ? » demandai-je à un Capitaine qui se trouvait auprès de moi.
  - « Oui, » répondit-il, « et leur rayon d'action a été augmenté de cinquante pasangs. »

L'homme attaché au chevalet hurla de nouveau.

- « Quelle est la situation militaire ? » demandai-je à un autre Capitaine.
- « Les hommes d'Henrius Sevarius, » répondit-il, « se sont réfugiés dans sa demeure. Ses navires et ses quais sont bien défendus. Les hommes des Capitaines montent la garde. D'autres sont restés en réserve. Si les forces de Sevarius tentent une sortie, nous leur opposerons notre acier. »
  - « Et la ville ? » m'enquis-je.
- « Elle ne s'est pas ralliée à Sevarius, » répondit le Capitaine. « Dans les rues, on crie : « Le pouvoir au Conseil ! ». C'est cela. »
  - « Excellent, » commentai-je.

Un Scribe s'immobilisa près de moi.

- « Un envoyé de la Maison de Sevarius demande l'autorisation de parler devant le Conseil, » annonça-t-il.
  - « S'agit-il d'un Capitaine ? » m'enquis-je.
  - « Oui, » répondit le Scribe. « C'est Lysias. »

Je souris.

— « Très bien, » dis-je. « Envoie un page et un homme avec une torche, ainsi qu'une escorte, afin qu'il ne se fasse pas assassiner dans les rues. »

Le Scribe eut un sourire ironique.

— « Oui, Capitaine, » fit-il.

Un Capitaine, qui se tenait près de moi, secoua la tête.

- « Mais, Sevarius est un Ubar, » fit-il remarquer.
- « Le Conseil, » déclarai-je, « examinera ses demandes. »

Le Capitaine me regarda et sourit :

— « Bien, » fit-il, « bien. »

Je fis signe aux esclaves chargés du treuil de serrer un peu plus le lourd engrenage de bois. Une nouvelle fois, il y eut un grincement et le cliquetis de la roue denté. L'homme attaché au chevalet rejeta violemment la tête en arrière, ne hurlant plus qu'avec les yeux. Encore un cran et les articulations des bras et des jambes se déboîteraient.

- « Qu'as-tu appris ? » demandai-je au Scribe qui, muni d'une tablette et d'un stylet, se tenait près du chevalet.
- « Rien de nouveau, » répondit-il. « Ils ont été engagés par Henrius Sevarius, soit pour massacrer les Capitaines, soit pour incendier l'arsenal et les quais. » Le Scribe me regarda. « Ce soir, » ajouta-t-il, « Sevarius devait être Ubar de Port Kar et chacun d'eux aurait reçu une Pierre d'or. »
  - « Cos et Tyros ? » m'enquis-je.

Le Scribe parut étonné.

— « Ils n'ont pas mentionné Cos et Tyros, » déclara-t-il.

Cela me contraria car j'avais le sentiment que le coup de force n'était pas seulement l'œuvre d'un des Ubars de Port Kar. Je n'aurais pas été surpris d'apprendre, pendant la journée ou la soirée, que les flottes de Cos et de Tyros arrivaient. Est-il possible, me demandai-je, que Cos et Tyros ne soient pas impliquées dans ce coup de force ?

- « Que sais-tu de Cos et de Tyros ? » demandai-je à l'épave attachée sur le chevalet. C'était un des arbalétriers qui avaient tiré sur les Capitaines au moment où ils sortaient de la Salle du Conseil. Il avait les yeux exorbités ; une grosse veine battait sur son front ; ses mains et ses pieds étaient blancs ; ses poignets et ses chevilles saignaient ; son corps était couvert d'une sueur grasse ; il baignait dans ses excréments.
  - « Sevarius, » souffla-t-il, « Sevarius. »
  - « Cos et Tyros n'ont-elles pas l'intention d'attaquer ? » demandai-je.
  - « Oui, oui! » s'écria-t-il. « Oui! »
  - « Et, » repris-je, « Ar, Ko-ro-ba, Treve, Thentis, Thuria, Tharna, Tor ? »
  - « Oui, oui, oui, » gémit-il.
  - « Et, » insistai-je, « Teletus, Tabor, Scagnar ? »
  - « Oui! Oui! » cria-t-il.
- « Et, » poursuivis-je, « Farnacium, Hulneth, Asperiche ? Et Anango, Ianda, Hunjer, Skjern, Torvaldsland ? Et Lydius, Helmutsport, Schendi et Bazi ? »
  - « Oui! » cria-t-il. « Elles vont toutes attaquer! »
  - « Et Port Kar? » criai-je.
  - « Oui! » hurla-t-il. « Port Kar aussi! Port Kar aussi! »

Dégoûté, je fis signe aux esclaves de libérer le prisonnier.

Dans un grincement de cordes et de chaînes, l'engrenage se débloqua et l'homme attaché sur le chevalet se mit à parler sans retenue, à protester, à rire.

Lorsque les esclaves le détachèrent, il avait perdu connaissance.

« Il ne pouvait plus rien nous apprendre, » fit une voix, près de moi. On aurait dit qu'un larl venait de parler.

Je me tournai.

Devant moi, le visage impassible, se tenait un homme bien connu à Port Kar.

- « Tu n'étais pas à la réunion du Conseil, cet après-midi, » fis-je remarquer.
- « Non, » répondit-il.

Semblable à un fauve à demi assoupi, il me regarda.

C'était un homme imposant. À l'épaule gauche, il portait les deux cordes de Port Kar. On ne les porte, en général, qu'en dehors de la Cité. Son vêtement était en tissu épais et comportait une capuche qu'il avait rejetée en arrière. Son visage était large, lourd et très ridé ; comme celui de nombreux habitants de Port Kar, il portait les marques de Thassa, il était brûlé par le vent et le sel ; ses yeux étaient gris ; il avait les cheveux blancs et courts ; il portait, aux oreilles, deux petits anneaux d'or.

Un larl changé en homme, conservant néanmoins les instincts du fauve, son courage et son intelligence, aurait, à mon avis, beaucoup ressemblé à Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

- « Salut, Noble Samos, » dis-je.
- « Salut, » répondit-il.

Il me sembla, à cet instant, que cet homme ne pouvait pas être au service des Prêtres-Rois. J'eus le sentiment, avec un frisson que je ne trahis pas, qu'il ne pouvait servir que les Autres, qui n'étaient pas des Prêtres-Rois, ces Autres qui habitaient de lointains mondes d'acier et qui, secrètement mais avec cruauté, combattaient dans l'espoir de s'approprier Gor et la Terre.

Samos regarda autour de lui, s'arrêtant brièvement sur les chevalets auxquels de nombreux prisonniers étaient encore attachés.

La lumière des torches produisait des ombres inquiétantes.

- « Cos et Tyros sont-elles impliquées ? » demanda-t-il.
- « Ces hommes sont prêts à avouer n'importe quoi, » répondis-je sèchement.
- « Mais rien ne semble vrai, » fit-il.
- « Exactement, » dis-je.
- « Je soupçonne Cos et Tyros, » fit-il, impassible, en me dévisageant.
- « Moi aussi, » dis-je.
- « Mais ces hommes de main, » reprit-il, « ne savent rien. »
- « Apparemment, » fis-je.
- « Révélerais-tu tes plans à de tels individus ? » demanda Samos.
- « Non, » répondis-je.

Il hocha la tête puis s'éloigna, mais il se ravisa et parla sans se retourner.

- « Tu es celui qui se fait appeler Bosk, n'est-ce pas ? »
- « C'est exact, » répondis-je.
- « La détermination dont tu as fait preuve, cet après-midi, est digne d'éloges, » dit-il. « Le Conseil te doit beaucoup. »

Je ne répondis pas.

Puis il se retourna.

- « Sais-tu qui préside le Conseil ? » demanda-t-il.
- « Non, » répondis-je.
- « C'est moi, » déclara Samos de Port Kar.

Je ne dis rien.

Puis Samos s'adressa au Scribe qui se tenait près du chevalet. Il montra les autres chevalets.

- « Enfermez ces hommes et enchaînez-les ! » ordonna-t-il. « Il nous faudra peut-être les interroger à nouveau demain. »
  - « Qu'as-tu l'intention de faire d'eux, ensuite ? » demandai-je.
  - « Nos navires ronds, » répondit Samos, « ont besoin de rameurs. »

J'acquiesçai.

Par conséquent, ils deviendraient esclaves.

- « Noble Samos, » dis-je.
- « Oui ? » dit-il.

Je me souvins du message que j'avais reçu au moment où Henrak était entré précipitamment dans la Salle du Conseil, en criant que l'arsenal était en flammes. J'avais fourré le message dans la bourse que je portais à la ceinture.

— « Pendant l'après-midi, » demandai-je, « le Noble Samos m'a-t-il fait parvenir un message indiquant qu'il souhaitait me rencontrer ? »

Samos me regarda.

— « Non, » répondit-il.

Je baissai la tête.

Puis Samos, qui présidait le Conseil des Capitaines de Port Kar, s'en alla.

- « Samos, » m'apprit un des Scribes, « est arrivé à Port Kar cette nuit même, à la dix-huitième heure, venant de Scagnar. »
  - « Je vois, » dis-je.

Qui, me demandai-je, dans ces conditions, est l'auteur de ce message ? Il y avait, apparemment, à Port Kar, des gens qui me connaissaient.

La vingtième heure était proche.

Lysias, Capitaine, client d'Henrius Sevarius, s'adressait au Conseil. Il se tenait devant les trônes des Ubars et même devant la grande table, dont le plateau portait des entailles dues aux coups d'épée et des trous aux bords déchiquetés du fait que, dans l'après-midi, des carreaux d'arbalète l'avaient transpercé.

La Salle du Conseil, ce soir-là, était sous la protection des hommes des Capitaines, qui patrouillaient également sur les toits et le long des berges des canaux, sur un pasang, dans toutes les directions.

La salle était éclairée par des torches et de nombreuses bougies posées sur des tables installées entre les chaises curules.

Tout en parlant, Lysias marchait de long en large devant la table, son manteau virevoltant derrière lui et le casque, orné d'une crête en poils de sleen, dans le creux du bras.

- « Par conséquent, » conclut Lysias, « je suis chargé de prononcer votre amnistie, au nom de l'Ubar de Port Kar, Henrius Sevarius. »
- « Henrius Sevarius le Capitaine, » dit Samos, au nom du Conseil, sans quitter sa chaise curule, « conviendrait mieux. »

Lysias baissa la tête.

« Toutefois, » poursuivit Samos sur un ton mesuré, « Henrius Sevarius le Capitaine constatera peutêtre que le Conseil n'est pas aussi enclin à la clémence qu'il l'est lui-même. »

Inquiet, Lysias releva la tête.

— « Il est plus puissant que vous tous ! » cria-t-il. Puis il se tourna vers les Ubars qui, entourés de gardes, avaient pris place sur leurs trônes. « Et même que vous ! » ajouta-t-il.

Je regardai les Ubars, Chung, trapu et brillant, Eteocles, au visage mince et rusé, Nigel, grand, aux cheveux longs, semblable à un seigneur de Torvaldsland, Sullius Maximus qui, disait-on, écrivait de la poésie et s'intéressait de très près aux propriétés des divers poisons.

- « Combien de navires possède-t-il ? » s'enquit Samos.
- « Cent deux! » répondit fièrement Lysias.
- « Les Capitaines du Conseil, » fit sèchement Samos, « disposent d'un millier de navires. En outre, le Conseil est responsable de l'utilisation des navires de la Cité, ce qui représente approximativement un autre millier de vaisseaux, et sans compter les navires de guerre de l'Arsenal, ce qui fait six cents de plus… »

Lysias, mécontent, s'immobilisa devant Samos, le casque dans le creux du bras, son manteau tombant jusqu'à terre.

- « Le Conseil commande, » conclut Samos, « environ deux mille six cents navires. »
- « Il y a beaucoup d'autres navires! » cria Lysias.
- « Peut-être, » demanda Samos, « veux-tu parler de ceux de Chung, d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus ? »

Un rire désagréable retentit dans la Salle du Conseil.

- « Non! » cria Lysias. « Je veux parler de ceux des petits capitaines, qui sont plus de deux mille cinq cents. »
  - « Dans les rues, » dit Samos, « on crie : « Le pouvoir au Conseil ! ». Le sais-tu ? »
- « Proclamez Henrius Sevarius Ubar, » dit Lysias d'une voix sourde, « vous serez épargnés et amnistiés. »
  - « C'est là ta proposition ? » s'enquit Samos.
  - « Oui, » répondit Lysias.
- « Maintenant écoute, » reprit Samos, « la proposition du Conseil : Henrius Sevarius et son régent, Claudius, doivent déposer les armes et renoncer à leurs navires, à leurs hommes, à leurs entrepôts, à leurs propriétés, à leurs biens puis se présenter, nus et enchaînés comme des esclaves, devant le Conseil afin que celui-ci puisse les juger. »

Lysias, rigide de fureur, la main sur le pommeau de son épée, resta immobile, silencieux, devant Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

« Peut-être, » poursuivit Samos, « les épargnera-t-on, afin qu'ils puissent ramer sur les bancs d'un navire rond de la Cité. »

Les membres du Conseil manifestèrent bruyamment leur approbation et leur fureur, le poing levé.

Lysias regarda autour de lui.

- « Je réclame l'immunité de l'ambassadeur ! » cria-t-il.
- « Accordée, » répliqua Samos. Puis il se tourna vers un page. « Conduis le Capitaine Lysias jusqu'à la demeure d'Henrius Sevarius ! » ordonna-t-il.
  - « Oui, Noble Samos, » répondit le jeune garçon.

Lysias, sur ses gardes, le manteau virevoltant autour de lui, suivit le jeune garçon et s'en alla.

Samos se leva devant sa chaise curule.

« Est-il vrai, » demanda-t-il, « que, aux yeux du Conseil, Henrius Sevarius n'est plus ni Ubar ni Capitaine de Port Kar ? »

— « C'est vrai! » crièrent les Capitaines. « C'est vrai! »

Personne, à mon avis, ne cria plus fort que les Ubars assis sur leurs trônes.

Quand le tumulte eut cessé, Samos se tourna vers les trônes des quatre Ubars.

Ils le regardaient avec inquiétude.

- « Glorieux Capitaines, » dit Samos.
- « Ubars! » cria Sullius Maximus.
- « Ubars, » répéta Samos, baissant la tête, avec un sourire.

Les quatre hommes : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, se carrèrent sur leurs trônes.

- « Sachez, Ubars, » dit-il, « que Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, demande au Conseil de prendre en main le gouvernement de Port Kar, se chargeant des pleins pouvoirs, en matière de police, de réglementation, de taxation, de droit, afférents à cette charge. »
  - « Non! » s'écrièrent les Ubars, se levant d'un bond.
  - « Ce sera la guerre civile ! » cria Eteocles.
  - « Le pouvoir au Conseil, » déclara Samos, baissant la tête.
  - « Le pouvoir au Conseil! » crièrent les Capitaines.

Les pages, les Scribes et les petits capitaines, assemblés au fond de la salle et sur les côtés, crièrent également :

— « Le pouvoir au Conseil! »

Immobile sur ma chaise curule, je souris.

— « En outre, » poursuivit Samos, « je demande que le Conseil prononce la dissolution de tous les liens unissant clients et protecteurs et n'autorise leur reconstitution que sur la base du consentement mutuel et aux termes d'un contrat accepté par les deux parties, dont un exemplaire sera remis au Conseil. »

Sullius Maximus leva le poing en direction de Samos.

- « Tu ne nous déposséderas pas de notre pouvoir ! » cria-t-il.
- « De plus, » continua Samos, « il faut que le Conseil décrète que tous ceux qui n'appliqueront pas ses résolutions ou agiront contre lui s'exposeront à des poursuites de sa part. »

Les membres de l'assemblée applaudirent à tout rompre.

Chung, s'enveloppant dignement dans son manteau, suivi de ses gardes du corps, quitta la Salle du Conseil.

Puis Nigel, dédaigneux et d'un pas mesuré, son casque sous le bras, s'en alla également.

- « Je demande maintenant au Scribe, » dit Samos, « de procéder à l'appel des Capitaines. »
- « Antisthenes! » cria le Scribe.
- « Antisthenes accepte les propositions, » annonça un homme du troisième rang, assis à quelques mètres de moi.

Furieux, avec un cri de rage, Eteocles, le manteau tournoyant, la main sur le pommeau de son épée, se dirigea vers la table. Il dégaina son épée et l'abattit sur les papiers du Scribe, les clouant à la table.

— « Voici le pouvoir qui soumet Port Kar! » cria-t-il.

Lentement, Samos dégaina son arme et la posa sur ses genoux.

Presque tous les Capitaines du Conseil dégainèrent leur arme et, comme Samos, la posèrent sur leurs genoux.

Je sortis également mon arme et me levai, les yeux fixés sur Eteocles.

Il me regarda puis, avec un cri de fureur, reprit sa lame, la remit brutalement dans son fourreau, et partit à grands pas.

Je repris ma place.

Je constatai que, sans un mot, presque impassible, Sullius Maximus s'était levé. Un homme, debout derrière lui, l'aida à mettre son manteau, ajustant l'agrafe d'or suivant son goût. Un autre homme tenait son casque.

Sullius Maximus s'arrêta devant la table du Scribe et regarda les membres du Conseil.

— « J'écrirai un poème, » dit-il, « relatant la chute des Ubars. »

Puis il sourit et s'en alla.

Je me dis que c'était le plus dangereux des Ubars.

Je rengainai ma lame.

- « Bejar! » cria le Scribe.
- « Bejar accepte les propositions de Samos, » dit un Capitaine à la peau mate et aux longs cheveux raides, qui était placé au deuxième rang, légèrement sur ma droite.
  - « Bosk! » cria le Scribe.
  - « Bosk, » dis-je, « s'abstient. »

Samos, et de nombreux autres, me jetèrent un bref regard.

— « Abstention, » enregistra le Scribe.

Je n'avais aucune raison, pour le moment, de cautionner le programme de Samos et du Conseil. Il me semblait indubitable que les propositions seraient adoptées. En outre, j'étais persuadé qu'elles

serviraient mes intérêts. Mais, en m'abstenant, je ne dévoilais ni mes intentions ni mes allégeances. Il me sembla que l'abstention augmenterait ma liberté de manœuvre. En outre, me dis-je, il est encore trop tôt pour deviner sur quelles chaises curules se poseront les tarns du pouvoir.

Comme je l'avais prévu, les propositions soumises au Conseil par Samos furent adoptées avec une majorité écrasante. Il y eut quelques abstentions et quelques refus, peut-être de la part de ceux qui craignaient le pouvoir des Ubars mais, dans l'ensemble, la décision fut claire : les pouvoirs dévolus aux Ubars leur furent retirés et le Conseil des Capitaines devint l'autorité souveraine de Port Kar.

La réunion du Conseil se prolongea pendant une bonne partie de la nuit et de nombreuses questions furent abordées. Le jour n'était pas levé qu'on érigeait déjà des murs autour de la demeure fortifiée d'Henrius Sevarius, tandis que des navires de l'arsenal bloquaient ses quais et que de nombreuses patrouilles étaient chargées de surveiller les résidences et possessions des quatre autres Ubars. Plusieurs commissions furent constituées, en général présidées par des Scribes, mais soumises à l'autorité du Conseil, et chargées de mener à bien diverses études, notamment sur les problèmes militaires et commerciaux, concernant la Cité. Une de ces études concernait le recensement des navires et des Capitaines, grands et petits, ses résultats restant la propriété du Conseil. D'autres, dont les résultats resteraient également confidentiels, avaient pour objet la défense de la Cité ainsi que ses réserves de bois, de grain, de sel, de pierre et d'huile de tharlarion. On envisagea également, sans rien décider cette nuit-là, les problèmes de fiscalité, l'unification et la révision des codes des cinq Ubars, la constitution de tribunaux du Conseil, destinés à remplacer ceux des Ubars, et l'engagement d'un nombre respectable d'hommes d'armes qui seraient placés directement sous l'autorité du Conseil, en fait, d'une Garde du Conseil. Un tel corps, il faut le préciser, disposant de peu d'hommes et de pouvoirs limités, existait déjà à l'arsenal. La Garde de l'Arsenal serait probablement rattachée à la Garde du Conseil, nouvellement constituée, si celle-ci voyait le jour. Il est vrai, naturellement, que le Conseil contrôlait déjà de nombreux navires et équipages, mais il ne faut pas oublier que ces forces étaient de nature maritime ; le Conseil avait déjà une marine ; les événements de l'après-midi avaient montré qu'il lui fallait également disposer d'une infanterie permanente, fidèle et capable d'intervenir rapidement. On ne pourrait peut-être pas toujours compter sur le ralliement de Capitaines prêts à défendre le Conseil, comme cela s'était produit dans l'après-midi. En outre, si le Conseil voulait véritablement gouverner Port Kar, comme il en avait manifesté l'intention, il lui fallait absolument disposer d'une force militaire au sein même de la Cité.

Il se produisit, pendant cette réunion du Conseil, un incident qui mérite d'être relaté.

C'était peu avant le lever du jour et la lumière grise de l'aube de Port Kar entrait par les fenêtres hautes et étroites de la Salle du Conseil des Capitaines. J'avais sorti le message qui m'avait prétendument été envoyé par Samos dans le courant de l'après-midi et que celui-ci avait nié m'avoir fait parvenir. Presque sans le vouloir, je l'avais brûlé à la flamme minuscule d'une bougie qui se trouvait sur une table proche de moi et n'était plus qu'une flaque de cire fondue et claire, puis, avec la paume de la main, j'avais étouffé la petite flamme. Le jour était levé.

« Je suis persuadé, » disait Samos, « que Cos et Tyros sont impliquées dans le coup de force tenté par la Maison de Sevarius. »

Je n'aurais pas été surpris que cela fût vrai.

Des grognements d'assentiment accueillirent ses paroles. Apparemment, ils avaient également des soupçons. Il ne semblait pas crédible que Sevarius ait bougé sans être assuré, dans une certaine mesure, du soutien des forces de Cos et de Tyros.

« En ce qui me concerne, » poursuivit Samos, « je suis las de la guerre contre Cos et Tyros. »

Les Capitaines se regardèrent.

« Maintenant que le Conseil règne sur Port Kar, » dit Samos, les poings crispés sur les bras de sa chaise curule, « ne serait-il pas possible de faire la paix ? »

Ces paroles me surprirent.

Je vis un ou deux Capitaines lever la tête, qu'ils avaient posée sur le bras de leur chaise curule.

Un autre Capitaine, dit:

— « Il y a toujours eu la guerre entre Port Kar et Cos et Tyros. »

Ces remarques m'étonnaient, de la part de Samos. J'étais curieux de connaître ses motivations, ses plans.

— « Comme vous le savez, » reprit Samos d'une voix unie, « Port Kar n'est pas la cité de Gor la plus aimée, la plus respectée et la plus honorée. »

Cette déclaration provoqua un immense éclat de rire.

« N'avons-nous pas été mal compris ? » demanda-t-il.

Un murmure d'amusement ironique accueillit cette question. Je souris intérieurement. Les Cités de Gor, me dis-je, comprennent très bien Port Kar.

« Considérez notre commerce, » poursuivit-il. « Ne serait-il pas plus important si les autres Cités de Gor nous savaient pacifiques ? »

Il y eut un éclat de rire tonitruant et les hommes martelèrent les bras de leurs chaises curules. Dans la salle, tout le monde était réveillé. Les pages et les Scribes eux-mêmes riaient et se donnaient des coups de coude.

Quand le silence se fit, il fut brusquement, inopinément, rompu par la voix de Bejar, le Capitaine à la peau mate et aux longs cheveux raides. Il dit simplement, répondant à la question de Samos :

— « C'est vrai. »

Puis, un grand silence s'abattit sur la salle. Il me sembla que tous les Capitaines, sans exception, retenaient leur souffle pour écouter les paroles de Samos.

- « Je propose, » dit Samos, « que le Conseil prenne contact avec Cos et Tyros en leur offrant la paix. »
  - « Non! » crièrent les Capitaines assemblés. « Non! »

Quand le tumulte eut cessé, Samos ajouta, d'une voix douce :

— « Évidemment, notre offre sera rejetée. »

Les Capitaines se regardèrent quelques instants sans comprendre, puis ils sourirent et, enfin, rirent franchement.

Je souris intérieurement. Samos était extrêmement rusé. Cette magnanimité de façade servirait effectivement les intérêts de l'Ubarat maritime. En outre, on pourrait croire que Port Kar n'était plus comme avant, que la prise du pouvoir par le Conseil l'avait transformée. Et, y avait-il geste plus symbolique que cette mission de paix auprès de Cos et de Tyros, ses ennemies héréditaires ? Si la responsabilité de la poursuite du conflit leur revenait nettement, leurs alliées envisageraient peut-être de réduire ou de supprimer le soutien qu'elles leur apportaient, et iraient peut-être même jusqu'à en faire bénéficier Port Kar. En outre, il ne fallait pas oublier les ports et les cités qui n'avaient pas pris parti. Il serait sans doute possible de les dissuader de devenir les alliés de Cos et de Tyros, peut-être même de les convaincre d'offrir leurs services à Port Kar. Quoi qu'il en soit, dans une telle éventualité, les navires de Port Kar seraient sans doute, du jour au lendemain, les bienvenus dans des ports qui leur étaient, jusque-là, interdits. Et qui sait combien de navires de commerce feraient route vers Port Kar si elle se faisait une réputation de justice et d'honnêteté ? L'idée de Samos, selon laquelle un tel geste, de la part de Port Kar, entraînerait un développement de son commerce, me parut excellente.

— « Et si l'offre de paix était acceptée ? » demandai-je à Samos.

Les Capitaines me regardèrent avec stupéfaction. Quelques-uns rirent. Mais la majorité se tourna vers Samos.

— « Cela me semble improbable, » répondit Samos avec un sourire.

La plupart des Capitaines, à ce moment-là, rirent.

— « Mais, » insistai-je, « si cela se produisait ? »

Samos ricana, puis ses yeux gris et clairs rencontrèrent les miens, mais sans émotion. Il me fut impossible de lire son cœur. Puis il sourit et écarta les bras.

- « Eh bien, » fit-il, « elle serait acceptée. »
- « Et, » demandai-je, « serons-nous fidèles à cette acceptation ? La paix s'installera-t-elle entre Port Kar et Cos et Tyros ? »
- « Il sera toujours possible, » répondit Samos avec un sourire, « de discuter de ce problème au cours d'une prochaine réunion du Conseil. »

Cette déclaration déclencha encore les rires.

« Le moment est propice, » poursuivit Samos, « à ces propositions de paix. D'abord, le Conseil vient de prendre le pouvoir. Ensuite, mes espions m'ont appris que les Ubars de Cos et de Tyros doivent se rencontrer cette semaine, à Cos. »

Un murmure de colère courut parmi les Capitaines. Le voyage de l'Ubar de Tyros à Cos ne présageait rien de bon pour Port Kar. Plus que jamais, il semblait possible, ou probable, qu'il y eût une conspiration des deux Ubarats insulaires contre Port Kar. Quelle autre raison les Ubars auraient-ils eu de se rencontrer ? Ordinairement, ils ne s'appréciaient pas davantage qu'ils appréciaient Port Kar.

- « Eh bien, » déclara un Capitaine, « ils doivent projeter de lancer leurs flottes contre nous! »
- « Peut-être, » dit Samos, « les membres d'une mission de paix en apprendraient-ils davantage ? » Les Capitaines grognèrent leur assentiment.
- « Et tes espions, » dis-je, « qui semblent si bien informés ? S'il leur est possible de connaître les déplacements de l'Ubar de Tyros, il doit être difficile de leur cacher le rassemblement de deux flottes aussi puissantes que celles de Cos et de Tyros. »

La main de Samos glissa instinctivement vers le pommeau de son épée, mais il la referma lentement et posa le poing sur le bras de sa chaise curule.

- « Tu parles vite, » dit-il, « bien que tu appartiennes depuis peu au Conseil des Capitaines. »
- « Plus vite que tu ne daignes répondre, apparemment, Noble Samos! » répliquai-je.

Je me demandais quels intérêts Samos pouvait bien avoir à Cos et à Tyros.

Samos parla avec lenteur. Je compris qu'il n'avait pas envie de parler.

— « Les flottes de Cos et de Tyros ne sont pas encore réunies, » dit-il.

Je poussai un soupir de soulagement. Plusieurs Capitaines retinrent leur souffle.

« Non, elles ne sont pas encore réunies, » répéta Samos en secouant la tête.

S'il était au courant, me dis-je, pourquoi n'a-t-il pas parlé plus tôt ?

— « Peut-être, » demandai-je, « Samos nous proposera-t-il de renoncer à nos patrouilles sur Thassa ? »

Samos se tourna vers moi ; son regard fut aussi glacé que l'acier goréen.

— « Non, » dit-il, « je ne ferai pas une telle proposition. »

Cos et Tyros, » dis-je, « je souhaite que ce soit sans arrière-pensée. »

— « Excellent! » fis-je.

Les Capitaines se regardèrent.

- « Pas de violence dans le Conseil! » intervint le Scribe assis derrière la table qui se trouvait devant les trônes vides des cinq Ubars.
- « Je suis moins attaché à la piraterie, » dis-je, « que nombre de mes collègues. Du fait que ma prospérité repose sur le commerce, la paix avec Cos et Tyros servirait mes intérêts. Il ne me semble pas impossible que ces deux puissances soient lasses de la guerre, comme le prétend Samos. Si cela est vrai, elles accepteront peut-être une paix honorable. Une telle paix, si j'ai bien compris, ouvrirait les ports de Cos, de Tyros, et de leurs alliées, ainsi que d'autres, à mes navires et, naturellement, aux vôtres. La paix, Capitaines, pourrait bien se révéler profitable. » Je me tournai vers Samos. « Et si l'on propose la paix à

Samos me lança un regard bizarre.

— « Ce sera le cas, » affirma-t-il.

Les Capitaines s'entretinrent à voix basse. J'étais stupéfait.

« Bosk, » reprit Samos, « s'est fait l'avocat de la paix. Il faut tenir compte de ce qu'il a dit. Rares sont ceux d'entre nous qui ne préfèrent pas l'or au sang. »

Il y eut quelques rires.

« Si la paix était signée, » demanda Samos avec assurance, « qui refuserait de la respecter ? »

Je regardai les Capitaines un par un. Je constatai avec surprise qu'aucun d'entre eux n'envisageait de rompre la paix, si elle se faisait.

Il me sembla alors que, pour la première fois, une possibilité de paix entre les trois grands Ubarats maritimes venait de voir le jour.

Puis, soudain, j'eus confiance en Samos.

Je fus ébahi, mais il me semblait que l'assemblée était prête à respecter la paix, au cas où elle se ferait.

La guerre durait depuis tellement longtemps!

Personne ne rit.

Je restai immobile sur mon imposante chaise curule, celle d'un Capitaine de Port Kar.

Je regardai Samos, cherchant à le comprendre. C'était un homme étrange, un larl. Je ne pouvais pas le percer à jour.

« Naturellement, » dit Samos, « notre offre de paix sera rejetée. »

Les Capitaines se regardèrent en ricanant. Je compris que j'étais revenu à Port Kar.

« Il faudra que l'un de nous porte notre offre de paix à Cos, » poursuivit Samos, « où il lui sera possible de rencontrer les deux Ubars. »

Je n'écoutais plus qu'à moitié, maintenant.

« Il faut, » continua Samos, « que ce soit un Capitaine et qu'il soit membre de notre Conseil, afin que l'authenticité de la proposition soit évidente. »

Sur ce point, j'étais d'accord avec lui.

« En outre, » dit Samos, « il faut qu'il se soit montré capable d'agir et se soit attiré la reconnaissance du Conseil. »

Du bout de l'ongle, je grattai la cire, cassant les morceaux de papier noirci qui avaient été le message que j'avais brûlé à la flamme de la bougie. La cire était devenue jaune et dure. Le jour était complètement levé et j'étais fatigué. La salle baignait dans une lumière grise.

« Et, » continua Samos, « il faut qu'il sache parler et qu'il soit digne de représenter le Conseil. »

Je me demandai si Samos était également fatigué. À mon avis, il parlait pour ne rien dire.

« En outre, » reprit Samos, « il serait préférable qu'il ne soit pas connu à Cos et à Tyros, qu'il ne se soit pas opposé à elles et n'ait pas fait couler leur sang sur Thassa la Luisante. »

Soudain, je fus complètement réveillé, et inquiet. Puis je souris. Samos n'était pas un imbécile. Il présidait le Conseil des Capitaines. Il m'avait remarqué et voulait se débarrasser de moi.

« Et cet homme, » conclut Samos, « c'est Bosk... Lui qui vient du Marais. Il faut qu'il porte le message de paix du Conseil à Cos et Tyros. Il faut que ce soit lui. »

Seul le silence lui répondit.

Ce silence me fit plaisir. Je ne compris qu'à ce moment-là que je jouissais de la considération du Conseil des Capitaines.

Antisthenes, qui venait en tête de la liste alphabétique des Capitaines, prit la parole :

— « À mon avis, il ne faudrait pas que ce soit un Capitaine, » dit-il. « Envoyer un Capitaine équivaut à le condamner au banc de nage des navires ronds de Cos et de Tyros. »

Un murmure d'approbation s'éleva.

« En outre, » reprit Antisthenes, « il vaudrait mieux ne pas envoyer un émissaire portant les deux cordes de Port Kar. Des marchands, originaires d'autres cités, des voyageurs et des capitaines eux aussi originaires d'autres cités, que nous connaissons, seraient heureux, moyennant rétribution, de se charger de cette mission. »

— « Exactement, » renchérirent plusieurs voix.

Puis les Capitaines se tournèrent vers moi.

Je souris.

— « Je suis, naturellement, très honoré, » commençai-je, « du fait que le Noble Samos ait pensé à moi, qu'il soit prêt à me nommer, alors que je suis sans doute le Capitaine le plus humble de cette assemblée, à un poste d'une telle importance, qu'il veuille me confier la mission de porter les propositions de paix de Port Kart à ses ennemies héréditaires : Cos et Tyros. »

Les Capitaines se regardèrent en ricanant.

- « Donc, tu refuses ? » conclut Samos.
- « Toutefois il me semble, » poursuivis-je, « qu'un honneur aussi insigne et un rôle aussi important devraient revenir à une personnalité plus auguste que moi et, en réalité, au plus respectable d'entre nous, afin qu'il puisse négocier d'égal à égal avec les puissants Ubars de Cos et de Tyros. »
  - « Proposes-tu quelqu'un ? » demanda le Scribe de la table centrale.
  - « Samos, » dis-je.

Des rires fusèrent dans la salle.

- « Je te remercie de ta proposition, » dit Samos, « mais il me semble imprudent, en ces temps difficiles, que le Président du Conseil des Capitaines parte chercher la paix à l'étranger alors que la guerre menace chez nous. »
  - « Il a raison, » dit Bejar.
  - « Alors, tu refuses ? » demandai-je à Samos.
  - « Oui, » répondit-il, « je refuse. »
- « N'envoyons pas un Capitaine, » intervint Antisthenes. « Envoyons quelqu'un d'Ar ou de Thentis en lui demandant d'être notre porte-parole. »
- « Antisthenes est sage, » soulignai-je, « et comprend bien les risques que comporte une telle mission, mais les paroles que Samos a adressées au Conseil me semblent sensées et vraies, surtout l'idée que cette mission doit être confiée à un Capitaine, car c'est le seul moyen de démontrer le sérieux de nos intentions, sinon à Cos et à Tyros, du moins à leurs alliées, aux Ports et aux Cités indépendants des îles et des côtes de Thassa la Luisante, et également aux communautés installées à l'intérieur, avec lesquelles nous pourrions également commercer davantage. »
  - « Mais, » releva Bejar, « qui partira ? »

Il y eut des rires.

Une fois le silence rétabli, je dis :

— « Moi, Bosk, je pourrais y aller. »

Les Capitaines se regardèrent.

- « N'as-tu pas refusé ? » demanda Samos.
- « Non, » répliquai-je avec un sourire, « j'ai seulement fait remarquer qu'une aussi lourde tâche devrait revenir à une personnalité plus digne de cet honneur que je ne le suis. »
  - « Ne pars pas, » dit Antisthenes.
  - « Quel est ton prix ? » s'enquit Samos.
  - « Une galère, » répondis-je, « un navire-bélier de classe supérieure. »

Je ne possédais aucun navire de ce type.

- « Tu l'auras, » décida Samos.
- « ...si tu reviens, » marmonna un Capitaine sur un ton sinistre.

- « Ne pars pas, » répéta Antisthenes.
- « Il bénéficiera, naturellement, » déclara Samos, « de l'immunité diplomatique. »

Les Capitaines ne réagirent pas.

Je souris.

— « Ne pars pas, Capitaine Bosk, » insista Antisthenes.

J'avais déjà un plan. Si tel n'avait pas été le cas, je ne me serais pas porté volontaire. L'éventualité de la paix me séduisait, du fait que j'étais Marchand. S'il était possible de convaincre Cos et Tyros de faire la paix, et si cette paix persistait, ma fortune augmenterait dans des proportions considérables. Cos et Tyros, en elles-mêmes, représentent des marchés importants, sans parler de leurs alliées et des ports ou des cités qui sont liés à Cos et Tyros ou bien leur sont favorables. En outre, même si j'échouais dans ma mission, je serais plus riche d'une galère, un navire-bélier de classe supérieure, l'arme maritime la plus redoutable de Thassa la Luisante. Il y avait des risques, naturellement, mais je les avais pris en considération. Je ne partirai pas sans avoir pris mes précautions.

- « Et, » dis-je, « j'exige une escorte de cinq navires-béliers de l'Arsenal, de classe moyenne ou supérieure, dont je choisirai moi-même les capitaines et les équipages. »
  - « Ces navires, » demanda Samos, « rejoindront-ils l'Arsenal une fois ta mission accomplie ? »
  - « Naturellement, » répondis-je.
  - « Tu les auras ! » décida Samos.

Nous nous regardâmes. Je me demandai si Samos croyait qu'il se débarrasserait aussi facilement de moi, qui représentais une menace pour lui, Président du Conseil, au sein du Conseil des Capitaines de Port Kar. Oui, me dis-je, il le croit. Je souris intérieurement. Personnellement, j'étais convaincu qu'il se trompait.

— « Ne pars pas, Capitaine Bosk, » répéta une fois de plus, Antisthenes.

Je me levai.

— « Capitaine Antisthenes, » dis-je, « ta sollicitude me touche. »

Je secouai la tête et m'étirai. Puis je me tournai vers les Capitaines des gradins. « Continuez sans moi, » dis-je. « Je regagne ma demeure. La nuit a été longue et je manque de sommeil. »

Je ramassai mon manteau et mon casque, orné d'une crête en poils de sleen, puis quittai la salle.

Dehors, je retrouvai Thurnock, Clitus et nombre de mes hommes.

## JE PÊCHE DANS LE CANAL

L était tard, deux jours après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius.

J'attendais que mes navires, et ceux de l'arsenal, soient prêts à prendre la mer à destination de Cos.

Du fait que j'étais Capitaine, je sortais souvent en ville, accompagné de Thurnock, de Clitus et de quelques hommes.

Jusqu'à la constitution de la Garde du Conseil, les Capitaines et leurs hommes seraient responsables du maintien de l'ordre dans la Cité.

Avant même la fin de la session extraordinaire du Conseil, la nuit du coup de force manqué, les esclaves, sous les ordres des hommes de l'arsenal, avaient entrepris de construire des murs autour des diverses propriétés d'Henrius Sevarius. En outre, des navires de l'arsenal bloquèrent l'accès à ses quais.

Posté au sommet d'un de ces murs, qui se dressait à une centaine de mètre de la haute muraille aveugle d'une des demeures d'Henrius Sevarius, son palais disait-on, en compagnie de Thurnock, de Clitus et d'autres, dans la clarté des trois lunes de Gor, je vis une porte dérobée s'ouvrir. À la base du mur, qui s'étendait sur une vingtaine de mètres, il y avait une étendue pavée qui donnait directement sur le canal, lequel faisait environ vingt-cinq mètres de large; nous avions fermé le canal, aux endroits où il permettait d'accéder à la mer et à la Cité, par des portes munies de barreaux. Dans la clarté des trois lunes de Gor, nous vîmes cinq hommes franchir le seuil de la petite porte métallique. Ils transportaient quelque chose dans un grand sac fermé.

Lentement, ils se dirigèrent vers le bord du canal.

- « Arrêtez, homme d'Henrius Sevarius ! » criai-je. « Arrêtez, traîtres ! »
- « Plus vite ! » cria l'un d'entre eux. Je reconnus sa voix et sa silhouette. C'était Lysias, ami du régent Claudius et client de l'Ubar Henrius Sevarius. Un autre homme, inquiet, leva la tête. C'était Henrak, l'homme qui avait trahi les Renciers.
  - « Vite! » lançai-je à mes hommes.

Suivi de Clitus, de Thurnock et des autres, je bondis par-dessus le mur et courus vers le bord du canal.

Les hommes avançaient rapidement afin de jeter le sac dans les eaux noires.

Thurnock s'arrêta, le temps de bander son grand arc. Un homme, touché par une flèche, tournoya sur les pavés, cassant le trait dans sa chute.

Les autres, qui étaient arrivés au bord du canal, précipitèrent le sac dans l'eau.

Un carreau d'arbalète passa, en sifflant, entre Clitus et moi.

Les quatre hommes restant firent demi-tour et partirent en courant vers la porte.

Avant qu'ils aient pu l'atteindre, le grand arc de Thurnock avait encore frappé deux fois.

Seuls Lysias et Henrak parvinrent à franchir le seuil.

Un des hommes touchés par Thurnock était étendu sur les pavés, à une quinzaine de mètres de la porte ; l'autre était recroquevillé dans l'ombre, tout près de l'embrasure.

« Un couteau! » lançai-je.

On m'en donna un.

« Ne fais pas cela, Capitaine! » cria Thurnock.

Déjà, je pouvais voir les museaux luisants et mouillés, les grands yeux brillants comme du cuir poli, des urts qui se dirigeaient, dans les eaux noires, vers le sac.

Je plongeai dans l'eau glacée, le couteau entre les dents.

Le sac, plein d'eau, coulait lorsque je l'atteignis. Je l'ouvris avec mon couteau et saisis par le bras le corps attaché qui se trouvait à l'intérieur.

Une flèche plongea dans l'eau, près de moi, et j'entendis le glapissement strident d'un urt des canaux, aux pattes palmées. Il y eut des clapotis, des bruits de morsure et de déchirure, dans l'eau, lorsque les autres urts attaquèrent leur congénère blessé.

Ayant remis le couteau entre mes dents et sorti le prisonnier du sac, je lui levai la tête au-dessus de l'eau. Il était bâillonné et je vis ses yeux terrifiés, quelques centimètres au-dessus de l'eau fangeuse. C'était un jeune garçon de seize ou dix-sept ans.

Je le tirai jusqu'à la rive du canal et un de mes hommes, à plat ventre, tendit les bras et le prit sous les aisselles.

Puis je vis, au-dessus de ma tête, l'éclair du filet de Clitus et entendis le glapissement étonné et contrarié d'un autre urt, puis Clitus plongea à plusieurs reprises son trident dans l'eau noire.

Une de mes jambes fut prise dans la mâchoire d'un urt, comme entre une triple bande d'acier, et je fus entraîné sous l'eau. J'enfonçai les pouces dans ses oreilles et l'obligeai à lâcher prise. La gueule se tendait vers moi, cherchant à atteindre ma gorge. Je lâchai l'animal, qui ferma les mâchoires, puis je le frappai à la tête, me glissai derrière lui, le bras gauche enfermant sa large poitrine couverte de fourrure. Je pris le couteau que j'avais entre les dents et, parfois hors de l'eau, parfois dessous, tournant à grand bruit sur moi-même, le frappai une douzaine de fois.

« Il est mort! » cria Clitus.

Je le lâchai et l'éloignai d'un coup de pied.

Il disparut sous l'eau, entraîné par d'autres urts.

Puis je sentis, derrière moi, le filet étendu de Clitus, jetai le bras en arrière et passai les doigts entre les mailles. Ensanglanté et suffocant, tremblant de froid, on me sortit de l'eau. Un instant plus tard, frissonnant, soutenu par deux hommes d'armes, je fus conduit au pied du mur d'enceinte. Là, à la chaleur d'un feu de veille, je quittai mes vêtements et pris le manteau que me tendit Thurnock. Quelqu'un me donna une gourde de Paga et j'en bus une longue gorgée.

Soudain, je me mis à rire.

« Pourquoi ris-tu? » demanda un homme d'armes.

— « Je suis heureux d'être en vie, » répondis-je.

Les hommes rirent, eux-aussi. Thurnock me donna une claque sur l'épaule.

- « Nous aussi, Capitaine, nous sommes heureux! » lança-t-il.
- « Et ta jambe ? » demanda un homme d'armes.
- « Ce n'est rien, » répondis-je.

Je bus une autre gorgée de Paga.

J'avais constaté que je pouvais me servir de cette jambe. Elle avait été lacérée, mais les longues entailles aux bords déchiquetés n'étaient pas profondes. Le Médecin de ma demeure me soignerait.

« Où est le poisson que nous avons pris dans le canal ? » m'enquis-je.

— « Suis-moi, » répondit un homme d'armes avec un sourire ironique.

Accompagné des autres, je le suivis vers un autre feu de veille qui brûlait une cinquantaine de mètres plus loin.

Là, recroquevillé au pied du mur, nu, enveloppé dans le manteau d'un homme d'armes, près du feu, se trouvait le jeune garçon. On lui avait retiré le bâillon et on l'avait détaché. Il nous regarda. Il avait les cheveux blonds et les yeux bleus. Il avait peur.

« Qui es-tu? » demanda Thurnock.

Le jeune garçon, effrayé, baissa la tête.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Clitus.

Le jeune garçon ne répondit pas.

— « Il mérite des coups de bâton! » déclara Thumock.

Le jeune homme le regarda avec fierté et colère.

« Ah! » fit Thurnock.

Le jeune homme se tourna vers moi.

- « Ces hommes sont-ils les tiens ? » demanda-t-il.
- « Oui, » répondis-je.
- « Quel est ton nom? » demanda-t-il.
- « Bosk, » répondis-je.
- « Celui du Conseil des Capitaines ? »
- « Oui, » répondis-je.

Pendant un bref instant, j'eus l'impression de voir une lueur de crainte dans ses yeux bleus.

« Qui es-tu? » demandai-je.

Il baissa la tête.

- « Je ne suis qu'un esclave, » répondit-il.
- « Montre-moi tes mains! » ordonnai-je.

Il obéit de mauvaise grâce. Elles étaient douces et lisses.

- « Est-il marqué ? » demandai-je à un des hommes d'armes qui s'étaient occupés de lui.
- « Non, » répondit-il.
- « Comment t'appelles-tu? » demandai-je.

À nouveau, il baissa la tête.

« Comme nous t'avons sorti du canal, » repris-je, « nous allons t'appeler : Poisson. » Puis j'ajoutai : « Et, comme tu es un esclave, tu seras marqué, tu porteras un collier et tu serviras dans ma demeure. »

Il me regarda avec colère.

Je fis signe à un homme d'armes de le prendre dans ses bras et de l'emporter, ce qu'il fit.

Puis je congédiai tous les hommes qui se tenaient autour de moi, à l'exception de Thurnock et de Clitus.

Ce jeune garçon, me dis-je, me sera peut-être utile. S'il tombait entre les mains du Conseil, il serait probablement torturé et empalé, peut-être condamné à ramer sur un banc des navires ronds de l'Arsenal. Dans ma demeure, son identité resterait secrète. Plus tard, je trouverais peut-être un moyen de l'utiliser. Manifestement, il ne servait à rien de le livrer au Conseil.

- « Qui est-ce ? » demanda Thurnock, regardant le jeune garçon, enveloppé dans le manteau d'un homme d'armes, que l'on emportait dans la nuit.
  - « C'est Henrius Sevarius, » dis-je, « évidemment. »

## COMMENT BOSK DEVINT PIRATE

 $\begin{tabular}{ll} $\textbf{<} & Q_{\text{UE l'on peigne mes navires en vert ! } ** avais-je ordonné. $$ \end{tabular}$ 

C'était pendant la Cinquième Main Transitoire, environ quatre mois après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius.

À cette époque, la Cinquième Main Transitoire, on craignait terriblement, sur Thassa, le drapeau de Bosk le pirate.

Je vais raconter comment cela est arrivé.

Environ quatre mois plus tôt, sur mon navire-bélier le plus rapide, accompagné de mes deux autres navires-béliers et escorté par cinq navires-béliers de l'Arsenal, de classe supérieure, j'étais entré dans le vaste port, ceint de murs, de Telnus, capitale de l'Ubarat de Cos. Il y a quatre grandes villes, sur Cos, et Telnus est la plus importante. Les autres s'appellent Selnar, Temos et Jad.

Je gagnai le rivage dans une barque que je renvoyai ensuite sur ma galère.

Je me présenterais seul devant les trônes des Ubars de Cos et de Tyros.

C'était ce que je souhaitais et cela faisait partie de mon plan.

Je me souviens de mon entrevue avec les Ubars, dans l'immense salle du trône de Cos.

J'exposai de mon mieux, aux Ubars de Cos et de Tyros, les propositions du Conseil des Capitaines de Port Kar, me faisant l'avocat de l'entente et de l'accroissement du commerce entre les deux Ubarats et la Cité perfide du delta du Vosk, Port Kar.

Tandis que je parlais, l'Ubar de Cos, Lurius de Jad, et l'Ubar de Tyros, Chenbar de Kasra, le Sleen de la Mer, en visite officielle chez Lurius, restèrent immobiles et silencieux sur leurs trônes. Ils ne posèrent aucune question. Ils se contentèrent de me regarder. Kasra est la capitale de Tyros ; il n'y a qu'une seule autre grande ville : Tentium.

Sur le côté, voilée de soie, vêtue des robes somptueuses du Costume de Dissimulation et couverte de bijoux, était assise Vivina, fille de Chenbar. Sa présence à Cos n'était pas une coïncidence. Elle avait été conduite à Cos afin que Lurius puisse la voir et, s'il la trouvait jolie, en faire sa compagne. Son corps ferait le lien entre les deux Ubarats insulaires. Son voile était diaphane et je pus constater qu'elle était très belle, bien qu'elle fût également très jeune. Puis je regardai Lurius de Jad, Ubar de Cos, corpulent et tassé sur lui-même qui, tel un gros sac de viande, étalait sa graisse entre les deux bras de son trône.

Telles sont, me dis-je, les affaires d'un État. Chenbar de Kasra, Ubar de Tyros, en revanche, était un homme mince, aux grands yeux et aux mains nerveuses. J'étais convaincu qu'il était extrêmement intelligent et rompu au maniement des armes. Tyros, me dis-je, a un Ubar efficace et dangereux.

Lurius et Chenbar écoutèrent mon discours avec la plus grande patience.

Lorsque j'eus terminé, Chenbar, après avoir adressé un regard à Lurius, se leva et ordonna :

« Qu'on saisisse ses navires! »

— « Je crois que vous ne tarderez pas à constater, » dis-je, « que mes navires ont déjà quitté le port de Telnus. »

Lurius se leva d'un bond, la bedaine frémissante. Il me montra le poing.

- --- « Tharlarion! » cria-t-il. « Tharlarion de Port Kar! »
- « Je présume, » fis-je avec un sourire, « que nos offres de paix sont rejetées ? »

Lurius cracha.

- « Effectivement, » dit Chenbar, qui avait repris place sur son trône.
- « Eh bien, je vais prendre congé, » dis-je.
- « Je ne crois pas, » fit Chenbar avec un sourire.
- « Enchaînez-le! » glapit Lurius.

Je les regardai.

- « Je demande, » déclarai-je, « l'immunité diplomatique. »
- « Elle t'est refusée! » hurla Lurius, dont le lourd visage bouffi était écarlate.

Je tendis les bras, sur les côtés, et des menottes fixées à l'extrémité de chaînes se refermèrent sur mes poignets.

- « Nous vous avons proposé la paix, » rappelai-je.
- « Nous l'avons refusée! » hurla Lurius.

J'entendis le rire de la jeune fille, Vivina, que la scène semblait amuser. D'autres courtisans rirent également.

Lurius, le souffle court, se carra à nouveau sur son trône.

« Qu'on l'envoie rejoindre les autres esclaves, » ordonna Lurius, « et qu'on le vende sur le quai du Marché aux Esclaves ! »

La jeune fille rit de plus belle.

« Lorsque tu seras enchaîné au banc de nage d'un navire rond, » persifla Lurius, « tu te trouveras sans doute, Joli Capitaine de Port Kar, moins brave et moins malin qu'aujourd'hui! »

— « Nous verrons, » dis-je, « Ubar. »

On tira sur les chaînes et je me retournai, prêt à quitter la salle du trône.

— « Attends! » entendis-je. C'était la voix de Chenbar.

Je me tournai à nouveau vers les Ubars.

Le plafond de la salle était très haut, au-dessus de ma tête. Mes pieds reposaient sur de grandes dalles.

« Puis-je te présenter, » demanda Chenbar en montrant la jeune fille voilée qui était assise auprès de lui, « Dame Vivina ? »

- « Je ne veux pas être présentée à un tarsk de Port Kar! » siffla la jeune fille.
- « Allons, ma chère, n'oublions pas la politesse, » fit Chenbar avec un sourire.

Elle se leva et, sa petite main gantée dans celle de Chenbar, descendit les marches du piédestal sur lequel se dressaient les trônes de Lurius et de Chenbar, puis elle s'immobilisa devant moi.

« Puis-je te présenter, Capitaine, » reprit Chenbar, « Dame Vivina ? »

Elle baissa la tête, puis la releva.

- « C'est un honneur, » dis-je.
- « Tharlarion! » lança-t-elle.

La jeune fille fit demi-tour et fut reconduite, toujours par Chenbar qui n'avait pas lâché sa petite main gantée, à sa place.

Lorsqu'elle fut assise, je repris la parole :

— « Votre extraordinaire beauté, Gente Dame, » dis-je, « que, pardonnez-moi, votre voile ne cache

guère, est manifestement digne de l'Ubar de Cos... »

Lurius ricana. La jeune fille s'autorisa un très bref sourire.

« Ou bien, » ajoutai-je, « d'un collier à Port Kar. »

Lurius se leva d'un bond, les poings serrés. La jeune fille, les yeux étincelants, écarlate sous son voile de soie blanche, se leva également. Elle me montra du doigt.

— « Tuez-le! » cria-t-elle.

Derrière moi, deux épées jaillirent de leurs fourreaux.

Mais Chenbar riait. Il fit signe aux soldats de rengainer leurs armes. Lurius, furieux, reprit place sur son trône. La jeune fille, folle de rage, s'assit également.

- « Tu serais probablement beaucoup plus belle, » dis-je, « sans ces vêtements ! »
- « Tue-le! » siffla-t-elle.
- « Non, » fit Chenbar avec un sourire.
- « Je voulais seulement dire, » repris-je, « que ta beauté me rappelle celle des esclaves nues et enchaînées qui servent dans les tavernes de Port Kar. Nombre d'entre elles sont extrêmement belles. »
  - « Tue-le! » supplia-t-elle.
  - « Non, non, » fit Chenbar avec un sourire.
  - « Ne me parle pas comme à une esclave! » jeta la jeune fille.
  - « N'en es-tu pas une ? » demandai-je.
  - « Quelle impudence! » hurla-t-elle.

Je tendis le menton vers Lurius, répandu sur le trône de l'Ubar de Cos.

- « Je possède des femmes, » dis-je, « qui sont plus libres que toi. »
- « Tharlarion! » hurla-t-elle. « Je vais être Ubara! »
- « Je te souhaite d'être heureuse, Gente Dame, » fis-je, baissant la tête.

Elle était dans une fureur telle qu'elle ne put répondre.

- « Ici, » repris-je, « tu seras Ubara. Dans ma demeure, tu serais Esclave de Cuisine. »
- « Tue-le! » glapit-elle.
- « Tais-toi! » ordonna Chenbar.

La jeune fille obéit.

- « Dame Vivina, comme tu le sais sans doute, est promise à Lurius, Ubar de Cos, » déclara Chenbar.
- « J'ignorais, » répondis-je, « que cette promesse avait été faite. »
- « Ce matin, » dit Chenbar, « j'ai donné ma parole. »

Lurius ricana.

La jeune fille me regardait d'un air furieux.

Les spectateurs, poliment, se frappèrent l'épaule gauche avec le poing droit, manière goréenne d'applaudir, que les Guerriers n'observent pas puisque, dans ce cas, ils entrechoquent leurs armes.

Chenbar sourit et leva la main, faisant taire les applaudissements.

« Cette union, » déclara Chenbar, « va lier nos deux Ubarats. Après la cérémonie, nos deux flottes se réuniront et se rendront en visite officielle à Port Kar. »

- « Je vois, » fis-je.
- « Actuellement, nous préparons nos flottes, » dit Chenbar.
- « Quand le rassemblement aura-t-il lieu ? » demandai-je.
- « Aux environs de la Sixième Main Transitoire, » répondit-il.
- « Tu n'es pas avare d'informations, » fis-je remarquer.
- « Eh bien, » répliqua Chenbar, « nous sommes entre amis. »
- « Et esclaves! » ajouta la jeune fille en me regardant.
- « Et esclaves, » répétai-je en la regardant dans les yeux.

Ses yeux, au-dessus du voile, étincelaient.

- « Avez-vous passé un accord, » demandai-je, « avec Henrius Sevarius, Ubar de Port Kar ? » Chenbar sourit.
- « Nous nous sommes entendus avec son régent, Claudius, » répondit-il.
- « Et Henrius Sevarius lui-même ? » demandai-je.
- « Ce n'est qu'un enfant, » déclara Chenbar.
- « Mais, qu'en est-il de lui ? » insistai-je.
- « C'est un enfant, » répondit Chenbar. « Il n'a aucun pouvoir. »
- « Qui ses hommes suivent-ils? »
- « Claudius, » affirma Chenbar.
- « Je vois, » fis-je.
- « N'oublie pas le nom de Claudius, Capitaine, » dit Chenbar, « car il sera Ubar de Port Kar. »
- « Comme agent de Cos et de Tyros, » soulignai-je.
- « Assurément, » dit Chenbar avec un rire.
- « Vous ignorez peut-être, » fis-je remarquer, « que Claudius et les diverses forces d'Henrius Sevarius n'ont plus beaucoup d'autorité à Port Kar. »
- « Nos informations sont meilleures que tu sembles le supposer, » fit Chenbar avec un sourire. « Sois assuré, » ajouta-t-il, « que nous ne laisserons pas Claudius dans cette situation. »
  - « Tu sembles, » relevai-je, « très au fait de ce qui se dit et se fait à Port Kar. »
- « Oui, » répondit Chenbar. « Peut-être aimerais-tu connaître notre principal agent de liaison qui, le moment venu, conduira nos flottes dans le port de Port Kar ? »
  - « Oui, » répondis-je, « effectivement. »

Un homme sortit d'un groupe de dignitaires vêtus de robes, qui se tenaient près des trônes des Ubars. Il s'était, jusque-là, tenu dans l'ombre.

Il avait de longs cheveux bruns, attachés sur la nuque avec un lacet écarlate.

Il portait, dans le creux du bras, un casque orné d'une crête en poils de sleen, insigne des Capitaines de Port Kar. En outre, son casque portait deux filets d'or sur les tempes. Un long manteau virevoltait derrière lui.

Je m'attendais à voir Samos.

— « Je m'appelle Lysias, » dit-il. « Tu te souviens de moi, Bosk ? »

Je souris intérieurement. Accompagné d'une poignée d'hommes, il avait réussi à quitter la demeure d'Henrius Sevarius. Cela était arrivé le lendemain du jour où j'avais sorti le jeune homme du canal. Par la suite, les patrouilles avaient été renforcées. Personne ne s'échapperait plus.

- « Oui, » répondis-je, « peut-être plus que tu ne penses. »
- « Que veux-tu dire ? » demanda-t-il.
- « N'es-tu pas celui qui, dans le delta du Vosk, a succombé à une armée innombrable de Renciers, puis a dû abandonner ses péniches, son trésor de papier de rence et ses esclaves ? »
  - « Cet homme est dangereux, » dit Lysias à Chenbar. « Je vous conseille de le faire tuer ! »
  - « Non, non, » répondit Chenbar, « nous allons le vendre, cela nous rapportera. »

La jeune fille, Dame Vivina, rejeta la tête en arrière et rit joyeusement.

— « Il est dangereux! » répéta Lysias.

Chenbar me regarda.

— « L'argent que nous rapportera ta vente, » dit-il, « sera consacré à la préparation de nos flottes. Cela ne représentera pas grand-chose mais, ainsi, tu auras l'impression de ne pas avoir été tenu à l'écart, et d'avoir apporté ta contribution, si petite soit-elle, à la victoire de Cos et de Tyros. »

Je ne répondis pas.

« En outre, » reprit Chenbar, « je suis persuadé que tu ne seras pas le dernier Capitaine de Port Kar à manœuvrer la rame sur les navires ronds de Cos et de Tyros. »

- « Apparemment, » dis-je, « j'ai beaucoup à faire. Puis-je me retirer ? »
   « Une chose encore, » fit Chenbar.
  - « Laquelle ? » m'enquis-je.
  - « Tu as oublié, » dit-il, « de dire au revoir à Dame Vivina. »

Je regardai Chenbar.

« Il est probable, » reprit-il, « que tu ne la reverras pas. »

Je me tournai vers elle.

— « Je ne fréquente pas le pont de nage des navires ronds ! » déclara-t-elle.

Des rires fusèrent.

- « As-tu déjà visité la cale d'un navire rond ? » m'enquis-je.
- « Non, bien sûr!»

En général, les dames de haute naissance occupent des cabines situées dans le château arrière des galères.

- « Peut-être, » dis-je, « en auras-tu un jour l'occasion. »
- « Que veux-tu dire ? » demanda-t-elle.
- « C'est une plaisanterie, » dit Chendar.
- « Quand, » demandai-je, « Gente Dame, boiras-tu le vin qui fera de toi la Libre Compagne de Lurius, Noble Ubar de Cos ? »
- « Je rentrerai d'abord à Tyros, » répondit-elle, « où je me préparerai. Ensuite, avec des navires chargés de trésors, nous reviendrons à Telnus où je prendrai le bras de Lurius et boirai avec lui le vin de la Libre Compagnie. »
- « Puis-je te souhaiter, Gente Dame, un voyage sans encombre et agréable, ainsi que beaucoup de bonheur ? »

Elle hocha la tête et sourit.

- « Tu as parlé de navires chargés de trésors, » rappelai-je.
- « Naturellement, » répondit-elle.
- « Il semble donc, » poursuivis-je, « que ton corps ne suffise pas au Noble Lurius ? »
- « Tarsk! » cracha-t-elle.

Chenbar rit.

- « Emmenez-le! » cria Lurius, penché en avant, les poings crispés sur les accoudoirs de son trône. On tira sur les chaînes de mes poignets.
- « Adieu, Gente Dame, » dis-je.
- « Adieu, Esclave! » répliqua-t-elle.

On me fit pivoter sur moi-même et on me tira, sans ménagements, hors de la salle du trône de Cos.

Quand, le lendemain matin, enchaîné et sous bonne garde, on me fit sortir du palais de Lurius de Jad, Ubar de Cos, les rues étaient pratiquement désertes. Il avait plu, pendant la nuit et, ici et là, il y avait des flaques d'eau sur les pavés des rues. Des volets de bois, qui portaient encore les marques noires dues à la pluie, fermaient les boutiques. Il y avait peu de fenêtres éclairées. Je me souviens que je vis, accroupie au pied du mur d'un bâtiment proche de la poterne du palais de Lurius, une silhouette vêtue d'une étoffe grossière, qui avait commis l'erreur d'arriver trop tôt pour vendre des légumes, des suls et des tur-pah, devant le palais. Elle paraissait dormir et ne nous vit probablement pas. C'était un homme imposant, vêtu de la tunique grossière des paysans. Près de lui, appuyé, contre le mur, enveloppé dans du cuir afin de le protéger de l'humidité, se trouvait un arc jaune, le grand arc des Paysans. Ses cheveux étaient blonds et broussailleux. Je souris en passant devant lui.

Sur le quai du Marché aux Esclaves je fus, sans cérémonie, attaché avec les autres esclaves.

À la huitième heure, plusieurs capitaines de navires ronds étaient arrivés et marchandaient, avec le Maître des Esclaves, le prix des rameurs. Le Maître des Esclaves, à mon avis, vendait sa marchandise

trop chère, si l'on considère que nous n'étions que du bétail destiné aux bancs des navires ronds. N'ayant aucune intention de recevoir des coups, je m'abstins de le lui faire remarquer. En outre, il avait certainement reçu l'ordre de vendre au meilleur prix. Apparemment, Cos préparait sa flotte et son trésor devait faire face à de grosses dépenses. Le moindre disque de cuivre au tarn, me dis-je, dans une telle situation, compte nettement plus qu'en temps ordinaire. Je fus un peu irrité lorsqu'on me palpa, me tâta, lorsqu'on me demanda de montrer mes dents mais, en toute honnêteté, ces humiliations n'étaient pas plus désagréables que celles que durent subir mes compagnons de chaîne. En outre je n'étais pas, si l'on considère que je me trouvais sur le point d'être vendu aux galères, de trop mauvaise humeur.

Dans un coin, appuyé contre un gros poteau qui soutenait une partie de la structure du quai du Marché aux Esclaves, un pêcheur était assis en tailleur. Attentif, il réparait un filet étendu sur ses genoux. Près de lui, était posé un trident. Il avait de longs cheveux noirs et les yeux gris.

« Voyons si tu serres fort, » dit un capitaine. « Je ne veux, sur mes navires, que des esclaves vigoureux. »

Il tendit la main.

Quelques instants plus tard, il implorait ma pitié.

— « Arrête, Esclave! » cria le Maître des Esclaves en me donnant un coup de manche de fouet.

Je lâchai la main du capitaine, car je n'avais pas l'intention de l'écraser.

Chancelant, presque plié en deux, il me regarda avec incrédulité, la main cachée sous son aisselle gauche.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je avec sollicitude.

Il partit, en titubant, examiner d'autres esclaves.

- « Si tu recommences, » déclara le Maître des Esclaves, « je te trancherai la gorge ! »
- « Je crois, » répliquai-je, « que cela ne plairait guère à Chenbar et Lurius. »
- « Peut-être, » fit le Maître des Esclaves en ricanant.
- « Combien vaut cet esclave ? » demanda un capitaine, un homme de haute taille, à la petite barbe extrêmement soignée.
  - « Cinquante tasks d'argent, » répondit le Maître des Esclaves.
  - « C'est trop cher, » dit le capitaine.

J'étais d'accord avec lui, mais il ne me parut pas prudent d'intervenir.

- « C'est le prix, » déclara le Maître des Esclaves.
- « Très bien! » répondit le capitaine, faisant signe au Scribe qui se tenait près de lui, une bourse pleine de pièces en bandoulière, de payer le Maître des Esclaves.
  - « Puis-je demander, » m'enquis-je, « comment s'appellent mon Maître et son navire ? »
  - « Je m'appelle Tenrik, » répondit-il, « Tenrik de Temos. Ton navire sera le *Rena* de Temos. »
  - « Et quand partirons-nous ? » demandai-je.

Il rit.

— « Esclave, » fit-il, « tu poses des questions de passager ! »

Je souris.

« Avec la marée du soir, » déclara-t-il.

Je baissai la tête.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

Tenrik, suivi du Scribe, fit demi-tour et s'en alla. Je remarquai que le pêcheur avait terminé la réparation de son filet et se préparait également à partir. Il plia soigneusement le filet et le jeta sur son épaule gauche. Puis il ramassa son trident de la main droite et, sans un regard en arrière, quitta le quai du Marché aux Esclaves.

Le Maître des Esclaves recompta les cinquante tarsks d'argent.

Je secouai la tête.

« Trop cher, » fis-je.

Il haussa les épaules et ricana.

- « Du moment que la marchandise se vend, » déclara-t-il.
- « Oui, » fis-je, « je suppose que tu as raison. »

Je ne fus pas déçu lorsqu'on me conduisit sur le *Rena*. C'était bien un navire rond. Je notai avec satisfaction sa largeur et la profondeur de sa quille. C'était un navire lent.

Je ne fis guère attention aux croûtes de pain, aux oignons et aux pois que l'on nous fit manger, je n'avais pas l'intention d'en manger longtemps.

- « Ramer sur ce navire n'est pas tâche facile, tu verras, » déclara le Maître de Nage en attachant mes chevilles enchaînées à un gros anneau.
  - « Le sort de l'esclave est misérable, » répliquai-je.
  - « En outre, » ajouta-t-il avec un rire, « je ne suis pas un maître facile, tu verras. »
  - « Le sort de l'esclave est vraiment misérable, » pleurnichai-je.

Il tourna la clé dans la serrure, sans cesser de rire, puis pivota sur lui-même et gagna sa place, face à nous, à l'arrière du pont de nage.

Devant lui, comme c'était un grand navire, était assis le keleustes, homme puissant, chargé de marquer la cadence, aux poignets entourés de cuir. Il marquerait la cadence en frappant, avec des maillets dont l'extrémité était enveloppée dans des bandes de cuir, sur un énorme tambour à dessus de cuivre.

« Sortez les rames! » cria le Maître de Nage.

Comme les autres, je fis glisser ma rame dans le tolet.

Au-dessus de nous, sur le pont supérieur, retentirent les cris des marins qui larguaient les amarres et poussaient le navire à l'écart du quai avec les longues gaffes traditionnelles. On ne déroulerait les voiles attachées aux vergues que lorsque le navire aurait quitté le port.

J'entendis le craquement des grands gouvernails latéraux et perçus le mouvement doux et vivant des planches calfatées du navire.

Nous avions quitté la rive.

Les yeux du navire, peints de chaque côté de la proue, étaient tournés vers l'entrée du port de Telnus. Les navires de Gor, quels que soient leur classe ou leur type, ont toujours des yeux, soit sur la tête surmontant la proue, comme dans les navires-tarns, soit, dans le cas du *Rena* et des navires ronds en général, des deux côtés de la proue. On les peint toujours juste avant de lancer le navire. Les yeux symbolisent la croyance des marins goréens, suivant laquelle les navires sont des êtres vivants. Par conséquent, on leur donne des yeux afin qu'ils puissent se diriger.

« Préparez vos rames! » cria le Maître de Nage.

Les rames s'immobilisèrent à l'horizontale.

« Ramez! » cria le Maître de Nage.

Le keleustes frappa le grand tambour de cuivre avec son maillet enveloppé de cuir.

Toutes ensemble, les rames plongèrent dans l'eau, s'y enfoncèrent, la repoussèrent. Les pieds bien calés sur le repose-pieds, je tirai ma rame.

Lentement, semblable à un oiseau doux et gras, lourd et stable, le navire se dirigea vers l'ouverture flanquée de deux tours qui permet d'accéder au port, ceint de murs, de Telnus, capitale de l'île de Cos et siège de son Ubar.

Nous étions en mer depuis deux jours.

Comme les autres, je mangeais, à même la gamelle, une de nos quatre rations quotidiennes de pain, d'oignons et de pois. Une outre d'eau circulait.

Les rames étaient rentrées.

Nous n'avions pas ramé autant que nous aurions dû. Nous avions eu, pendant deux jours, un vent qui n'était tombé que la veille au soir.

Le *Rena* de Temos, comme presque tous les navires ronds, avait deux mâts inamovibles, contrairement aux galères de guerre, qui sont équipées d'un mât escamotable. Le grand mât se dressait un peu en avant du milieu du navire, tandis que le mât de misaine se trouvait un peu à l'arrière de la proue du navire. Tous deux supportaient des voiles latines, la vergue de la voile de misaine étant à peu près deux fois moins longue que celle de la grand-voile. Nous avions été vite, si l'on considère qu'il s'agissait d'un navire de transport, mais le vent était tombé.

Ce matin-là, nous avions ramé pendant plusieurs ahns.

Il était environ une ahn de l'après-midi.

- « Je crois savoir, » dit le Maître de Nage, campé devant moi, « que tu étais Capitaine, à Port Kar. »
- « Je suis Capitaine, » répliquai-je.
- « Mais à Port Kar, » insista-t-il.
- « Oui, » répondis-je, « je suis Capitaine à Port Kar. »
- « Mais nous ne sommes pas à Port Kar, » fit-il remarquer.

Je le regardai.

— « Port Kar, » répondis-je, « est là où son pouvoir d'exerce. »

Il me dévisagea.

« Je constate, » dis-je « que le vent est tombé. »

Il blêmit.

« Oui, » ajoutai-je.

Au même moment, le guetteur juché dans la nacelle située au sommet du grand mât se mit à crier :

« Deux navires à bâbord! »

« Sortez les rames ! » cria le Maître de Nage, qui regagna sa place en courant.

Je posai ma gamelle de pain, d'oignons et de pois, la glissant sous le banc. Je pourrais en avoir besoin plus tard.

Je fis glisser ma rame dans le tolet et me tins prêt.

J'entendis, sur le pont, des pas précipités et des cris.

Le Capitaine Tenrik cria au marin chargé du gouvernail :

« Barre à tribord! »

Le gros navire se pencha sur tribord.

Mais un autre cri s'éleva, en provenance du grand mât :

« Deux autres navires par tribord! »

« En avant toute! » cria Tenrik. « Hissez toute la toile! Cadence maximum! »

Aussitôt que le *Rena* eut repris sa direction d'origine, le Maître de Nage cria :

« Ramez!»

Puis les maillets du keleustes s'abattirent, avec violence, sur le tambour de cuivre.

Deux marins venus du pont supérieur s'emparèrent de fouets pendus derrière le Maître de Nage.

Je souris.

Avec ou sans coups, les rameurs ne pouvaient soutenir qu'une cadence donnée. Et elle ne suffirait pas.

Un autre cri retentit dans la nacelle fixée au sommet du mât.

« Deux navires à l'arrière! »

Les lourds maillets de cuir du keleustes martelèrent inlassablement le tambour recouvert de cuivre.

Environ une demi-ahn plus tard, Tenrik appela la vigie.

L'homme avait une lorgnette semblable à celle des Constructeurs.

« Distingues-tu leur drapeau ? » cria-t-il.

- « Il est blanc, » répondit la vigie, « avec des bandes vertes. Il y a, sur ce fond, une tête de bosk. » Un esclave, enchaîné devant moi, se retourna et demanda dans un souffle :
- « Comment t'appelles-tu, Capitaine? »
- « Bosk, » répondis-je en tirant la rame.
- « Aiii! » cria-t-il.
- « Rame! » hurla le Maître de Nage.

Les deux marins armés de fouets prirent rapidement position entre les bancs, mais ceux qui y étaient enchaînés ramèrent sans faiblir.

- « Ils gagnent du terrain! » cria un marin, sur le pont supérieur.
- « Plus vite! » ordonna un autre.

Mais le keleustes battait déjà la cadence maximum. Et, manifestement, cette cadence ne pourrait être soutenue longtemps.

Environ un quart d'ahn plus tard, j'entendis ce que j'attendais.

- « Deux autres navires! » cria la vigie.
- « Où ? » demanda Tenrik.
- « Droit devant! » répondit la vigie. « Droit devant! »
- « Barre à tribord! » ordonna Tenrik.
- « Levez les rames! » cria le Maître de Nage. « Rames de bâbord! Ramez! »

Nous levâmes nos rames, puis seules celles de bâbord entrèrent dans l'eau et furent tirées. En quelques coups de rame, le lourd *Rena* avait tourné d'environ huit unités du compas goréen.

- « Toutes les rames ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »
- « Que devons-nous faire ? » demanda l'esclave qui se trouvait devant moi.
- « Ramer, » répliquai-je.
- « Silence! » cria un des marins avant de nous frapper avec son fouet.

Puis, stupidement, ils entreprirent de flageller les dos luisants de sueur des esclaves. Deux d'entre eux lâchèrent leur rame et les rames libres cassèrent le rythme des autres.

Le Maître de Nage se précipita entre les bancs et arracha les fouets aux marins, leur ordonnant de regagner le pont supérieur.

C'était un bon Maître de Nage.

Puis il cria:

« Levez les rames! Prêts! Ramez!»

Nous retrouvâmes la cadence et le *Rena* repartit.

« Plus vite! » cria un marin à l'intention des rameurs.

Le Maître de Nage regarda ses hommes. C'est à peine s'ils parvenaient à tenir la cadence.

- « Diminue la cadence de cinq unités, » dit le Maître de Nage au keleustes.
- « Imbécile! » entendis-je.

Puis, un officier descendit précipitamment les marches conduisant au pont des rameurs, frappa le Maître de Nage qui tomba de son siège.

« Cadence maximum! » hurla-t-il à l'intention du keleustes.

Le rythme de la cadence maximum s'éleva à nouveau.

L'officier, avec un cri de rage, pivota sur lui-même et regagna le pont supérieur.

Cadence maximum.

Mais, moins d'un ehn plus tard, des hommes cédèrent et les rames s'entrechoquèrent. Néanmoins, obéissant aux ordres, le keleustes battait la cadence maximum.

Puis, les battements du tambour cessèrent de correspondre aux mouvements des rames. Les hommes, de plus en plus nombreux, étaient incapables de suivre la cadence du keleustes et n'avaient pas de guide correspondant à un rythme qu'ils pouvaient soutenir.

Le Maître de Nage, le visage ensanglanté, se releva péniblement.

« Levez les rames ! » cria-t-il. Puis, d'une voix lasse, il s'adressa au keleustes. « Dix unités de moins que la cadence maximum. »

Nous suivîmes cette cadence et le Rena reprit sa route.

- « Plus vite! » cria l'officier, depuis le pont supérieur. « Plus vite! »
- « Ce n'est pas un navire-tarn! » répondit le Maître de Nage.
- « Tu mourras! » hurla l'officier. « Tu mourras! »

Tandis que le keleustes maintenait la cadence, le Maître de Nage, tremblant, la bouche ensanglantée, vint entre les bancs. Il s'arrêta près de moi. Il me regarda.

- « Ici, c'est moi qui commande, » dis-je.
- « Je sais, » répondit-il.

À ce moment, l'officier descendit à nouveau l'escalier conduisant au pont de nage. Il avait les yeux fixes. Il avait dégainé son épée.

- « Où est, » demanda-t-il, « le Capitaine de Port Kar ? »
- « Je suis ici, » répondis-je.
- « Tu es celui qu'on appelle Bosk? » s'enquit-il.
- « Oui, » fis-je.
- « Je vais te tuer! » déclara-t-il.
- « À ta place, » dis-je, « je ne ferais pas cela. »

Sa main hésita.

« S'il m'arrivait quelque chose, » repris-je, « je crois que mes hommes ne seraient pas très contents. »

Sa main tomba.

- « Détache-moi! » ordonnai-je.
- « Où est la clé ? » demanda-t-il au Maître de Nage.

Une fois détaché, je quittai mon banc. Les autres esclaves, stupéfaits, conservèrent néanmoins la cadence.

— « Ceux qui sont avec moi, » dis-je, « je les libérerai. »

Les esclaves m'acclamèrent.

« Ici, c'est moi qui commande, » poursuivis-je. « Vous allez exécuter mes ordres. »

Une nouvelle acclamation salua ces paroles.

Je tendis la main et l'officier y déposa son épée, le pommeau en premier.

Je lui fis signe de prendre ma rame.

Furieux, il obéit.

- « Ils vont briser nos rames! » cria quelqu'un, sur le pont supérieur.
- « Rentrez les rames ! » cria, instinctivement, le Maître de Nage.

Les rames glissèrent à l'intérieur.

« Sortez les rames! » ordonnai-je.

Les rames glissèrent aussitôt à l'extérieur et soudain, sur tribord, s'éleva un grand fracas, puis les esclaves hurlèrent et les planches furent durement rabotées tandis que les rames cassaient et se fendaient, le tumulte, terrible et assourdissant, résonnant dans la cale. Des rames furent arrachées des tolets, d'autres cassèrent ou furent à demi brisées, la partie intérieure étant projetée, en arc de cercle, vers l'avant, heurtant les esclaves, s'écrasant contre l'intérieur de la coque. Quelques hommes, les côtes ou un bras cassés, poussèrent des cris de douleur. Pendant un instant horrible, le navire pencha dangereusement sur tribord et nous embarquâmes de l'eau par les tolets, mais l'autre navire, avec sa lame en demi-lune, passa et le *Rena* se redressa, tanguant désespérément, durement touché.

De mon point de vue, la bataille était terminée.

Je me tournai vers l'officier.

« Prends la clé, » ordonnai-je, « et libère les esclaves! »

Sur le pont supérieur, le Capitaine Tenrik ordonnait à ses hommes de prendre les armes afin de repousser les agresseurs.

L'officier, obéissant, entreprit de libérer les esclaves.

Je me tournai vers le Maître de Nage.

« Tu es un bon Maître de Nage, » dis-je. « Mais, maintenant, il faut soigner les blessés. »

Il se tourna vers les hommes qui avaient été touchés par les rames.

Je tendis le bras sous mon banc. Là, cabossée, à moitié renversée, flottant sur un centimètre d'eau qui ne s'était pas encore écoulée dans la cale, se trouvait ma gamelle de pain, d'oignons et de pois.

Je m'assis sur mon banc et mangeai.

De temps en temps, levant la tête, je regardais par le trou du tolet. Le *Rena* était encerclé par huit navires et deux lourdes galères de l'Arsenal prenaient place contre ses flancs. On n'avait pas échangé un seul projectile.

Puis, sur le pont supérieur, le Capitaine Tenrik cria à ses hommes de ne pas résister.

Un instant plus tard, quelqu'un monta sur le *Rena*, puis deux autres marins le suivirent, enfin d'autres abordèrent.

Je posai ma gamelle, qui était vide. Puis, l'épée de l'officier à la main, je gravis l'escalier.

« Capitaine! » cria Thurnock.

Près de lui, souriants, se tenaient Clitus et Tab.

Il y eut des acclamations sur les navires de Port Kar assemblés. Je levai ma lame, répondant à leur salut.

Je me tournai vers le Capitaine Tenrik.

« Merci, » dis-je, « Capitaine. »

Il hocha la tête.

« Tu m'as fait l'impression » repris-je, « d'un excellent capitaine. »

Il me regarda avec étonnement.

- « Et ton équipage semble compétent, » poursuivisse, « et le navire est un bon navire. »
- « Que vas-tu faire de nous ? » demanda-t-il.
- « Il faudra, » répondis-je, « réparer le *Rena*. Tu trouveras probablement, à Cos ou à Tyros, tout ce qui est nécessaire à le remettre en état. »
  - « Nous sommes libres ? » s'enquit-il, incrédule.
- « Ce serait bien mal récompenser l'hospitalité d'un capitaine, » expliquai-je, « que d'être assez rustre pour refuser de lui rendre son navire. »
  - « Merci, » répondit-il, « Bosk, Capitaine de Port Kar. »
- « Les esclaves, naturellement, » repris-je, « sont libres. Nous les emmenons. Ton équipage, à la voile ou à la rame, se débrouillera certainement. »
  - « Nous n'aurons pas de problèmes, » affirma-t-il.
- « Conduisez les anciens esclaves, qu'ils soient ou non blessés, sur nos navires. Dans moins d'une ahn, je veux que nous fassions route vers Port Kar. »

Clitus donna des ordres à mes marins.

« Capitaine! » appela une voix.

Je me retournai et découvris, près de moi, le Maître de Nage.

- « Tu es digne, » dis-je, « de commander les rameurs d'un navire-bélier. »
- « J'étais ton ennemi, » fit-il remarquer.
- « Si tu le souhaites, » répondis-je, « sers-moi. »
- « J'accepte, » dit-il, « avec joie. »

Je me tournai vers Thurnock et Tab.

- « J'ai apporté la paix à Cos et Tyros, » dis-je, « et je n'ai obtenu, en récompense, que les chaînes du galérien. »
  - « Quand, » demanda Tab, « attaquerons-nous les navires de Cos et de Tyros ? »

Je ris

- « Maintenant, » reprit-il, « Cos et Tyros t'ont porté préjudice. »
- « Oui, » répondis-je. « Effectivement, et nous pouvons les attaquer. »

Des acclamations retentirent autour de nous car les marins trouvaient que les navires de Bosk avaient trop longtemps abandonné la mer à ceux de Cos et de Tyros.

- « Le Bosk, » dit Thurnock en riant, « est en colère. »
- « Exactement, » répliquai-je.
- « Que Cos et Tyros prennent garde! » tonna Thurnock.
- « Oui, » dis-je, me tournant vers le capitaine, « qu'elles prennent garde. »

Le capitaine hocha sèchement la tête.

- « Qu'allons-nous faire, maintenant, Capitaine ? » demanda Clitus.
- « Rentrer à Port Kar, » répondis-je. « Si mes souvenirs sont exacts, une galère de classe supérieure m'y attend, en rétribution de ma mission à Cos. »
  - « C'est vrai, » dit Thurnock.
  - « Et ensuite, lorsque nous aurons regagné Port Kar ? » s'enquit Tab.

Je le regardai sans ciller.

— « Ensuite, » répondis-je, « je ferai peindre mes navires en vert. »

Le vert est, sur Thassa, la couleur des pirates. Coques, voiles, rames vertes, et même les cordages. Dans le soleil qui se reflète sur l'eau, le vert est la couleur la plus difficile à distinguer, sur Thassa la Luisante. Un navire vert, sous le soleil, est pratiquement invisible.

— « Cela sera fait! » s'écria Tab.

De nouvelles acclamations retentirent autour de nous.

Constatant que je tenais toujours l'épée de l'officier, je la jetai sur le pont des rameurs, où elle se planta à ses pieds.

— « Ton épée, » fis-je.

Puis, bondissant par-dessus la lisse du Rena, je gagnai le pont de la lourde galère de l'Arsenal.

Mes hommes me suivirent, puis retirèrent les grappins qui reliaient nos navires au Rena.

C'est ainsi que les navires de Bosk, Capitaine de Port Kar, furent peints en vert.

Un mois plus tard, équipés et préparés, les navires-béliers de Bosk, une galère légère, deux de classe moyenne et une de classe supérieure, frappèrent pour la première fois sur Thassa.

À la fin du mois suivant, le drapeau de Bosk, hissé sur un navire ou bien sur un autre, était connu de Ianda à Torvaldsland, du delta du Vosk aux salles du trône de Cos et de Tyros.

Ma richesse augmenta dans des proportions considérables et le nombre de navires de ma flotte, grâce aux unités capturées, devint tellement important qu'il fût bientôt impossible de tous les amarrer dans l'enceinte de ma demeure. Avec l'or acquis au fil de l'épée, j'achetai des quais et plusieurs entrepôts à la lisière occidentale de Port Kar. Néanmoins, la place me manquait et, afin de pallier cette difficulté, je vendis de nombreux navires ronds, ainsi que les navires longs de mauvaise qualité.

Mes navires ronds, dans toute la mesure du possible, furent réservés au commerce, généralement suivant les instructions de Luma, l'esclave que j'avais nommée chef comptable ; quant aux navires longs, je les envoyais contre Cos et Tyros, généralement par groupes de deux ou trois ; je commandais personnellement une flotte de cinq navires-béliers et sillonnais la mer en quête de gros gibier.

Mais je n'avais pas oublié la flotte chargée de trésors qui, partant de Tyros, prendrait la route de Cos

avec des métaux précieux et des bijoux destinés à ses coffres, ainsi qu'une jolie jeune fille, Vivina, chargée d'égayer la couche de l'Ubar.

Je plaçai des espions à Cos, à Tyros et dans de nombreux autres ports.

Je crois que je connaissais les déplacements, les cargaisons et les horaires des navires des deux Ubarats insulaires, ainsi que ceux de leurs alliés, aussi bien, sinon mieux, que la majorité des membres de leur Grand Conseil.

Par conséquent, il n'était pas surprenant que moi, Bosk, venu du Marais, en cette Cinquième Main Transitoire de l'an 10120, depuis la Fondation d'Ar, quatre mois après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius, je me tienne sur le château arrière de mon navire amiral, le *Dorna*, à la tête de ma flotte, dix-huit navires qui m'appartenaient et douze empruntés à l'Arsenal, sur Thassa la Luisante, à un endroit donné, à un moment donné.

« Flotte à bâbord! » cria la vigie.

Je me tournai vers Tab.

« Retirez le mât, » dis-je, « de son logement. Attachez-le, avec sa vergue, sur le pont. Pliez la voile. Nous allons à la bataille ! »

## COMMENT BOSK DIRIGEA LES OPÉRATIONS SUR THASSA

 $\mathbf{I}_{ t L}$  faut comprendre que le navire lui-même est une arme.

Le *Dorna*, navire-tarn, est représentatif de sa catégorie. Par conséquent, je vais le décrire brièvement. Toutefois il faut préciser, en passant, que divers types de navires-béliers sillonnent Thassa et que beaucoup, par leurs dimensions, leur ligne, leur gréement et la disposition des rames, sont très différents. La différence essentielle, à mon avis, réside dans le nombre de rangs de rames : un, deux ou trois. Le *Dorna*, comme presque tous les navires-tarns, n'a qu'un seul rang de rames ; pourtant, la puissance de ses rames n'est pas inférieure à celle d'une trirème ; j'expliquerai bientôt pourquoi.

Le *Dorna*, comme presque tous les navires-tarns, est un vaisseau long et étroit, à faible tirant d'eau. Il est bordé à franc-bord et les planches de la coque sont fixées avec des clous de bronze et de fer ; par endroits, on utilise également des chevilles de bois ; les planches, suivant leur place, font entre cinq et quinze centimètres d'épaisseur ; en outre, afin de le renforcer en cas d'éperonnage, des préceintes de dix centimètres d'épaisseur sont fixées longitudinalement sur ses flancs. Il dispose d'un seul mât, amovible, avec sa longue vergue. La voile est latine. Sa longueur, cent vingt-huit pieds goréens, et sa largeur, seize pieds goréens, en font un navire de classe supérieure. Son franc-bord, entre la ligne de flottaison et le pont, mesure cinq pieds goréens. Il est long, bas sur l'eau et rapide.

Il a une quille droite ce qui permet, compte tenu de son faible tirant d'eau, de l'échouer, la nuit, lorsqu'on le souhaite. Souvent, les marins goréens, le soir, échouent leur navire, organisent un tour de garde, dressent le camp puis reprennent la mer au matin.

L'éperon du *Dorna*, massive projection en forme de bec de tarn, gainé de métal, se trouve juste sous la ligne de flottaison. À l'arrière de l'éperon, afin qu'il ne pénètre pas trop profondément dans le navire ennemi, y restant coincé, se trouve, en forme de crête de tarn dressée, le bouclier. Le navire lui-même est construit de telle sorte que la puissance combinée de la quille, de l'étrave et de l'armature se trouve concentrée sur le bélier, ou éperon. Ce type de navire constitue donc, par lui-même, une arme véritable.

À ce propos, il faut aussi que j'explique que l'on emploie indifféremment le terme de navire-tarn si l'on se réfère à la forme et navire-bélier si l'on se réfère à l'usage mais qu'il s'agit, en fait, purement et simplement du même navire.

La proue du *Dorna* est concave, rejoignant, en pente douce, l'éperon. Sa poupe décrit un demicercle presque complet. Deux rames, ou gouvernails latéraux, le dirigent. La poupe elle-même est haute et évasée ; elle est sculptée en forme de plumes ; toutefois, dans la réalité, les plumes de la queue d'un tarn seraient parallèles à l'axe, et non perpendiculaire ; la proue du navire, dans sa conception, doit tenir compte de l'éperon et du bouclier, toutefois, elle prend la forme d'une tête de tarn.

Les navires-tarns sont peints de couleurs diverses ; le *Dorna*, naturellement, était vert.

Outre le château avant et le château arrière, le *Dorna* avait deux tourelles mobiles d'environ six mètres de haut. Il avait également, montés sur des socles pivotants, rembourrés avec du cuir, deux catapultes légères, deux onagres à chaîne et huit balistes. Il était également équipé de lames latérales. Ces lames, dont j'ai déjà parlé, sont fixées de chaque côté de la coque, à l'arrière de la proue et devant les rames. Elles ressemblent à des demi-lunes d'acier et sont rivées à l'armature du navire. Elles ont été inventées par Tersites de Port Kar. Toutefois, on en trouve sur tous les navires-tarns récents, quelle que soit leur origine.

Bien que la coque du *Dorna* fasse seize pieds goréens de large, le pont fait vingt et un pieds en raison du pont de nage, qui supporte les tolets ; la superstructure du pont de nage est légèrement plus haute que le pont lui-même et plus large d'environ deux pieds et demi goréens, de chaque côté ; elle est soutenue par des prolongements des poutres de l'armature ; le pont de nage est situé légèrement sur l'avant ; l'extension de la structure du pont de nage permet non seulement de disposer de davantage d'espace, mais également, en raison des rames utilisées, d'obtenir un meilleur bras de levier.

La taille et le poids des rames paraîtront sans doute surprenants mais, en fait, ce sont des leviers

magnifiques et extrêmement efficaces. Les rames sont disposées par groupes de trois et il y a trois hommes sur le même banc. Ces bancs ne sont pas perpendiculaires à la coque, mais situés en oblique par rapport à elle, le dos au château avant du navire. Par conséquent, l'extrémité située sur l'intérieur se trouve plus à l'arrière que l'extrémité située sur l'extérieur. Grâce à cette disposition, toutes les rames d'un groupe peuvent être parallèles. Parfois, les trois rames ont la même longueur mais, souvent, ce n'est pas le cas. Sur le Dorna, les rames n'avaient pas toutes la même longueur ; comme sur de nombreux navires-tarns, la différence de longueur entre les rames était d'environ un pied et demi ; la rame intérieure était la plus longue ; la rame extérieure était la plus courte. En général, les rames pèsent une Pierre par pied, c'est-à-dire approximativement deux kilos par pied. En général, sur un navire-tarn, la longueur des rames est comprise entre vingt-sept et trente pieds goréens. Une rame goréenne de trente pieds, celle qui se trouve sur l'intérieur, pèse approximativement trente Pierres, soit environ soixante kilos. La longueur et le poids de ces rames rendraient leur manœuvre malaisée si elles n'étaient pas, à l'extrémité située sur l'intérieur, lestées au plomb. Par conséquent, n'étant pas obligé de compenser leur poids, les rameurs ne sont responsables que de leur maniement. Cette disposition : un homme par rame, les rames par groupes de trois et montées sur un pont de nage qui autorise des mouvements amples et élégants, est considérée comme très efficace dans les marines goréennes. Elle est presque universelle en ce qui concerne les navires-béliers. En outre, le pont de nage est découvert, contrairement aux cales de nage des navires ronds. Cela permet de disposer de combattants supplémentaires : les rameurs, lorsque cela s'avère nécessaire. Ceux-ci, incidemment, tandis qu'ils rament, sont protégés par un bâti renforcé fixé sur la structure du pont de nage. Tous les deux bancs, derrière ce bâti, est posté un archer. Tous les tolets d'un groupe sont à environ trente centimètres l'un de l'autre et les groupes eux-mêmes, d'un centre à l'autre, sont distants d'environ un mètre cinquante. Le *Dorna* comportait vingt groupes de trois de chaque côté et employait, par conséquent, cent vingt rameurs.

À partir de là, on peut peut-être deviner pourquoi la puissance de nage d'un navire-bélier à un seul rang de rames est souvent comparable, ou supérieure, à celle d'un navire à deux ou trois rangs de rames. Les problèmes essentiels ont trait au nombre et à la taille des rames qu'il est possible d'utiliser, en regard de la taille nécessaire à leur installation. L'utilisation du pont de nage débordant, qui permet la manœuvre de grandes rames, et l'installation de plusieurs rameurs sur le même banc, chaque rameur ayant sa rame, qui autorise un gain de place considérable, ne doivent pas être négligées. Si nous prenons l'exemple d'un navire à trois rangs de rames, comportant cent vingt rameurs en trois bancs de vingt de

chaque côté, je crois qu'il est évident qu'il s'agirait d'un navire beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que le type à un seul rang, avec trois hommes par banc, qui comporterait également cent vingt rameurs. Par conséquent, il serait également plus lent. En outre, cet exemple ne tient pas compte du fait que le pont de nage débordant permet d'utiliser des rames plus grandes. Naturellement, un grand nombre de facteurs entrent en ligne de compte et on pourrait imaginer un navire à trois rangs de rames sur le modèle des navires à un rang, avec trois hommes et trois rames par banc, et ainsi de suite, mais, sans tenir compte des problèmes de taille, nous pouvons nous contenter de faire remarquer, sans commentaire supplémentaire, que les navires de combat qui sillonnent Thassa sont presque tous de ce type. Les autres modèles, bien qu'ils existent, ne semblent pas, pour le moment du moins, en mesure d'inquiéter les navires bas, rapides, à un seul rang de rameurs. En ce qui concerne l'éperonnage, je suppose qu'un navire plus lourd porterait un coup plus puissant, mais cela est contestable du fait que le navire le plus léger se déplacerait probablement plus rapidement. En outre, naturellement, on a davantage de risques de se faire éperonner par un navire léger que par un navire lourd parce que le premier est généralement plus rapide et plus maniable. Les navires à plusieurs rangs de rameurs ont, en outre, d'autres inconvénients : les rameurs occupent de la place qui pourrait être dévolue aux marchandises ; de nombreux rameurs, sinon tous, se trouvent dans la cale et, par conséquent, ne peuvent participer au combat aussi aisément que si cela n'était pas le cas ; de plus, en cas d'éperonnage ou de naufrage, il est beaucoup plus dangereux de se trouver dans la cale. De toute manière, quelles que soient les raisons ou les justifications, le navire-tarn à un seul rang, catégorie à laquelle appartenait le *Dorna*, est le plus répandu.

J'avais, à ma disposition, trente navires-tarns, dix-huit qui m'appartenaient et douze qui m'avaient été prêtés par l'Arsenal. La flotte transportant le trésor, avec son escorte, se composait de soixante-dix navires ; il y avait quarante navires-béliers et trente navires ronds. En ce qui concernait les navires-béliers, vingt-cinq étaient de classe supérieure et quinze de classe moyenne. En ce qui concernait mes navires-béliers, vingt étaient de classe supérieure et dix de classe moyenne. Aucune des deux flottes ne comportait de galères légères.

J'avais pris le parti de ne jamais éperonner les navires ronds et j'avais pu constater que cette habitude était bien connue. J'en avais même fait répandre le bruit, sur les Marchés aux Esclaves, par des hommes à moi qui s'y rendaient sous prétexte d'examiner la marchandise. Manifestement d'une cale à l'autre, au fil des mois, le bruit que Bosk ne coulait jamais un navire rond et que, lorsqu'il en prenait un, il libérait les esclaves, avait fait son chemin. Je crois que, sans cela, les actions que j'avais menées contre les navires ronds, au cours des mois précédents, n'auraient pas été aussi victorieuses. En outre, j'avais fait courir le bruit que je n'aimais pas découvrir, après avoir capturé un navire rond, des esclaves maltraités ou tués. Par conséquent, ainsi, je recrutais des alliés tacites dans les cales des navires ronds. Les esclaves, désireux que leur navire soit capturé par un de mes vaisseaux, étaient peu enclins à ramer de toutes leurs forces et leurs maîtres, sachant très bien que le navire pouvait être pris, hésitaient à torturer ou à tuer les rameurs. Il ne restait plus, dans ces conditions, que deux solutions aux capitaines de Cos et de Tyros : embaucher des rameurs libres ou bien renforcer leurs escortes de navires-béliers. C'est cette seconde solution, plutôt onéreuse, que les hommes de Cos et de Tyros choisissaient, presque invariablement. De toute manière, quelles que soient les circonstances, la flotte transportant le trésor aurait eu une escorte importante, ce qui était effectivement le cas.

Le prix des marchandises, incidemment, transportées sur les navires de Cos, de Tyros et de leurs alliées, en raison du coût de l'escorte supplémentaire, avait considérablement augmenté. Par conséquent, leurs marchandises devenaient de moins en moins compétitives sur les marchés de Thassa, ce qui mécontentait leurs négociants. En outre, les tarifs des assurances relatives à ces cargaisons, même lorsqu'elles étaient escortées, avaient également fait un bond.

En raison de mon attitude vis-à-vis des navires ronds, j'étais persuadé que Cos et Tyros ne

chercheraient pas à s'attaquer directement à ma flotte. Par conséquent, le rapport qui, dans des conditions normales, aurait été insupportable puisqu'il était de soixante-dix contre trente, se réduisait, à mon avis, à quarante, ou bien cinquante au pire, contre trente. Toutefois, à mon sens, il n'était pas sage d'engager une bataille dans de telles conditions. Je n'avais pas la moindre intention de le faire, à moins d'être opposé à une force égale en nombre ou bien, de préférence, inférieure. L'élément déterminant, de mon point de vue, n'était pas tant le nombre de navires engagés que le nombre de navires dont on pouvait disposer à un moment donné, à un endroit donné.

Par conséquent, je mis mon plan en application.

Avec douze navires, je me dirigeai vers la flotte du trésor par le sud-est.

Bien que les mâts et les vergues eussent été attachés sur le pont et que les voiles eussent été serrées dans la cale, je demandai aux flûtistes et aux joueurs de tambours, qui ne sont pas rares sur les navires-béliers qui sillonnent Thassa, de jouer un air martial.

Ensuite, courageusement, la musique filant à la surface de l'eau, les rames à la moitié de la cadence maximum, nous nous dirigeâmes, sur les eaux luisantes, vers la grande flotte.

Comme les navires-béliers de l'ennemi n'avaient pas encore baissé leur mât, ils ne tarderaient pas à nous voir.

Depuis le château arrière du *Dorna*, je vis, grâce à la longue lunette des Constructeurs, au loin, que les navires-béliers de l'ennemi, un par un, baissaient leur mât. En outre, j'entendis leurs trompettes de guerre qui, portant d'un navire à l'autre, permettaient de diriger les mouvements de la flotte. Des drapeaux, reprenant probablement le message des trompettes, furent hissés au sommet des châteaux arrière. Je ne pouvais pas encore distinguer les ponts, mais j'étais certain qu'une activité fébrile y régnait. Les archers tendaient leurs armes ; on sortait casques, armes et boucliers des cales. On attisait les feux afin de chauffer les pierres et la poix ; on déliait des faisceaux de javelines près des balistes et des petites catapultes. On étendait des peaux mouillées sur le pont, les pavois et les bordés ; on tirait des seaux d'eau de mer, destinés à la lutte contre les incendies, que l'on disposait ici et là sur le navire. En dix ehns, les ponts des navires de la flotte du trésor seraient vides, à l'exception du matériel de guerre, et les ouvertures seraient obturées. Naturellement, les mêmes préparatifs se déroulaient sur mes navires.

« Un quart du maximum ! » criai-je au Maître de Nage, qui se trouvait en dessous de moi.

Je ne voulais pas approcher trop rapidement de la flotte.

La flotte du trésor n'aurait aucun moyen de savoir que je connaissais sa taille et sa composition.

De leur point de vue, la puissance de la force que je venais de rencontrer devait m'étonner.

J'écoutai, pendant un moment, les airs guerriers que jouaient mes flûtistes et mes tambours.

Puis, lorsque les navires du périmètre de la flotte du trésor se dirigèrent sur nous, je fis signe aux musiciens de s'arrêter.

Lorsqu'ils eurent obéi, j'entendis les flûtes et les tambours des navires ennemis.

Je demandai au Maître de Nage d'immobiliser les rames.

Je voulais faire croire que je ne savais pas si je devais attaquer, comme si j'étais hésitant et étonné.

Je fis signe à mon propre trompette de transmettre l'ordre d'immobiliser les rames. Un drapeau, hissé au sommet du château arrière, répéta le message.

Par-dessus la musique assourdie provenant des navires lointains, qui approchaient, j'entendis les trompettes de guerre de l'ennemi et, grâce à la lunette des Constructeurs, examinai ses pavillons. Je ne connaissais pas avec précision les codes utilisés par la flotte du trésor, toutefois, j'étais convaincu que notre hésitation était signalée à toute la flotte ; puis j'entendis d'autres trompettes et vis les navires ronds s'écarter tandis que d'autres navires-tarns se glissaient entre eux, se dirigeant sur nous.

Je fermai la lunette télescopique des Constructeurs et ris.

« Excellent! » m'écriai-je.

Thurnock, près de moi, qui avait une dent en moins en haut et à droite, ricana.

« Timoniers, demi-tour! » lançai-je. « Maître de Nage, demi-cadence! »

Je ne pris pas la peine, conformément au plan, de signaler cette manœuvre aux autres navires. Je voulais faire croire que nous faisions demi-tour en catastrophe, que nous prenions la fuite. Je voulais faire croire que les autres navires n'avaient plus qu'à décider au vu de nos manœuvres, comme si la peur et la confusion s'étaient intallées, de sorte que nous n'avions pas pris le temps de les avertir. J'entendis à nouveau les trompettes. Certaines appartenaient à la flotte ennemie. D'autres, notes brèves, interrogations, demandes d'explications, provenaient de mes navires. Ils étaient bien commandés. J'écoutai les flûtes et les tambours des navires-béliers de la flotte du trésor. Une javeline, dont la pointe était enduite de goudron enflammé, tomba dans l'eau, à une centaine de mètres de nous.

Je tirai à nouveau la lunette des Constructeurs.

Je comptai une vingtaine de navires qui, dans une vaste courbe destinée à nous encercler, venaient sur nous.

Le *Dorna* avait fait demi-tour et, à demi-cadence, faisait route vers le sud-est, fuyant ses poursuivants. Mes onze autres navires, dans un désordre intentionnel, prenaient le même chemin que moi.

J'ordonnai au trompette et au marin chargé des drapeaux de leur signaler alors l'ordre officiel de fuite.

Ces douze navires, incidemment, étaient les plus rapides. Il paraissait probable, étant donné notre avance, que nous pourrions rester devant nos poursuivants, si nous le souhaitions, ou bien indéfiniment ou bien, s'ils étaient plus rapides, ce dont je doutais, pendant plusieurs ahns.

Nous avancions alors à demi-cadence.

Je voulais que les autres aient envie de nous poursuivre.

Je réussis.

Une autre javeline à la pointe enduite de goudron enflammé tomba dans l'eau, cette fois à une cinquantaine de mètres de notre château arrière.

Un quart d'ahn plus tard, je comptai trente navires-béliers lancés à notre poursuite. S'il y en avait d'autres, je ne les vis pas. La flotte du trésor, quant à elle, avait mis en panne.

Une javeline lancée par le navire de tête décrivit une courbe élégante, laissant derrière elle une traînée de fumée, puis tomba à l'eau une quinzaine de mètres sur ma droite, à la hauteur de notre château arrière.

Je souris.

« Trois quart de cadence! » commandai-je au Maître de Nage.

Mes navires, comme sous l'emprise de la panique, ne fuyaient pas en formation mais s'éparpillaient, apparemment, sur Thassa. Chacun d'eux avait un ou deux poursuivants. Mon navire, qu'ils avaient sans doute identifié comme le vaisseau amiral, du fait qu'il conduisait la formation d'origine, s'honorait de cinq poursuivants. Au bout de deux ahns, augmentant parfois la cadence et, parfois, la diminuant, suivant que nous souhaitions éviter d'être effectivement rattrapés ou bien que nous voulions encourager nos poursuivants, nous les avions dispersés en une longue file éparse, les espaces entre les navires donnant une idée de leur vitesse respective.

À ce moment-là, naturellement, le reste de ma flotte, dix-huit navires-béliers, avait attaqué, par le nord-ouest, la flotte du trésor, qui n'était plus protégée que par dix navires-béliers.

Le fait que l'on nous ait poursuivis avec un tel acharnement m'étonnait un peu, mais pas beaucoup.

J'avais hissé le pavillon de Bosk du Marais, carrément, certain que cette provocation les encouragerait à se lancer promptement et impétueusement, à ma poursuite. Manifestement, à Cos et à Tyros, ma tête valait un bon prix. Seuls me surprenaient l'acharnement et la longueur de la poursuite. Je n'avais pas compris à quel point je comptais pour les hommes des deux Ubarats insulaires. Je ricanai. Apparemment, j'avais davantage d'importance, à leurs yeux, que je ne l'avais cru.

À la douzième ahn, le commandant du premier navire lancé à notre poursuite comprit soit qu'il était tombé dans un piège, soit qu'il avait peu de chances de rattraper nos navires.

« Levez les rames! » ordonnai-je.

Je regardai le navire-tarn s'immobiliser puis, les rames de bâbord étant entrées en action, faire demitour.

« Comment sont les hommes ? » demandai-je au Maître de Nage.

C'était le Maître de Nage du Rena de Temos.

- « Ils sont encore pleins de force, » répondit-il. « Tu n'as jamais demandé la cadence maximum. »
- « Qu'ils se reposent, » dis-je.

Sur le navire qui s'était lancé à notre poursuite, la trompette et les drapeaux entrèrent en action. Les navires qui se trouvaient derrière lui amorcèrent leur demi-tour. Les navires situés sur ses flancs, qui avaient peut-être vu les drapeaux hissés sur ses châteaux avant et arrière, abandonnèrent également la poursuite. D'autres étaient trop loin pour les distinguer, éparpillés sur Thassa.

Dès que j'eus constaté que notre poursuivant s'en retournait, je donnai des ordres :

« Demi-tour! » lançai-je. « Et cadence maximum! »

Les rameurs poussèrent des cris de joie.

J'étais convaincu que le *Dorna* était plus rapide que son poursuivant.

Celui-ci s'éloignait, probablement à demi-cadence.

À mon avis, il n'aurait pas le temps de faire un nouveau demi-tour.

Nous ne tirâmes aucun projectile et ne donnâmes aucun avertissement.

L'éperon armé d'acier du *Dorna* s'enfonça dans son château arrière, une trentaine de centimètres sous la ligne de flottaison.

« En arrière ! » cria le Maître de Nage et le *Dorna*, frémissant sous l'impact, recula.

« Timoniers, passez à tribord! » criai-je. « Rameurs, cadence maximum! »

La poupe du navire ennemi était déjà sous l'eau lorsque nous le dépassâmes.

Des carreaux d'arbalète se fichèrent dans le bâti renforcé qui protégeait mes rameurs.

Il n'y eut pas d'autres projectiles.

Nous entendîmes des hurlements, des avertissements.

Il y avait encore quatre navires devant nous. Le plus proche ne se trouvait qu'à une centaine de mètres de celui que nous venions de couler.

Le fracas du choc et les cris des hommes avaient porté, sur l'eau.

Le navire qui nous précédait tenta de faire demi-tour mais il n'avait pas parcouru quatre unités du compas goréen que notre éperon frappait le côté du château arrière, déchirant la coque puis se dégageant tandis que les navires se heurtaient, puis le *Dorna* s'éloigna, libre, et se dirigea vers la poupe du navire suivant.

Les trompettes sonnèrent frénétiquement, derrière nous, dans l'espoir d'avertir le navire qui nous précédait.

Il voulut également faire demi-tour et nous le prîmes par le travers, l'éperon faisant éclater les planches épaisses sans la moindre difficulté puis, arrêté par le bouclier en forme de crête de tarn, s'immobilisa et recula, se libérant avant de se diriger, comme une flèche, vers les deux navires suivants.

Mais les deux navires qui nous précédaient avaient pris conscience du danger et, compte tenu de la distance qui nous séparait d'eux, leurs capitaines n'avaient pas la moindre intention de prendre le risque d'un demi-tour. Ils fuyaient à la cadence maximum.

« Demi-cadence! » dis-je au Maître de Nage.

Le Maître de Nage sourit, puis prit position au centre du pont des rameurs.

Tandis que la cadence diminuait, je pointai la lunette des Constructeurs et examinai l'horizon.

Je ne distinguai pas beaucoup de navires, mais presque tous ceux que je vis étaient verts, les miens.

J'aperçus également les épaves de deux navires-tarns ennemis. J'espérais, naturellement, que mes navires avaient réussi à attirer leurs poursuivants plus loin. S'ils parvenaient à entraîner leurs chasseurs à l'écart, le rapport de force, au moment de l'engagement décisif, serait en ma faveur. J'étais prêt à renoncer à un navire s'il pouvait détourner deux ou trois vaisseaux ennemis de la bataille, au cas où il y aurait bataille. Et, naturellement, dès qu'ils auraient fait demi-tour, ces navires seraient vulnérables, puisque les miens étaient manifestement plus rapides. Sur les douze navires engagés dans cette opération de diversion, cinq étaient mes plus rapides et sept comptaient parmi les plus rapides de l'Arsenal.

Puis, je tournai ma lunette vers le navire qui fuyait devant moi. Comme je m'y attendais, il avait pris une avance confortable puisque je ne progressais qu'à la moitié de la cadence maximum. À mon avis, quatre ou cinq ehns plus tard, il considérerait que son avance lui permettait de faire demi-tour et de nous attaquer de front. Il supposerait, naturellement, que nous progressions à la cadence maximum, du fait que nous le poursuivions. Cette fois-là, debout au milieu des rameurs, mon Maître de Nage avait ponctué lui-même la cadence.

Quand je vis le navire-tarn qui me précédait lever ses rames et amorcer son demi-tour, son capitaine ayant manifestement jugé que son avance et sa vitesse le lui permettaient, je criai au Maître de Nage :

« Maintenant! »

Aussitôt, debout au milieu du pont des rameurs, il se mit à scander la cadence maximum.

« Ramez! Ramez! »

Le *Dorna*, le château arrière bas sur l'eau, l'éperon presque dressé, bondit, magnifique, impatient et agressif comme un sleen qu'on vient de libérer.

Nous prîmes le quatrième navire par le travers, comme le troisième.

Avec brusquerie, le *Dorna* se dégagea.

Puis, un instant plus tard, nous étions lancés à la poursuite du dernier navire. Il ne manifestait pas l'intention de faire demi-tour. Il avait beaucoup d'avance sur nous.

« Cadence maximum ! » lança le Maître de Nage à son keleustes, revenant se poster près de moi, sur le château arrière.

- « Pouvons-nous le rattraper ? » demandai-je.
- « Prête-moi ta lunette, » dit-il.

J'obéis.

- « Connais-tu ce navire ? » m'enquis-je.
- « Non, » répondit-il.

Il l'examina pendant plus d'une ehn, étudiant la montée et la descente des rames, l'envergure de leur coup.

Puis il déclara:

« Oui, nous le pouvons. »

Il me rendit ma lunette.

Puis il descendit l'escalier conduisant au pont et prit place sur son siège.

« Trois quarts de cadence! » lança-t-il au keleustes.

Je ne posai pas de question. Je savais que c'était un bon Maître de Nage.

De temps en temps, je regardais le navire qui s'éloignait de plus en plus.

Au bout d'environ une ahn et demie, lorsque je levai à nouveau ma lunette, je constatai qu'il n'était guère plus loin que la fois précédente. Mes hommes ramaient toujours vigoureusement aux trois quarts de la cadence maximum.

Le Maître de Nage me rejoignit à nouveau sur le château arrière. Cette fois, il ne me demanda pas la lunette.

« Il a cent trente-deux rames, » dit-il, « mais il est plus lourd et sa ligne n'est pas aussi belle que

celle du *Dorna*. »

- « Apparemment, » dis-je, « il lui a fallu réduire la cadence. »
- « Il est aux trois quarts, maintenant, » répondit-il, « comme nous. On ne peut pas soutenir longtemps la cadence maximum. Et, à trois quarts, nous pouvons le rattraper. »
  - « Merci, » dis-je, « Maître de Nage. »

Il regagna son siège.

Manifestement, l'ennemi ne tarderait pas à constater qu'il ne pouvait pas nous distancer. Par conséquent, tôt ou tard, il ferait demi-tour et nous attaquerait de front.

« Un quart du maximum ! » criai-je au Maître de Nage. Puis, quatre ehns plus tard, j'ajoutai : « Levez les rames ! »

J'avais vu que l'ennemi se préparait à faire demi-tour.

Les deux navires-tarns, le *Dorna* et l'autre, se faisaient face, immobiles, à l'exception des mouvements que leur imprimait Thassa.

Une centaine de mètres les séparait.

Comme les armes principales du navire-bélier sont l'éperon et les lames latérales, c'est de face qu'il est le plus dangereux. Par conséquent, dans une telle situation, lorsqu'il n'y a que deux navires en pleine mer, les deux bâtiments, en général, décrivent de larges cercles par tribord, se poursuivant comme des sleens en colère, échangeant des projectiles, guettant l'occasion d'utiliser l'éperon et les lames latérales. J'étais persuadé que le *Dorna*, légèrement moins lourd, plus effilé et pourvu d'une quille plus courte, réagirait plus rapidement aux gouvernails et que, tôt ou tard, lorsque les cercles se resserreraient, il lui serait possible de faire demi-tour et de frapper son adversaire à l'arrière ou par le travers.

Manifestement, le commandant de l'autre navire était parvenu à la même conclusion. Il avait tenté d'éviter l'affrontement. Mais il n'avait plus le choix.

Il fit ce que j'attendais.

Ses rames plongèrent à la cadence maximum et son lourd navire, la crête de l'éperon fendant l'eau devant la proue concave, le bec de tarn juste au-dessous de la ligne de flottaison, fondit sur nous.

Je ris. J'avais trompé l'autre navire. Le *Dorna*, et son Maître de Nage, avaient fait leurs preuves.

- « Timoniers, » lançai-je, « quatre unités à tribord ! »
- « Oui, Capitaine! » répondirent-ils.
- « Maître de Nage, » repris-je, « nous avons rendez-vous avec la flotte du trésor de Cos et de Tyros! »

Il me sourit.

— « Oui, Capitaine! » répondit-il. Puis il se tourna vers le keleustes. « Cadence maximum! »

L'éperon de l'autre navire ne nous trouva pas. Lorsqu'il plongea dans Thassa, nous avions quitté, avec la vivacité du sleen, sa ligne, nous filions, à une centaine de mètres par bâbord, et nous laissâmes bientôt le navire derrière nous. Il ne prit même pas la peine de nous lancer des projectiles.

Je riais.

Je le vis prendre la direction de Cos.

Je l'avais écarté de la bataille, au cas où il y aurait bataille.

- « Timoniers, » lançais-je, « faites route sur la flotte du trésor de Cos et de Tyros! »
- « Oui, Capitaine! » répondirent-ils.
- « Demi-cadence! » dis-je au Maître de Nage.
- « Oui, Capitaine! » répondit-il.

Les choses s'étaient déroulées suivant mes prévisions, en ce qui concernait la flotte du trésor. Sur les quarante navires-tarns de son escorte, trente étaient tombés dans le piège et avaient poursuivi mes navires, qui les avaient entraînés loin des endroits critiques. J'avais, personnellement, endommagé ou

détruit quatre navires, et j'avais écarté le cinquième du théâtre des opérations. À mesure que mes onze navires regagnaient, un à un, la flotte du trésor, les équipages racontèrent des événements similaires. Plusieurs navires ennemis, toutefois, s'étant détournés de la poursuite, avaient pu se regrouper, très loin, et cette flotte d'une dizaine de navires constituait cependant une menace possible. Elle n'avait pas encore rejoint la flotte du trésor. Les autres avaient été endommagés, détruits ou chassés. En ce qui concernait la flotte du trésor elle-même, tandis que la plus grande partie de son escorte se lançait à la poursuite de mes navires chargés de l'opération de diversion, les dix-huit autres vaisseaux de ma flotte avaient fondu soudainement, silencieusement, sur les dix navires-tarns qui la protégeaient encore. Utilisant, presque systématiquement, la tactique du triangle, deux navires attaquant le troisième de deux directions différentes, de sorte que la victime ne peut en affronter qu'un seul à la fois, ma flotte avait détruit en peu de temps, moins d'une ahn, sept des dix navires-tarns restés avec la flotte du trésor. Deux avaient pu s'échapper et le dernier était resté bloqué au milieu des navires ronds. Quelques navires ronds avaient eu le bon sens de s'écarter mais, sur les trente que comptait la flotte à l'origine, vingt-deux étaient encerclés par nos navires. Et un autre y fut conduit par un de mes navires-béliers qui l'avait rencontré en rejoignant la flotte.

Je n'étais guère pressé d'attaquer les navires ronds capturés. Ils m'appartenaient.

Les sept navires ronds qui avaient pris la fuite m'intéressaient davantage.

Par conséquent, dès qu'un nombre suffisant de navires eut rejoint la flotte, j'organisai la poursuite des navires ronds manquants. Je communiquai avec mes navires par l'entremise de la trompette et des drapeaux, les messages étant transmis de l'un à l'autre, jusqu'aux plus éloignés. J'envoyai dix navires en formation de chasse, espérant prendre au piège quelques-uns des sept navires ronds manquants. Cinq de mes navires prirent la direction de Cos, car il me semblait très probable, sinon raisonnable, que la majorité des navires ronds ait pris la fuite dans cette direction. J'envoyai les cinq autres navires dans la direction opposée. Si, après deux jours, les recherches de ces navires se révélaient infructueuses, ils avaient ordre de regagner directement Port Kar. Cela laissait, après le retour des onze navires chargés de la diversion, vingt navires aux côtés de la flotte du trésor, plus qu'il n'en fallait pour neutraliser les navires-tarns ennemis susceptibles de revenir.

J'ordonnai la remise en place du mât du *Dorna*. Quand le mât, la voile ayant été fixée à la vergue, eut été glissé dans son logement, puis attaché à l'avant, à l'arrière et par le travers, je montai moi-même dans la nacelle, muni de la lunette des Constructeurs.

J'examinai mes vingt-trois navires ronds et ne fus pas mécontent.

Les navires ronds, comme les navires-béliers, sont très différents les uns des autres. Mais, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, ils ont presque tous deux mâts permanents et, comme sur les navires-tarns les voiles sont latines. Bien qu'ils disposent de rames, généralement manœuvrées par des esclaves, ils se rapprochent davantage du voilier que les navires-béliers. Ils sont tout à fait capables de naviguer par vent de travers, profitant au maximum de leurs voiles latines, particulièrement adaptées à ce type de navigation. Le navire-bélier, en revanche, a des difficultés par vent de travers, malgré sa voile latine, en raison de sa longueur, de sa finesse et de son faible tirant d'eau. Par vent de travers, il arrive souvent que les rames ou le pont de nage du côté opposé touchent l'eau, ce qui a pour effet de le ralentir dans des proportions considérables et parfois de briser les rames. En outre, il tient moins bien la mer que le navire rond, du fait qu'il est plus bas sur l'eau, de sorte que le pont est souvent balayé par les lames, et qu'il a un rapport longueur-largeur plus élevé, ce qui le rend plus fragile qu'un navire rond, par gros temps. Dans la construction des navires, comme dans de nombreux domaines, il faut faire des choix. L'essentiel, dans le cas d'un navire-tarn, n'est pas sa voile ou son comportement dans de mauvaises conditions. C'est sa vitesse et son aptitude à détruire d'autres navires. Ce n'est pas une barque mais un canoë de course ; ce n'est pas un bâton, c'est une épée. Mais quand vient la mauvaise saison, il reste le plus souvent au port alors que le navire rond peut encore effectuer des sorties.

Debout dans la nacelle qui oscillait au sommet du mât, la lunette des Constructeurs rivée à l'œil, je souris.

Enfermée parmi les vingt-trois navires ronds, se trouvait une longue galère mauve, battant le pavillon mauve de Cos. C'était un navire magnifique. Et son pavillon était bordé d'or, le pavillon de l'amiral, qui faisait de ce vaisseau le navire amiral de la flotte du trésor.

Je refermai la lunette des Constructeurs et, au moyen d'une étroite échelle de corde fixée au sommet du mât et à une cheville d'amarrage proche du logement du mât, tout en bas, descendis.

- « Thurnock, » dis-je, « fais hisser les pavillons de la division et de l'acquisition. »
- « Oui, Capitaine! » répondit-il.

Les hommes, rassemblés sur le pont du Dorna, manifestèrent bruyamment leur joie.

J'étais convaincu que les navires ronds offriraient peu de résistance, et c'est ce qui arriva. Il y avait diverses raisons à cela. Ils étaient proches les uns des autres et ne pouvaient manœuvrer. Ils étaient plus lents que les navires-béliers et, quelles que soient les conditions, ne pouvaient leur résister. Et les rameurs, des esclaves, savaient parfaitement qu'ils étaient encerclés par la flotte de Bosk du Marais.

Mes hommes se lancèrent donc à l'abordage des navires ronds, pratiquement sans rencontrer la moindre résistance.

Les équipages libres des navires ronds étaient, naturellement, beaucoup moins nombreux que mes hommes. Les navires ronds, malgré les cent ou, parfois, deux cent cinquante esclaves enchaînés dans les cales, ont rarement, sauf lorsqu'ils vont à la bataille, un équipage supérieur à vingt ou vingt-cinq hommes. En outre, le plus souvent, ces hommes ne sont que des marins et leurs officiers, non des combattants. Le *Dorna*, en revanche, avait un équipage de deux cent quinze hommes qui connaissaient presque tous le maniement des armes.

Une ahn plus tard, je posai le pied sur la planche reliant la lisse du *Dorna* à celle du navire amiral de la flotte du trésor. Mes hommes avaient déjà soumis l'équipage du bâtiment.

Je fus accueilli par une haute silhouette barbue, vêtue d'un manteau mauve.

« Je m'appelle Rencius Ho-Bar, » dit l'homme, « de Telnus, Amiral de la flotte du trésor de Cos et de Tyros. »

« Enchaînez-le! » ordonnai-je à mes hommes.

Il me dévisagea avec fureur.

Je me tournai vers Clitus, qui avait déjà visité le navire.

« As-tu l'inventaire général de la cargaison ? » m'enquis-je.

Il me tendit un registre à reliure d'or, scellé à la cire et portant le cachet de l'Ubar de Tyros, Chenbar.

Un peu plus loin, mes hommes passaient des menottes aux poignets et aux chevilles de l'amiral.

Je brisai le sceau de cire et ouvris l'inventaire de la cargaison.

Il était des plus satisfaisants.

De temps en temps, tandis que j'examinais l'inventaire, des acclamations s'élevaient, sur l'un ou l'autre navire rond, à mesure que les esclaves étaient libérés. Les marins libres, naturellement, y compris les officiers, furent enchaînés. Sur les bancs des galères, il n'y a pas de distinction entre les hommes et les officiers.

« Amiral! » me dit l'amiral de la flotte du trésor.

Je me tournai vers le pavillon mauve, bordé d'or, le pavillon de l'amiral, suspendu à une drisse tendue entre la cheville d'amarrage avant droite et le sommet du château avant.

- « Descendez ce pavillon, » dis-je, « et remplacez-le par celui de Bosk du Marais! »
- « Oui, Capitaine! » répondit Thurnock.
- « Amiral ! » protesta l'amiral de la flotte du trésor, avec insistance.
- « Emmenez-le! » ordonnai-je à mes hommes.

On l'entraîna hors de ma vue.

Je fermai le registre.

« Si ces chiffres sont exacts, » dis-je à Clitus, « ce qui est certainement le cas, nous sommes, avec les Capitaines de Port Kar, en possession d'un trésor immense. »

Il rit

- « Il y a manifestement assez, » dit-il, « pour faire de nous les hommes les plus riches de la planète, ou presque. »
- « Le plus sage, » dis-je, « serait que ces trésors servent à augmenter la flotte de l'arsenal de Port Kar. »
  - « Mais, » fit-il, « l'Arsenal demande-t-il tellement ? »

Je ris.

— « La part de l'Arsenal, » expliquai-je, « est de dix-huit trentièmes. » Ma flotte comportait dix-huit navires de l'Arsenal.

Je m'étais réservé, en accord avec le Conseil, douze trentièmes du butin, esclaves compris.

- « Capitaine, » fit une voix.
- « Oui ? » répondis-je.

Un marin se dirigea vers moi.

- « Dame Vivina, » annonça-t-il, « demande à t'être présentée. »
- « Très bien, » répliquai-je, « dis-lui que je l'autorise à se présenter à moi. »
- « Oui, Capitaine! » répondit-il.

J'ouvris à nouveau l'inventaire de la cargaison.

Lorsque je levai la tête, je constatai que Dame Vivina se tenait devant moi depuis un moment.

En me découvrant, elle eut un mouvement de recul.

Je souris.

Elle avait mis la main devant son voile. Ses yeux se dilatèrent. Elle portait un Costume de Dissimulation, des robes froufroutantes et magnifiques, de tissus mauves et dorés, des brocarts et des soies. Son voile était mauve et bordé d'or.

Puis elle retrouva son calme et se présenta, comme le fait une dame de haute naissance.

« Je m'appelle Vivina, » dit-elle, « de Karsa, Cité de Tyros. »

J'acquiesçai.

— « Appelle-moi Bosk, » répliquai-je. « Je suis Capitaine à Port Kar. »

Derrière la jeune femme, vêtues de robes presque aussi belles que la sienne, se tenaient deux autres jeunes filles de haute naissance.

— « Je présume, » dit-elle, « que je suis ta prisonnière ? »

Je ne répondis pas.

« Bien entendu, » reprit-elle, « tu recevras un châtiment exemplaire pour ce que tu viens de faire ! » Je souris.

« Comme tu le sais, » poursuivit-elle, « je dois devenir la Libre Compagne de Lurius, Ubar de Cos. Par conséquent, ma rançon sera élevée. »

Je montrai les deux jeunes femmes qui se tenaient derrière Vivina.

- « Combien sont-elles ? » demandai-je à Clitus.
- « Quarante, » répondit-il.
- « Elles n'apparaissent pas, » fis-je remarquer, « sur l'inventaire de la cargaison. »

Clitus ricana.

Les jeunes femmes se regardèrent avec inquiétude.

— « Mes demoiselles de compagnie, » déclara Vivina, « seront également sujettes à rançon. Mais leur rançon, bien entendu, ne sera pas aussi élevée que la mienne. »

Je la dévisageai. — « Qu'est-ce qui te permet de supposer, » demandai-je, « que tu seras rendue contre rançon ? »

Stupéfaite, elle me regarda fixement.

- « Retire ton voile! » ordonnai-je.
- « Jamais! » hurla-t-elle. « Jamais! »
- « Très bien, » répliquai-je. Puis je me plongeai à nouveau dans l'inventaire de la cargaison.
- « Que vas-tu faire de nous ? » demanda-t-elle.

Je me tournai vers Clitus.

- « Dame Vivina, » déclarai-je, « ornera, naturellement, la proue de ce navire, le navire amiral de la flotte du trésor. »
  - « Non! » hurla-t-elle.
  - « Oui, Capitaine! » répondit Clitus.

Déjà, deux hommes lui tenaient les bras.

- « Emparez-vous de ses dames de compagnie, » ajoutai-je, « et attachez-les, toutes, aux proues de nos navires, les vingt plus belles sur nos navires-tarns, qui sont actuellement avec la flotte, la plus belle à la proue du *Dorna*, et les vingt autres à la proue de vingt navires capturés. »
  - « Oui, Capitaine! » répondit Clitus.

Les hommes se saisirent des jeunes femmes qui se tenaient derrière Vivina et celles-ci poussèrent des cris de frayeur.

Je me plongeai une nouvelle fois dans l'inventaire de la cargaison.

- « Capitaine, » dit Dame Vivina.
- « Oui ? » répondis-je, levant la tête et la dévisageant.
- « Je... » dit-elle. « Je vais retirer mon voile. »
- « Cela ne sera pas nécessaire, » affirmai-je.

Je tendis l'inventaire de la cargaison à Clitus, approchai de la jeune fille et retirai les épingles qui retenaient son voile, découvrant son visage.

— « Animal! » cria-t-elle.

Je fis signe aux marins de retirer les voiles des deux jeunes femmes qui se tenaient derrière elle.

Elles pleuraient.

Elles étaient toutes très belles.

J'examinai le visage de Vivina, qui était remarquablement beau.

« Attache-la à la proue! » ordonnai-je à Clitus.

Je me détournai, reprenant le registre de l'inventaire de la cargaison à Clitus et m'y plongeant une fois de plus. On emmena les deux autres jeunes femmes. Pendant ce temps, on déshabillait Vivina avant de l'attacher à la proue.

Une ahn plus tard, nous étions prêts à reprendre la direction de Port Kar. J'envoyai quérir Rencius Ho-Bar, de Telnus, enchaîné.

« Je vais rendre un navire rond à Cos, » déclarai-je. « Tu seras enchaîné aux bancs avec quelques marins capturés. En outre, je te donnerai dix hommes libres, six marins, deux timoniers, un maître de nage et un keleustes choisis parmi les prisonniers. Les trésors du navire seront, naturellement, transférés sur un autre bâtiment et emportés à Port Kar, car ils font partie du butin. En revanche, ton navire sera correctement approvisionné et je suis convaincu que vous rallierez le port de Telnus en cinq jours. »

- « Tu es généreux, » dit l'amiral avec un air lugubre.
- « Je présume, » poursuivis-je, « qu'à ton retour à Telnus, si tu décides de t'y rendre, tu feras un compte rendu raisonnablement complet et exact de ce qui vient de se passer ici ? »
  - « Manifestement, » répondit l'amiral, « on me le demandera. »
  - « Afin que tes informations soient aussi exactes que possible, sache que, jusqu'à maintenant, sept

navires m'ont échappé. Toutefois, je crois que je parviendrai à en récupérer quelques-uns. En ce qui concerne les navires-tarns, j'en ai capturé un, ton navire amiral et, selon le rapport de mes capitaines, dix-huit ou vingt ont été coulés ou gravement endommagés. Cela signifie qu'il reste, sur Thassa, entre dix et douze navires appartenant à la flotte. »

À ce moment-là, au sommet du mât de misaine d'un navire rond tout proche, où j'avais posté une vigie, retentit un cri :

- « Douze voiles! Douze voiles par le travers! »
- « Ah, » fis-je, « douze navires, en fait. »
- « Ils vont combattre, » affirma l'amiral. « Tu n'as pas encore gagné. »
- « Il est probable qu'ils vont baisser leur mât, » admis-je. « Mais je ne crois pas qu'ils vont combattre. »

Il me regarda, les poings serrés malgré ses menottes.

- « Thurnock, » dis-je, « ordonne à dix-sept navires d'aller à la rencontre de nos amis. Deux de nos navires resteront de l'autre côté de la flotte du trésor. Le *Dorna*, pour le moment, restera ici. Les dix-sept navires ne doivent pas engager la bataille aussi longtemps que le *Dorna* ne les aura pas rejoints et, quelles que soient les circonstances, si la bataille s'engage, mes navires ne doivent en aucun cas s'éloigner de plus de quatre pasangs de la flotte. »
- « Oui, Capitaine ! » tonna Thurnock qui fit demi-tour et, passant sur la planche, gagna le pont du *Dorna* puis se dirigea vers le râtelier des drapeaux, protégé et situé sous le château avant.

Bientôt, les drapeaux flottèrent sur les drisses.

Mes navires se préparaient à la bataille. Dix-sept d'entre eux contournèrent la flotte ou bien firent demi-tour afin d'affronter les agresseurs. Les rameurs du *Dorna* se tenaient prêts, au cas où je viendrais à bord. D'autres, armés de haches, se tenaient prêts à couper les câbles qui attachaient le *Dorna* au navire amiral.

« Ils baissent leur mât! » cria la vigie.

Un quart d'ahn plus tard, mes navires étaient en ordre de bataille. La flotte ennemie, les douze navires, se trouvait, selon la vigie, qui disposait d'une lunette des Constructeurs, à environ quatre pasangs.

Lorsqu'ils seraient à deux pasangs, je regagnerai le *Dorna*.

Je fis détacher les jambes de l'amiral et, ensemble, depuis le château avant de son navire, nous regardâmes les vaisseaux qui venaient sur nous.

« Crois-tu, » demandai-je, « qu'ils viendront à moins de deux pasangs ? »

— « Ils vont combattre! » répondit-il.

Dame Vivina, sur le point d'être attachée à la proue, se tenait près de nous, sous la surveillance d'un marin, et regardait également les navires.

Puis l'amiral poussa un cri de rage et Vivina, la main sur la poitrine, les yeux emplis d'horreur, laissa échapper :

« Non, non! »

Les douze navires avaient fait demi-tour et pris la direction de Cos.

— « Emmène l'amiral! » dis-je à Thurnock.

L'amiral fut emmené.

Je me tournai vers Dame Vivina. Nos regards se rencontrèrent.

« Qu'on l'attache à la proue! » ordonnai-je.

## COMMENT BOSK RENTRA, TRIOMPHANT, A PORT KAR

LE retour à Port Kar fut effectivement triomphal.

Je portais le mauve de l'Amiral de la Flotte, bordé d'or aux manches et aux lisières, ainsi qu'un manteau assorti et un large chapeau à aigrette dorée.

Je portais, au côté, une épée ornée de pierreries, ayant renoncé à celle que je portais depuis très longtemps et avec laquelle j'avais servi les Prêtres-Rois. Peu après mon arrivée à Port Kar, j'avais mis cette épée de côté et en avais acheté d'autres. Il me semblait que je n'avais plus le droit de porter cette épée. Elle avait trop de valeur, et son acier était trop chargé de souvenirs. Elle me rappelait une autre vie, celle d'un imbécile, à laquelle, ayant acquis la sagesse, j'avais renoncé. En outre, et surtout, avec son pommeau tout simple et sa lame dépourvue de gravures, elle ne convenait pas à ma position, celle de notable d'un des premiers ports de Gor. J'étais Bosk, individu simple mais avisé, venu du Marais, qui avait étonné Port Kar, ébloui et secoué les Cités de Gor grâce à sa ruse et à sa lame, puis grâce à sa fortune et à son pouvoir.

Mes dix navires lancés à la poursuite des sept navires ronds manquants avaient réussi à en ramener cinq, dont quatre, sans le moindre discernement, se dirigeaient droit sur Telnus, principal port de Cos. Le monde, me dis-je, est peuplé d'imbéciles. Il y a les imbéciles et il y a les sages et, pour la première fois, peut-être, je pouvais me compter parmi les derniers.

Je me tenais à la proue du grand navire mauve qui avait été le vaisseau amiral de la flotte du trésor. Sur les toits et aux fenêtres des immeubles, une foule nombreuse m'acclamait et, levant le bras, je répondais à ses applaudissements. Les navires, en une file majestueuse, alignés derrière moi, le *Dorna* en premier, suivi des navires-tarns puis des navires ronds, à la rame, traversaient lentement la ville, par l'itinéraire triomphal que constituait le Grand Canal, passant même devant la Salle du Conseil des Capitaines.

On avait jeté des fleurs dans le canal et il en tombait sur les navires, jetées par les spectateurs sur notre passage.

Les applaudissements et les acclamations étaient assourdissants.

J'avais ordonné que, sur ma part du trésor, chaque employé de l'arsenal recevrait une pièce d'or et chaque citoyen un tarsk d'argent.

Je levai la tête vers les spectateurs, souris et fis signe de la main.

Près de moi, joyau de mon butin, exposée à la foule, à ses huées et à ses quolibets, attachée à la

proue par les pieds et poings liés et par le cou et la taille, comme une esclave ordinaire, se trouvait Dame Vivina, qui aurait dû devenir Ubara de Cos.

Rares sont ceux, me dis-je, qui ont connu un tel triomphe.

Et, aussi mesquin que cela puisse paraître, j'avais hâte de retrouver Midice, mon esclave préférée, afin qu'elle admire ma nouvelle tenue et mes trésors. J'étais en mesure de lui offrir des parures et des bijoux à rendre une Ubara jalouse. J'imaginais sans difficulté ses yeux pleins d'admiration, lorsqu'elle prendrait conscience de la puissance de son Maître, sa joie, l'ardeur qu'elle mettrait, désormais, à me servir.

J'étais très content.

Comme il est facile, me dis-je, de devenir véritablement un homme, puissant et impitoyable, égoïste et avide. Il suffit de chasser les hésitations et les entraves que s'imposent les faibles et les imbéciles, et desquelles eux-mêmes et leur destin sont prisonniers. À Port Kar, pour la première fois, j'avais trouvé la liberté.

Je saluai la foule. Des fleurs tombaient tout autour de moi. Je regardai la jeune fille attachée à la proue, mon butin. J'acceptais les acclamations de la foule en délire.

J'étais Bosk, je pouvais agir à ma guise, je pouvais prendre ce qui me faisait envie.

Je riais.

Port Kar avait-elle déjà connu un tel triomphe?

Je ramenais cinquante-huit navires : le vaisseau amiral, à la proue duquel était attachée Vivina, le *Dorna* et les vingt-neuf autres navires de ma flotte et, comme butin, chargés de richesses qui auraient pu constituer la rançon de villes entières, vingt-sept des trente navires ronds qui constituaient la flotte du trésor de Cos et de Tyros. Et, attachées à la proue des quarante premiers navires qui, le *Dorna* en tête, suivaient le vaisseau amiral, se trouvaient quarante beautés de haute naissance, qui auraient dû devenir les demoiselles de compagnie de l'Ubara de Cos mais n'étaient plus, comme elle, que des esclaves promises au fer rouge et au collier.

Je saluai de la main la foule en délire.

« Voici Port Kar, » dis-je à Vivina.

Elle ne répondit pas.

La foule déchaînée riait, hurlait, jetait des fleurs, et le vaisseau amiral, dont les rames frappaient régulièrement l'eau, avançait majestueusement, la crête de son éperon écartant les fleurs qui flottaient sur l'eau du canal, entre les immeubles.

Je me tenais très droit, sous le déluge de fleurs, et saluai la foule de la main.

« Si je te plaçais dans une taverne, » dis-je, « il est probable que des milliers d'entre eux feraient la queue à la porte, dans l'espoir d'être servis par une esclave qui aurait dû devenir Ubara de Cos. »

— « Tue-moi plutôt! » lança-t-elle.

Sans lui répondre, je fis signe à la foule.

« Mes demoiselles de compagnie ? » demanda-t-elle, au bout d'un moment.

- « Esclaves, » répondis-je.
- « Moi ? » demanda-t-elle.
- « Esclave, » répétai-je.

Elle ferma les yeux.

Pendant les cinq jours qu'il nous avait fallu pour revenir du théâtre de notre exploit à Port Kar, en raison de la lenteur des navires ronds, Vivina et ses demoiselles de compagnie n'étaient pas restées attachées aux proues des navires. Je les y avais fait mettre en signe de victoire puis, à nouveau, pour notre entrée à Port Kar.

Je me souvins que, ce soir-là, très tard, à la lumière des torches, j'avais fait détacher Vivina, puis me l'étais fait amener.

Je l'avais reçue dans la cabine de l'amiral qui était, naturellement, sur le vaisseau amiral de la flotte du trésor.

« Si mes souvenirs sont exacts, » avais-je dit, assis au bureau de l'amiral, le nez dans ses papiers, « tu as dit, dans la salle du trône de l'Ubar de Cos, que tu ne fréquentais pas les ponts de nage des navires ronds ? »

Elle m'avait regardé. Ceux de mes hommes qui étaient présents avaient ri. En général, les dames de haut rang voyagent dans les cabines du château arrière des navires ronds ou des navires-béliers. Une cabine luxueuse de ce navire, le navire amiral, lui avait, naturellement, été attribuée.

« Je t'ai demandé, il me semble, » avais-je insisté, « si tu avais jamais visité la cale d'un navire rond ? »

Elle ne répondit pas.

« Tu as répondu que ce n'était pas le cas, si je me souviens bien, » avais-je poursuivi, « puis je t'ai fait remarquer que tu en aurais peut-être, un jour, l'occasion. »

— « Non! » s'était-elle écriée. « Je t'en prie, non! »

Ensuite, je m'étais tourné vers mes hommes.

- « Conduisez cette dame, » leur avais-je ordonné, « sur le plus gros navire rond, celui dont les rameurs sont des officiers captifs de la flotte du trésor, et enchaînez-la, avec les autres trésors, dans la cale ! »
  - « Je t'en prie, » avait-elle supplié, « je t'en prie! »
  - « Je suis certain que cela te conviendra parfaitement, » avais-je affirmé.

Elle s'était redressée de toute sa taille.

- « J'en suis convaincue, » avait-elle répliqué.
- « Tu peux conduire Dame Vivina à ses appartements, » avais-je dit au marin responsable d'elle.
- « Allons, jeune fille! » l'avait-il conviée.

Fière comme une Ubara, elle avait pivoté sur elle-même et l'avait suivi.

Mais, avant de sortir de la cabine, sur le seuil, elle s'était retournée.

- « Seules les esclaves, si je comprends bien, » avait-elle relevé, « sont enchaînées dans la cale des navires ronds ? »
  - « Oui, » avais-je confirmé.

Furieuse, elle avait fait demi-tour et suivi le marin.

Et, tandis que je traversais Port Kar en triomphateur, je la regardais.

Je constatai qu'elle avait à nouveau ouvert les yeux.

Attachée à la proue, elle passait lentement sous les hommes, les femmes et les enfants juchés sur les toits, qui ne se privaient pas de la huer et de se moquer d'elle.

Je ramassai deux talenders tombés sur mon épaule et les glissai sous la corde qui lui emprisonnait le cou.

Ce geste plut à la foule, qui manifesta tumultueusement sa joie.

- « Non, » supplia-t-elle, « pas de talenders. »
- « Si, » répliquai-je, « des talenders ! »

Le talender est, dans l'esprit des Goréens, associé à la beauté et à la passion. Les Libres Compagnes, à l'occasion de la fête de la Libre Compagnie, portent souvent une guirlande de talenders. Parfois, les esclaves soumises mais timides, se mettent des talenders dans les cheveux afin que le maître comprenne qu'elles se sont données à lui, qu'elles sont devenues Esclaves d'Amour. Glisser des talenders sous la corde entourant le cou d'une fille attachée à une proue n'était, bien entendu, qu'une raillerie, indiquant qu'elle deviendrait probablement Esclave de Plaisir.

- « Que vas-tu faire de moi ? » s'enquit-elle.
- « Lorsque les trésors auront été vérifiés, contrôlés et évalués, ce qui devrait prendre quatre ou

cinq semaines, » expliquai-je, « tes demoiselles de compagnie et toi-même, enchaînées comme des esclaves, seront exposées, ainsi que l'inventaire du trésor et des échantillons, devant le Conseil des Capitaines. »

- « Nous faisons partie du butin ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Apparemment, Capitaine, » fit-elle remarquer d'une voix glacée, « tu as encore un bon mois de triomphe devant toi. »
  - « Oui, » répondis-je en saluant la foule. « C'est vrai. »
- « Que feras-tu de nous, lorsque nous aurons été exposées devant le Conseil des Capitaines ? » s'enquit-elle.
  - « Il te faudra attendre pour le savoir, » déclarai-je.
  - « Je vois, » fit-elle.

Puis elle tourna la tête.

De nouvelles fleurs tombèrent, des acclamations retentirent, on hua et on injuria la jeune fille prisonnière.

Port Kar a-t-elle jamais vu un tel triomphe ? me demandai-je ; puis je répondis : Jamais, probablement, et je souris, car je savais que ce n'était que le commencement. L'apothéose aurait lieu quatre ou cinq semaines plus tard, lors des présentations officielles devant le Conseil, où je recevrais les plus hautes distinctions, en tant que digne Capitaine de Port Kar.

- « Vive Port Kar! » criai-je à la foule.
- « Vive Port Kar! » crièrent les spectateurs, « et vive Bosk, Amiral de Port Kar! »
- « Vive Bosk! » crièrent mes gens. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar! »
- Il y avait cinq semaines que j'étais rentré à Port Kar en triomphateur.

L'après-midi même, les présentations officielles et les comptes de la victoire et du butin s'étaient déroulés dans la Salle du Conseil des Capitaines.

Je me levai et tendis mon gobelet de Paga, répondant au salut de mes gens.

Les gobelets s'entrechoquèrent et nous bûmes.

Les distractions, les fêtes, les banquets et les honneurs se succédaient depuis cinq semaines. La valeur des trésors capturés dépassait les estimations les plus folles, les calculs les plus extravagants de nos Scribes les plus cupides. Et, pendant l'après-midi, j'en avais vécu l'apothéose, dans la Salle du Conseil des Capitaines, où avaient été officiellement présentés les inventaires du butin et de la victoire, où j'avais reçu les éloges du Conseil pour mes actes, ainsi que l'accolade la plus convoitée, celle d'un digne Capitaine de Port Kar.

De nombreuses heures plus tard, au festin organisé en mon honneur, je portais encore au cou le large ruban écarlate, avec son médaillon en or, frappé d'un navire-tarn à voile latine et des initiales, en cursive goréenne, du Conseil des Capitaines de Port Kar, en demi-cercle dans la partie inférieure.

Je bus à nouveau du Paga.

J'étais effectivement un Capitaine digne de Port Kar.

Je souris intérieurement. Tandis qu'on vidait une par une les cales des navires ronds, évaluant et enregistrant leur contenu, des centaines d'hommes, dont l'immense majorité m'était inconnue, avaient proposé de devenir mes clients. On m'avait proposé des dizaines d'affaires commerciales ou financières. D'innombrables individus s'étaient présentés chez moi dans l'espoir de me vendre des plans, des propositions ou des idées. Mes gardes avaient même chassé Tersites, l'Architecte naval fou et à demi aveugle qui tenait absolument à transformer les navires-tarns, comme s'il était possible d'améliorer des navires aussi beaux, rapides et efficaces.

En outre, tandis que je me lançais dans la piraterie, la position politique et militaire du Conseil, au sein de la Cité, s'était renforcée. En premier lieu, la Garde du Conseil, dotée d'un uniforme distinct,

avait été constituée et tenait lieu, en fait, de police de la Cité. La Garde de l'Arsenal, toutefois, peut-être en raison de la tradition, resta un corps distinct, uniquement responsable de l'arsenal et compétent dans son enceinte. En second lieu, les quatre Ubars : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, dont les pouvoirs avaient été considérablement réduits à la suite du coup de force manqué d'Henrius Sevarius, avaient apparemment accepté la suprématie du Conseil. De toute manière, pour la première fois depuis de nombreuses années, il n'y avait qu'un seul pouvoir souverain à Port Kar : le Conseil. Par conséquent, ses décisions, et ses décisions seules, avaient force de loi. Une unification identique s'était, naturellement, imposée aux inspections et aux impôts, aux amendes et à la réglementation, aux codes et aux tribunaux. Pour la première fois, depuis de nombreuses années, on pouvait être sûr que la loi serait la même sur les deux rives d'un canal donné. Un peu plus tôt, les forces d'Henrius Sevarius, commandées par Claudius, originaire de Tyros, avaient été chassées, par les forces du Conseil, de toutes leurs places fortes, à l'exception d'une seule, une immense forteresse dont les murailles se dressaient dans le Golfe de Tamber lui-même et qui abritait les douze navires dont il pouvait encore disposer. Il était probablement possible de prendre cette forteresse d'assaut, mais les pertes auraient été énormes. Par conséquent le Conseil, l'ayant entourée d'une double rangée de murailles, sur terre, et ayant mis en place un blocus maritime, grâce aux navires de l'Arsenal, choisit d'attendre. Le temps pendant lequel la forteresse pourrait tenir dépendait de l'importance de sa réserve d'eau douce, de la quantité de poisson qui pourrait pénétrer dans son port intérieur et de la quantité de farine entreposée dans ses tours. Le Conseil, le plus souvent, ne tenait pas compte de la forteresse de Sevarius. C'était, en fait, la prison de ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Le Conseil croyait, naturellement, qu'Henrius Sevarius lui-même, le jeune garçon qui était le véritable Ubar, s'y trouvait également.

Je levai la tête. Le jeune esclave, Poisson, était sorti de la cuisine, tenant au-dessus de la tête un grand plat d'argent sur lequel se trouvait un tarsk rôti, fumant et croustillant, luisant dans la lumière des torches, un larma dans la gueule, farci aux suis et aux tur-pah.

Les hommes crièrent, lui ordonnant de venir à leur table.

C'était près de la dernière forteresse d'Henrius Sevarius qu'étaient sortis Lysias, Henrak et les autres, chargés du sac qu'ils avaient jeté dans le canal, sac duquel j'avais fait sortir le jeune garçon.

Poisson posa le tarsk rôti devant les hommes. Il était en sueur. Il ne portait qu'une simple tunique de rep. Il avait, au cou, un collier plat. Je l'avais fait marquer au fer rouge.

Les hommes le renvoyèrent, afin qu'il aille chercher un autre tarsk rôti sur la broche qu'il avait tournée, lentement, pendant tout l'après-midi. Il s'éloigna en hâte.

Il n'avait pas accepté facilement sa condition d'esclave. Le Maître de Cuisine avait dû le battre souvent.

Un jour, alors qu'il était esclave chez moi depuis trois semaines, la porte de ma salle d'audience s'était ouverte avec fracas et il était entré inopinément, le souffle court, le Maître de Cuisine armé d'un gros bâton sur ses talons.

- « Pardonne-moi! » s'était écrié le Maître de Cuisine.
- « Capitaine! » avait lancé le jeune garçon d'une voix impérieuse.

Le Maître de Cuisine, furieux, l'avait empoigné par les cheveux et avait levé le bras, prêt à le frapper.

Je lui avais fait signe de s'abstenir.

Le Maître de Cuisine, contrarié, s'était reculé.

- « Que veux-tu? » avais-je demandé au jeune garçon.
- « Te voir, Capitaine, » avait-il répondu.
- « Maître, » avait rectifié le Maître de Cuisine.
- « Capitaine, » avait insisté le jeune garçon.
- « Normalement, » avais-je fait remarquer au jeune garçon, « l'Esclave de Cuisine qui souhaite

	— « Et, » intervint le Maître de Cuisine, « j'ai refusé. »
	— « Quelle est sa requête ? » avais-je demandé au Maître de Cuisine.
	— « Il n'a pas voulu me le dire, » avait souligné celui-ci.
_	— « Comment, dans ces conditions, » avais-je fait remarquer au jeune garçon, « le Maître de
Cu	isine aurait-il pu juger si l'audience était ou non nécessaire ? »
	Le jeune garçon baissa la tête.
	— « Je voulais te parler seul à seul, » avait-il lâché.
cor	Je n'y étais pas opposé mais, bien entendu, en tant que Maître de la Maison, il me fallait tenir npte des prérogatives du Maître de Cuisine qui, dans son domaine, est l'émanation de mon autorité.
	— « Si tu parles, » avais-je donc déclaré, « ce sera devant Tellius. »
	Le jeune garçon, les poings serrés, fixa le sol. Puis, n'y tenant plus, il avait levé la tête et soufflé :
	— « Je voudrais apprendre les armes. »
	Je fus stupéfait. Tellius lui-même, le Maître de Cuisine, en resta sans voix.
	« Je voudrais apprendre les armes, » avait répété le jeune garçon, avec plus d'assurance.
	— « Les esclaves n'apprennent pas les armes, » avais-je souligné.
	— « Tes hommes, » dit-il, « Thurnock, Clitus et d'autres, ont promis de m'apprendre, si tu leur en
doı	nnes la permission. »
	Il baissa la tête.
	L'absurdité de cette idée provoqua les sarcasmes du Maître de Cuisine.
	— « Tu ferais mieux, » avait-il lancé, « d'apprendre le travail de la cuisine ! »
	— « Travaillerait-il mal, à la cuisine ? » m'étais-je enquis.
_	— « Oui ! » avait répondu le Maître de Cuisine. « Il est paresseux. Il est lent et stupide. Il faut le
bat	tre souvent. »
	Le jeune garçon, furieux, avait relevé la tête.
	— « Je ne suis pas stupide! » déclara-t-il.
	Je le regardai d'un air absent, comme si je ne l'avais pas reconnu.
	— « Comment t'appelles-tu ? » avais-je demandé.
	Il m'avait dévisagé. Puis il répondit :
	— « Poisson. »
	Je laissai croire que son nom venait de me revenir.
	— « Oui, » fis-je, « Poisson. Ce nom te plaît-il ? » avais-je relevé.
	— « Non, » répondit-il.
	— « Comment aimerais-tu t'appeler, » demandai-je, « si tu avais le choix ? »
	— « Henrius, » répliqua-t-il.
	Le Maître de Cuisine avait ri.
	— « C'est un nom bien pompeux pour un Esclave de Cuisine, » fis-je remarquer.
	Le jeune garçon se redressa de toute sa taille.
bie	Je savais que Thurnock, Clitus et d'autres avaient de l'affection pour le jeune garçon. J'avais endu dire qu'il s'échappait souvent de la cuisine pour regarder les navires, dans le port intérieur, ou n les hommes à l'entraînement. Le Maître de Cuisine avait eu fort à faire, avec lui, je n'en doutais un instant. Tellius avait, et méritait, toute ma sympathie.
	Je dévisageai le jeune garçon, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, francs et suppliants.
	C'était un jeune homme mince, aux membres longs, qui serait peut-être capable de manier une lame,

s'entretenir avec son Maître passe par le Maître de Cuisine. »

— « Pourquoi ne l'as-tu pas fait, alors ? » avais-je relevé.

— « Je l'ai fait, » avait répliqué le jeune garçon d'un air de défi, « de nombreuses fois ! »

— « Je sais, » avait répondu le jeune garçon.

avec de l'entraînement.

Seules deux personnes, en dehors de moi, connaissaient sa véritable identité. Je savais qui il était, de même que Thurnock et Clitus. Le jeune garçon, pour sa part, ignorait que nous savions. En réalité, du fait que sa tête était mise à prix par le Conseil, il avait de bonnes raisons de dissimuler sa véritable identité. Pourtant, dans un sens, il n'avait pas d'autre identité véritable que Poisson, jeune esclave, car il avait été réduit en esclavage et l'esclave n'a d'autre identité que celle que son maître veut bien lui donner. Aux yeux de la loi goréenne, l'esclave est un animal ; il n'a aucun droit ; son nom, mais sa vie également, dépendent de son maître ; celui-ci peut s'en débarrasser ou le détruire à tout moment, s'il le souhaite.

« L'esclave nommé Poisson, » avais-je dit au Maître de Cuisine, « s'est présenté à moi sans y avoir été invité et, à mon avis, ne s'est pas montré assez respectueux vis-à-vis du Maître de Cuisine. »

Le jeune garçon, luttant contre les larmes, ne me quittait pas des yeux.

« Par conséquent, » avais-je repris, « il sera battu. »

Le jeune garçon, les poings serrés, baissa la tête.

- « Et, à partir de demain, » avais-je poursuivi, « si son travail, à la cuisine, donne entière satisfaction, et à cette seule condition, il aura le droit d'apprendre les armes une ahn par jour. »
  - « Capitaine! » s'écria le jeune garçon.
  - « Et cette ahn de travail, » avais-je ajouté, « devra être récupérée le soir. »
  - « Bien, Capitaine! » entérina le Maître de Cuisine.
- « Je vais travailler, Tellius, » avait promis le jeune garçon. « Je vais travailler mieux que tous les autres ! »
  - « Très bien, jeune homme, » releva Tellius, « nous verrons. »

Le jeune garçon s'était tourné vers moi.

- « Merci, » dit-il, « Capitaine. »
- « Maître, » rectifia Tellius.
- « Ne pourrais-je pas, » demanda le jeune garçon, « t'appeler : Capitaine ? »
- « Si tu le souhaites, » répondis-je.
- « Merci, » dit-il, « Capitaine. »
- « Tu peux disposer, Esclave, » déclarai-je.
- « Oui, Capitaine! » répondit-il. Puis il avait fait demi-tour et s'était éloigné, suivi par le Maître de Cuisine.
  - « Esclave! » avais-je crié.

Le jeune garçon pivota sur lui-même.

- « Si tu es adroit aux armes, » dis-je, « je changerai peut-être ton nom. »
- « Merci, Capitaine, » répondit-il.
- « Nous pourrions peut-être t'appeler Publius, » suggérai-je, « ou bien Tellius. »
- « Épargnez-moi cela, Capitaine! » s'écria Tellius.
- « Ou encore, » repris-je, « Henrius. »
- « Merci, Capitaine, » dit le jeune garçon.
- « Mais, » ajoutai-je, « pour porter un tel nom, qui est prestigieux, il faudrait être très adroit aux armes. »
  - « Je le serai! » s'écria-t-il. « Je le serai! »

Puis le jeune garçon se retourna et sortit en courant joyeusement.

Le Maître de Cuisine m'avait regardé avec un sourire ironique.

- « Je n'ai jamais vu, » déclara-t-il, « un esclave aussi pressé d'être battu ! »
- « Moi non plus, » reconnus-je.

Revenu au festin de ma victoire, je bus à nouveau du Paga. J'ai eu, me dis-je, en autorisant le jeune

garçon à apprendre les armes, un moment de faiblesse. Je n'avais pas l'intention de me laisser aller à d'autres moments identiques.

Je regardai le jeune garçon qui apportait un autre tarsk rôti.

Non, me dis-je, je n'aurais jamais dû être aussi indulgent avec un esclave.

Je ne m'autoriserais plus de tels moments de faiblesse.

Je tripotai le large ruban écarlate et le médaillon qui y était suspendu, lequel était frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines de Port Kar.

J'étais Bosk, Pirate, Amiral de Port Kar, probablement un des hommes les plus riches et les plus puissants de Gor.

Non, je ne me laisserais plus aller à de tels moments de faiblesse.

Je tendis mon gobelet d'argent incrusté de rubis à Telima qui, debout près de mon fauteuil imposant comme un trône, le remplit. Je ne la regardai pas.

Je regardai la table où Thurnock, avec son esclave, Thura, et Clitus avec son esclave, Ula, buvaient et riaient. Thurnock et Clitus étaient bons, mais ils étaient stupides. Ils étaient faibles. Je me souvins qu'ils s'étaient pris d'affection pour le jeune garçon, Poisson, et qu'ils l'avaient aidé à apprendre les armes. De tels hommes étaient faibles. Ils n'avaient pas l'étoffe d'un Capitaine.

Je me carrai dans mon grand fauteuil, un gobelet de Paga à la main, regardant la pièce.

Elle était pleine de tables et mes gens festoyaient.

Dans un coin, des Musiciens jouaient.

Il y avait, devant ma grande table, un espace dégagé où, de temps en temps, pendant la soirée, des attractions avaient été présentées, des choses simples qu'il m'était même arrivé de trouver distrayantes : des cracheurs de feu, des avaleurs de sabres, des jongleurs et des acrobates, des magiciens et des esclaves qui, montés sur les épaules les uns des autres, se battaient avec des vessies de tarsk gonflées et fixées au bout d'un bâton.

« Buvons! » criai-je.

Une nouvelle fois, on leva les gobelets et on trinqua.

Je regardai la longue table et, tout au bout, à droite, seule sur un long banc, se tenait Luma, mon esclave et chef comptable. Pauvre Luma, me dis-je, maigre et sans charme, avec sa tunique de Scribe et son collier. Comme elle n'était pas à sa place, dans une taverne! Pourtant, elle savait tenir les comptes et diriger les affaires d'une grande Maison et, grâce à elle, ma fortune avait beaucoup augmenté. Je lui devais tellement que, ce soir-là, je lui avais permis de prendre place à la grande table. Aucun homme libre, naturellement, n'accepta de s'asseoir près d'elle. En outre, soucieux de ne vexer ni mes autres Scribes ni mes gens, je lui avais fait mettre les menottes et passer au cou une chaîne dont l'extrémité était fixée à la lourde table. Et c'est ainsi que Luma, elle qui était peut-être le deuxième personnage de la Maison, après son maître, avec nous et, pourtant, enchaînée, seule et à l'écart, prit part au festin célébrant ma victoire.

« Du Paga! » réclamai-je, tendant mon gobelet.

Telima me versa du Paga.

« Voici un Chanteur! » lança un de mes hommes.

Cela m'irrita, mais je ne m'occupais guère de la sélection des attractions qu'on me présentait.

« C'est un excellent Chanteur, » dit Telima, derrière moi.

Son intervention m'irrita, elle aussi.

- « Va chercher des grappes de raisin Ta à la cuisine! » ordonnai-je.
- « Je t'en prie, mon Ubar, » dit-elle, « permets-moi de rester. »
- « Je ne suis pas ton Ubar, » répliquai-je, « je suis ton Maître! »
- « Je t'en prie, Maître, » pleurnicha-t-elle, « autorise Telima à rester. »
- « Très bien, » fis-je.

Le silence se fit.

L'homme avait eu les yeux crevés, par Sullius Maximus, disait-on, qui croyait que la cécité améliore la qualité des chants d'un Chanteur. Sullius Maximus, qui se piquait de poésie, était un homme de grande culture et son opinion, sur de telles questions, était extrêmement respectée. Quoi qu'il en soit, quelle que soit la vérité, le Chanteur, dans son obscurité, était seul avec ses chansons. Il n'avait plus qu'elles.

Je le regardai.

Il portait les robes de sa caste, celle des Poètes, et on ignorait de quelle Cité il venait. Beaucoup de Chanteurs vont d'un endroit à l'autre, échangeant leurs chansons contre du vin et de l'amour. J'avais connu, de nombreuses années auparavant, un Chanteur qui s'appelait Andréas de Tor.

Nous entendions le grésillement des torches, puis le Chanteur caressa sa lyre.

Je chante le siège d'Ar, Ar la Luisante. Je chante les javelots et les murs d'Ar, Ar la Glorieuse. Les longues années du siège de la Cité, Le siège d'Ar. Les spires et les tours D'Ar l'indomptable, Je chante.

Je n'avais pas envie d'écouter sa chanson. Je regardais fixement mon gobelet de Paga. Le Chanteur continua.

Je chante Talena aux cheveux noirs, La fureur de Marlenus, Ubar d'Ar, D'Ar la Glorieuse.

Je ne voulais pas écouter sa chanson. Je constatai avec colère que les autres étaient captivés, qu'ils concentraient toute leur attention sur ces fadaises, les bruits sortis de la bouche d'un aveugle.

Et je chante celui Dont la chevelure était celle d'un larl au soleil, Qui est venu aux murs d'Ar, Ar la Glorieuse, Lui qui s'appelait Tarl de Bristol.

Je jetai un coup d'œil à Telima, qui se tenait près de mon grand fauteuil. Ses yeux étaient mouillés, elle buvait la chanson. Ce n'est qu'une fille de rencier, me dis-je. Elle n'avait probablement jamais écouté un Chanteur. J'eus envie de la renvoyer à la cuisine mais ne le fis pas. Elle avait posé la main sur mon épaule. Je ne montrai pas que je m'en étais aperçu.

Et, tandis que les torches se consumaient sur leurs supports scellés aux murs, le Chanteur continua, évoquant Pa-Kur, Maître Assassin, chef des hordes qui se jetèrent sur Ar après le vol de sa Pierre du Foyer ; il évoqua également les drapeaux et les casques noirs, les étendards levés, le soleil se réfléchissant sur les pointes dressées des lances, les tours d'assaut et les actes de bravoure, les catapultes

de bois de Ka-la-na et de Tem, le tonnerre des tharlarions de guerre, le grondement rythmé des tambours, le mugissement des trompettes, le fracas des armes, les cris des hommes ; et il évoqua, aussi, l'amour des hommes pour leur ville et, stupidement, ignorant tout des hommes, il célébra leur bravoure, leur loyauté et leur courage ; et il évoqua les duels ; ces duels qui se déroulèrent sur les murs mêmes d'Ar et à la Grande Porte ; et les duels à mort des tarniers au-dessus des spires d'Ar ; et un autre duel, qui eut lieu au sommet du Cylindre de Justice d'Ar, opposant Pa-Kur à celui qui, dans la chanson, s'appelait Tarl de Bristol.

- « Pourquoi mon Ubar pleure-t-il? » demanda Telima.
- « Tais-toi, Esclave! » ordonnai-je. D'un geste brusque, j'écartai sa main, posée sur mon épaule. Elle retira vivement la main, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle était là.

Le Chanteur avait terminé.

« Chanteur! » criai-je, « ce Tarl de Bristol existe-t-il vraiment? »

Le Chanteur, surpris, se tourna vers moi.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Peut-être n'existe-t-il que dans la chanson. »

Je ris

Je tendis mon gobelet à Telima qui, une fois de plus, le remplit de Paga.

Je me levai, tendis mon gobelet et mes gens m'imitèrent.

- « Il y a l'or et l'acier! » criai-je.
- « L'or et l'acier! » crièrent mes gens.

Nous bûmes.

— « Et les chansons! » ajouta le Chanteur aveugle.

Le silence se fit.

Je regardai le Chanteur.

— « Oui, » fis-je, levant mon gobelet dans sa direction, « et les chansons. »

Mes gens poussèrent des cris de joie et nous bûmes à nouveau.

Après avoir repris ma place, je dis aux esclaves :

- « Soignez bien le Chanteur ! » Puis je me tournai vers Luma, esclave et chef comptable de ma Maison, entravée et enchaînée à la table, et ajoutai, à son intention : « Demain, avant d'être renvoyé, le Chanteur recevra dix pièces d'or. »
  - « Oui, Maître, » répondit la jeune femme.
  - « Merci, Capitaine! » s'écria le Chanteur.

Mes gens célébrèrent bruyamment ma générosité, beaucoup d'entre eux se frappant l'épaule gauche avec le poing droit, manière goréenne d'applaudir.

Deux esclaves aidèrent le Chanteur à descendre de la chaise haute où il s'était installé, puis le conduisirent à une table située à l'autre extrémité de la salle.

Je bus encore du Paga.

J'étais furieux.

Tarl de Bristol n'existait que dans les chansons. Aucun homme vivant ne lui ressemblait. Il n'y avait, en fin de compte, que l'or et l'acier, et peut-être le corps des femmes et peut-être, à la rigueur, les chansons, ces sons dépourvus de sens qui sortent parfois de la bouche des aveugles.

J'étais redevenu Bosk du Marais, Pirate, Amiral de Port Kar.

Je tripotai le médaillon d'or frappé d'un navire-tarn à voile latine et des initiales du Conseil des Capitaines de Port Kar, en demi-cercle dans la partie inférieure.

« Sandra! » criai-je. « Qu'on aille chercher Sandra! »

Les convives acclamèrent cette décision.

Je regardai autour de moi. C'était un véritable festin de victoire. Toutefois, j'étais furieux que Midice ne soit pas auprès de moi. Elle s'était sentie mal et avait demandé à rester dans mon

appartement, permission que je lui avais accordée. Tab était également absent.

Il y eut un tintement de clochettes et Sandra, danseuse de Port Kar que j'avais découverte dans la taverne, puis achetée, principalement pour mes hommes, s'immobilisa devant moi, son Maître.

Je la regardai d'un air amusé.

Comme elle voulait me plaire!

Elle voulait devenir Première Fille, mais je l'avais laissée aux hommes. Midice, magnifique, brune, mince et aux jambes magnifiques, était la Première Fille de ma Maison, mon esclave préférée. Et Tab était mon Premier Capitaine.

Toutefois, Sandra n'était pas inintéressante.

Elle avait les pommettes hautes, des yeux noirs et étincelants, des cheveux de jais coiffés en haut chignon. Elle était enveloppée dans un large manteau de soie jaune, opaque et luisante. Au moment où elle s'était approchée, j'avais entendu le tintement des clochettes fixées à ses poignets, ses chevilles et son collier.

Un peu de concurrence, me dis-je, ne ferait pas de mal à Midice.

Par conséquent, je souris à Sandra.

Elle me regarda, le désir de plaire et le plaisir éclairant son visage.

« Tu peux danser, Esclave! » dis-je.

Ce serait la Danse des Six Cordes.

Elle se débarrassa de son manteau de soie et se laissa tomber à genoux devant la grande table et le fauteuil, entre les autres tables, la tête baissée. Elle portait cinq morceaux de métal : son collier et des anneaux aux poignets et aux chevilles. Des clochettes d'esclave étaient fixées au collier et aux anneaux. Elle leva la tête et me regarda. Les Musiciens se mirent à jouer. Six hommes, munis chacun d'un morceau de corde, se dirigèrent vers elle. Les six cordes furent attachées respectivement à ses poignets, à ses chevilles et autour de sa taille ; puis, chacun tenant l'autre extrémité de la corde, les six hommes s'immobilisèrent près d'elle, trois de chaque côté. Elle était ainsi encerclée, chaque homme tenant l'extrémité d'une des cordes qui l'entravaient.

Je regardai Thura. Je me souvins que, sur l'île de rence, elle avait été capturée grâce à des boucles semblables à celles qui enserraient la taille de Sandra. Thura regardait attentivement.

C'était, d'ailleurs, le cas de tous les convives.

Puis, somptueusement, semblable à une chatte, comme une femme qui s'éveille, Sandra tendit les bras.

Il y eut un éclat de rire.

On aurait dit qu'elle ignorait qu'elle était attachée.

Lorsqu'elle voulut ramener les bras le long du corps, cela lui fut impossible pendant un très bref instant et elle fronça les sourcils, contrariée, étonnée, puis fut autorisée à bouger comme elle le souhaitait.

Je ris.

Elle était superbe.

Puis, toujours agenouillée, elle leva la main, la tête rejetée en arrière, avec insolence, vers sa chevelure, afin d'en retirer une des épingles travaillées, dont la tête était sculptée dans une corne de kailiauk, qui la retenaient.

À nouveau, la corde, celle de son poignet droit, arrêta sa main, pendant un bref instant, à quelques centimètres de ses cheveux.

Elle fronça les sourcils. Il y eut des rires.

Bientôt, tantôt sans entrave, tantôt empêchée d'agir immédiatement, elle eut retiré toutes les épingles. Ses cheveux étaient beaux, souples, longs et noirs. Du fait qu'elle était à genoux, ils lui tombaient sur les chevilles.

Puis, à deux mains, elle leva sa chevelure au-dessus de la tête puis, soudain, les hommes ayant tiré sur les cordes de ses poignets, la chevelure retomba, libre et souple, sur son dos.

Furieuse, désespérée, elle tenta une nouvelle fois de lever ses cheveux au-dessus de la tête, mais les cordes, lui écartant les bras, l'en empêchèrent. Elle lutta. Les cordes l'obligeaient à garder les cheveux défaits

Puis, comme prise de panique et de fureur, comme si elle venait de comprendre qu'elle était prisonnière, elle se leva d'un bond et tenta, au rythme de la musique, d'échapper aux cordes.

Les danseuses de Port Kar, me dis-je, sont les plus belles de Gor.

Sombre et dorée, luisante, poussant des cris, tapant du pied, elle dansa, sa beauté entravée transcendant la lumière des torches et le tintement des clochettes.

Elle pivota, tournoya, bondit et parut, par instants, presque libre mais, toujours, les cordes cruelles lui rappelaient sa condition de prisonnière. Parfois, elle se jetait sur un des hommes, mais les autres ne la laissaient pas aller jusqu'à lui, car elle n'était qu'une belle esclave prisonnière d'un réseau de cordes. Elle se contorsionna, cria, tenta de se débarrasser des cordes, mais elle n'y parvint pas.

Finalement, petit à petit, tandis qu'augmentaient sa crainte et sa terreur, les hommes, un poing après l'autre, tendirent les cordes qui la retenaient prisonnière puis, soudain, rapidement, l'attachèrent et la levèrent au-dessus de leurs têtes, esclave captive, présentant son corps arqué et attaché aux convives.

Il y eut un tonnerre d'acclamations et nombreux furent ceux qui se frappèrent l'épaule avec le poing.

Elle avait été véritablement superbe.

Puis les hommes la portèrent jusqu'à ma table et me la présentèrent.

« Une esclave! » dit l'un d'eux.

— « Oui, » s'écria la danseuse, « une esclave ! »

Après un dernier accord, la musique se tut.

Les applaudissements et les cris étaient assourdissants.

J'étais parfaitement satisfait.

— « Détachez-la! » ordonnai-je aux hommes.

Ils obéirent et, rapidement, souple comme une chatte, elle se dirigea vers mon fauteuil et s'agenouilla à mes pieds. Elle leva les yeux, le visage couvert de sueur, le souffle court, les yeux étincelants.

« Ton interprétation n'était pas dépourvue d'intérêt, » dis-je.

Elle posa la joue sur mon genou.

« Du vin de Ka-la-na! » criai-je.

On apporta une coupe. Puis je la pris par les cheveux, lui tirai la tête en arrière et lui versai le vin dans la bouche, en répandant un peu sur son visage et son corps.

Elle me regarda, la bouche luisante de vin.

- « T'ai-je plu ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Ne me rends pas à tes hommes, » supplia-t-elle. « Garde Sandra pour toi. »
- « Nous verrons, » répondis-je.
- « Sandra a très envie de plaire au Maître, » reprit-elle.

Petite maligne, me dis-je.

« Tu ne t'es servi qu'une fois de Sandra, » poursuivit-elle sur un ton boudeur. « Ce n'est pas juste. » Elle leva les yeux. « Sandra est meilleure que Midice, » ajouta-t-elle.

- « Midice, » fis-je remarquer, « est très bonne. »
- « Sandra est meilleure, » insista-t-elle d'une voix enjôleuse. « Essaie Sandra et tu verras. »
- « Peut-être, » dis-je.

Je lui caressai rudement les cheveux et l'autorisai à rester à genoux près du bras de mon fauteuil.

D'autres esclaves qui, entre les tables, faisaient le service, lui jetèrent des regards envieux et haineux. Comme une chatte satisfaite, elle s'agenouilla près de mon fauteuil.

« L'or, Capitaine! » annonça un des gardes de mon trésor.

J'avais préparé une surprise à l'intention de mes gens, en cette nuit de festin et de victoire.

Il monta, péniblement, sur l'estrade qui supportait ma table et mon fauteuil, un lourd sac de cuir plein de disques d'or au tarn, pesant le double du poids, frappés aux armes de Cos, de Tyros, d'Ar, de Port Kar et même de la lointaine Thentis ou de la Cité isolée de Turia, tout au Sud. Il posa le sac près de mon grand fauteuil. Rares furent ceux qui remarquèrent sa présence, à l'exception de ceux qui se trouvaient près de moi.

« Allez chercher l'esclave de Tyros! » criai-je.

Des rires s'élevèrent.

Je tendis mon gobelet, mais personne ne le remplit de Paga. Furieux, je regardai autour de moi.

J'appelai une esclave qui passait.

- « Où est l'esclave Telima ? » demandai-je.
- « Elle était là il y a un instant, » répondit la fille.
- « Elle est allée aux cuisines, » précisa une autre.

Je ne lui avais pas donné la permission de partir.

- « Je vais te servir du Paga, » intervint Sandra.
- « Non ! » répliquai-je, éloignant mon gobelet. Puis je me tournai vers une des esclaves. « Que Telima soit battue, » ajoutai-je, « et envoyée ici. Je veux être servi ! »
  - « Oui, Maître, » dit la jeune femme qui s'éloigna en courant.

Sandra baissa la tête, furieuse, boudeuse.

- « Renonce à cette attitude, » dis-je, « sinon, je te ferai battre, toi aussi. »
- « C'est seulement, Maître, » répondit-elle, « que j'ai envie de te servir. »

Je ris. C'était vraiment une petite maligne.

— « Du Paga? » m'enquis-je.

Elle me regarda, les yeux soudain plus brillants, les lèvres légèrement ouvertes.

- « Non, » répondit-elle, « du vin. »
- « Je vois, » fis-je.

Il y eut un tintement de chaînes et, sous les acclamations des convives, Dame Vivina fut conduite devant moi.

Il y eut un mouvement, près de moi, et je constatai que Telima avait repris sa place. Ses yeux étaient pleins de larmes. Le bâton du Maître de Cuisine lui avait probablement laissé quatre ou cinq marques sur le dos. Sa mince tunique de rep ne pouvait guère la protéger des coups de bâton. Je lui tendis mon gobelet et elle le remplit de Paga.

Je dévisageai Dame Vivina.

Tous les regards étaient tournés vers elle. Les esclaves elles-mêmes avaient quitté les coins sombres de la salle et s'étaient rassemblées derrière les tables afin de la regarder. Je remarquai Poisson, le jeune esclave.

Je regardai la jeune fille. C'était le joyau de mon butin.

Pendant l'après-midi, je l'avais présentée, en compagnie de ses demoiselles d'honneur, toutes chargées de chaînes d'esclave, au même titre que des échantillons des trésors de la flotte du trésor, ainsi que les comptes s'y rapportant, au Conseil des Capitaines de Port Kar. Elles étaient magnifiques, dans leurs chaînes d'esclave en argent, les poignets attachés dans le dos avec des menottes en or, agenouillées comme des Esclaves de Plaisir parmi les bijoux, l'or, les soieries et les tonnelets d'épices. Celle qui devait devenir Ubara de Cos n'était plus que butin à Port Kar.

« Bonsoir, Dame Vivina, » dis-je.

— « Est-ce là le nom que tu as décidé de me donner ? » demanda-t-elle.

En fin d'après-midi, en revenant du Conseil, je l'avais fait marquer au fer rouge et lui avais fait mettre un collier.

Debout devant moi, outre la marque et le collier, elle n'avait que des menottes d'esclave.

Elle était très belle.

— « Retire-lui les menottes, » dis-je à l'homme qui l'avait conduite devant moi.

Il obéit.

« Détache-lui les cheveux, » ajoutai-je.

Il obéit ; ses cheveux se répandirent sur ses épaules et mes hommes poussèrent des cris de joie.

« À genoux! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« Tu t'appelles Vina, » déclarai-je.

Elle baissa la tête, acceptant le nom que je venais de lui donner. Puis elle se redressa.

- « Je félicite le Maître, » dit-elle. « Ce nom convient parfaitement à une esclave. »
- « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.
- « Vina, » répondit-elle.
- « Quelle est ta qualité ? » m'enquis-je.
- « Esclave, » répondit-elle.
- « Quelles sont tes attributions, Esclave ? » demandai-je.
- « Le Maître ne me l'a pas encore dit, » répondit-elle.

Je la regardai. J'avais également fait marquer ses demoiselles de compagnie, après la réunion du Conseil des Capitaines. Elles étaient enchaînées dans ma demeure. Je n'avais pas encore décidé ce que je ferais d'elles. Peut-être les répartirais-je parmi mes officiers ou les donnerais-je à mes hommes. Elles pourraient servir d'enjeu ou bien je pourrais en donner une en récompense à ceux qui me serviraient bien, incitant ainsi les autres à se montrer plus zélés encore. J'avais également envisagé d'ouvrir une taverne, au centre de la Cité, la plus somptueuse de Port Kar, que je pourrais appeler : *La Taverne des Quarante Demoiselles*. Rares seraient, à Port Kar, ceux qui n'auraient pas envie de la fréquenter et d'être servis par des beautés de haute naissance, originaires de Tyros.

Mais je revins à Vina, qui avait été Dame Vivina, promise à l'Ubar de Cos, et n'était plus qu'une esclave de la Maison de Bosk, de Port Kar.

— « Quels vêtements faut-il acheter à ton intention ? » demandai-je.

Elle me regarda.

« Sera-ce la tunique d'une servante ? » fis-je.

Elle ne répondit pas.

« Ou bien, » poursuivis-je, « dois-je faire apporter les clochettes, les soieries et les parfums de l'Esclave de Plaisir ? »

Elle sourit.

— « Je présume, » fit-elle d'une voix glacée, « que je deviendrai Esclave de Plaisir ? »

Du sac posé près de mon fauteuil, celui qui était plein d'or, je tirai un petit morceau de tissu roulé en boule. Je le lançai à la jeune fille.

Elle l'attrapa et le regarda.

- « Non! » cria-t-elle.
- « Habille-toi! » ordonnai-je.
- « Non! Non! » hurla-t-elle, furieuse, se levant d'un bond.

Elle pivota sur elle-même et voulut s'enfuir mais mes hommes l'en empêchèrent. Elle se retourna, le morceau de tissu à la main.

« Non! » criait-elle. « Non! »

— « Habille-toi ! » répétai-je.

Furieuse, elle enfila le vêtement.

Les convives rirent à perdre haleine.

Dame Vivina se tenait devant moi, vêtue d'une tunique d'Esclave de Cuisine.

« À Cos, » repris-je, « tu aurais été Ubara. Dans ma demeure, tu seras Esclave de Cuisine. »

Furieuse, rouge de honte, les poings serrés, vêtue de la courte tunique des Esclaves de Cuisine, Dame Vivina se tenait devant nous.

Tous les convives riaient à gorge déployée.

- « Maître de Cuisine! » criai-je.
- « Me voici, Capitaine, » répondit Tellius, qui se tenait derrière les tables.
- « Approche! » criai-je.

Il vint devant ma table.

« Voici, » dis-je en montrant la jeune fille, « une nouvelle esclave pour les cuisines. »

Il rit et l'examina, tournant autour d'elle, le bâton à la main.

- « Elle est très belle, » fit-il remarquer.
- « Fais-la travailler sans relâche, » dis-je.
- « J'y veillerai, » promit-il.

Dame Vivina me regarda avec colère.

- « Poisson! » criai-je. « Où est l'esclave nommé Poisson? »
- « Ici, » répondit-il.

Puis il s'avança, venant de derrière les tables où, avec les autres esclaves, depuis quelque temps, il regardait la scène.

Je montrai la jeune fille.

— « Cette esclave te plaît-elle ? » demandai-je.

Il me regarda sans comprendre.

- « Oui, » répondit-il.
- « Bien, » fis-je. Puis je me tournai vers la jeune fille. « Tu plais à l'esclave nommé Poisson, » déclarai-je. « Par conséquent, il pourra se servir de toi. »
  - « Non! » cria-t-elle. « Non! Non! »
  - « Tu pourras, » dis-je au jeune homme, « te servir d'elle. »
  - « Non! » hurla la jeune fille. « Non, non, non, non! »

Elle tomba à genoux devant moi, en larmes, les bras tendus.

- « Ce n'est qu'un esclave, » pleurnicha-t-elle. « Je devais être Ubara. Ubara. »
- « Tu devras le servir ! » déclarai-je.

Elle se cacha le visage dans les mains et, tassée sur elle-même, pleura.

Tous les convives riaient. Je regardai autour de moi, tout à fait satisfait. Parmi tous ceux que je regardai, seule Luma ne riait pas. Ses yeux étaient pleins de larmes. Cela m'irrita. Demain, me dis-je, je la ferai battre.

Sandra, près de moi, riait joyeusement. Je la caressai avec rudesse. Elle se mit à embrasser mon bras et, de la main droite, je la repoussai. Mais, un instant plus tard, elle posa la joue sur mon bras gauche.

Le jeune garçon, Poisson, regardait la jeune fille, Vina, non sans compassion. Ils étaient tous deux très jeunes. Il avait environ dix-sept ans et elle, approximativement quinze ou seize. Puis il tendit le bras, la fit lever et la tourna face à lui.

- « Je m'appelle Poisson, » dit-il.
- « Tu n'es qu'un jeune esclave! » s'écria-t-elle.

Elle refusait de le regarder.

Il glissa les doigts sous le collier, qu'il souleva légèrement afin d'obliger la jeune fille à lever la tête.

- « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit-il.
- « Dame Vivina de Kasra! » s'écria-t-elle.
- « Non, » répliqua-t-il. « Tu n'es qu'une esclave. »
- « Non! » fit-elle, secouant vigoureusement la tête.
- « Si, » insista-t-il, « et je suis également un esclave. »

Puis, à la surprise générale, lui ayant pris la tête entre ses mains, il l'embrassa tendrement sur les lèvres.

Elle le regarda fixement, les yeux pleins de larmes.

Élevée, comme elle l'avait été, dans les appartements réservés aux femmes de haute naissance, dans le palais de Tyros, à Kasra, c'était sans doute la première fois que les lèvres d'un homme touchaient les siennes. Elle s'attendait certainement à recevoir ce premier baiser vêtue des soies d'amour tourbillonnantes de la Libre Compagnie, sous des lampes d'amour en or, près de la couche de l'Ubar de Cos; mais elle ne reçut pas ce baiser dans le palais de marbre blanc de l'Ubar de Cos; elle ne le reçut pas comme une Ubara des lèvres d'un Ubar; elle reçut ce baiser à Port Kar, dans le repaire de ses ennemis, dans la lueur barbare des torches, devant la table de son maître; et elle ne portait pas les soieries de la Libre Compagne et de l'Ubara, mais la tunique courte, misérable, d'une Esclave de Cuisine et un collier qui faisait d'elle une esclave; et les lèvres qui touchèrent les siennes étaient celles d'un esclave.

À la surprise générale, elle n'avait pas résisté au baiser du jeune garçon.

Il lui prit les bras.

« Je suis un esclave, » déclara-t-il.

Avec stupéfaction, nous la vîmes, abandonnée de tous, misérable et seule, lever les lèvres vers lui, très timidement, afin qu'il puisse, s'il le souhaitait, les baiser à nouveau.

Il l'embrassa une nouvelle fois, tendrement.

- « Moi aussi, je suis une esclave, » dit-elle. « Je m'appelle Vina. »
- « Tu es digne, » affirma-t-il, lui tenant la tête entre ses mains, « d'être Ubara. »
- « Et toi, » souffla-t-elle, « Ubar. »
- « Je suis persuadé, » intervins-je, « que tu préféreras les bras de Poisson, bien qu'il ne puisse t'offrir qu'une paillasse d'esclave, à ceux du gros Lurius, bien que la couche de l'Ubar soit couverte de fourrures opulentes. »

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

Puis je m'adressai au Maître de Cuisine.

- « Le soir, » ordonnai-je, « enchaîne-les ensemble. »
- « Une seule couverture ? » demanda-t-il.
- « Oui, » répondis-je.

La jeune fille, en larmes, s'effondra mais Poisson, très tendrement, la prit dans ses bras et l'emporta. Je ris.

Et tout le monde riait.

Quelle bonne plaisanterie d'avoir réduit en esclavage la jeune fille qui devait devenir Ubara de Cos, de l'avoir affectée aux cuisines, de l'avoir donnée à un simple esclave. On ne tarderait pas à raconter cette histoire dans tous les ports de Thassa, dans toutes les cités de Gor. Cos et Tyros, ennemies de ma Cité, Port Kar, perdraient la face. Comme la défaite des ennemis est délicieuse! Comme le pouvoir, le succès et le triomphe sont glorieux!

Je plongeai maladroitement la main dans le sac de pièces d'or posé près de mon fauteuil et en sortis des poignées que je lançai dans la salle. Je me levai et jetai un déluge de disques d'or au tarn frappés à Ar, à Tyros, à Cos, à Thentis, à Thuria et à Port Kar. Les hommes se mirent frénétiquement à quatre pattes, riant et s'arrachant les pièces. Chacune d'entre elles faisait le double du poids.

« Du Paga! » criai-je. Puis je tendis mon gobelet à Telima qui le remplit.

Je regrettais seulement que Midice et Tab ne soient pas venus partager mon triomphe.

Vacillant, je me tenais à la table. Je renversai du Paga.

« Du Paga! » criai-je. Et Telima remplit mon gobelet. Je bus à nouveau. Puis une nouvelle fois, déchaîné, poussant des cris, hurlant, je lançai des pièces aux quatre coins de la salle, riant au spectacle des hommes qui se battaient et bondissaient pour s'en emparer.

Je bus et continuai de lancer des pièces.

Il y avait des rires et des cris de joie.

« Vive Bosk! » cria quelqu'un. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar! »

Je jetais frénétiquement des pièces. Je buvais sans discontinuer.

- « Oui! » hurlai-je. « Vive Bosk! »
- « Vive Bosk! » hurlèrent les convives. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar! »
- « Oui ! » criai-je. « Vive Bosk ! Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

Un cri de terreur retentit, sur ma droite, et je me tournai, fixant, à travers les brumes de l'alcool, l'extrémité de la table. Luma, enchaînée à la table, menottes aux poignets, me regardait. Son visage exprimait l'horreur.

— « Ton visage, » s'écria-t-elle, « ton visage ! »

Je la regardai sans comprendre.

Le silence se fit soudain.

- « Non, » fit-elle soudain, secouant la tête, « c'est fini maintenant. »
- « Qu'y a-t-il? » demandai-je.
- « Ton visage, » répondit-elle.
- « Qu'a-t-il ? » insistai-je.
- « Ce n'est rien, » répondit-elle en baissant la tête.
- « Qu'a-t-il ? » hurlai-je.
- « Pendant un instant, » répondit-elle, « j'ai cru que c'était le visage de Surbus. »

Je poussai un cri de rage, saisis la grande table et la jetai, renversant les plats et le Paga, au pied de l'estrade. Sandra poussa un cri aigu et s'enfuit en courant, les bras tendus devant elle, dans un tintement incongru de clochettes. Luma, attachée à la table par le cou, fut jetée au pied de l'estrade, roula sur la table et tomba sur les carreaux de la salle. Les esclaves s'enfuirent en hurlant.

Enragé, je saisis le sac d'or, ce qu'il en restait, et le lançai dans la salle, où il déversa une pluie d'or avant de s'écraser sur les carreaux.

Puis, furieux, je fis demi-tour et, trébuchant, quittai la salle.

« Amiral! » cria quelqu'un, derrière moi. « Amiral! »

Je serrai le médaillon, frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines, que je portais au cou.

Trébuchant, pleurant de rage, je pris péniblement la direction de mes appartements.

Derrière moi, je ne laissais que consternation.

Furieux, je me hâtai, tombant et me cognant aux murs.

Puis j'ouvris brusquement les portes de mes appartements.

Midice et Tab se séparèrent vivement.

Je poussai un hurlement de rage, pivotai sur moi-même, martelant le mur avec mes poings puis, me débarrassant de mon manteau, me tournai vers eux, le visage inondé de larmes, tout en dégainant ma lame.

```
« Pour toi, Midice, » déclarai-je, « ce sera la torture et le pal! »
```

<sup>— «</sup> Non! » s'écria Tab. « C'est ma faute. Je me suis imposé à elle. »

- « Non! Non! » cria Midice. « C'est ma faute. Ma faute! »
   « La torture et le pal! » répétai-je. Puis je me tournai vers Tab. « Tu étais un bon capitaine, Tab, » dis-je, « par conséquent, je ne te livrerai pas aux Tortionnaires. » J'agitai ma lame. « Défendstoi! »
  - Tab haussa les épaules. Il ne dégaina pas son arme.
  - « Je sais que tu peux me tuer, » dit-il.
  - « Défends-toi! » hurlai-je.
  - « Très bien, » céda Tab. Et sa lame sortit de son fourreau.

Midice se jeta à genoux entre nous, en larmes.

- « Non! » cria-t-elle. « Tue Midice! »
- « Je vais te tuer lentement, sous ses yeux, » dis-je, « ensuite, je la livrerai aux Tortionnaires. »
- « Tue Midice, » sanglotait la jeune femme. « Mais laisse-le partir. Laisse-le partir. »
- « Pourquoi m'as-tu fait cela ? » criai-je, le visage couvert de larmes. « Pourquoi ? Pourquoi ? »
- « Je l'aime, » sanglota-t-elle. « Je l'aime. »

Je ris.

- « Tu ne peux pas aimer, » répliquai-je, « tu es Midice. Tu es mesquine, cruelle, égoïste et vaine. Tu ne peux pas aimer. »
  - « Mais je l'aime, » souffla-t-elle, « je l'aime. »
  - « Ne m'aimes-tu pas ? » demandai-je d'une voix suppliante.
  - « Non, » souffla-t-elle, les larmes aux yeux. « Non. »
  - « Mais je t'ai beaucoup donné, » sanglotai-je. « Ne t'ai-je pas donné beaucoup de plaisir ? »
  - « Oui, » répondit-elle. « Tu m'as beaucoup donné. »
  - « Et ne t'ai-je pas, » criai-je, « donné du plaisir ? »
  - « Oui, » dit-elle, « c'est vrai. »
  - « Alors, pourquoi ? » hurlai-je.
  - « Je ne t'aime pas, » fit-elle.
  - « Tu m'aimes! » glapis-je.
  - « Non, » répondit-elle. « Je ne t'aime pas et je ne t'ai jamais aimé. »

Je pleurai.

Je rengainai ma lame.

- « Prends-la, » dis-je à Tab. « Elle est à toi. »
- « Je l'aime, » dit-il.
- « Emmène-la! » hurlai-je. « Quitte mon service! Va-t'en! »
- « Midice, » fit Tab d'une voix rauque.

Elle courut à lui et il passa un bras autour d'elle. Puis ils firent demi-tour et sortirent, lui tenant toujours son épée nue à la main.

Je fis lentement le tour de la pièce puis m'assis au bord de la couche de pierre, sur les fourrures, et me pris la tête entre les mains.

J'ignore combien de temps je restai ainsi.

Au bout d'un moment, j'entendis un petit bruit sur le seuil de la pièce.

Je levai la tête.

Telima était sur le seuil.

Je la regardai.

« Viens-tu laver les carreaux ? » demandai-je sévèrement.

Elle sourit.

- « Je l'ai fait plus tôt, » expliqua-t-elle, « afin de pouvoir faire le service, pendant le festin. »
- « Le Maître de Cuisine sait-il que tu es ici ? » m'enquis-je.

Elle secoua la tête.	
— « Non, » répondit-elle.	
— « Tu seras battue ! » déclarai-je.	
Je constatai qu'elle portait à nouveau, au bras gauche, le bracelet en or dont je me souvenais, cel	ui
que je lui avais pris pour le donner à Midice.	
« Tu as le bracelet, » remarquai-je.	
— « Oui, » répondit-elle.	
— « D'où vient-il ? » m'enquis-je.	
— « De Midice, » répondit-elle.	
— « Tu l'as volé ! » déclarai-je.	
— « Non, » répliqua-t-elle.	
Je la regardai dans les yeux.	
« Midice me l'a rendu, » expliqua-t-elle.	
— « Quand ? » demandai-je.	
— « Il y a plus d'un mois, » répondit Telima.	
— « Elle s'est montrée gentille avec une Esclave de Cuisine, » dis-je.	
Telima sourit, les larmes aux yeux.	
— « Oui, » fit-elle.	
— « Je ne l'ai pas vu sur toi, » relevai-je.	
— « Je l'ai caché dans ma paillasse, » expliqua Telima.	
Je regardai Telima. Elle se tenait sur le seuil, plutôt timidement. Elle était nu-pieds. Elle portait u	ıe
courte tunique, tachée et misérable. Un simple collier de métal brut lui enserrait le cou. Mais elle ava	it,
au bras gauche, un bracelet en or.	
— « Pourquoi portes-tu le bracelet d'or ? » m'enquis-je.	
— « C'est tout ce que j'ai, » répondit-elle.	
— « Pourquoi viens-tu ici à pareille heure ? » demandai-je.	
— « Midice, » dit-elle.	
Je gémis, me pris la tête entre les mains et pleurai.	
Telima, timidement, approcha.	
« Elle avait de l'affection pour toi, » dit-elle.	
Je secouai la tête.	
« Ce n'est pas sa faute si elle ne t'aime pas, » souffla Telima.	
— « Retourne aux cuisines, » sanglotai-je. « Va-t'en, sinon je vais te tuer! »	
Telima s'agenouilla à un mètre de moi. Ses yeux étaient pleins de larmes.	
« Va-t'en, » répétais-je, « sinon je vais te tuer ! »	
Elle ne bougea pas et resta à genoux, les yeux pleins de larmes. Elle secoua la tête.	
— « Non, » dit-elle. « Tu ne le feras pas. Tu ne pourrais pas. »	
— « Je suis Bosk! » criai-je en me levant.	
— « Oui, » admit-elle, « tu es Bosk. » Elle sourit. « C'est moi qui t'ai donné ce nom. »	
— « C'est toi, » dis-je, « qui m'as détruit ! »	
— « Si quelqu'un a été détruit, » fit-elle, « ce n'est pas toi, c'est moi. »	
— « Tu m'as détruit, » sanglotai-je.	
— « Tu n'as pas été détruit, mon Ubar, » dit-elle.	
— « Tu m'as détruit ! » criai-je. « Et, maintenant, je vais te détruire ! »	
Je me levai d'un bond, tirai mon épée et me dressai au-dessus d'elle, la lame levée et prête à frappe	r.

De rage, je jetai mon épée qui heurta le mur de la pièce, à cinq mètres de là, puis retomba avec

Sans bouger, les yeux pleins de larmes, elle me regarda.

fracas sur le sol, et je glissai à genoux, en larmes, la tête entre les mains.

« Midice, » sanglotai-je, « Midice. »

Un jour, j'avais juré que, ayant perdu deux femmes, je n'en perdrais pas d'autre. Et Midice était partie. Je lui avais offert les soieries les plus somptueuses, les bijoux les plus précieux. J'étais devenu célèbre. J'étais devenu puissant et riche. J'étais au sommet des honneurs. Mais elle était partie. Cela n'avait servi à rien. Rien n'y avait fait. Elle était partie, s'était enfuie dans la nuit, ne m'appartenait plus. Elle en avait préféré un autre à moi. Je l'avais perdue. Je l'avais perdue.

« Midice, » sanglotai-je, « Midice. »

Puis je me levai, restai quelques instants immobile, secouai la tête, puis je m'essuyai les yeux avec la manche de ma tunique, me dirigeai vers le pied de ma couche de pierre et m'assis par terre, la tête baissée.

- « C'est dur, » dit Telima, « d'aimer sans être aimé. »
- « Je sais, » fis-je.

Puis je la regardai. Sa chevelure était peignée.

« Tu es coiffée, » relevai-je.

Elle sourit.

- « Aux cuisines, » expliqua-telle, « une des filles a un peigne édenté, une peigne qu'Ula a jeté. »
- « Elle te permet de l'utiliser ? » m'étonnai-je.
- « J'ai beaucoup travaillé pour elle afin de pouvoir l'utiliser, un soir, lorsque j'en aurais envie, » expliqua-t-elle.
- « La nouvelle jeune fille, » dis-je, « celle que j'ai donnée à Poisson, aura peut-être envie de se servir du peigne. »

Telima sourit.

— « Dans ce cas, » fit-elle, « il faudra qu'elle travaille. »

Je souris à mon tour.

— « Approche, » dis-je.

Elle se leva et vint s'agenouiller devant moi.

Je tendis les bras et pris sa tête entre mes mains.

« Mon orgueilleuse Telima, » dis-je, « mon ancienne Maîtresse. »

Je la regardai, nu-pieds et à genoux devant moi, mon collier d'acier au cou, vêtue d'une tunique misérable, mince et tachée.

- « Mon Ubar, » souffla-t-elle.
- « Maître, » rectifiai-je.
- « Maître, » répéta-t-elle.

Je lui retirai son bracelet d'or et l'examinai.

— « Comment oses-tu, Esclave, » demandai-je, « porter ceci en ma présence ? »

Elle me regarda avec stupéfaction.

— « Je voulais te plaire, » souffla-t-elle.

Je jetai le bracelet.

— « Esclave de Cuisine! » lui lançai-je.

Elle baissa la tête et une larme coula sur sa joue.

« Tu voulais t'attirer mes faveurs, » dis-je, « en venant ici à pareille heure. »

Elle leva la tête.

- « Non, » fit-elle.
- « Mais ta ruse, » repris-je, « n'a pas marché. »

Elle fit : « Non. », de la tête.

Je glissai les doigts sous son collier, la contraignant à me regarder dans les yeux.

« Tu mérites bien ton collier, » déclarai-je. Ses yeux étincelèrent comme ceux de la Telima d'autrefois. — « Toi aussi, » répliqua-t-elle, « tu portes un collier ! » J'arrachai le large ruban écarlate que je portais au cou, auquel était suspendu un médaillon frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines. Je le jetai au loin. — « Esclave arrogante! » criai-je. Elle ne répondit pas. « Tu es venue me tourmenter alors que j'ai de la peine, » repris-je. — « Non!» s'écria-t-elle. « Non!» Je me levai et l'envoyai sur les carreaux de la chambre. — « Tu veux être Première Fille! » l'accusai-je. Elle se leva, les yeux baissés. — « Ce n'est pas pour cette raison que je suis venue, » dit-elle. — « Tu veux être Première Fille! » hurlai-je. « Tu veux être Première Fille! » Elle releva brusquement la tête, furieuse. — « Oui, » répliqua-t-elle sur le même ton, « je veux être Première Fille ! » Je ris, satisfait qu'elle eût elle-même reconnu sa culpabilité. — « Tu n'es qu'une Esclave de Cuisine, » persiflai-je. « Première Fille ! Je vais te renvoyer aux cuisines et te faire battre, Esclave de Cuisine!» Elle me regarda, les yeux pleins de larmes. — « Qui sera Première Fille ? » demanda-t-elle. — « Sandra, probablement, » répondis-je. — « Elle est très belle, » reconnut Telima. — « Peut-être, » fis-je, « l'as-tu vue danser ? » — « Oui, » répondit Telima. « Elle est très belle. » — « Danses-tu aussi bien ? » m'enquis-je. Elle sourit. — « Non, » répondit-elle. — « Sandra, » dis-je, « semble désireuse de me plaire. » Telima me regarda. — « Moi aussi, » souffla-t-elle, « je désire te plaire. » Je ris car un tel comportement ne convenait pas du tout à l'orgueilleuse Telima. — « Tu n'hésites pas à recourir, » fis-je remarquer, « aux ruses les plus viles des esclaves. » Elle baissa la tête. « Les cuisines sont-elles tellement désagréables ? » m'enquis-je. Elle me regarda avec colère. Ses yeux étaient pleins de larmes. — « Tu es parfois détestable, » dit-elle. Je détournai la tête. — « Tu peux retourner aux cuisines, » dis-je. Je l'entendis qui faisait demi-tour et se dirigeait vers la porte. « Attends! » criai-je en me retournant. Et, sur le seuil, elle se retourna également. Puis, les mots que je prononçai ne vinrent pas de moi, mais d'un être plus profond que celui dont

j'avais conscience. Pas une fois, depuis le jour où je m'étais agenouillé, pieds et poings liés, devant Ho-

Hak, de tels mots, involontaires et désespérés, étaient sortis de ma bouche. « Je suis malheureux, » dis-je, « et je suis seul. »

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Moi aussi, » dit-elle, « je suis seule. »

Nous nous approchâmes l'un de l'autre, nous nous tendîmes les mains, nos mains se touchèrent, je pris ses mains dans les miennes. Puis, désespérés, nous sanglotâmes dans les bras l'un de l'autre.

— « Je t'aime! » m'écriai-je.

Et elle répondit :

— « Je t'aime, mon Ubar. Il y a tellement longtemps que je t'aime. »

## CE QU'IL ARRIVA, UNE NUIT, A PORT KAR

 $J_{\rm E}$  serrais dans mes bras une jeune fille douce, aimante et sans collier.

- « Mon Ubar, » souffla Telima.
- « Maître, » rectifiai-je en l'embrassant.

Elle recula, contrariée.

— « Ne préfères-tu pas être mon Ubar que mon Maître ? » demanda-t-elle.

Je la regardai.

- « Si, » dis-je. « Bien sûr. »
- « Tu es les deux, » affirma-t-elle en m'embrassant.
- « Ubara, » soufflai-je.
- « Oui, » dit-elle. « Je suis ton Ubara... Et ton esclave. »
- « Tu n'as pas de collier, » fis-je remarquer.
- « Le Maître l'a retiré, » dit-elle, « afin de pouvoir plus aisément embrasser ma gorge. »
- « Oh, » fis-je.
- « Oh! » s'écria-t-elle.
- « Qu'y a-t-il? » demandai-je.
- « Rien, » répondit-elle en riant.

Je touchai, sur son dos, les cinq marques laissées par le bâton du Maître de Cuisine.

- « Il y a quelques heures, » dit-elle, « j'ai déplu à mon Maître et j'ai été battue. »
- « Je m'excuse, » fis-je.

Elle rit.

— « Comme tu es stupide, parfois, mon Ubar ! Je suis partie sans demander la permission et, naturellement, j'ai été battue. » Elle me regarda et rit. « J'ai souvent mérité d'être battue, » reconnut-elle, « mais je ne l'ai pas toujours été. »

Telima était Goréenne jusqu'au tréfonds d'elle-même. En ce qui me concernait, je resterais toujours, partiellement du moins, originaire de la Terre. Je la serrai dans mes bras. Je ne pourrais jamais, me disje, envoyer cette jeune femme sur Terre. Dans ce désert surpeuplé d'hypocrisie et de violence hystérique, insensée, elle se fanerait, se dessécherait, comme une plante rare et belle des marais que l'on aurait arrachée pour la planter dans un sol rocailleux.

- « Es-tu encore triste, mon Ubar? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je en l'embrassant. « Non. »

Elle me regarda, tendrement. Puis elle me caressa légèrement la joue.

— « Ne sois pas triste, » dit-elle.

Je regardai autour de moi et retrouvai le bracelet en or. Je le glissai à son bras.

Elle se dressa d'un bond, sur les fourrures de la couche, et leva le bras gauche.

- « Je suis une Ubara! » s'écria-t-elle.
- « En général, » fis-je remarquer, « les Ubaras ne portent pas seulement un bracelet en or. »
- « Sur la couche de l'Ubar ? » s'enquit Telima.
- « Eh bien, » fis-je, « je dois reconnaître que je l'ignore. »
- « Moi aussi, » fit Telima. Elle me regarda d'un air rusé. « Je poserai la question à la nouvelle esclave des cuisines, » déclara-t-elle.
  - « Tu vas voir! » criai-je, tendant le bras vers sa cheville.

Elle recula vivement puis s'immobilisa, majestueuse, sur les fourrures.

- « Comment oses-tu traiter ton Ubara de la sorte, Esclave ? » s'enquit-elle.
- « Esclave ? » m'écriai-je.
- « Oui, » insista-t-elle, « Esclave! »

Je cherchai le collier que je lui avais retiré.

« Non, non! » s'écria-t-elle, en riant, perdant presque l'équilibre.

Puis je retrouvai le collier.

« Tu ne pourras pas me le mettre! » cria-t-elle.

Elle s'enfuit, rieuse, et je me lançai à sa poursuite. Elle courut de-ci, de-là, m'évita, sans cesser de rire, mais je parvins à la bloquer dans un coin de la pièce, les bras immobilisés entre le mur et son corps, puis refermai le collier sur son cou. Je la pris dans mes bras, la portai à la couche et la jetai sur les fourrures.

Elle tira sur le collier, les yeux fixés sur moi, comme si elle était furieuse.

Je lui immobilisai les poignets.

« Tu ne pourras jamais me dompter! » siffla-t-elle.

Je l'embrassai.

— « Eh bien, » dis-je, « toi, tu pourras peut-être me dompter. »

Je l'embrassai à nouveau.

— « Oh, » fit-elle, les yeux levés vers moi, « je vais peut-être finir par te céder. »

Je ris.

Mais, comme si mon rire l'avait rendue furieuse, elle se débattit vigoureusement.

« Cela ne m'empêchera pas, » siffla-t-elle entre ses dents serrées, « de résister de toutes mes forces! »

Je ris à nouveau, elle rit et je la laissai se débattre jusqu'à l'épuisement puis, des lèvres, des mains, des dents et de la langue, je la caressai jusqu'à ce que son corps, aimé dans sa solitude et sa passion, se livre au mien dans une extase commune. Et, au moment où elle allait se livrer, je lui retirai le collier d'esclave, afin que son consentement, le jeu ayant pris fin, soit celui d'une femme libre, magnifique dans le don, impatient, vigoureux et joyeux, d'elle-même.

```
« Je t'aime, » dit-elle.
```

- « Je t'aime également, » dis-je. « Je t'aime, ma Telima. »
- « Mais parfois, » ajouta-t-elle, « il faut que tu m'aimes comme une esclave. »
- « Les femmes! » m'écriai-je avec exaspération.
- « Toutes les femmes, » expliqua-t-elle, « veulent être aimées tantôt comme une Ubara, tantôt comme une esclave. »
  - « Ah? » fis-je.

Nous restâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre.

— « Mon Ubar ? » fit-elle.

- « Oui ? » dis-je.
- « Pourquoi, pendant le festin, tandis que le Chanteur chantait, » demanda-t-elle, « pleurais-tu ? »
- « Sans raison, » répondis-je.

Allongés l'un près de l'autre, nous regardions le plafond.

- « Il y a très longtemps, » dit-elle, « quand j'étais petite fille, j'ai entendu parler de Tarl de Bristol. »
  - « Dans le marais ? » m'enquis-je.
- « Oui, » répondit-elle, « il arrive qu'un Chanteur visite les îles de rence. Mais, lorsque j'étais esclave à Port Kar, j'ai également entendu chanter les exploits de Tarl de Bristol, dans la maison de mon maître. »

Telima ne m'avait jamais beaucoup parlé de ses années d'esclavage, à Port Kar. Je savais qu'elle haïssait son maître et qu'elle s'était échappée. Et, comme je l'avais deviné, cette période l'avait profondément marquée. Dans le marais, j'avais eu la malchance de faire les frais de ses haines et de ses frustrations rentrées. Ses blessures étaient profondes et, ayant été maltraitée par un homme, elle avait conçu le désir d'en maltraiter un à son tour, et cruellement, afin que ses souffrances rendent plus douce sa vengeance imaginaire. Telima était une femme étrange. Je me demandai, une fois de plus, d'où lui venait le bracelet en or. Puis je me souvins, et cela me troubla à nouveau, qu'elle avait su lire l'inscription que j'avais fait graver sur son collier, il y avait bien longtemps.

Mais je ne dis rien de cela car elle me parlait d'une voix rêveuse, évoquant ses souvenirs.

« Lorsque j'étais petite, sur l'île de rence, » dit-elle, « et, plus tard, la nuit, alors que j'étais esclave, dans ma cage de la maison de mon maître, je ne pouvais dormir et alors je rêvais aux chansons et aux héros. »

Je lui pris la main.

« Et parfois, » poursuivit-elle, « souvent même, je rêvais à Tarl de Bristol. »

Je ne répondis pas.

- « Crois-tu qu'il existe ? » demanda-t-elle.
- « Non, » répondis-je.
- « Ne pourrait-il pas exister ? » demanda-t-elle. Elle s'était retournée à plat ventre et me regardait. J'étais sur le dos et regardais le plafond.
  - « Dans les chansons, » répondis-je. « Il ne peut exister que dans les chansons. »

Elle rit.

- « Il n'y a pas de héros ? » demanda-t-elle.
- « Non, » déclarai-je, « il n'y a pas de héros. »

Elle ne répondit pas.

« Il n'y a que des êtres humains, » repris-je.

Longtemps, je regardai le plafond en silence.

« Les êtres humains, » poursuivis-je, « sont faibles. Ils sont parfois cruels. Ils sont égoïstes, cupides, vains et mesquins. Ils sont parfois méchants et bien des choses, en eux, sont laides et ne méritent que le mépris. » Je me tournai vers elle. « Tous les hommes, » déclarai-je, « succombent à la corruption. Les héros n'existent pas. Tarl de Bristol n'existe pas. »

Elle me sourit.

- « Il n'y a que l'or et l'acier, » dit-elle.
- « Et le corps des femmes, » ajoutai-je.
- « Et les chansons, » fit-elle.
- « Oui, » admis-je, « et les chansons. »

Elle posa la tête sur mon épaule.

Faiblement, au loin, retentit un gong.

Bien qu'il fût tôt, la maison était pleine de bruits. Des hommes criaient dans les couloirs.

Je m'assis sur la couche et enfilai rapidement ma tunique.

Des pas précipités, dans le couloir, approchaient.

« Ma lame! » dis-je à Telima.

Elle se leva d'un bond et ramassa l'épée, qui gisait près du mur, à l'endroit où je l'avais jetée quelques heures plut tôt, lorsque j'avais voulu la tuer.

Je glissai la lame dans le fourreau et enroulai la ceinture-baudrier autour.

Les pas étaient tout proches et on frappa à ma porte.

- « Capitaine! » cria-t-on.
- « Entre! » répondis-je.

Thurnock ouvrit brutalement la porte. Il s'immobilisa dans la pièce, les cheveux en bataille, les yeux exorbités, une torche à la main.

- « Des navires de patrouille sont rentrés, » dit-il. « Les flottes réunies de Cos et de Tyros ne sont qu'à quelques heures d'ici! »
  - « Prépare mes navires! » ordonnai-je.
- « Nous n'avons pas le temps, » dit-il. « Et les Capitaines fuient. Tous ceux qui le peuvent quittent Port Kar. »

Je le regardai.

- « Fuis, Capitaine, » reprit-il. « Fuis! »
- « Tu peux partir, » dis-je, « Thurnock. »

Il me regarda sans comprendre puis fit demi-tour et s'éloigna en trébuchant dans le couloir. Au loin, une fille poussa un cri de terreur.

Je m'habillai complètement et mis mon épée en bandoulière sur l'épaule gauche.

— « Prends tes navires et les hommes qui te restent, » dit Telima. « Emplis tes navires de trésors et fuis, mon Ubar. »

Je la regardai. Comme elle était belle!

« Laisse Port Kar mourir! » cria-t-elle.

Je ramassai le large ruban écarlate, avec son médaillon frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines.

Je le mis dans ma bourse.

- « Laisse Port Kar brûler, » insista Telima. « Laisse Port Kar mourir! »
- « Tu es très belle, mon amour, » dis-je.
- « Laisse Port Kar mourir! » cria-t-elle.
- « C'est ma Cité, » répondis-je. « Je dois la défendre. »

Elle pleurait lorsque je sortis de la pièce.

Curieusement, je ne pensais à rien tout en me dirigeant vers la grande salle où s'était déroulé le festin. Je marchais comme un automate, sans savoir ce que je faisais.

Je savais ce que je voulais faire, mais je ne savais pas pourquoi je voulais le faire.

Dans la grande salle, j'eus la surprise de trouver mes officiers et mes hommes assemblés.

Ils étaient tous là.

Je regardai les visages : l'immense Thurnock, qui s'était calmé, Clitus, rapide et puissant, le Maître de Nage rusé, les autres. Beaucoup étaient des bandits, des pirates, des assassins. Je me demandai ce qu'ils faisaient dans cette salle.

Une porte latérale s'ouvrit et Tab entra, son épée en bandoulière sur l'épaule gauche.

« Excuse-moi, Capitaine, » dit-il, « j'étais sur mon navire. »

Nous nous regardâmes sans rancune. Puis je souris.

— « J'ai de la chance, » dis-je, « d'avoir un second aussi diligent. »

- « Capitaine! » fit-il en s'inclinant légèrement.
- « Thurnock, » repris-je, « n'ai-je pas donné l'ordre de préparer mes navires ? »

Thurnock sourit, découvrant ses dents, dont une manquait, en haut et à droite.

— « C'est en train! » répondit-il.

Que pouvait-on leur dire ? Si les flottes réunies de Cos et de Tyros étaient effectivement presque sur nous, nous ne pouvions que fuir, ou bien combattre. Dans les deux cas, nous n'étions pas prêts. Même si la fortune que j'avais rapportée de la flotte du trésor avait été utilisée immédiatement, nous n'aurions pas pu, en une période aussi brève, mettre sur pied une flotte comparable à celle qui s'abattait sur nous.

— « À ton avis, » demandai-je à Tab, « quelle est l'importance des flottes de Cos et de Tyros ? »

Il n'hésita pas.

- « Quatre mille navires, » dit-il.
- « Des navires-tarns ? »
- « Tous, » répondit-il.

Son estimation correspondait parfaitement aux rapports de mes espions. La flotte se composerait, selon mes informations, de quatre mille deux cents navires, deux mille cinq cents appartenant à Cos et mille sept cents fournis par Tyros. Sur ces quatre mille deux cents, mille cinq cents étaient des galères de classe supérieure, deux mille des galères de classe moyenne et sept cents des galères légères. Un filet d'une centaine de pasangs de large se refermait sur Port Kar.

Apparemment, seule la date du départ de la flotte avait échappé à mes espions. Je ris, toutefois, car je ne pouvais pas le leur reprocher. Ce type d'information reste généralement secret. En outre, il est possible de préparer et de lancer les navires très rapidement, si le matériel et les équipages sont disponibles. Suivant en cela le Conseil, j'avais apparemment fait une mauvaise estimation des dommages causés par la capture de la flotte du trésor aux plans de guerre de Cos et de Tyros. Nous avions pensé que la flotte ne prendrait pas le départ avant le printemps. En outre, on était en Se'Kara, c'est-à-dire qu'il était tard pour lancer des navires-tarns. L'essentiel de la navigation, sauf en ce qui concerne les navires ronds, se déroule au printemps et en été. En Se'Kara, surtout à la fin du mois, Thassa est parfois mauvaise.

Nous avions été pris par surprise. Il était dangereux de nous attaquer à ce moment-là. Dans ce coup d'audace, je ne voyais pas la main de Lurius, Ubar de Cos, mais celle de Chenbar de Karsa, Ubar de Tyros, le Sleen de la Mer.

Je l'admirais. C'était un bon capitaine.

- « Qu'allons-nous faire ? » demanda un de mes capitaines.
- « Que proposes-tu ? » demandai-je avec un sourire.

Il me regarda avec stupéfaction.

- « Il n'y a qu'une seule chose à faire, » répondit-il, « préparer nos navires, y charger nos trésors et nos esclaves, puis fuir. Nous sommes puissants et nous pourrons nous emparer d'une île, une des îles du Nord. Tu pourras y être Ubar et nous serons tes hommes. »
  - « De nombreux Capitaines, » renchérit un autre, « sont déjà partis pour les îles du Nord. »
  - « Et d'autres, » ajouta un troisième, « pour les ports au sud. »
  - « Thassa est immense, » dit un autre officier. « Il y a beaucoup d'îles, beaucoup de ports. »
  - « Et Port Kar? » demandai-je.
  - « Elle n'a pas de Pierre du Foyer, » dit l'un d'eux.

Je souris. C'était vrai. Port Kar, seule de toutes les cités de Gor, n'avait pas de Pierre du Foyer. J'ignorais si ses habitants ne l'aimaient pas parce qu'elle n'avait pas de Pierre du Foyer ou bien si elle n'avait pas de Pierre du Foyer parce qu'ils ne l'aimaient pas.

L'officier avait proposé, aussi clairement que possible, d'abandonner la cité aux flammes et au pillage des marins de Cos et de Tyros.

Port Kar n'avait pas de Pierre du Foyer.

— « Combien d'entre vous, » demandai-je, « pensent que Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer ? »

Les hommes se regardèrent, troublés. Tous savaient, naturellement, qu'elle n'avait pas de Pierre du Foyer.

Le silence se fit.

Puis, au bout d'un moment, Tab déclara :

- « À mon avis, elle devrait en avoir une. »
- « Mais, » dis-je, « elle n'en a pas encore. »
- « Non, » répondit Tab.
- « Je me demande, » dit un officier, « quel effet cela ferait d'habiter une Cité possédant une Pierre du Foyer. »
  - « Comment une Cité peut-elle s'en procurer une ? » demandai-je.
  - « Les habitants décident d'en avoir une, » répondit Tab.
  - « Oui, » répondis-je, « c'est ainsi qu'une Cité se procure une Pierre du Foyer. »

Les hommes se regardèrent.

« Allez chercher Poisson, le jeune esclave! »

Les hommes se regardèrent sans comprendre, mais on alla chercher le jeune garçon.

J'étais certain que les esclaves ne s'étaient pas enfuis. Ils n'auraient pas pu. L'alarme avait été donnée pendant la nuit et, la nuit, dans une maison goréenne, les esclaves sont généralement enfermés ; dans ma Maison, pour plus de sûreté, je faisais enchaîner les esclaves ; Midice elle-même, après s'être serrée contre moi sur les fourrures d'amour, lorsque j'en avais terminé avec elle, était toujours enchaînée par la cheville droite à l'anneau d'esclave scellé dans la partie inférieure de la couche. Poisson était enchaîné dans la cuisine, en compagnie de Vina.

Le jeune garçon, blême, inquiet, fut poussé dans la pièce.

« Sors, » lui dis-je, « ramasse une pierre et rapporte-la. »

Il me regarda.

« Dépêche! » le pressai-je.

Il pivota sur lui-même et sortit en courant.

En silence, nous attendîmes son retour. Il rapporta une pierre un peu plus grosse que mon poing. C'était une pierre ordinaire, pas très grosse, grise et lourde, granuleuse.

Je la pris.

« Un couteau! » dis-je.

On m'en tendit un.

Je gravai, sur la pierre, en majuscules goréennes, les initiales de Port Kar.

Puis, la pierre à la main, je tendis le bras.

Je montrai la pierre aux hommes.

« Qu'est-ce que je tiens, dans ma main? » demandai-je.

Tab répondit, d'une voix tranquille :

- « La Pierre du Foyer de Port Kar. »
- « Maintenant, » dis-je, me tournant vers l'homme selon lequel il ne nous restait plus qu'à fuir, « devons-nous fuir ? »

Il regarda la pierre d'un air indécis.

- « Je n'ai jamais eu de Pierre du Foyer, » dit-il.
- « Devons-nous fuir ? » répétai-je.
- « Non, » répondit-il, « pas si nous avons une Pierre du Foyer! »

Je levai la pierre.

— « Avons-nous une Pierre du Foyer ? » demandai-je aux hommes.

— « Je reconnais que c'est ma Pierre du Foyer, » déclara Poisson, le jeune esclave.

Les hommes ne rirent pas. Ce n'était qu'un jeune garçon, un esclave, mais il avait été le premier à accepter cette Pierre du Foyer, et il avait parlé comme un Ubar.

- « Moi aussi! » cria Thurnock d'une voix tonitruante.
- « Moi aussi! » dit Clitus.
- « Moi aussi! » s'écria Tab.
- « Moi aussi ! » crièrent les hommes rassemblés dans la salle. Et, soudain, des cris de joie retentirent et plus de cent lames jaillirent de leurs fourreaux afin de saluer la Pierre du Foyer de Port Kar. De vieux marins pleuraient en brandissant leur arme. Il y avait une telle joie, dans cette salle, que je n'en avais jamais vue autant. Et il y avait de la ferveur, un sentiment de victoire, de la profondeur, des cris, le fracas des armes, et des larmes, dans cet instant d'amour.

Je criai à Thurnock:

— « Détache les esclaves ! Qu'ils se répandent en ville : sur les quais, dans les tavernes, à l'arsenal, sur les places et les marchés, partout ! Dis-leur d'annoncer la bonne nouvelle ! Dis-leur d'annoncer que Port Kar a une Pierre du Foyer ! »

Des hommes partirent en hâte afin d'exécuter mes ordres.

« Officiers, » criai-je, « à vos navires ! Mettez-vous en ligne devant le port, quatre pasangs à l'ouest des quais de Sevarius. »

« Thurnock et Clitus, » criai-je, « restez ici! »

- « Non! » crièrent-ils.
- « Restez! » ordonnai-je.

Ils me regardèrent avec consternation.

Je ne pouvais pas les envoyer à la mort. J'étais convaincu que Port Kar ne serait pas en mesure de réunir assez de navires pour repousser les flottes conjuguées de Cos et de Tyros.

Je leur tournai le dos et, avec la pierre, sortis.

Devant la demeure, sur la large promenade qui bordait la façade, au bord du port intérieur qui donnait sur le canal, j'ordonnai qu'on prépare une barque rapide à la proue en forme de tharlarion.

De l'endroit où je me trouvais, à l'intérieur de ma demeure, j'entendais des gens crier que Port Kar possédait une Pierre du Foyer et je voyais des torches, le long des canaux, sur les étroits passages qui les bordent.

- « Ubar, » dit une voix, derrière moi. Je me retournai et pris Telima dans mes bras.
- « Pourquoi refuses-tu de fuir ? » supplia-t-elle, les yeux pleins de larmes.
- « Écoute, » répondis-je. « Entends-tu ? Comprends-tu ce qu'ils crient ? »
- « Ils crient que Port Kar a une Pierre du Foyer, » répondit-elle, « mais Port Kar n'en a pas. Tout le monde le sait. »
- « Si les habitants veulent que Port Kar ait une Pierre du Foyer, » déclarai-je, « alors elle en aura une. »
  - « Fuis, » pleura-t-elle.

Je l'embrassai et bondis dans la barque, qui s'était arrêtée au bord de la promenade.

À la gaffe, les hommes l'en éloignèrent.

« À la Salle du Conseil des Capitaines! » leur dis-je.

La tête de tharlarion de la barque se tourna vers le canal.

Je me retournai et, de la main, fis au revoir à Telima. Elle se tenait près de l'entrée de ma demeure, vêtue en Esclave de Cuisine, sous les torches. Elle leva la main.

Puis je m'assis dans la barque.

Je remarquai que Poisson, le jeune esclave, manœuvrait une gaffe.

« Ce qui nous attend maintenant, » dis-je, « est un travail d'homme. »

Il rentra la gaffe.

— « Je suis un homme, » affirma-t-il, « Capitaine. »

Je constatai que Vina se tenait près de Telima.

Mais Poisson ne se retourna pas.

La barque suivit les canaux de Port Kar en direction de la Salle du Conseil des Capitaines.

Il y avait des torches partout et toutes les fenêtres étaient éclairées.

Autour de nous, dans toute la ville, retentissait le cri, semblable à une étincelle qui enflammait le cœur des hommes :

« Port Kar a une Pierre du Foyer! »

Un homme se tenait sur le chemin bordant le canal, un paquet sur le dos, attaché à une lance.

« Est-ce vrai, Amiral? » cria-t-il. « Est-ce vrai? »

— « Si tu le veux, » répliquai-je, « ce sera vrai! »

Il me regarda d'un air indécis, puis la barque glissa sur le canal, le dépassant.

Jetant un coup d'œil derrière moi, je constatai qu'il avait jeté son paquet, ne conservant que la lance, et nous suivait à pied.

« Port Kar a une Pierre du Foyer! » criait-il.

D'autres s'arrêtèrent et lui emboîtèrent le pas.

Les canaux que nous suivions étaient encombrés, surtout de petites barques à la proue en forme de tête de tharlarion, chargées de marchandises, qui allaient dans tous les sens. Tous ceux qui le pouvaient, apparemment, fuyaient Port Kar.

J'avais entendu dire que, sur de grands navires, des centaines d'habitants avaient déjà pris la mer et que, sur les quais, une foule innombrable était prête à payer des sommes exorbitantes pour quitter Port Kar. De nombreux capitaines, me dis-je, vont faire fortune cette nuit.

« Laissez passer l'Amiral ! » cria l'homme qui se tenait à la proue de la barque. « Laissez passer l'Amiral ! »

Des visages empreints de terreur se montrèrent aux fenêtres. Des hommes couraient sur les étroits passages bordant les canaux. Je vis les yeux brillants des urts, le nez et la tête fendant les eaux éclairées par les torches, silencieusement, leurs oreilles pointues, soyeuses, collées sur la tête.

« Laissez passer l'Amiral! » cria l'homme qui se tenait à la proue de la barque.

Nos rames heurtèrent celles d'une autre embarcation, puis nous nous éloignâmes.

Des enfants pleuraient. Une femme hurla. Des hommes criaient. Partout, des silhouettes noires, un paquet sur le dos, suivaient furtivement les canaux. Presque tous les bateaux que nous dépassâmes étaient pleins de marchandises et de passagers terrifiés.

Presque tous ceux que nous dépassâmes demandèrent :

« Est-il vrai, Amiral, que Port Kar a une Pierre du Foyer? »

Et je répondis, comme au premier qui m'avait posé la question :

— « Si vous le voulez, ce sera vrai! »

Le timonier d'une barque fit demi-tour.

Des deux côtés du canal, de longues files de torches nous suivaient et des barques, à leur tour, nous suivirent.

« Où allez-vous ? » demanda un homme penché à une fenêtre, à la foule qui passait sous lui.

— « À la Salle du Conseil des Capitaines! » répondit un des hommes qui suivaient le canal. « On dit que Port Kar a maintenant une Pierre du Foyer! »

Puis, derrière moi, des hommes crièrent :

« Port Kar a une Pierre du Foyer! Port Kar a une Pierre du Foyer! »

Ce cri fut repris par des milliers de voix et, partout, je vis des hommes interrompre leur fuite, des barques faire demi-tour et d'autres hommes sortir des immeubles et envahir les promenades bordant les

canaux. Les paquets furent abandonnés, les armes furent dégainées et, derrière nous, par milliers, les habitants de Port Kar nous suivirent jusqu'à la grande place devant la Salle du Conseil des Capitaines.

L'homme qui se tenait à la proue de ma barque n'avait pas encore amarré celle-ci aux bittes de la place que j'avais déjà bondi sur le quai et me dirigeais, à grands pas, mon manteau virevoltant autour de moi, sur les grands pavés de l'immense place, vers le portail de la Salle du Conseil des Capitaines.

Deux membres de la Garde du Conseil, qui se tenaient sous les deux grosses torches éclairant l'entrée de la salle, se mirent au garde-à-vous, leur lance frappant le sol.

Je les dépassai et pénétrai dans la salle.

Des bougies brûlaient sur plusieurs tables. Des feuilles de papier tramaient par terre. Il y avait peu de Scribes et de pages. Sur les quatre-vingts ou cent vingt Capitaines qui assistaient ordinairement aux délibérations du Conseil, seuls trente ou quarante étaient présents.

Et, au moment où j'entrai, deux ou trois quittèrent la salle.

Le Scribe, hagard, assis derrière la grande table sur laquelle se trouvait le grand Livre du Conseil, me regarda.

Je jetai un coup d'œil circulaire.

Les Capitaines étaient assis, silencieux. Samos était là. Il tenait sa tête aux cheveux blancs, courts, entre ses mains, et ses coudes reposaient sur ses genoux.

Deux autres Capitaines se levèrent et quittèrent la salle.

L'un d'entre eux s'arrêta près de Samos et dit :

« Prépare tes navires, il est encore temps de fuir. »

Samos, d'un geste, l'écarta.

Je m'assis à ma place.

« Je demande, » dis-je au Scribe, comme s'il s'agissait d'une séance ordinaire, « à prendre la parole devant le Conseil. »

Le Scribe fut stupéfait.

Les Capitaines levèrent la tête.

- « Parle, » dit le Scribe.
- « Combien d'entre vous, » demandai-je aux Capitaines, « sont prêts à assurer la défense de la Cité ? »

Bejar, aux cheveux longs et raides, était là.

- « Ne plaisante pas, » dit-il, « Capitaine ! » Sa voix exprimait l'irritation. « Presque tous les Capitaines ont déjà fui. Tout comme des centaines de petits capitaines. Navires ronds et navires longs quittent le port. Tous ceux qui en ont la possibilité fuient. La ville est livrée à la panique. Aucun navire n'est en état de combattre. »
- « Les gens, » renchérit Antisthenes, « fuient. Ils ne combattront pas. Ils sont vraiment de Port Kar. »
  - « Qui sait ce qui appartient véritablement à Port Kar ? » demandai-je à Antisthenes.

Samos leva la tête et me regarda.

- « Les gens fuient, » affirma Bejar.
- « Écoutez! » criai-je. « Ecoutez! Ils sont dehors. »

Les membres du Conseil levèrent la tête. Malgré les murs épais et les hautes fenêtres étroites de la Salle du Conseil des Capitaines, ils entendirent les cris tonitruants de la foule.

Bejar tira son épée de son fourreau :

— « Ils veulent nous tuer! » s'écria-t-il.

Samos leva la main.

- « Non, » dit-il. « Ecoutez ! »
- « Que crient-ils ? » demanda un Capitaine.

Un page entra précipitamment dans la salle.

- « La foule, » cria-t-il, « s'est rassemblée sur la place! Avec des torches! Il y a des milliers de personnes! »
  - « Que crie-t-elle ? » demanda Bejar.
- « Elle crie, » dit le jeune garçon essoufflé, vêtu de soie et de velours, « elle crie : « Port Kar a une Pierre du Foyer ! ». Oui, elle crie cela. »
  - « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer, » déclara Antisthenes.
  - « Elle en a une! » répondis-je.

Les Capitaines me regardèrent.

Samos se renversa sur son siège et poussa un rire tonitruant, martelant les bras de sa chaise curule.

Puis les autres Capitaines, à leur tour, éclatèrent de rire.

- « Port Kar a une Pierre du Foyer! » cria Samos en riant.
- « Je l'ai vue, » affirma une voix, près de moi.

Je fus stupéfait. Je me retournai et constatai, avec étonnement, que Poisson, le jeune esclave, se tenait près de moi. Les esclaves n'ont pas le droit de pénétrer dans la Salle du Conseil des Capitaines. Il m'y avait suivi, passant près des gardes à la faveur de l'obscurité.

— « Qu'on s'empare de l'esclave et qu'on le batte! » cria le Scribe.

Samos, d'un geste, le fit taire.

- « Qui es-tu? » demanda Samos.
- « Un esclave, » répondit le jeune garçon. « Je m'appelle Poisson. »

Les hommes rirent.

- « Mais, » ajouta le jeune garçon, « j'ai vu la Pierre du Foyer de Port Kar. »
- « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer, jeune homme, » déclara Samos.

Alors, de sous mes vêtements, je sortis lentement l'objet que j'y avais caché. Personne ne dit mot. Tous les regards se fixèrent sur moi. Je déroulai lentement la soie.

— « Voici la Pierre du Foyer de Port Kar, » dit le jeune garçon à Samos.

Les hommes restèrent silencieux.

Puis Samos dit:

- « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer. »
- « Capitaines, » dis-je, « suivez-moi sur le perron de la Salle du Conseil. »

Ils me suivirent et je sortis de la Salle du Conseil puis m'immobilisai au sommet des grandes marches de marbre qui y conduisaient.

« C'est Bosk! » cria la foule. « C'est Bosk, l'Amiral! »

Je regardai les milliers de visages, les centaines de torches.

J'aperçus les canaux, au loin, au-dessus des têtes de la foule massée jusqu'aux eaux bordant la place. Et, sur ces eaux, se pressaient des centaines de bateaux pleins d'hommes munis de torches, dont les flammes se reflétaient sur les murs des immeubles et dans l'eau.

Je ne dis rien. Je regardai longtemps la foule.

Puis, soudain, je levai le bras, brandissant, au-dessus de ma tête, la Pierre.

« Je l'ai vue ! » cria un homme, les yeux pleins de larmes. « J'ai vu la Pierre du Foyer de Port Kar ! »

« La Pierre du Foyer de Port Kar! » crièrent des milliers de voix. « La Pierre! »

Il y eut des acclamations assourdissantes, des hurlements, des cris, on brandit les torches et les armes. Des hommes pleuraient. Des femmes aussi. Des pères soulevèrent leurs enfants afin qu'ils puissent voir la Pierre.

Je crois que les cris de joie qui s'élevèrent sur la place ont dû porter jusqu'aux trois lunes de Gor.

— « Je vois, » dit Samos, qui se tenait près de moi, d'une voix étouffée par le vacarme de la foule,

« que Port Kar a effectivement une Pierre du Foyer. »

— « Tu n'as pas fui, » dis-je, « d'autres n'ont pas fui et le peuple n'a pas fui. »

Il me regarda, troublé.

« Je crois, » déclarai-je, « que Port Kart a toujours eu une Pierre du Foyer. Mais on vient seulement de la retrouver. »

Nous regardâmes la foule immense qui jubilait et pleurait.

Samos sourit.

— « Il me semble, » dit-il, « Capitaine, que tu as raison. »

Près de moi, les yeux pleins de larmes, se tenait le jeune esclave, Poisson. Les hommes qui formaient la foule avaient également les yeux pleins de larmes.

Il y eut de nombreux cris de joie et d'allégresse.

« Oui, Capitaine, » dit Samos. « Il me semble que tu as raison. »

## COMMENT BOSK CONDUISIT LES AFFAIRES DE PORT KAR SUR THASSA

**J**E me tenais dans la nacelle instable fixée au sommet du mât du *Dorna*, la lunette des Constructeurs à la main.

C'était un spectacle magnifique, ces immenses lignes de navires, au loin, qui s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon, les voiles semblables à des drapeaux jaunes et mauves, par milliers, sous le soleil de la neuvième heure goréenne, une ahn avant midi, bien qu'elles vinssent pour nous attaquer.

Port Kar avait rassemblé tous les navires disponibles.

Compte tenu de la hâte de notre formation et de la mise au point des plans de bataille, je ne connaissais même pas avec précision le nombre de navires engagés dans les diverses opérations. Toutefois, je crois pouvoir affirmer que nous disposions, au moment de la bataille, d'un peu plus de deux mille cinq cents navires, dont plus de mille quatre cents étaient des navires ronds, contre les flottes réunies de Cos et de Tyros, lesquelles réunissaient quatre mille deux cents unités, toutes des navires-tarns, et qui approchaient par l'ouest. Nous avions pratiquement tous les navires de guerre disponibles de l'Arsenal, soit approximativement cinq cents, de différentes classes. L'arsenal en contenait un aussi grand nombre parce que la saison était très avancée. Comme je l'ai peut-être déjà signalé, sur Gor, on navigue principalement au printemps et en été, surtout les navires-tarns, qui tiennent mal la mer par gros temps. Seuls les navires ronds effectuent encore des sorties en automne, et les différentes flottes du commerce n'étaient donc pas disponibles. Incidemment, elles risquaient peu d'être attaquées sans leur escorte habituelle, le mauvais temps étant le même pour les navires-tarns adverses! Nous avions quand même récupéré soixante navires ronds qui, pour des raisons diverses, se trouvaient à ce moment-là dans l'arsenal.

En outre, notre flotte comprenait mille cinq cents navires fournis par des capitaines privés, petits capitaines de Port Kar, qui étaient en grande majorité des navires ronds, trois cents seulement d'entre eux étant des navires de guerre. De plus, nous avions quatre cent cinquante navires fournis par les Capitaines du Conseil qui n'avaient pas fui avant la présentation de la Pierre du Foyer. Sur ces quatre cent cinquante navires, trois cents environ, heureusement, étaient des navires-tarns. Mes navires personnels étaient comptés dans ceux des Capitaines du Conseil. Enfin, j'acceptai avec joie, mais également avec étonnement, les trente-cinq navires proposés par deux des Ubars de Port Kar, vingt de la part de Chung, trapu et brillant, et quinze de la part de Nigel, grand et aux cheveux longs, semblable à un seigneur de guerre de Torvaldsland. C'étaient les seuls navires qu'il leur restait après les incendies

d'En'Kara. Eteocles et Sullius Maximus n'avaient fourni aucun navire à la flotte, tout comme, naturellement, Claudius, régent d'Henrius Sevarius.

Sans la découverte, pour ainsi dire, de la Pierre du Foyer de Port Kar, nous n'aurions sans doute pas pu opposer plus de six cents navires aux flottes de Cos et de Tyros.

Je refermai la lunette des Constructeurs et regagnai, par l'étroite échelle de corde, le pont du *Dorna*. Au moment de poser le pied sur le pont, je constatai que Poisson, le jeune esclave, se tenait près du mât.

- « Je t'ai ordonné, » criai-je, « de rester à terre! »
- « Tu me battras après, » répliqua-t-il, « Capitaine. »
- « Qu'on lui donne une épée! » dis-je.
- « Merci, Capitaine! » s'écria le jeune garçon.
- À grands pas, je me dirigeai vers le château arrière du *Dorna*.
- « Salut, Maître de Nage, » dis-je.
- « Salut, Capitaine! » répondit-il.
- Je gravis les marches, traversai le pont des timoniers et gagnai le pont du capitaine.
- J'examinai la situation.

Derrière, sur une même ligne, à une centaine de mètres les uns des autres, se trouvaient quatre navires-tarns de Port Kar, suivis de quatre autres et de quatre autres et de quatre encore. Par conséquent, le *Dorna* conduisait une formation relativement serrée de seize navires-tarns. C'était une des cinquante forces d'intervention comparables, dont l'ensemble représentait huit cents navires. La flotte ennemie, afin de bloquer la sortie de Port Kar, s'était très largement déployée. Ses navires étaient très espacés et sur quatre lignes seulement. Nos groupes de seize navires, disposés de telle façon qu'ils pouvaient se soutenir et non se gêner, pourraient aisément couper ces lignes. Nous avions l'intention de les couper en cinquante endroits. Aussitôt après avoir coupé les lignes ennemies, nos navires se diviseraient en groupes de deux et attaqueraient, dans la mesure du possible, par l'arrière, mais toujours conjointement. Chaque paire choisirait un navire et, tandis que celui-ci manœuvrerait pour attaquer le premier, le second frapperait. Le reste, l'immense majorité de la flotte, resterait, provisoirement du moins, à l'écart, exclue des combats. Encore une fois, le problème ne résidait pas tant dans le nombre absolu de navires que dans la concentration d'un nombre supérieur aux endroits stratégiques. Leurs lignes ayant été coupées en cinquante endroits, car quelques navires-tarns éloignés les uns des autres ne peuvent résister à une formation serrée de seize navires-tarns, j'espérais que de nombreuses unités feraient demi-tour afin de faire face aux agresseurs, qui se trouveraient alors derrière eux. Chacune de mes cinquante formations de navires-tarns serait suivie, environ une demi-ahn plus tard, par un groupe de deux navires-tarns qui, je l'espérais, parviendraient à prendre les navires de Cos et de Tyros, qui viendraient de faire demi-tour, à revers. Je n'avais pas oublié que le Dorna, dans des conditions similaires, s'était montré particulièrement efficace. Les paires d'origine, provenant des cinquante groupes de seize navires-tarns, après avoir coupé les lignes et combattu, franchiraient une nouvelle fois, si possible, ces lignes, revenant vers Port Kar, et utiliseraient la même tactique. Toutefois j'étais persuadé que, dans de nombreux cas, nous ne parviendrions pas à couper les lignes par deux fois. Les navires de Cos et de Tyros auraient, à ce moment-là, resserré leur formation. Après le premier passage, je comptais sur une bataille généralisée, sauf si les groupes de deux navires pouvaient continuer de combattre en commun. La désignation de groupes de deux, incidemment, et mon refus de combattre isolément, si possible, même devant un adversaire en nombre égal, constituaient apparemment une nouveauté, dans la guerre maritime goréenne, bien que le principe de la paire, sur une base plus informelle, fût aussi ancien que la tactique du triangle, utilisée, on s'en souvient peut-être, par ceux de mes navires qui avaient attaqué le reste de l'escorte de la flotte du trésor. J'avais également mis au point un système de signaux grâce

auxquels mes navires, ceux de la force d'intervention et les autres, pourraient, si les paires se trouvaient

séparées, changer de partenaire, conservant ainsi la possibilité d'attaquer par deux les navires isolés même si les paires d'origine se trouvaient séparées.

Les deux premières vagues d'assaut se composaient, par conséquent, de cinquante forces d'intervention de seize navires-tarns suivies, une demi-ahn plus tard, de cinquante paires de navires-tarns. Cela signifie que la première vague comprenait huit cents navires et la seconde cent.

Cela me laissait environ deux cent trente-cinq navires-tarns et un grand nombre, mille quatre cent dix, navires ronds.

Je fis signe aux seize navires-tarns qui me suivaient de continuer leur route. Ils s'éloignèrent, signalant qu'ils avaient reçu mon message. Le *Dorna* s'écarta.

J'aurais préféré les accompagner mais, en tant que commandant en chef, cela m'était impossible.

La troisième vague, qui partirait une ahn après la seconde, serait une longue ligne constituée de mille quatre cents navires ronds. J'espérais que, au moment où elle arriverait au cœur de la bataille, les flottes de Cos et de Tyros auraient réduit l'étendue de leurs lignes et se seraient concentrées. Par conséquent, les mille quatre cents navires ronds seraient peut-être en mesure de les déborder, de les encercler puis d'attaquer sur les flancs, les prenant sous un déluge de javelines enflammées, de pierres brûlantes, de poix bouillante et de carreaux d'arbalète qui pouvait se révéler extrêmement dévastateur. En outre, lorsque les navires de Cos et de Tyros se tourneraient contre ces navires ronds, ils risquaient d'avoir une surprise. Les rames étaient confiées à des citoyens de Port Kar ou bien à des esclaves armés et non enchaînés, impatients de combattre pour leur liberté et la Pierre du Foyer d'une Cité. Seuls les esclaves originaires de Cos, de Tyros ou de leurs alliées avaient été laissés à terre, enchaînés dans les entrepôts de Port Kar. En outre, indépendamment du fait que les cales étaient pleines d'hommes non enchaînés et armés, ces navires ronds regorgeaient d'hommes armés et vigoureux, citoyens de Port Kar qui tenaient à participer à la bataille. Ces équipages étaient munis de grappins et chaque navire rond disposait de deux planches à clous, au moins. Il s'agit, en fait, de planches de débarquement d'environ un mètre cinquante de large, dont une extrémité est fixée au navire rond et dont on bascule l'autre, munie de gros clous, sur le pont du navire ennemi. Les navires ronds étant plus hauts sur l'eau que les navires-tarns, il est possible d'utiliser cette technique. En général, évidemment, c'est le navire rond, avec son équipage peu nombreux d'hommes libres, qui s'efforce d'éviter l'abordage. Mais j'étais convaincu que les navires-tarns qui tenteraient de les aborder seraient envahis par des hordes d'hommes armés et se trouveraient, par conséquent, contre toute attente, eux-mêmes abordés. Nous avions entassé, sur ces navires ronds, beaucoup plus d'hommes armés que n'en contient ordinairement un navire-tarn de classe supérieure. La stratégie la plus répandue, en ce qui concerne les navires ronds, consiste à casser leurs rames du fait que, en général, on ne tient pas à les couler, puisqu'ils font partie du butin. Cette stratégie, toutefois, compte tenu des circonstances, jouerait en notre faveur. Et, si les navires-tarns de Cos et de Tyros utilisaient leur éperon, nous espérions que, avant qu'ils n'aient pu le dégager, les grappins et les planches à clous entreraient en action. En outre, naturellement, les nombreux archers, ainsi que les responsables des onagres, des balistes et des catapultes tireraient sans relâche une pluie de projectiles qui serait d'autant plus dévastatrice que la distance serait réduite. J'espérais que mes navires ronds, avec leurs nombreux équipages d'hommes libres, leurs esclaves comptant sur affranchissement possible, leur artillerie et leurs possibilités d'abordage pourraient résister aux navirestarns de classe supérieure. En fait, plutôt qu'un combat naval, ils tenteraient de s'approcher de l'ennemi puis, grâce aux grappins et aux planches à clous, de l'aborder et de réaliser une bataille terrestre sur mer.

Ma quatrième vague se composait de cinquante navires-tarns, qui avaient reçu l'ordre de ne pas baisser leur mât et partirait une ahn après les navires ronds. Comme ils suivraient les navires ronds, le mât dressé, je supposais qu'on les prendrait pour des navires ronds, car les navires-tarns baissent toujours leur mât avant la bataille. Par conséquent, j'espérais que les navires de Cos et de Tyros, voyant les voiles, prendraient leurs nouveaux ennemis pour des navires ronds à un mât, car il en existe

quelques-uns, et qu'ils jugeraient mal leur vitesse ou bien se jetteraient imprudemment sur eux, découvrant trop tard qu'ils se dirigeaient tout droit sur des navires-tarns rapides, maniables et dangereux. Ensuite, une fois libres de le faire, ces navires soutiendraient les navires ronds, détruisant les navires-tarns qui, inconscients du danger, pourraient tenter de les aborder.

Ma cinquième vague, qui partirait une demi-ahn après la quatrième, se composait de deux escadres de quarante navires-tarns chacune, la première attaquant par le nord et la seconde par le sud. Je n'avais pas assez de navires pour que ce mouvement de tenaille soit réellement dévastateur mais, dans l'agitation de la bataille, alors qu'on n'a pas une vision parfaitement claire de la position et du nombre d'ennemis, de telles attaques de flanc ont parfois un effet psychologique surprenant. L'Amiral de Cos et de Tyros, Chenbar, probablement, ne pourrait pas connaître l'importance et la disposition de nos unités. En réalité, le matin même de la bataille, nous n'avions pas nous-mêmes une idée parfaitement précise de nos plans et ignorions jusqu'au nombre exact de navires dont nous pourrions disposer. J'espérais que Chenbar supposerait que les navires qui avaient fui Port Kar avaient fait demi-tour et s'étaient joints à la bataille, ou bien qu'il croirait, avant d'avoir pu se faire une idée précise de l'importance de nos attaques de flanc, qu'il avait gravement sous-estimé nos forces. Cette attaque de flanc, bien entendu, arrivait aussi tard parce qu'elle était impossible à réaliser aussi longtemps que la flotte de Cos et de Tyros ne se serait pas concentrée afin de contrer nos premiers mouvements. Nous espérions que la crainte provoquée par cette attaque par les flancs pousserait de nombreux capitaines, et peut-être Chenbar luimême, à faire demi-tour, ce qui rendrait leurs navires plus vulnérables.

La seconde vague passa devant nous, chaque paire suivant la force d'intervention qui lui avait été assignée.

Le *Dorna* resta immobile, les rames à l'intérieur, se balançant sur les vagues.

Je tenais en réserve cent cinq navires-tarns qui viendraient prendre position près du *Dorna* en même temps que la cinquième vague.

- « Dois-je baisser le mât ? » demanda un officier.
- « Non, » répondis-je.

Je voulais pouvoir m'installer au sommet afin d'observer le déroulement de la bataille.

C'était l'automne et un vent glacé soufflait en rafales sur la mer. Des nuages roulaient dans le ciel. Au nord, l'obscurité faisait comme une ligne sombre sur l'horizon. Il avait gelé au matin.

« Serrez la voile! » dis-je à un officier.

Il donna des ordres aux marins.

Bientôt, des marins s'engagèrent sur la longue vergue inclinée et, aidés par d'autres qui, sur le pont, tiraient sur les cordes, attachèrent la grande voile triangulaire.

J'étudiai la surface de la mer.

- « Que faisons-nous, maintenant? » demanda un officier.
- « Nous attendons, » répondis-je.
- « Et toi, » s'enquit-il, « que vas-tu faire ? »
- « Je vais aller dormir, » répliquai-je. « Réveille-moi dans une demi-ahn. »

Après avoir un peu dormi, je me sentais beaucoup mieux.

À mon réveil, on me servit du pain et du fromage dans ma cabine.

Je montai sur le pont.

Le vent était très froid, le *Dorna* tanguait violemment et les vagues battaient sa coque. L'ancre avant et l'ancre arrière étaient descendues.

On me donna mon manteau d'Amiral et je le jetai sur mon épaule, la gauche, celle à laquelle je portais déjà la lunette des Constructeurs. Puis je glissai quelques bandes de tarsk séché dans ma ceinture. Je fis descendre l'homme de vigie afin de le remplacer dans la nacelle. Dans la nacelle, je

m'enveloppai dans mon manteau d'Amiral, mordis dans un morceau de tarsk séché, autant contre le froid que pour satisfaire ma faim, puis je sortis la lunette des Constructeurs.

Je regardai où en était la bataille.

Le tarsk séché est, généralement, salé. En général, au sommet du mât, il y a une gourde d'eau à l'intention de la vigie. Je débouchai la gourde et bus un peu d'eau. Elle était recouverte d'une pellicule de glace. Des morceaux de glace fondirent dans ma bouche.

La ligne noire, au nord, semblait plus épaisse.

Je me tournai à nouveau vers la bataille.

La longue ligne de navires ronds de Port Kar passa, louvoyant, pratiquement sans avoir recours aux rames, les petites voiles de tempête, triangulaires, claquant au vent. Les galères à gréement latin, qu'il s'agisse de navires ronds ou de navires-béliers, ne peuvent augmenter ou diminuer la surface de toile ; ce ne sont pas des navires à voile carrée ; par conséquent, ils ont plusieurs voiles adaptées aux diverses conditions atmosphériques ; on descend la vergue le long du mât et on change la voile ; les trois types de voile utilisés sont tous latins et se distinguent par la taille ; il y a une grande voile de beau temps, utilisée par vents faibles ; une voile plus petite pour les fortes brises en poupe et une voile plus petite encore qui sert pendant les tempêtes. C'était avec cette voile, bien que cela soit inhabituel, que les navires ronds louvoyaient ; s'ils avaient utilisé une voile plus grande, compte tenu de la violence du vent, ils auraient penché dangereusement, embarquant probablement de l'eau par les tolets situés sous le vent

Je souris au passage des navires. Les ponts étaient presque déserts. Mais je savais que, dans les châteaux avant et arrière, dans les tourelles, sur le pont de nage et dans les cales, des centaines d'hommes étaient cachés.

Je repris mes observations, dirigeant la lunette des Constructeurs vers l'ouest.

Les navires de la première vague avaient atteint les lignes de la flotte de Cos et de Tyros.

Il faisait froid dans la nacelle.

Derrière eux, éparpillées sur les eaux glacées de Thassa, les paires de la seconde vague progressaient, glissant rapidement, les rames luisantes d'eau, vers les longues lignes de voiles jaunes et mauves que l'on apercevait au loin, jaunes pour Tyros, mauves pour Cos.

Je me demandai combien d'hommes allaient mourir.

Je m'enveloppai plus étroitement dans mon manteau d'Amiral.

Je me demandai qui j'étais et je me dis que je l'ignorais. Je savais seulement que j'avais froid, que j'étais seul et que, au loin, des hommes combattaient.

Je me demandai si mon plan était bon et je me dis que je l'ignorais également. Il y avait des milliers de facteurs impossibles à prévoir et susceptibles de transformer radicalement la situation.

Je savais que Chenbar était un capitaine brillant, pourtant, malgré cela, il ne devait pas avoir entièrement compris nos plans, nos positions et nos paris car nous ignorions nous-mêmes, quelques heures plus tôt, ce dont nous disposerions et comment nous l'utiliserions.

Je ne croyais pas pouvoir gagner la bataille.

J'eus l'impression d'avoir agi stupidement en ne fuyant pas Port Kar lorsque cela était encore possible. Manifestement, de nombreux Capitaines appartenant au Conseil, ainsi que d'autres, l'avaient fait, après avoir enfermé leurs esclaves enchaînés et leurs trésors dans les cales de leurs navires. Pourquoi avais-je décidé de ne pas fuir ? Pourquoi les autres avaient-ils fait de même ? Tous les hommes étaient-ils des imbéciles ? Maintenant, des hommes allaient mourir. Qu'y a-t-il qui vaille une vie humaine ? L'humiliation la plus abjecte n'est-elle pas préférable à sa perte ? Ne vaut-il pas mieux accepter la condition d'esclave, se prosterner devant un maître pour conserver la vie, plutôt que risquer la mort ? Je me souvins que moi aussi, dans le marais du delta du Vosk, j'avais supplié et je m'étais

prosterné afin de conserver la vie ; pourtant, malgré ma lâcheté d'alors, enveloppé dans un manteau

d'Amiral, je regardais maintenant les lignes de navires ennemis se rejoindre, les hommes courir audevant de leur destin et de leur destruction, ou bien de victoires, obéissant à mes instructions alors que j'ignorais pratiquement tout de la vie, de la guerre et du destin.

Il y avait certainement des hommes plus dignes que moi de prendre la responsabilité de ces paroles qui envoyaient les hommes au combat, pour vivre ou mourir. Que penseraient-ils de moi lorsqu'ils tomberaient dans les eaux glacées de Thassa ou s'abattraient, percés par la lame d'une épée, la bouche pleine du sang de leur mort ? Chanteraient-ils mes louanges, à cet instant ? Et ne porterais-je pas le poids de ces morts du fait que mes paroles, celles d'un fou ignorant, les auront précipités dans l'eau ou jetés sur les lames ?

J'aurais dû leur dire de fuir. Au lieu de cela, je leur avais donné une Pierre du Foyer.

« Amiral ! » cria quelqu'un, sur le pont. « Regarde ! » C'était un marin muni, lui aussi, d'une lunette et juché sur la haute proue du *Dorna*. « Le *Venna*, » reprit-il, « est passé ! »

Je dirigeai la lunette vers l'ouest. Au loin, je distinguai le *Venna*, un de mes navires-tarns. Il s'était frayé un chemin dans les lignes de navires ennemis et faisait demi-tour pour frapper à nouveau. Il était en compagnie du *Tela*, son navire jumeau. Un navire-tarn ennemi était couché sur l'eau et un autre s'enfonçait dans les vagues par l'arrière. Des débris flottaient sur l'eau.

Le *Venna* était commandé par l'incomparable Tab.

Les marins rassemblés sur le pont de mon navire poussèrent des cris de joie.

Bravo, me dis-je, bravo.

Les navires ennemis proches de l'endroit où ma force d'intervention avait frappé faisaient demi-tour afin d'affronter leurs adversaires.

Mais, derrière eux, basse sur l'eau, les mâts baissés, arriva la seconde vague de mon attaque.

Les navires de Cos et de Tyros se rapprochèrent les uns des autres, serrant leur formation afin de concentrer davantage de navires à des endroits donnés. Tandis qu'ils renforçaient leurs lignes, je distinguai les limites de la flotte, ce qui n'avait pas été possible plus tôt.

Derrière les navires de la seconde vague, formant une longue ligne qui s'étendait, sur Thassa, d'un horizon à l'autre, ses voiles de tempête battues par le vent, venait la troisième vague, celle des navires ronds.

Je jetai un coup d'œil derrière moi.

Derrière le *Dorna*, sans se hâter, à demi-cadence, avançaient cinquante navires-tarns, le mât levé, la voile attachée à la longue vergue oblique. Dans le tumulte de la bataille, j'étais convaincu qu'on les prendrait, au début et peut-être jusqu'au moment où il serait trop tard, pour une seconde vague de navires ronds.

Juste après cette quatrième vague, son attaque devant se produire une demi-ahn après celle de la quatrième vague, viendrait la cinquième vague composée de deux groupes de quarante navires-tarns qui, venus du nord et du sud, prendraient la flotte ennemie dans une tenaille.

Et, dès le début de ce mouvement de tenaille, le reste de ma flotte, les réserves, cent cinq navirestarns, viendrait prendre position près du *Dorna*.

Ces réserves seraient accompagnées de dix gros navires ronds appartenant à l'Arsenal. Les officiers supérieurs eux-mêmes ignoraient ce que contenaient leurs cales.

Tous les éléments dont j'avais tenu compte étaient en action.

Je jetai un coup d'œil en direction du nord. Puis j'ouvris la lunette et examinai la surface de l'eau. Je refermai la lunette. Au-dessus de l'eau, au nord, se dressaient de gros nuages noirs. Au-dessus, filaient de petits nuages blancs, semblables à des tabuks cherchant à échapper aux mâchoires d'un larl à la crinière noire.

La saison était très avancée.

Je n'avais pas tenu compte de Thassa, de sa violence et de sa versatilité.

Il faisait froid, dans la nacelle, et je pris un autre morceau de tarsk séché. L'eau avait gelé dans la gourde, la faisant éclater.

J'ouvris une fois de plus la lunette des Constructeurs et la dirigeai vers l'ouest.

Il y avait plus de trois ahns que j'étais dans la nacelle fixée au sommet du mât du *Dorna*, fouetté par le vent, les doigts gourds, serrant la lunette des Constructeurs, observant la bataille.

J'avais vu ma première vague percer, en plusieurs dizaines d'endroits, les longues lignes de Cos et de Tyros, puis j'avais vu les navires de l'immense flotte leur faire face, s'offrant aux minces vaisseaux de la seconde vague qui en avaient détruit beaucoup plus, compte tenu de leur taille et de leur poids, que je n'avais osé l'espérer. Puis, tandis que les lignes de Cos et de Tyros se concentraient afin de repousser mes forces d'intervention, mes lignes de navires ronds avaient encerclé la flotte ennemie. Des centaines de navires s'étaient jetés sur ces intrus peu maniables mais beaucoup se rendirent compte, trop tard, qu'ils n'avaient pas affaire à des navires ronds ordinaires mais à de véritables forteresses flottantes, grouillantes d'hommes armés et impatients de combattre. Puis, les navires de la flotte avaient une nouvelle fois changé de direction afin d'attaquer ce qu'ils prirent pour une nouvelle vague de navires ronds, s'offrant ainsi aux éperons et aux lames latérales de bâtiments aussi rapides et destructeurs qu'eux-mêmes. J'étais fier de mes hommes et de leurs navires. Ils se battaient avec courage. Je n'avais pas non plus le sentiment que mon sens de la stratégie était négligeable. Pourtant, dans ma nacelle, il me semblait que, avec le temps, le poids et le nombre de navires se feraient sentir. Je n'avais qu'un peu plus de deux mille cinq cents navires, avec une trop grande proportion de navires ronds, à opposer à une flotte composée uniquement de navires de guerre, forte de quatre mille deux cents unités.

De nombreux navires brûlaient dans l'après-midi sombre et venteux. Étincelles et flammes passaient d'un navire à l'autre. Par endroits, les navires étaient pressés les uns contre les autres, par dizaines, formant des îles de bois qui partaient à la dérive.

La mer devenait mauvaise et le noir, au nord, avait envahi la moitié du ciel, dressé comme un animal de proie prêt à fondre sur sa victime.

La cinquième vague était en retard.

Le *Dorna* tirait sur ses ancres. Nous les avions levées, afin qu'il puisse prendre le vent, puis nous les avions descendues à nouveau mais il tanguait et roulait, montait et descendait avec les vagues. Son armature grinçait, j'entendais le craquement des boulons, des plaques métalliques et des chaînes qui, par endroits, renforçaient son ossature.

La cinquième vague était divisée en deux groupes : le groupe venant du nord était commandé par Nigel et se composait de ses quinze navires, renforcés par vingt-cinq appartenant à l'Arsenal ; le groupe venant du sud était commandé par Chung et se composait de ses vingt navires, renforcés par vingt autres appartenant à l'Arsenal. Tous ces navires étaient des navires-tarns.

Mais la cinquième vague n'arrivait pas.

Se dirigeant vers le *Dorna* par l'est, la réserve, composée de cent cinq navires-tarns et de dix gros navires ronds appartenant à l'Arsenal, dont les officiers supérieurs eux-mêmes ignoraient le contenu, arriva.

Je me demandai si j'avais eu raison de faire confiance à Nigel et à Chung.

Le navire du commandant de la réserve s'arrêta à portée de voix du *Dorna*.

Grâce à la lunette, je constatai qu'Antisthenes, le Capitaine qui était toujours le premier appelé sur la liste du Conseil, se tenait sur le château arrière.

Les autres navires prirent position sur quatre lignes derrière le bâtiment du commandant.

Parmi eux, lourds, battus par le vent, leur voile de tempête roulée sous la vergue, venaient les dix navires ronds appartenant à l'Arsenal. Malgré leur taille et leur poids, ils tanguaient et roulaient sur les hautes vagues de Thassa, en cette fin de Se'Kara.

Je tournai à nouveau la lunette vers l'ouest, vers la fumée qui s'élevait au loin.

Je constatai que les navires-tarns de Cos et de Tyros évitaient, dans la mesure du possible, de s'attaquer à nos navires ronds et concentraient leurs efforts sur mes navires-tarns, profitant de l'avantage du nombre. Les navires ronds, lents, soumis à l'action du vent, étaient laissés à l'écart.

Je souris. Chenbar était un excellent Amiral. Il avait décidé de mener un combat avec lequel il était familier. Il s'attaquait à mes navires-tarns, profitant de l'avantage du nombre, laissant les navires ronds pour plus tard, lorsqu'il serait possible de fondre sur eux à quatre ou cinq contre un. Les navires ronds, naturellement, étaient trop lents pour apporter aux navires-tarns l'aide dont ils allaient sans doute avoir bientôt besoin.

Je repliai la lunette et me soufflai sur les doigts. Il faisait très froid et il me semblait que l'issue de la bataille était écrite sur ce grand jeu qui s'étendait d'un horizon à l'autre, supportant les hommes et les navires en flammes qui constituaient les pièces.

Le vent soufflait avec violence.

Puis, sur le pont, des cris et des acclamations retentirent. L'homme juché au sommet de la proue, la lunette des Constructeurs en bandoulière, debout, des cordes attachées aux chevilles pour lui éviter une chute fatale, agitait son bonnet. Les rameurs criaient et agitaient eux aussi leurs bonnets.

J'ouvris la lunette des Constructeurs. Au nord et au sud, fendant les eaux glacées de Thassa, les mâts baissés, arrivaient les navires de la cinquième vague.

Je souris.

Chung, faisant route au nord, avait été obligé de naviguer contre le vent. Nigel, pour qui la guerre maritime n'avait pas de secret, avait retenu ses navires afin que les deux mâchoires de la tenaille se referment simultanément, comme si elles obéissaient à une seule et même volonté.

Je laissai tomber la lunette des Constructeurs, en bandoulière sur mon épaule, contre mon flanc. Je mis dans ma bouche le reste du tarsk séché et, tout en mâchant, descendis l'échelle de corde fixée au pont, au pied du mât.

Je sautai sur le pont du *Dorna* et fis signe à Antisthenes qui se tenait sur le château arrière du navire commandant la flotte de réserve, à une centaine de mètres de moi. Il hissa un drapeau à la drisse fixée au sommet de la tourelle de l'étrave.

Je montai sur le château arrière de mon navire.

Parmi les cris de stupéfaction de mes hommes et de ceux des autres navires, on démonta les planches couvrant le pont des dix navires ronds et on les jeta par-dessus bord.

Le tarn est un oiseau terrestre, souvent originaire de régions montagneuses, bien qu'il y ait, dans les jungles, des tarns au plumage multicolore. Les tarns installés dans les cales des navires ronds portaient tous une cagoule. Sous la caresse glacée du vent, ils levèrent la tête, battirent des ailes et tirèrent sur les chaînes qui les attachaient à l'armature du navire.

On débarrassa l'un d'eux de sa cagoule et des liens qui lui fermaient le bec.

Il poussa un cri qui glaça les vents froids de Thassa eux-mêmes.

Les hommes frémirent de peur.

Il est extrêmement difficile de faire voler le tarn au-dessus de l'eau.

Je n'étais pas certain qu'il serait possible de les contrôler au-dessus de la mer.

En général, même avec un aiguillon à tarn, il est impossible de les contraindre à perdre la terre de vue.

Je défis la bandoulière de ma lunette et tendis celle-ci à un marin.

- « Qu'on descende une chaloupe! » dis-je à un officier.
- « Avec cette mer ? »
- « Vite! » criai-je.

On mit une chaloupe à l'eau. À une des rames, comme si c'était sa place, se tenait Poisson, le jeune esclave. Le Maître se Nage prit le gouvernail de la chaloupe.

Nous accostâmes le navire rond le plus proche par son côté sous le vent.

Bientôt, je pris pied sur le pont du navire rond.

« Es-tu Terence, » demandai-je, « Capitaine des mercenaires de Treve ? »

L'homme acquiesça.

Treve est un repaire de brigands situé parmi les pentes escarpées des Voltaï où rôdent les larls. Rares sont ceux qui savent exactement où se trouve cette Cité. Autrefois, les tamiers de Treve avaient tenu tête aux cavaleries de tarns d'Ar. Les habitants de Treve ne cultivent pas mais, à l'automne, pillent les récoltes des autres. Ils vivent de rapines et de pillage. On dit que les hommes de Treve comptent parmi les plus orgueilleux et les plus impitoyables de Gor. Ils aiment par-dessus tout le danger et les femmes libres, qu'ils volent dans les cités civilisées et emportent dans leur repaire des montagnes, où ils en font des esclaves. On dit qu'il n'est possible d'atteindre la Cité qu'à dos de tarn. J'avais connu une jeune femme originaire de Treve. Elle s'appelait Vika.

« Il y a, dans ces dix navires ronds, » dis-je, « cent tarns avec leurs tarniers. »

— « Oui, » répondit-il. « Et il y a, avec chaque tarn, une corde à nœuds et cinq marins de Port Kar. » Je regardai la cale ouverte du navire rond. Le tarn, débarrassé de sa cagoule, leva son bec cruel, courbe, en forme de cimeterre. Ses yeux étincelaient. C'était, apparemment, un bel oiseau. J'aurais préféré Ubar des Cieux. C'était un tarn brun-roux, couleur assez répandue chez ces grands oiseaux. Le mien était noir ; c'était un tarn géant, brillant, aux grandes serres chaussées d'acier, un oiseau fait pour la vitesse et la guerre, un oiseau qui avait été, à sa manière primitive et sauvage, mon ami. Je l'avais chassé des Sardar.

« Je recevrai cent Pierres d'or en échange de mes tarns et de mes hommes, » dit Terence de Treve.

- « Tu les auras, » répondis-je.
- « Je les veux maintenant, » déclara le Capitaine de Treve.

Furieux, je sortis ma lame et la pointai sur sa gorge.

— « Ma promesse est d'acier! » dis-je.

Terence sourit.

— « Les hommes de Treve, » fit-il, « comprennent ce type de promesse. »

Je baissai ma lame.

— « Seul de tous les tarniers de Port Kar, » repris-je, « et seul de tous les Capitaines, tu as accepté les risques de cette entreprise : l'utilisation des tarns en mer. »

Un autre Capitaine de Port Kar aurait pu, à mon avis, accepter de prendre un tel risque mais, accompagné de son millier d'hommes, il avait quitté la Cité quelques semaines plus tôt. Je veux parler de Ha-Keel, mince et couvert de cicatrices, qui porte au cou, suspendu à une chaîne en or, un disque d'or au tarn, incrusté de diamants, originaire d'Ar. Il avait tué pour se le procurer, afin d'acheter des soieries et des parfums à une femme qui avait fui avec un autre homme ; Ha-Keel les avait poursuivis, avait tué l'homme en combat singulier et vendu la femme comme esclave. Il lui avait été impossible de rentrer à Ar. J'avais appris que ses forces avaient été engagées par Tor, qui voulait faire cesser les incursions de tarniers venus du désert. Ha-Keel et ses hommes se vendaient au plus offrant. Je savais que, grâce à des intermédiaires, il avait servi les Autres, les ennemis des Prêtres-Rois, qui voulaient s'approprier ce monde. J'avais rencontré Ha-Keel à Turia, chez Saphrar, un Marchand.

- « Je recevrai les cent Pierres d'or, » insista Terence, « quelle que soit l'issue de ton plan. »
- « Bien entendu, » dis-je. Puis je le dévisageai. « Cent Pierres, » repris-je, « bien que cela représente un salaire élevé, est une petite somme compte tenu des risques que tu vas affronter. J'ai du mal à croire que tu t'engages seulement pour cent Pierres d'or. Et je sais que la Pierre du Foyer de Port Kar n'est pas la tienne. »
  - « Nous sommes de Treve, » souligna Terence.
  - « Donne-moi un aiguillon à tarn, » fis-je.

Il m'en tendit un.

Je me débarrassai de mon manteau d'Amiral. Quelqu'un me tendit une écharpe, que j'acceptai.

Il tombait de la neige fondue.

Le tarn déteste perdre la terre de vue. Même soumis à l'aiguillon, il se révolte. Ces tarns portaient une cagoule. Alors qu'instinctivement ils ont tendance à ne pas perdre la terre de vue, j'ignorais quelle serait leur réaction si on leur retirait leur cagoule en mer, où la terre est invisible. Peut-être refuseraient-ils de quitter le navire. Peut-être deviendraient-ils fous de rage et de peur. Je savais que certains tarns avaient tué ceux qui avaient essayé de les faire voler au-dessus de Thassa. Mais j'espérais que les tarns, se trouvant soudain en pleine mer, s'adapteraient à cette situation nouvelle. J'espérais que, dans leur étrange intelligence animale, c'était l'éloignement progressif de la terre et non le fait de ne plus la voir qui poussait leurs instincts à la révolte.

En fait, je ne tarderais pas à le savoir.

Je sautai sur la selle du tarn sans cagoule. Il poussa un cri tandis que je fixais la large ceinture de sécurité violette. La poignée de l'aiguillon à tarn venait s'appuyer à mon poignet droit. J'enroulai l'écharpe autour de ma tête.

« Si je peux contrôler l'oiseau, » dis-je, « suivez-moi et exécutez mes instructions. »

— « Laisse-moi essayer d'abord, » dit Terence de Treve.

Je souris. Pourquoi celui qui avait été tarnier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin, laisserait-il un habitant de Treve, Cité traditionnellement hostile, se mettre en selle avant lui ? Je n'avais, naturellement, pas l'intention de lui dire cela.

— « Non! » répondis-je.

Une paire de menottes d'esclave et une corde étaient accrochées au pommeau de la selle. Je les glissai dans ma ceinture.

Je fis un signe et on ouvrit l'anneau métallique qui attachait le tarn à une des poutres de l'armature du navire.

Je tirai sur la première rêne.

Le tarn, dans un battement d'ailes, sortit de la cale. Il s'immobilisa sur le pont, ouvrant et fermant les ailes, regardant autour de lui, puis poussa un cri. Les autres tarns, dans la cale, une dizaine, s'agitèrent et tirèrent sur leurs chaînes.

La neige fondue, glacée, me fouettait le visage.

Je tirai à nouveau sur la première rêne et, dans un battement d'ailes, l'oiseau gagna la longue vergue inclinée du mât de misaine du navire rond.

Il levait très haut la tête et tous les nerfs de son corps semblaient tendus, mais surpris. Il regarda autour de lui.

Je ne pressai pas l'oiseau.

Je caressai son cou et lui parlai, doucement, sur un ton rassurant.

Je tirai sur la première rêne. L'oiseau ne bougea pas. Ses serres étaient crispées sur la vergue inclinée.

Je ne me servis pas de l'aiguillon.

J'attendis un peu, le caressant, lui parlant.

Puis, soudain, je poussai un cri et tirai brusquement sur la première rêne de sorte que, par entraînement et par instinct, l'oiseau se jeta dans le vent chargé de neige fondue et monta dans le ciel plein de nuages menaçants.

J'étais à nouveau à dos de tarn!

L'oiseau monta jusqu'au moment où je lâchai la première rêne, puis décrivit des cercles. Puis, brusquement, je me rendis compte que l'oiseau frémissait d'enthousiasme et de plaisir. Ses mouvements étaient aussi rapides et sûrs que s'il avait été au-dessus des pentes familières des Voltaï ou des canaux de

Port Kar.

Je vérifiai ses réactions aux rênes. Elles étaient immédiates et impatientes.

Déjà, au-dessous de moi, on débarrassait les tarns de leurs cagoules et des liens qui leur attachaient le bec. Les tarniers se mettaient en selle. Je vis les tarns bondir sur le pont des navires ronds, je vis la fixation des cordes à nœuds aux selles et les marins d'élite, experts à l'épée, cinq par corde, se mettre en position. Et, outre les marins, chaque tarnier, attaché sur sa selle, disposait d'une lanterne de navire, protégée et abritée, allumée, et, dans des sacs de cuir, attachés les uns aux autres et jetés en travers de la selle, de nombreuses bouteilles de terre cuite, bouchées avec des chiffons. Ces bouteilles étaient pleines d'huile de tharlarion et les chiffons qui les fermaient étaient imbibés de la même substance.

Bientôt, derrière moi, volèrent une centaine de tarniers et, sous chacun d'eux, accrochés à une corde à nœuds, cinq marins d'élite.

Je constatai que ma cinquième vague, les deux groupes de quarante navires, sous le commandement de Nigel et de Chung, avait attaqué les flancs de la grande flotte.

À ce moment-là, avant que l'ennemi ait pu se faire une idée précise de son importance, alors qu'il ne se préoccupait plus que de ces attaques de flanc inattendues, je filai au-dessus des flottes antagonistes à la tête de mes tarniers qui transportaient les marins d'élite.

Dans le désordre de la bataille, navires-tarns tentant de s'éperonner et navires ronds essayant de rejoindre les navires-tarns ennemis, je vis, protégé par dix navires-tarns de chaque côté ainsi que par dix devant et dix derrière, le vaisseau amiral de Cos et de Tyros. C'était un grand navire jaune, couleur de Tyros, propulsé par plus de deux cents rameurs.

C'était le navire de Chenbar.

Il contenait, outre les rameurs, qui étaient tous libres, des combattants, une centaine d'archers et une autre centaine d'hommes, artilleurs, personnel auxiliaire et officiers.

Je tirai sur la quatrième rêne.

Presque aussitôt, le navire fut le centre d'un immense battement d'ailes car les tarns descendirent.

Mon tarn se posa sur le château arrière et je mis aussitôt pied à terre.

Je sortis mon épée de son fourreau.

Stupéfait, Chenbar, Ubar de Tyros, Sleen de la Mer, dégaina sa lame.

J'arrachai l'écharpe qui me couvrait le visage.

« Toi! » s'écria-t-il.

— « Bosk, » répliquai-je, « Capitaine de Port Kar! »

Nos lames se heurtèrent.

Derrière nous retentissaient des cris, des hurlements et le bruit sourd d'hommes prenant pied sur le pont, après avoir lâché leur corde, le fracas des armes. Des carreaux d'arbalète sifflaient.

Un groupe d'oiseaux ralentissait au-dessus du pont, les hommes y sautaient, puis un autre groupe le remplaçait. Puis, ayant déposé leurs combattants, les tarniers filaient vers le ciel menaçant, plein de neige fondue, allumaient leurs chiffons huileux, un par un, dans leurs bouteilles d'huile de tharlarion, et les jetaient sur le pont des navires de Tyros. Je ne pensais pas que ces bombes d'huile enflammée feraient beaucoup de dégâts, mais je comptais sur la conjonction de trois éléments : l'effet psychologique d'une telle attaque, la peur provoquée par les flottes lancées sur les flancs, dont on ne connaissait pas encore avec précision l'importance, puis, dans la confusion et, je l'espérais, la terreur, la

perte inattendue du commandant en chef.

Je glissai sur le pont couvert de neige fondue du château arrière et parai la lame de Chenbar, qui filait vers ma gorge.

Je me relevai d'un bond et le combat reprit.

Puis chacun de nous saisit, de sa main libre, le poignet armé de l'autre.

Je le poussai contre la poupe et il se cogna la tête. J'entendis quelqu'un, derrière moi, mais un de

mes hommes s'occupa de lui. Des lames tintaient, derrière moi. Je craignais, un instant, d'avoir cassé la colonne vertébrale de Chenbar. Je lâchai le poignet armé de l'Amiral de Tyros et le frappai, du poing gauche, à l'estomac. Tandis qu'il s'effondrait, je libérai ma main armée et, sans lâcher mon épée, lui donnai un violent coup de poing à la mâchoire. Je pivotai sur moi-même. Mes hommes repoussaient ceux qui tentaient de monter sur le château arrière. Chenbar, assommé, était tombé à genoux. Je sortis les menottes d'esclave de ma ceinture et les refermai sur les poignets de Chenbar. Puis je le traînai jusqu'aux serres du tarn. Avec la corde, sortie de ma ceinture, j'attachai les menottes à la patte droite de l'oiseau.

Maladroitement, Chenbar tenta de se lever mais mon pied, posé sur son cou, l'en empêcha.

Je regardai autour de moi.

Mes hommes poussaient les défenseurs du navire vers le pavois et les faisaient basculer dans l'eau glacée. Les défenseurs n'étaient pas préparés à une telle attaque. Ils avaient été surpris et la résistance avait été faible. En outre, j'avais une bonne centaine de lames de plus.

Les défenseurs nageaient vers les autres navires de Tyros, qui faisaient demi-tour dans l'intention de nous aborder.

Un déluge de carreaux d'arbalète s'abattit sur le pont du vaisseau amiral.

« Poussez les hommes de Tyros près des bordés! » criai-je.

Puis une voix, sur un autre navire, cria:

« Cessez le tir! »

Puis les premiers tarns regagnèrent le vaisseau amiral, ayant lâché leurs bombes d'huile enflammée.

Cinq hommes saisirent chaque corde et furent emportés.

« Incendiez le navire! » criai-je à mes hommes.

Ils allèrent mettre le feu aux cales.

D'autres tarns revinrent et d'autres hommes, parfois six ou sept sur la même corde, furent emportés.

De la fumée sortit entre les planches du pont.

Un navire de Cos heurta le flanc du nôtre.

Mes hommes repoussèrent les agresseurs puis, avec des rames, éloignèrent l'autre navire.

Un autre navire nous toucha, cassant les rames.

Une nouvelle fois, les hommes repoussèrent les agresseurs.

« Regardez! » cria quelqu'un.

Les hommes poussèrent des cris de joie. Le navire battait le pavillon de Bosk, avec ses bandes vertes sur fond blanc.

« Tab! » crièrent-ils. « Tab! »

C'était le Venna qui venait nous libérer.

J'aperçus, brièvement, Tab, en sueur malgré le froid, la tunique déchirée, l'épée à la main, sur le château arrière du *Venna*.

Puis, de l'autre côté, apparut le *Tela*, navire jumeau du *Venna*. Ses lourdes préceintes, destinées à protéger la coque, étaient marquées et, par endroits, cassées.

Les hommes bondirent sur les deux navires.

Je fis signe aux tarniers, venus chercher les hommes, de s'éloigner.

Au loin, des navires brûlaient.

Puis, des flammes jaillirent entre les planches du pont du vaisseau amiral.

Les soldats de Tyros encore à bord du navire se jetèrent à l'eau et, à la nage, se dirigèrent vers leurs navires. J'en vis, à une centaine de mètres de moi, accrochés aux préceintes et même aux rames.

Je restais seul, en compagnie de Chenbar, sur le château arrière du vaisseau amiral.

Je me mis en selle.

Un carreau d'arbalète tomba derrière moi, se fichant dans le pont en flammes.

Chenbar secoua la tête, se leva d'un bond, les menottes aux poignets.

« Combattez! » hurla-t-il, s'adressant à ses navires. « Combattez! »

Je tirai sur la première rêne et le tarn, contre le vent, s'envola, emportant Chenbar de Kasra, Ubar de Tyros, le Sleen de la Mer, prisonnier de menottes d'esclave, qui se balança au-dessous de nous, impuissant, dans le vent et les tourbillons de neige fondue, prisonnier de Bosk, Capitaine de Port Kar et Amiral de sa flotte.

## COMMENT BOSK RENTRA CHEZ LUI

 $\mathbf{Q}_{\text{UAND}}$  nous touchâmes le pont glacé, battu par le vent, du  $\mathit{Dorna}$ , mes rameurs se levèrent et m'acclamèrent en agitant leurs bonnets.

« Conduisez ce prisonnier dans la cale, » ordonnai-je, « et enchaînez-le! Le Conseil décidera ce qu'il faut faire de lui. »

De nouvelles acclamations retentirent.

Chenbar s'immobilisa un instant devant moi, les poings serrés, les yeux pleins de fureur, puis fut entraîné vers la cale par deux marins.

- « Je suppose, » dit le Maître de Nage, « que, vêtu des haillons des esclaves, il ramera bientôt sur un navire rond de l'Arsenal. »
  - « Amiral! » cria la vigie. « Les flottes de Cos et de Tyros font demi-tour! Elles fuient! »
- L'émotion me faisait trembler. J'étais sans voix. Les hommes, autour de moi, poussaient des cris de joie.

Puis je lançai:

« Qu'on rappelle nos navires! »

Les hommes signalèrent à des unités de réserve qu'il leur fallait aller chercher nos navires encore engagés dans la bataille.

Le *Dorna* tirait violemment sur ses ancres, comme un sleen pris au piège. Comme tous les navirestarns, c'était un bâtiment étroit et de faible tirant d'eau. Me tournant vers les navires ronds, je constatai qu'ils étaient également malmenés. À mon avis, le *Dorna* ne résisterait pas longtemps sur une telle mer, à moins qu'il ne trouve son salut dans la fuite.

« Levez les ancres ! » ordonnai-je. « Hissez la voile de tempête ! »

Les hommes obéirent en hâte et, tandis qu'ils exécutaient les ordres, je signalai aux navires de la flotte de réserve, qui devaient aller convoyer les unités engagées, de prendre le chemin du retour pendant qu'il en était encore temps. Il n'était pas question, après cette victoire, de poursuivre les flottes de Cos et de Tyros.

Je me tenais sur le pont gelé, battu par le vent, du *Dorna*, le dos au vent. On me tendit mon manteau d'Amiral, que mes hommes avaient rapporté en revenant du navire rond, et je le mis sur mes épaules. On apporta également une cruche de Paga chaud.

« Le gobelet de la victoire! » lança le Maître de Nage.

J'eus un sourire désabusé. Je ne me sentais pas victorieux. J'avais froid. J'étais en vie. J'avalai le Paga chaud.

On avait abaissé la vergue et on y fixait la petite voile triangulaire. On leva les ancres, et la vergue, grâce à un système de cordes et de poulies, monta vers le sommet du mât. Pendant ce temps, sous la direction du Maître de Nage, les rames de tribord entrèrent en action, amenant l'arrière du navire sous le vent. Le vent prit le navire par le travers et le fit pencher dangereusement. Des vagues glacées balayèrent le pont, puis l'eau s'écoula. Les deux timoniers, arc-boutés sur leurs gouvernails, firent tourner le navire. Puis l'arrière fut sous le vent et le Maître de Nage donna la cadence, faisant avancer le navire en attendant que la voile prenne le vent. Lorsque cela se produisit, on eut l'impression qu'un poing frappait la voile, le mât grinça et la proue, pendant un terrible instant, plongea dans l'eau glacée puis se leva vers le ciel.

« Ramez! » cria le Maître de Nage. « Ramez! »

Le tambour de cuivre du keleustes rythma la cadence maximum.

Le petite voile de tempête, gonflée par le vent et la neige fondue, tirait violemment sur la vergue et les cordes. Le *Dorna* fila à toute vitesse, fendant les vagues qui se dressaient, immenses, sur ses flancs.

Il s'en sortirait.

J'ignorais si la victoire que nous avions remportée, car nous avions apparemment remporté une victoire, était ou non décisive, mais je savais que le vingt-cinq de Se'Kara, car c'est ce jour-là que la bataille eut lieu, ne serait pas oublié de si tôt, à Port Kar, Cité autrefois qualifiée de perfide et malsaine, mais qui s'était donné une Pierre du Foyer, Cité qu'on avait appelée : Fléau de Thassa la Luisante mais qui méritait sans doute le nom que certains citoyens lui donnaient parfois : Joyau de Thassa la Luisante. Je me demandai combien d'hommes prétendraient qu'ils avaient combattu, en ce vingt-cinq de Se'Kara, sur Thassa. Je souris. Ce jour deviendrait probablement férié, à Port Kar. Et ceux qui avaient participé aux combats resteraient, à jamais, camarades et frères. Je suis Anglais. Et je me souvins d'une autre victoire, à une autre époque, sur une planète lointaine. Je me dis que, plus tard, en ce jour férié, les hommes montreront sans doute leurs cicatrices aux esclaves et aux enfants émerveillés et diront :

« J'ai été blessé en Se'Kara. »

Cette bataille serait-elle célébrée dans des chansons, comme l'avait été l'autre ? Pas en Angleterre, bien sûr. Mais, sur Gor, certainement. Pourtant, me dis-je, les chants mentent. Et ceux qui sont morts, en cette journée, ne chantaient pas. Toutefois, me dis-je, s'ils avaient vécu, n'auraient-ils pas chanté ? Et je répondis : Oui. Et ainsi, me demandai-je, ne pourrions-nous pas chanter pour eux, et pour nous également, et ne pourrait-il pas y avoir, bien que cela soit difficile à envisager, une part de vérité dans les chansons ?

Je retournai auprès du tarn que j'avais posé sur le pont du *Dorna*. Je quittai mon manteau d'Amiral et le jetai sur l'oiseau qui frissonnait dans le froid. Près de lui, se tenait Poisson, le jeune esclave.

Je le regardai dans les yeux et constatai, avec surprise, qu'il avait compris ce qu'il me fallait faire.

« Je vais avec toi, » déclara-t-il.

Je savais que les navires d'Eteocles et de Sullius Maximus n'avaient pas été intégrés à notre flotte. Je savais également que le blocus de la dernière place forte de Sevarius avait été levé afin que les navires, qui appartenaient à l'Arsenal, puissent participer à la bataille. Je savais qu'il y avait eu échange d'informations entre Claudius, régent d'Henrius Sevarius, et Cos et Tyros. En outre, je n'étais pas prêt à croire qu'il n'y avait pas eu également échange d'informations entre Eteocles et Sullius Maximus et Cos et Tyros. Les deux actions avaient très probablement été coordonnées. La Salle du Conseil elle-même était peut-être déjà livrée à l'incendie. Les deux Ubars et Claudius, régent d'Henrius Sevarius, devaient avoir pris le pouvoir, constituant un triumvirat, à Port Kar. Leur pouvoir, bien entendu, ne durerait pas. Port Kar n'avait pas perdu la bataille. Lorsque le vent serait tombé, dans quelques heures ou bien dans un ou deux jours, la flotte ferait demi-tour et rentrerait à Port Kar. Mais je savais que, dans l'intervalle, confiants mais ignorant tout de l'issue de la bataille, les deux Ubars et Claudius tenteraient de débarrasser la Cité de ceux qui s'opposaient à eux.

Je me demandai si ma demeure tenait toujours.

J'avais fait apporter de la viande au tarn, de gros morceaux de tarsk, cuisses et épaules, que j'avais jetés devant lui, sur le pont glacé. Il mangeait avidement. J'avais fait désosser la viande. Avec du bosk, je ne l'aurais pas fait, mais les os du tarsk sont plus fins et se fendent aisément. Puis je lui fis apporter de l'eau, dans un panier de cuir, et brisai la couche de glace qui la recouvrait. Il but.

« Je vais avec toi, » répéta le jeune garçon.

Il avait glissé, dans la ceinture de sa tunique, l'épée que j'avais demandé à un officier de lui donner, avant la bataille.

Je secouai la tête.

- « Tu n'es qu'un enfant, » dis-je.
- « Non, » répliqua-t-il, « je suis un homme! »

Je lui souris.

- « Pourquoi veux-tu m'accompagner dans ma demeure ? » m'enquis-je.
- « Il le faut, » répondit-il.
- « La jeune Vina a-t-elle tant d'importance, à tes yeux ? » demandai-je.

Il me regarda, rougit, puis baissa la tête. Il tapa du pied sur le pont.

- « Ce n'est qu'une esclave! » dit-il.
- « Bien sûr, » fis-je.
- « Et, » ajouta-t-il d'un air de défi, « un homme ne se préoccupe pas d'une simple esclave ! »
- « Évidemment, » reconnus-je.
- « Même si elle n'existait pas, » reprit-il, « je t'accompagnerais. »
- « Pourquoi ? » m'enquis-je.
- « Tu es mon Capitaine, » répondit-il, surpris.
- « Reste ici, » lui dis-je, avec gentillesse.

Il tira l'épée que je lui avais fait donner.

- « Mets-moi à l'épreuve! » s'écria-t-il.
- « On ne joue pas, » dis-je, « avec les outils des hommes. »
- « Défends-toi! » cria-t-il.

Ma lame jaillit de son fourreau et je parai son attaque. Elle était venue beaucoup plus rapidement que je ne l'avais escompté.

Les hommes s'assemblèrent autour de nous.

« On va s'amuser! » prévint l'un d'entre eux.

Ma lame fila vers le jeune homme et il para le coup. Je fus impressionné, car j'avais eu l'intention de le toucher.

Puis, nous déplaçant sur le pont en pente, dans la neige fondue, nous croisâmes le fer. Une ou deux ehns plus tard, je remis ma lame dans son fourreau.

— « J'aurais pu te tuer quatre fois, » déclarai-je.

Il lâcha son épée et me regarda d'un air abattu.

« Mais, » repris-je, « tu as bien profité des leçons. J'ai connu des Guerriers moins rapides que toi. » Il sourit. Plusieurs marins se frappèrent l'épaule gauche avec le poing droit.

Ils aimaient beaucoup le jeune garçon nommé Poisson. Sans cela, me dis-je, comment aurait-il pu prendre la gaffe de ma barque lorsque, par le canal, je me suis rendu à la Salle du Conseil des Capitaines, comment aurait-il pu monter à bord du *Dorna*, comment aurait-il pu manœuvrer une rame dans la chaloupe qui m'a conduit au navire rond ? J'avais, moi aussi, de l'affection pour le jeune garçon. Je voyais en lui, malgré son collier, sa marque et sa tunique d'Esclave de Cuisine, contrairement à beaucoup d'autres, un jeune Ubar.

« Tu n'es pas obligé de m'accompagner, » dis-je. « Tu es trop jeune pour mourir. »

- « À quel âge, » s'enquit-il, « un homme est-il prêt à mourir ? »
- « Pour aller où je vais, » répondis-je, « et faire ce que je dois faire, il faut être fou. »

Il sourit. Ses yeux étaient pleins de larmes.

- « Oui, » dit-il, « Capitaine. »
- « Il faut être fou! » répétai-je.
- « Tout homme a le droit, » répondit le jeune garçon, « n'est-ce pas, d'agir comme un fou, s'il le souhaite ? »
  - « Oui, » dis-je, « tout homme a ce droit. »
  - « Alors, » reprit-il, « Capitaine, l'oiseau s'étant reposé, partons! »
- « Qu'on apporte une couverture de laine au jeune fou ! » ordonnai-je. « Et qu'on lui donne un ceinturon ainsi qu'un fourreau ! »
  - « Oui, Capitaine! » cria un marin.
- « Crois-tu que tu pourras t'accrocher pendant plusieurs ahns à une corde à nœuds ? » demandaije.
  - « Bien sûr, » répondit-il, « Capitaine! »

Quelques instants plus tard, le tarn ouvrit ses ailes et, saisi par le vent, fut projeté devant le *Dorna* puis, décrivant des cercles vertigineux, prit de l'altitude dans le vent et la neige fondue. Le jeune garçon, les pieds sur un nœud et les mains serrant la corde, se balançait au-dessous de moi. Tout en bas, le *Dorna* montait et descendait sur les vagues et, plus loin, les navires de la flotte, navires ronds et navires-tarns, voile de tempête hissée et rames en action, fuyaient devant la tempête.

Je ne vis pas les navires de Cos et de Tyros.

Terence de Treve, Capitaine des tarniers mercenaires, avait refusé de regagner Port Kar avant le retour de la flotte. Les environs de Port Kar devaient grouiller de tarniers, mercenaires également, engagés par les Ubars rebelles et Claudius, régent d'Henrius Sevarius.

« Les hommes de Treve sont braves, » avait-il dit, « mais ils ne sont pas fous! »

L'oiseau était malmené par la tempête, mais il était fort. J'ignorais l'étendue de la tempête, mais j'espérais que le front ne se trouvait qu'à quelques pasangs. L'oiseau ne pouvait se diriger droit sur Port Kar, en raison du vent, mais nous parvînmes à suivre une oblique, nous éloignant de la flotte. De temps en temps, fatigué, les ailes mouillées, glacé, couvert de neige fondue, l'oiseau tombait vertigineusement mais il parvenait toujours à se redresser et poursuivait son chemin, poussé par le vent, volant à peine.

Poisson, le jeune garçon, glacé, engourdi, les cheveux et les vêtements couverts de neige fondue, s'accrochait à la corde qui se balançait sous l'oiseau.

Une fois, l'oiseau descendit tellement bas que les pieds du jeune garçon et le bout de la corde traînèrent dans les eaux déchaînées, puis l'oiseau, réagissant aux violentes pressions que j'exerçai sur la première rêne, reprit de l'altitude, sans toutefois parvenir à s'élever à plus de quelques mètres au-dessus des vagues noires et rugissantes de la mer démontée.

Puis, la neige fondue se mua en pluie violente, et la pluie en vent cruel, puis il ne resta plus qu'une brise froide, à la limite de la tempête.

Et, au-dessous de nous, Thassa fut illuminée par le soleil froid de Se'Kara. Nous étions sortis de la tempête. Au loin, j'aperçus des plages rocheuses, de l'herbe, des buissons et, au-delà, des forêts de Tur et de Ka-la-na.

Nous fîmes descendre l'oiseau frissonnant parmi les arbres. Poisson sauta à terre, je laissai l'oiseau planer un instant, puis se poser. Je lui retirai sa selle et il s'ébroua. Ensuite, je le couvris avec mon manteau d'Amiral. Nous fîmes du feu, afin de sécher nos vêtements et nous réchauffer.

- « Nous gagnerons Port Kar à la nuit, » dis-je au jeune garçon.
- « Bien sûr, » répondit-il.

En compagnie de Poisson, je me tenais dans la grande salle obscure de ma demeure où, la veille au soir, nous avions célébré ma victoire.

L'immense salle, haute de plafond, n'était éclairée que par un brasero dont les braises rouges luisaient dans leur panier métallique.

Nos pas résonnaient sur le dallage de la grande salle.

Nous avions laissé le tarn au bord du port intérieur de la cour.

Nous n'avions rencontré aucun tarnier, au-dessus de la Cité.

La Cité elle-même était pratiquement dans le noir.

Nous avions survolé la Cité, ne découvrant que des immeubles obscurs et le reflet des trois lunes de Gor dans les canaux.

Puis nous avions gagné ma demeure et nous nous tenions côte à côte dans la grande salle obscure et apparemment déserte.

Nos lames étaient dégainées, celle d'un Amiral de la flotte et celle d'un esclave.

Nous regardâmes autour de nous.

Nous n'avions rencontré personne dans les couloirs, dans les pièces où nous étions entrés, sur le chemin de la grande salle.

Nous perçûmes un bruit étouffé venant d'un coin obscur.

Agenouillées dos à dos, les poignets attachés à un anneau d'esclave, se trouvaient deux jeunes femmes. Leurs yeux, au-dessus des bâillons, exprimaient la terreur. Elles secouèrent la tête.

Elles portaient les vêtements misérables des Esclaves de Cuisine.

Il s'agissait de Vina et de Telima.

Poisson voulut se précipiter vers elles, mais je l'en empêchai.

Sans un mot, je lui fis signe de prendre position près de l'entrée de la grande pièce, où il serait dissimulé.

D'une démarche irritée, je me dirigeai vers les jeunes femmes. Je ne les détachai pas. Elles s'étaient laissé prendre et servaient d'appât. Vina était très jeune, mais Telima, elle, aurait dû se méfier. Pourtant elle aussi, la fière Telima, était agenouillée près de l'anneau, les poignets attachés dans le dos, efficacement bâillonnée, femme jeune et belle, attachée pourtant à l'anneau d'esclave, aussi impuissante que la jeune fille.

Je lui caressai rudement la tête.

« Idiote! » dis-je.

Elle tenta de me dire que des hommes allaient nous attaquer.

« Les filles des Renciers, » déclarai-je, « ont, dit-on, la bouche aussi grande que le delta lui-même! »

Elle ne put produire que de petits bruits mécontents et futiles.

J'examinai le bâillon. D'épaisses bandes de cuir étaient attachées sur sa bouche, retenant le lourd tampon, probablement de tissu rep, qui se trouvait à l'intérieur. Un tel bâillon n'avait rien d'agréable. Il avait été correctement posé.

« Enfin, » dis-je, « quelqu'un a trouvé moyen de réduire les filles de Renciers au silence! »

Les yeux de Telima s'emplirent de larmes. Elle se tortilla futilement, en proie à la peur et à la fureur.

Je lui caressai la tête d'un air condescendant.

Elle me lança un regard chargé de rage et d'exaspération.

Je tournai le dos aux jeunes femmes, mais ne m'éloignai pas d'elles.

Je dis, d'une voix forte :

« Maintenant, libérons ces filles! »

Au même instant, dans le couloir, j'entendis un coup de sifflet, un bruit de course précipitée. Plusieurs hommes arrivaient. Certains étaient munis de torches.

« Tous sur lui ! » cria Lysias, qui portait son casque orné d'une crête en poils de sleen, insigne des Capitaines de Port Kar. Toutefois, Lysias ne s'approcha pas de moi.

Plusieurs hommes se jetèrent sur moi, certains avec des torches.

Quarante hommes, peut-être, se précipitèrent dans la salle.

Je les affrontai, me déplaçant rapidement, changeant continuellement de position, les attirant à ma poursuite, puis les repoussant l'un après l'autre. Je restai, autant que possible, près des jeunes femmes de sorte que les hommes tournent le dos à l'entrée.

Je voyais, contrairement à eux, une ombre qui se déplaçait rapidement, derrière eux, changeant continuellement de position, parmi les ombres mouvantes des hommes et des torches, profitant de la confusion, mais restant toujours à l'arrière, comme dépourvue de substance, mais armée d'une lame. Puis l'ombre mit un casque et il devint presque impossible de la distinguer des autres. Ceux qui tombaient devant cette ombre le faisaient sans s'en rendre compte et sans bruit car la lame leur perçait la gorge aussi subrepticement qu'un murmure dans l'obscurité.

Quant à moi, j'abattis neuf Guerriers.

Puis de nouveaux cris retentirent et de nouvelles torches apparurent.

La salle était maintenant brillamment éclairée et les grosses poutres du plafond elles-mêmes étaient visibles.

Comme il avait été découvert, Poisson combattit à mon côté, de sorte que nous puissions nous protéger mutuellement.

« Tu vois, Esclave, » lui dis-je, « tu aurais dû rester avec la flotte. »

— « Tais-toi! » répliqua-t-il. Puis il ajouta: « ... Maître. »

Je ris.

Le jeune garçon, d'un coup rapide comme l'éclair, enfonça dix centimètres d'acier dans un corps et se remit en garde avant même que son adversaire ait compris ce qu'il lui arrivait.

Dans un combat tel que celui que nous menions, il ne faut pas appuyer les coups car il est nécessaire de libérer rapidement sa lame.

- « Tu as bien profité de tes leçons, » dis-je, « Esclave. »
- « Merci, Maître, » répondit-il.

Il abattit un autre homme.

J'en abattis deux, sur ma droite.

D'autres hommes arrivaient par le couloir.

Puis, de l'autre côté, par la porte des cuisines, d'autres hommes entrèrent, armés de torches et d'épées.

Nous sommes perdus, me dis-je. Perdus.

Soudain, furieux, je constatai que ces hommes étaient conduits par Samos.

« Ainsi, » criai-je, « je ne m'étais pas trompé, tu étais bien ligué avec les ennemis de Port Kar! »

Mais, avec stupéfaction, je le vis abattre un de nos adversaires.

Certains de ses compagnons étaient des hommes que j'avais chargés de garder ma demeure. Je ne connaissais pas les autres.

« Fuyez! » cria Lysias dans le fracas des armes.

Ses hommes reculèrent et, avec l'aide de ceux qui étaient venus à notre secours, nous les poursuivîmes, les contraignant à combattre, jusqu'à la porte de la grande salle haute de plafond.

Une fois là, nous nous arrêtâmes et fermâmes les portes, mettant les barres en place.

Avec l'aide de Samos, je fis glisser la dernière barre dans son logement métallique.

Il était en sueur, la manche de sa tunique était déchirée. Il avait une tache sanglante sur le côté gauche du visage et ses cheveux blancs et courts, ainsi que son oreille étaient tachés de sang.

« La flotte ? » demanda-t-il.

- « Nous sommes victorieux, » répondis-je.
- « Bien, » fit-il. Il rengaina son épée. « Nous défendons le donjon proche du mur donnant sur le delta, » ajouta-t-il. « Suis-moi! »

Il s'arrêta près des jeunes femmes attachées.

- « Ainsi, vous êtes là ! » fit-il. Il se tourna vers moi. « Elles se sont enfuies dans l'espoir de te retrouver. »
  - « Elles ont réussi, » dis-je.

Je coupai la corde qui, enserrant leurs poignets, les attachait à l'anneau d'esclave. Elles se levèrent péniblement. Bien qu'elles ne fussent plus prisonnières de l'anneau, elles avaient toujours les poignets attachés dans le dos. Elles étaient toujours bâillonnées. Vina courut vers Poisson, les yeux pleins de larmes, et posa la tête sur son épaule gauche. Il la prit dans ses bras.

Timidement, Telima se dirigea vers moi, puis elle leva la tête, les yeux éclairés d'un sourire, et posa la tête sur mon épaule droite. Je la serrai contre moi.

— « Ainsi, » disait Poisson à Vina, « tu t'es enfuie du donjon ? »

Elle le regarda avec étonnement.

Il la prit par les épaules, la fit pivoter et la poussa devant lui dans le couloir conduisant aux cuisines. Puis, d'un geste rapide, il la frappa vigoureusement du plat de l'épée. Elle fila devant lui.

— « Apparemment, » dis-je à Telima, « tu es également sortie en cachette du donjon ? »

Elle recula prudemment.

- « Souhaites-tu me dire quelque chose, fille de Rencier? » m'enquis-je.
- « Umm-ummph, » protesta Telima en secouant la tête.

Je fis un pas vers elle.

Elle secoua la tête. Son regard disait : Si-jamais-tu-oses...

Je fis un nouveau pas vers elle.

Telima, faisant fi de sa dignité, pivota sur elle-même et fila vers le couloir, mais elle n'avait pas fait dix mètres qu'elle avait été frappée deux fois du plat de mon épée.

Vingt mètres plus loin, elle s'arrêta, se retourna et me regarda. Elle se redressa de toute sa taille, pleine de fureur et d'orgueil.

Je fis encore un pas dans sa direction et, pivotant vivement sur elle-même, elle s'enfuit.

Je supposai que la dignité de Telima ne supporterait pas un nouveau coup du plat de l'épée.

Je ris.

- « Il faut savoir s'y prendre avec les femmes, » déclara Poisson avec gravité.
- « Oui, » répondis-je sur le même ton.
- « Il faut leur montrer qui est le Maître, » ajouta-t-il.
- « Exactement! » fis-je.

Les hommes rassemblés autour de nous rirent et, compagnons d'armes, nous traversâmes le couloir, les cuisines et les salles, nous dirigeant vers le donjon.

Le lendemain après-midi, je me tenais, en compagnie de Samos, derrière le parapet du donjon. Audessus de nous, entre des poutres, était tendu un fil destiné à empêcher les tarns de se poser. Un peu plus loin, se dressaient de lourds mantelets, montés sur des poteaux, sous lesquels nous pourrions nous abriter au cas où des tarniers tireraient des carreaux d'arbalète.

Mon grand arc en bois de Ka-la-na jaune, aux extrémités renforcées de corne de bosk, à la corde de chanvre entrelacé de soie, était là. Grâce à lui, nous avions pu maintenir les assaillants à distance. Il ne restait que quelques flèches.

Nos hommes étaient à l'intérieur. Nous étions fatigués. Nous n'avions guère dormi.

Il ne restait plus que Samos et moi pour monter la garde.

Avant mon retour, avec ses hommes et les miens, Samos avait repoussé onze assauts conjugués des tarniers et de l'infanterie. Depuis mon retour, nous en avions repoussé quatre. Il ne nous restait plus que trente-cinq hommes, dix-huit qui avaient accompagné Samos dans ma demeure et dix-sept des miens.

« Pourquoi es-tu venu défendre ma demeure et mon donjon ? » demandai-je à Samos.

- « L'ignores-tu vraiment ? » s'enquit-il.
- « Non, » répondis-je.
- « Cela n'a plus d'importance, » dit-il, « maintenant. »
- « Sans toi et tes hommes, » soulignai-je, « ma demeure serait tombée depuis longtemps. » Samos haussa les épaules.

Nous regardâmes par-dessus le parapet. Le donjon est proche de la muraille donnant sur le delta. Du haut des remparts, nous découvrions le marais ainsi que le delta immense et magnifique du Vosk, que j'avais traversé, il y avait bien longtemps.

Nos hommes, épuisés, se reposaient à l'intérieur du donjon. Les quelques minutes de sommeil qu'ils pouvaient s'accorder étaient précieuses. Tout comme Samos et moi-même, ils étaient presque complètement épuisés. L'attente, puis le combat ; puis l'attente encore, et le combat, se succédaient depuis trop longtemps.

À l'intérieur, se trouvaient également quatre jeunes femmes : Vina, Telima et Luma, le chef comptable de ma Maison, qui avait refusé de fuir, ainsi que Sandra, la danseuse, qui n'avait pas osé quitter ma demeure. Les autres, hommes ou femmes, libres ou esclaves, avaient fui. Thurnock et Thura, Clitus et Ula qui, à mon sens, auraient dû rester, s'étaient enfuis. Je ne le leur reprochais pas, même au plus profond de mon cœur. Ils avaient agi sagement. Il aurait fallu être fou pour rester. En fin de compte, me dis-je, c'est moi qui suis un imbécile, pas eux. Pourtant, à ce moment-là, je n'aurais pas voulu être ailleurs qu'à l'endroit où j'étais, au sommet de mon donjon, dans la demeure qui, à Port Kar, m'appartenait.

C'est pourquoi je montais la garde en compagnie de Samos.

Je le regardai. Je ne comprenais pas le Marchand d'Esclaves. Pourquoi était-il venu défendre ma demeure ? Etait-il tellement irrationnel, tellement fou, méprisait-il tellement la valeur de sa vie ?

Il n'avait pas sa place ici.

Cette demeure était à moi, à moi!

— « Tu es fatigué, » dit Samos. « Descends. Je vais monter la garde. »

J'acquiesçai. Je n'avais plus de raison de me méfier de Samos, et je n'en avais plus le temps. Il avait souillé son épée pour moi. Sa vie, comme la mienne, avait été exposée au parapet de mon donjon. Je ne voulais plus savoir s'il servait les Ubars, Claudius, régent d'Henrius Sevarius, les Ubarats de Cos et de Tyros, les Autres, les Prêtres-Rois ou bien lui-même. Je ne voulais plus rien savoir. J'étais revenu. J'étais très fatigué.

J'ouvris la trappe et descendis, par l'échelle, dans la pièce située sous le sommet du donjon. Il y avait là assez d'eau et de nourriture pour tenir une bonne semaine. Mais je ne croyais pas que nous tiendrions aussi longtemps. D'autres assauts auraient sans doute lieu, avant la nuit et, tôt ou tard, nous serions débordés.

Je regardai autour de moi. Les hommes dormaient. Le plancher était sale et parsemé de détritus. Les hommes n'étaient pas rasés. Il y en avait, les hommes de Samos, que je ne connaissais pas, mais d'autres, les miens, avaient su susciter mon affection. Il y avait même des esclaves, qui avaient combattu avec des gaffes et des masses. D'autres étaient des hommes que j'avais affranchis et à qui j'avais enseigné le maniement des armes. D'autres étaient des marins et deux autres étaient des mercenaires qui avaient refusé de quitter mon service. Poisson dormait, Vina blottie dans ses bras. Il s'est bien battu, me dis-je.

« Maître, » entendis-je.

Dans un coin de la pièce, se tenait Sandra, la danseuse. Elle était réellement magnifique. Curieusement, elle était vêtue des Soieries de Plaisir, et maquillée.

Je me dirigeai vers elle. Agenouillée devant un miroir de bronze, elle se peignait les paupières.

Elle leva sur moi des yeux pleins de terreur.

- « Quand ils viendront, » demanda-t-elle, « ils ne tueront pas Sandra, n'est-ce pas ? »
- « Je ne le crois pas, » répondis-je. « Je crois qu'ils la trouveront belle et l'épargneront. »

Le soulagement la fit frissonner, puis elle se tourna à nouveau vers son miroir, examinant attentivement son visage.

Doucement, je la fis lever et la regardai dans les yeux.

— « Je t'en prie, ne défais pas mon maquillage, » supplia-t-elle.

Je souris.

— « Ne crains rien, » dis-je. « Ils te trouveront très belle. »

Je l'embrassai dans le cou, sous l'oreille, puis descendis à l'étage inférieur.

Elle me regarda partir.

À cet étage, assise contre le mur, les genoux contre la poitrine, je trouvai Luma.

J'allai jusqu'à elle et m'immobilisai devant elle.

Elle se leva et me caressa légèrement la joue. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Je suis prêt à t'affranchir, » dis-je, « mais je crois qu'ils tueront les femmes libres, s'ils en trouvent. »

Je touchai son collier.

« Avec lui, » repris-je, « tu auras peut-être la vie sauve. »

Elle fondit en larmes et posa la tête sur mon épaule. Je la serrai dans mes bras.

« Ma brave Luma, » dis-je. « Ma brave et gentille Luma. »

Je l'embrassai puis, la repoussant doucement, descendis à l'étage inférieur.

Telima y soignait deux blessés.

Une couverture était étendue au pied du mur. Je m'assis dessus et me pris la tête entre les mains.

La jeune femme m'y rejoignit et, à la manière des femmes goréennes, s'agenouilla, assise sur les talons.

« Je présume, » dit-elle, « que la flotte va rentrer dans quelques heures et que nous serons sauvés ? » Elle savait certainement aussi bien que moi que la flotte avait été poussée vers le sud et qu'elle ne pourrait pas regagner Port Kar avant deux ou trois jours, au mieux.

— « Oui, » dis-je, « dans quelques heures, la flotte reviendra et nous serons sauvés. »

Elle posa la main sur ma tête, puis son visage fut tout près du mien.

« Ne pleure pas! » ordonnai-je.

Je la serrai contre moi.

- « Je t'ai fait tellement de mal! » dit-elle.
- « Non, » répondis-je, « non. »
- « Tout est tellement étrange, » fit-elle.
- « Qu'est-ce qui est étrange ? » demandai-je.
- « Que Samos soit ici, » répondit-elle.
- « Pourquoi ? » m'enquis-je.

Elle me regarda.

— « Parce que, » expliqua-t-elle, « c'était mon Maître. »

Je fus ébahi.

« J'ai été capturée à l'âge de sept ans, au cours d'un raid, » dit-elle, « et Samos m'a achetée au Marché aux Esclaves. Pendant de nombreuses années, il s'est occupé de moi, s'est intéressé à moi. J'ai été bien traitée ; on m'a enseigné des choses qu'on enseigne rarement aux esclaves. Je sais lire, vois-

tu.»

Je me souvins que j'avais constaté avec surprise que, bien qu'elle ne fût qu'une fille de Rencier, elle savait lire.

« Et, quand j'ai su lire, » reprit-elle, « on m'a enseigné beaucoup d'autres choses. Même la Seconde Connaissance. »

Cela était, en général, réservé aux Hautes Castes de Gor.

- « J'ai été élevée dans cette Maison, » poursuivit-elle, « avec amour et Samos était presque un père pour moi. J'avais le droit de parler aux Scribes, aux Chanteurs, aux Marchands et aux voyageurs. D'autres esclaves, qui étaient également très libres, mais pas autant que moi, devinrent mes amies. Nous pouvions nous promener en ville, mais des gardiens nous accompagnaient afin de nous protéger. »
  - « Qu'est-il arrivé ensuite ? » demandai-je.

Sa voix devint dure.

- « On m'avait dit que ma vie serait transformée le jour de mon dix-septième anniversaire. » Elle sourit. « Je croyais que j'allais être affranchie ou bien que Samos m'adopterait. »
  - « Qu'est-il arrivé ? » m'enquis-je.
- « Ce matin-là, à l'aube, » raconta-t-elle, « le Maître des Esclaves est venu me chercher. On m'a conduite aux cages de fer. Là, comme une fille qu'on vient de capturer sur les îles de rence, on m'a déshabillée. On a fait chauffer un fer. J'ai été marquée. On m'a posé la tête sur une enclume et, à coups de marteau, on m'a fixé au cou un simple collier métallique. Puis on m'a attaché les poignets à des anneaux scellés dans le mur, et on m'a fouettée. Ensuite, lorsqu'on me libéra, le Maître des Esclaves et ses hommes se servirent de moi. Puis on m'enchaîna et on m'enferma dans une cage, avec d'autres filles. Ces filles, dont certaines étaient originaires des îles de rence, me battaient souvent car elles savaient à quel point j'avais été libre d'aller et de venir dans la maison et elles savaient également, ce qui était vrai, que je me croyais très supérieure à elles, filles ordinaires, simple marchandise. Je crus qu'il y avait une grave erreur. Pendant des jours, malgré les coups des autres filles, je suppliai le Maître des Esclaves, les gardes, de me conduire devant Samos. Enfin, à genoux, avec un simple collier, rouée de coups et enchaînée, nue, je fus jetée devant lui. »
  - « Que dit-il? » demandai-je.
  - « Il dit, » répondit-elle, « il dit : « Faites sortir cette esclave ! ». Ce fut tout. »

Je baissai les yeux mais la serrai contre moi.

- « On m'a enseigné les devoirs d'une esclave, au sein de la Maison de Samos, » reprit-elle, « et j'ai donné satisfaction. Mes anciennes amies refusèrent de m'adresser la parole. Les gardes qui m'avaient protégée pouvaient, s'ils en avaient envie, me prendre dans leurs bras et me battre si je ne les servais pas bien. »
  - « Samos lui-même s'est-il servi de toi ? » demandai-je.
- « Non, » répondit-elle. Puis elle poursuivit : « On me confiait les tâches les plus désagréables. Souvent, je n'avais pas le droit de m'habiller. Souvent, j'étais battue et on se servait cruellement de moi. Au soir, je n'étais pas seulement enchaînée, mais aussi enfermée dans une cage minuscule, où je pouvais à peine bouger. » Elle me regarda, les yeux pleins de colère. « En moi, » reprit-elle, « la haine grandit : contre Port Kar, contre Samos et les hommes, et contre les esclaves, dont j'étais. Je ne vivais que pour ma haine et l'espoir que je pourrais un jour m'échapper puis me venger. »
  - « Tu t'es échappée, » dis-je.
- « Oui, » répondit-elle. « En faisant le ménage chez le Maître des Esclaves, je trouvai la clé de mon collier. »
  - « Tu ne portais donc plus un simple collier métallique ? » relevai-je.
- « Dès le début, après mon dix-septième anniversaire, » expliqua Telima, « j'ai reçu une éducation d'Esclave de Plaisir. Un an plus tard, la Maîtresse des Esclaves a annoncé que j'étais devenue

parfaitement compétente dans ce domaine. À cette époque, un forgeron retira mon collier, qui fut remplacé par un collier pourvu d'une serrure à six tiges. »

Sur Gor, le collier des esclaves comporte, en général, une serrure à six tiges ou six disques. Le mot qui, en goréen, signifie : femme esclave, comporte, incidemment, six lettres. Il s'agit de Kajira. Les colliers des esclaves mâles, quant à eux, ne sont que des cercles d'acier rivés directement au marteau sur l'enclume.

— « Il semble bizarre, » fis-je remarquer, « que le Maître des Esclaves ait laissé la clé à un endroit où l'esclave en question risquait de la trouver. »

Elle haussa les épaules.

— « En outre, » reprit-elle, « il y avait, à côté, un bracelet en or. » Elle me regarda. « Je l'ai pris, » dit-elle. « Je me suis dit que l'or me serait utile, ne serait-ce que pour obtenir des gardes qu'ils me laissent passer. » Elle baissa la tête. « Mais, » poursuivit-elle, « je quittai la maison sans difficulté. Je leur dis que j'allais faire une course et ils me laissèrent partir. Naturellement, j'avais déjà fait des courses en ville. Dehors, je retirai le collier afin de pouvoir me déplacer dans la cité sans être obligée de répondre à des questions. Je trouvai des poutres, de la corde, une gaffe, construisis un radeau et, par un des canaux qui conduisent au delta, lesquels n'étaient pas barrés à l'époque, je parvins à m'échapper. J'avais vécu mon enfance dans le marais, je n'en avais donc pas peur. J'ai été recueillie par les hommes de Ho-Hak qui m'acceptèrent dans leur communauté. Ils me permirent même de conserver le bracelet en or. »

Je regardais fixement le mur opposé.

- « Hais-tu toujours Samos ? » demandai-je.
- « Je le croyais, » répondit-elle. « Mais depuis qu'il est ici et qu'il nous aide, je ne le hais plus. Tout cela est très étrange. »

J'étais fatigué et j'avais besoin de dormir. J'étais heureux que Telima m'ait raconté cette partie de sa vie, que j'ignorais. J'avais le sentiment que je ne pouvais pas tout comprendre, à ce moment-là, et qu'elle-même ne comprenait pas tout, mais j'étais très fatigué.

- « Tu sais, » dis-je, « le donjon va être pris d'assaut et nous serons tous massacrés, les hommes tout au moins. »
  - « La flotte viendra, » fit-elle.
  - « Oui, » dis-je. « Mais si elle ne vient pas ? »
  - « Elle viendra, » affirma-t-elle avec confiance.
  - « Où est le collier que je t'ai enlevé la nuit de la fête de la victoire ? » demandai-je.

Elle me regarda sans comprendre.

- « Je l'ai apporté, » répondit-elle. Elle sourit. « Je ne savais pas si tu souhaitais que je sois esclave ou libre. »
  - « Des hommes armés vont venir, » dis-je. « Où est le collier ? »

Elle me regarda.

- « Dois-je le mettre ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je. Je ne voulais pas qu'elle soit tuée, lorsque les assaillants entreraient. S'ils la prenaient pour une femme libre, et la mienne de surcroît, ils ne tarderaient certainement pas à la tuer : à la torturer et à l'empaler.

Elle retrouva le collier.

- « Mets-le! » ordonnai-je.
- « Y a-t-il tellement peu d'espoir ? » demanda-t-elle.
- « Mets-le, » répétai-je. « Mets-le! »
- « Non, » répondit-elle. « Si tu meurs, je veux mourir à tes côtés, comme si j'étais ta femme. »

Port Kar ne reconnaît pas la Libre Compagnie, mais il y avait des femmes libres, dans la Cité, dont

on savait qu'elles étaient la femme d'un homme.

- « Es-tu ma femme ? » demandai-je.
- « Oui, » répondit-elle.
- « Dans ce cas, » dis-je, « obéis-moi. »

Elle sourit.

— « Si je dois porter un collier, » déclara-t-elle, « que ce soit de la main de mon Ubar. »

Je lui passai le collier au cou et l'embrassai. Sous sa tunique, était cachée une petite dague.

- « Combattrais-tu avec ceci ? » demandai-je, la lui prenant.
- « Je ne veux pas vivre sans toi ! » s'écria-t-elle. Je jetai la dague dans un coin. Elle pleurait dans mes bras.
- « Non, » dis-je. « La vie compte plus que tout le reste. La vie compte plus que tout le reste. La vie. »

Elle pleurait dans mes bras.

Épuisé, je m'endormis.

« Ils arrivent! » cria quelqu'un.

Je secouai la tête, me levai d'un bond.

« Mon Ubar! » cria Telima. « J'ai apporté ceci au donjon. »

Elle me tendit l'épée que je portais lors de mon arrivée à Port Kar.

Je la regardai.

Je posai mon épée d'Amiral.

— « Merci, » dis-je.

Nos lèvres s'effleurèrent, puis je la repoussai et courus à l'échelle. Je glissai la lame dans le fourreau et gravis les échelons. Au-dessus de moi, retentissaient les cris et les bruits de pas des hommes.

Je gravis l'échelle.

Au côté, je portais l'épée avec laquelle j'étais arrivé à Port Kar, celle que je portais depuis de nombreuses années, au siège d'Ar, à Tharna, dans le Nid des Prêtres-Rois, dans les Plaines des Peuples des Chariots, dans les rues d'Ar, lorsque j'avais feint de servir Cernus, Maître de la Maison de Cemus, le plus grand Marchand d'Esclaves d'Ar. Elle n'avait ni le pommeau orné de pierres précieuses ni la lame décorée de mon épée d'Amiral, mais elle me suffisait. Telima l'avait trouvée dans mes affaires et apportée au donjon, afin qu'elle m'y attende. Curieusement, elle avait pressenti que je reviendrais dans ma demeure. Tout en gravissant l'échelle, j'étais heureux de porter, au côté, ma vieille lame, l'acier familier, chargé de souvenirs appartenant à une autre vie, à un autre temps, alors que j'étais Tarl Cabot.

S'il faut mourir, n'est-il pas préférable de mourir avec une telle lame à la main ?

Nous combattions au sommet du donjon.

Les quatre dernières flèches du grand arc avaient été tirées et quatre hommes, qui étaient montés sur le mur donnant sur le delta, afin de couvrir les assaillants, étaient tombés.

Debout sur les mantelets, armés de lances et d'épées, nous repoussâmes les hommes qui, suspendus à des cordes fixées à des tarns, se laissaient tomber au sommet du donjon.

Des grappins, attachés à l'extrémité de cordes à nœuds, passèrent par-dessus le parapet, griffèrent la pierre et se coincèrent dans les fissures. Les échelles d'assaut, constituées d'un axe central supportant des barreaux, heurtèrent les murailles du donjon. Nous entendîmes la trompette, les bruits de pas précipités et d'escalade, le fracas des armes, les cris des hommes.

Puis des têtes casquées, aux yeux fous dans l'ouverture en forme de Y des casques, apparurent aux créneaux, ainsi que des mains gantées et des pieds bottés, puis les ennemis franchirent le mur.

Je bondis au pied du mantelet, sur lequel je me tenais, et me précipitai vers le mur.

J'entendis le tintement de l'acier de Samos et, derrière moi, les cris des hommes.

J'aperçus Poisson, le jeune garçon, courant, tenant à deux mains une lance au-dessus de sa tête, puis j'entendis un cri horrible, long et plaintif, suivi de la chute brutale d'un corps sur le dallage, tout en bas.

« Empêchez-les de monter! » criai-je à mes hommes.

Ils se précipitèrent aux créneaux.

À l'intérieur, nous combattîmes ceux qui avaient escaladé le mur.

Un assaillant descendit l'échelle conduisant au niveau inférieur.

Puis il poussa un cri, lâcha les barreaux et tomba.

La tête de Telima apparut dans l'ouverture. Elle avait, entre les dents, la dague que j'avais vue. Dans la main droite, ensanglantée, elle tenait l'épée d'Amiral que j'avais abandonnée.

« Redescends! » lui criai-je.

Luma et Vina montaient derrière elle. Elles ramassèrent des pierres, sur le sommet du donjon, coururent aux créneaux et les précipitèrent sur les assaillants.

Telima, déchaînée, tenant l'épée à deux mains, frappa, par-derrière, un homme au cou, et il tomba. Puis un assaillant la désarma. Il leva sa lame, prêt à frapper, mais mon épée s'enfonça sous son omoplate gauche et il pivota sur lui-même avant d'avoir pu faire usage de son arme.

Un homme, debout sur le parapet, tomba en hurlant, frappé par une pierre aussi grosse que sa tête, jetée par les petites mains de Luma. Vina, munie d'un bouclier presque trop lourd pour elle, tentait de couvrir Poisson, tandis qu'il combattait. Je le vis abattre un homme, puis chercher un nouvel adversaire.

Je jetai un homme que je venais de frapper, avant même qu'il soit mort, par-dessus le parapet, sur un autre, qui gravissait une échelle d'assaut à laquelle il s'accrocha désespérément, de sorte qu'il l'entraîna, suivant un grand arc, dans sa chute. Un de mes anciens esclaves, armé d'une hampe de lance, fit basculer un autre assaillant.

Samos plongea sa lame dans l'ouverture en forme de Y d'un casque, détourna un javelot lancé dans sa direction, puis affronta l'acier d'un autre homme.

La trompette de la retraite sonna et nous tuâmes six hommes tandis qu'ils tentaient de s'enfuir.

Le souffle court, couverts de sang, nous nous regardâmes.

« L'attaque suivante, » dit Samos d'une voix indifférente, « sera la dernière. »

Samos était vivant, tout comme moi, Poisson, les trois jeunes femmes et, outre Sandra, la danseuse, qui était restée à l'intérieur, cinq hommes, trois compagnons de Samos et deux de mes fidèles, un simple mercenaire et un ancien esclave.

Je regardai le delta.

Derrière les murs, à l'intérieur de la demeure, retentissaient les ordres, le cliquetis des armes. Cette fois-ci, nous n'attendrions pas longtemps.

J'allai auprès de Samos.

« Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

Il tourna vers moi son lourd visage carré qui semblait toujours, à mes yeux, celui d'un prédateur. Puis il se détourna.

— « Moi aussi, » dit-il, « je te souhaite tout le bien, Guerrier. »

Il parut embarrassé de m'avoir adressé ces paroles. Je me demandai pourquoi il m'avait appelé : Guerrier.

Je pris Telima dans mes bras.

— « Quand ils reviendront, » dis-je, « cache-toi à l'intérieur. Si tu combats, tu seras certainement massacrée. Quand ils te trouveront, soumets-toi. Ils t'épargneront peut-être. » Puis je me tournai vers Luma et Vina. « Vous aussi, » poursuivis-je. « Ne vous mêlez pas des affaires des hommes. »

Vina regarda le jeune homme, Poisson.

Il hocha la tête.

- « Oui, » dit-il. « Descends. »
- « Moi, » déclara Telima, « je trouve qu'on manque d'air, en bas. »
- « Moi aussi, » dit Luma avec un sourire.
- « Oui, » renchérit Vina avec fermeté. « On manque d'air, en bas ! »
- « Très bien, » dis-je. « Par conséquent, il faudra vous attacher au pied des échelles avant l'assaut suivant. »
- « Je crois, » intervint Samos, qui regardait par-dessus le parapet, « que nous n'en aurons pas le temps. »

Les trompettes signalant un nouvel assaut retentirent. Nous entendîmes un bruit de course précipitée, sur le dallage, au pied du donjon.

— « Descendez! » criai-je aux jeunes femmes.

Elles ne bougèrent pas, bien campées sur leurs jambes, dans leurs vêtements d'esclaves, obstinées et rebelles.

— « Nous reconnaissons que nous sommes tes esclaves ! » hurla Telima. « Si nous ne te convenons pas, bats-nous ou tue-nous ! »

Un carreau d'arbalète passa au-dessus de nous.

- « Descends! » cria Poisson à Vina.
- « Si je ne te conviens pas, » répliqua-t-elle, « bats-moi ou tue-moi ! »

Il lui donna un rapide baiser puis retourna auprès des créneaux.

Les jeunes femmes ramassèrent des pierres et des épées, puis prirent position près de nous.

- « Au revoir, mon Ubar, » dit Telima.
- « Adieu, Ubara, » répondis-je.

Avec des hurlements terrifiants, des centaines d'hommes se rassemblèrent au pied du donjon. Les échelles d'assaut furent à nouveau dressées contre les murs. À nouveau, des grappins passèrent audessus du parapet. Et, de l'autre côté du donjon, sur le mur donnant sur le delta, se tenaient des arbalétriers qui, ne craignant plus rien du fait que nous n'avions plus de flèches, couvraient les assaillants.

Nous entendîmes les hommes approcher, de l'autre côté du mur, le tintement des épées et des lances contre le mur vertical du donjon.

Le chef des arbalétriers, debout sur les créneaux du mur donnant sur le marais, dirigeait ses hommes.

Les assaillants approchaient régulièrement.

Puis, avec stupéfaction, je vis un trait de lumière jaillir du delta, derrière le mur, et le chef des arbalétriers tournoyer sur lui-même, comme frappé par une masse d'armes, puis tomber, inerte, au pied du mur.

« Tu me fais mal! » s'écria Telima.

Je lui serrais le bras.

Je me levai d'un bond.

« Ne bouge pas! » m'avertit Samos.

Soudain, plus de cent grappins passèrent par-dessus le mur donnant sur le delta, se coincèrent dans les fissures et les cordes se tendirent sous le poids des hommes. Un arbalétrier se tourna vers le delta et fut projeté en arrière, tentant de porter les mains à sa tête. Fichée au milieu de son front, la pointe arrêtée par le métal de la partie postérieure de son casque, se dressait la hampe d'une flèche qui ne pouvait provenir que d'un grand arc de Paysan.

Les arbalétriers s'enfuirent.

Les assaillants approchaient toujours.

Puis, des centaines d'hommes franchirent le mur donnant sur le delta.

« Les Renciers! » criai-je.

Mais tous ces hommes avaient, sur le dos, un grand arc de Paysan. Dans un ordre parfait, ils se mirent en ligne en deçà du parapet du mur bordant le delta. Dans un même mouvement, leurs flèches se fixèrent à la corde, dans un même mouvement, les arcs se tendirent puis Ho-Hak, debout sur le mur, abaissa le bras avec un cri et, en une pluie oblique, un déluge de traits aux plumes de mouette fila vers le donjon. Sur le mur, près de Ho-Hak, se tenaient Thurnock, le Paysan, avec son arc, et Clitus avec son filet et son trident. Une clameur assourdissante s'éleva des échelles d'assaut, les hommes hurlèrent de terreur devant la mort, puis les échelles glissèrent et tombèrent, précipitant des corps sur ceux qui, massés au pied, attendaient leur tour de monter. Inlassablement, la longue ligne postée au sommet du mur envoya un déluge de flèches en bois de Tem à pointe métallique sur les assaillants rassemblés au pied du donjon. Et quand ils s'éparpillèrent et s'enfuirent, chaque archer choisit une cible et rares furent ceux qui purent s'abriter ailleurs que sur le côté du donjon situé à l'opposé des archers. Puis, les archers coururent sur les murs latéraux, bondirent sur les toits, afin que toute la circonférence du donjon soit dans la ligne de tir de leurs projectiles et les jeunes femmes, avec l'aide des hommes, jetèrent des pierres sur ceux qui tentaient de se cacher derrière le donjon, de sorte qu'ils s'éparpillèrent à nouveau et s'enfuirent en direction de la demeure. Pendant un bref instant, j'aperçus Lysias, livide, les yeux exorbités, avec son casque orné d'une crête en poils de sleen et, à ses côtés, son bandeau de perles de sorp du Vosk sur le front, Henrak, le Rencier qui avait trahi les siens pour l'or de Port Kar. Puis, derrière eux, dans un somptueux manteau blanc en fourrure de sleen marin tacheté, l'épée à la main, jetant des regards désespérés autour de lui, courait un homme que personne ne connaissait.

« C'est Claudius ! » s'écria le jeune garçon, Poisson, qui se tenait près moi. « C'est Claudius ! »

Ainsi, me dis-je, voici donc Claudius, régent d'Henrius Sevarius qui avait, manifestement, tenté de le tuer.

Les poings serrés du jeune garçon reposaient sur le parapet.

Puis les trois hommes, suivis de quelques autres, entrèrent dans ma demeure.

Sur le mur, Thurnock agita son grand arc au-dessus de sa tête.

« Capitaine! » cria-t-il.

Clitus leva également la main.

Je levai également la main, répondant à leur salut.

Et je fis signe, également, à Ho-Hak, le Rencier. J'avais constaté l'adresse de ses hommes avec le grand arc. J'étais convaincu que, ayant compris la puissance du grand arc dans le marais, lorsque je les avais arrachés aux chasseurs d'esclaves des péniches, ils s'en étaient procurés et les avaient adoptés, comme les Paysans. À mon avis, les Renciers ne seraient plus à la merci des habitants de Port Kar. Avec leurs armes et leur courage, ils seraient, peut-être pour la première fois, des hommes véritablement libres, car ils seraient en mesure de défendre leur liberté ; ceux qui n'en sont pas capables ne sont pas véritablement libres, ils ont de la chance.

« Regarde! » s'écria Samos.

Du sommet du donjon, on découvrait le canal et les portes donnant sur la mer, au-delà du port intérieur de ma demeure.

Des hommes quittaient ma demeure en courant mais, surtout, sur le canal, les rames luisantes, le mât baissé, deux navires-tarns approchaient.

— « C'est le Venna! » criai-je. « Et le Tela! »

Debout à la proue du Venna, un bouclier au bras, casqué, la lance à la main, se tenait Tab.

Il avait dû laisser dériver les navires, supprimant jusqu'à la voile de tempête, prenant le risque de détruire le *Venna* et le *Tela* sur la mer démontée, afin de ne pas être poussé loin de Port Kar, puis, lorsque la tempête s'était calmée, ils avaient dû faire demi-tour et prendre à toute vitesse la direction du port. Le reste de la flotte se trouvait certainement encore à plus de cent pasangs au sud.

- « C'est un marin véritablement digne de Port Kar, » déclara Samos.
- « Aimes-tu cette Cité ? » demandai-je.

Samos répondit :

— « C'est là que se trouve ma Pierre du Foyer. »

Je souris

Les deux navires, le *Venna* et le *Tela*, entrèrent dans le port intérieur puis firent demi-tour, leurs archers tirant sur les hommes qui couraient sur les quais dans l'espoir d'atteindre les portes.

D'autres tombèrent à genoux et jetèrent leurs armes. Ils seraient enchaînés et réduits en esclavage.

Je pris Telima dans mes bras. Elle pleurait et riait en même temps.

Puis je saisis la corde d'un grappin accroché à un créneau et descendis contre le mur extérieur du donjon. Poisson et Samos me suivirent aussitôt.

Avec d'autres cordes, les hommes entreprirent de faire descendre les jeunes femmes, avant de les suivre.

Au pied du donjon, nous retrouvâmes Thurnock, Clitus et Ho-Hak.

Nous nous étreignîmes.

« Tu as bien retenu la leçon du grand arc, » dis-je à Ho-Hak.

— « Ta leçon était bonne, Guerrier, » répondit Ho-Hak.

Thurnock et Clitus, accompagnés de Thura et d'Ula, étaient allés demander de l'aide aux Renciers, ennemis traditionnels des habitants de Port Kar. Et les Renciers, bizarrement, avaient accepté de risquer leur vie pour moi.

Je me rendis compte que j'ignorais vraiment tout des hommes.

- « Merci, » dis-je à Ho-Hak.
- « Ce n'est rien, » répondit-il, « Guerrier. »

C'est dans de tels riens, me dis-je, que résident notre humanité et notre sens.

— « Il en reste trois à l'intérieur, » nous avertit un marin.

Accompagné de Samos, de Poisson, de Thurnock, de Clitus, de Ho-Hak et d'autres, j'entrai dans la demeure.

Dans la grande salle, entourés d'archers, se tenaient trois hommes : Lysias, Claudius et Henrak.

- « Salut, Tab! » dis-je, lui faisant signe en entrant dans la salle.
- « Salut, Capitaine! » répondit-il.

Les trois jeunes femmes : Telima, Vina et Luma avaient été descendues du donjon et se tenaient derrière nous.

Lysias, en me voyant, se jeta sur moi. Je contrai son attaque. L'affrontement fut violent. Puis il tomba à mes pieds, son casque roulant sur le sol, du sang sur la crête en poils de sleen qui faisait de lui un Capitaine.

« Je suis riche, » dit Claudius, « je peux acheter ma liberté. »

- « Le Conseil des Capitaines de Port Kar, » déclara Samos, « a des comptes à te demander. »
- « J'ai la priorité! » affirma une voix.

Nous nous tournâmes vers Poisson, qui avait l'épée à la main.

— « Toi! » s'écria Claudius. « Toi! »

Samos regarda attentivement le jeune garçon. Puis il se tourna vers Claudius.

— « Tu parais troublé, » dit-il, « à la vue de ce jeune esclave ? »

Je me souvins que la tête du jeune Ubar, Henrius Sevarius, était mise à prix.

Bien qu'il fût marqué, malgré son collier, bien qu'il fût vêtu des haillons misérables d'un esclave, il ressemblait à un jeune Ubar. Ce n'était plus un jeune garçon. Il avait aimé et il avait combattu. C'était un homme.

Claudius, avec un cri de rage, son manteau de fourrure de sleen tacheté tournoyant derrière lui,

fondit sur le jeune homme, l'épée levée, frappant sans relâche.

Le jeune homme résista sans chercher à frapper.

— « Oui, » dit-il, « je ne suis pas mauvais à l'épée. Maintenant, combattons! »

Claudius se débarrassa de son manteau et, prudemment, s'approcha du jeune homme.

Claudius était un excellent escrimeur mais, quelques instants plus tard, Poisson recula et essuya son épée sur le manteau abandonné. Claudius vacilla, au centre de la grande salle, puis tomba en avant et s'abattit sur les dalles.

« Remarquable, » dit Samos. « Claudius est mort, tué par un simple esclave. »

Le jeune homme, Poisson, sourit.

« Celui-ci, » dit Ho-Hak, montrant Henrak, « est un Rencier et m'appartient. »

Henrak, livide, le regarda.

Ho-Hak soutint son regard.

« Eechius est mort sur l'île de rence, » déclara-t-il. « Eechius était mon fils. »

— « Ne me touche pas! » s'écria Henrak.

Il voulut fuir, mais c'était impossible.

Ho-Hak, solennel et puissant, se débarrassa de ses armes. Il portait toujours, au cou, son lourd collier de galérien duquel pendait un morceau de chaîne aux maillons épais. Ses grandes oreilles étaient collées à son crâne.

— « Il a un poignard! » cria Luma.

Ho-Hak s'avança avec prudence sur Henrak, qui tenait le poignard levé.

Quand Henrak frappa, Ho-Hak lui prit le poignet. Lentement, la grosse main de Ho-Hak, aux muscles durcis par de nombreuses années de galère, serra le poignet d'Henrak et le poignard tomba, rebondissant sur les dalles.

Puis Ho-Hak souleva Henrak au-dessus de sa tête et, malgré ses cris et ses mouvements brusques, l'emporta dehors.

Lentement, Ho-Hak gravit l'étroit escalier conduisant au sommet du mur donnant sur le delta, puis s'immobilisa tout en haut, sur un créneau. Se découpant sur le ciel, il tint un long moment Henrak audessus de sa tête, puis il le précipita dans le marais.

Au pied du mur, il y avait certainement des tharlarions.

La nuit était très avancée.

Nous avions mangé et bu grâce aux provisions du Venna et du Tela.

Nous étions servis par Telima et Vina, toujours vêtues en Esclaves de Cuisine. Le jeune homme, Poisson, était assis à nos côtés et se faisait servir. Midice, Thura et Ula, bien que sans collier, nous servaient également. Après nous avoir servis, les jeunes femmes prirent place à nos côtés et mangèrent avec nous.

Midice évitait mon regard. Elle était très belle. Elle se mit à genoux près de Tab.

- « Je ne pensais pas, » disait Tab, « que je pourrais m'intéresser à une femme libre. » Il tenait Midice par les épaules.
- « Dans la propriété d'un Paysan, » dit Thurnock, sur la défensive, comme s'il devait se justifier d'avoir affranchi Thura, « on peut faire travailler une femme libre beaucoup plus qu'une esclave. » Il donna un coup de poing sur la table. Thura avait des talenders dans les cheveux.
- « En ce qui me concerne, » déclara Clitus, la bouche pleine, « je ne suis qu'un pauvre Pêcheur, et je n'ai pas les moyens d'avoir une esclave. »

Ula rit et posa la tête sur son épaule, lui serrant le bras.

— « Eh bien, » fit Samos, qui mordait dans une aile de vulo, « je suis heureux de constater qu'il y a encore des esclaves à Port Kar. »

Telima et Vina, qui portaient un collier, baissèrent la tête et sourirent	
— « Où est l'esclave Sandra ? » demandai-je à Thurnock.	
— « Elle était cachée dans la salle du trésor du donjon, » répondit-il.	,
— « Cela lui convient parfaitement. » fit ironiquement Telima.	

- « Cela lui convient parfaitement, » fit ironiquement felima.
- « Ne soyons pas mauvaise langue, » relevai-je. « Alors, qu'as-tu fait ? » m'enquis-je.
- « Nous avons fermé la porte de l'extérieur, » répondit Thurnock. « Elle hurlait et y donnait des coups de poing, mais elle ne se sauvera pas ! »
  - « Très bien, » approuvai-je.

Je la laisserais deux jours, sans eau ni nourriture, parmi l'or et les bijoux.

— « Quand tu la libéreras, » dit Telima, « pourquoi ne la vendrais-tu pas ? »

Telima était Goréenne.

- « Voudrais-tu que je la vende ? » demandai-je.
- « Oui, » répondit Telima.
- « Pourquoi ? » m'enquis-je.
- « Animal! » répliqua Telima avec un sourire.
- « Dans mes bras, » expliquai-je, « elle s'est révélée une véritable esclave. »
- « Dans tes bras, » dit Telima, baissant la tête, « je serai plus esclave que Sandra ne pourra jamais l'être. »
  - « Je devrais peut-être, » fis-je, « vous mettre à l'épreuve. »
  - « Très bien, » admit Telima. « Mets-nous à l'épreuve. Je gagnerai! »

Je ris et Telima me regarda sans comprendre. Je tendis le bras et l'attirai contre moi. Elle était totalement Goréenne. La regardant dans les yeux, je dis :

— « Dans deux jours, lorsqu'elle sortira de la salle du trésor, j'affranchirai Sandra et lui donnerai de l'or, afin qu'elle puisse aller où elle aura envie de se rendre. »

Telima parut stupéfaite.

« Mais, » ajoutai-je, « je n'affranchirai pas Telima. »

Ses yeux exprimaient l'étonnement. Elle se débattit dans mes bras.

« Telima, » repris-je, « restera mon esclave. »

Elle rit, me tendit ses lèvres et nous échangeâmes un long baiser.

- « Mon ancienne Maîtresse, » conclus-je, « embrasse bien. »
- « Ton esclave, » dit Telima, « est heureuse que son Maître ne la trouve pas désagréable. »
- « N'est-il pas temps que les esclaves regagnent les cuisines ? » demanda Poisson.
- « Si, » répondis-je. Puis je m'adressai à Poisson et Vina. « Retournez aux cuisines, Esclaves, » dis-je, « et je ne veux pas vous voir avant l'aube! »

Poisson prit Vina par le bras et s'en alla.

À l'entrée du couloir conduisant aux cuisines, il s'arrêta et, tandis qu'elle riait en l'embrassant, il l'enleva dans ses bras, elle qui avait été Dame Vivina, qui aurait dû être Ubara de Cos, mais n'était plus qu'une esclave vêtue d'une tunique misérable, avant de l'emporter dans le couloir. Et j'étais persuadé que Dame Vivina aurait trouvé la couche de l'Ubar de Cos moins délectable que la couverture et la natte de Poisson, garçon de cuisine dans la Maison de Bosk, Capitaine de Port Kar.

- « Je vois, » dit Ho-Hak à Telima, « que tu portes toujours ton bracelet en or. »
- « Oui, » répondit Telima.
- « C'est grâce à lui que je devais t'identifier, » reprit-il, « lorsque tu t'es enfuie dans le marais. » Telima le regarda sans comprendre.

Samos posa son gobelet de Paga.

— « À ton avis, » demanda-t-il à Tab, « que va-t-il se passer, maintenant, en ville ? » Tab regarda la table.

- « Eteocles et Sullius Maximus, » dit-il, « ont déjà fui avec leurs navires et leurs hommes. La dernière place forte d'Henrius Sevarius est abandonnée. La Salle du Conseil, bien que partiellement brûlée, n'est pas détruite. La Cité, apparemment, n'a pas souffert. La flotte reviendra certainement dans quatre ou cinq jours. »
  - « Alors, » dit Samos, « la Pierre du Foyer de Port Kar ne risque rien. » Il leva son gobelet.

Nous bûmes à son toast.

- « Si mon Capitaine le permet, » reprit Tab, « il est tard et je voudrais me retirer. »
- « Va, » fis-je.

Il inclina la tête et s'en alla, suivi de Midice.

- « Il ne serait pas prudent, » dit Ho-Hak, « que les Renciers restent à Port Kar. Nous allons partir à la faveur de la nuit. »
  - « Je vous remercie, toi et ton peuple, » dis-je.
  - « Les îles de rence, » répondit-il, « maintenant unies, t'appartiennent. »
  - « Je te remercie, » dis-je, « Ho-Hak. »
- « Nous ne pourrons jamais te rembourser, » reprit-il, « car tu nous as arrachés aux hommes de Port Kar et apporté le grand arc. »
  - « Je suis déjà largement remboursé, » dis-je.
  - « En ce cas, » déclara Ho-Hak, « nous ne nous devons plus rien. »
  - « C'est exact, » fis-je.
  - « Eh bien, » dit Ho-Hak, me tendant les mains, « soyons amis. »

Nous nous serrâmes les mains.

- « Dans le marais, » dit-il, « tu as des amis. »
- « J'en suis heureux, » lui assurai-je.

Ho-Hak fit demi-tour et je regardai son large dos d'ancien galérien franchir le seuil. Dehors, il rassembla ses hommes. Ils allaient regagner leurs barques de rence, amarrées au pied du mur donnant sur le delta.

— « Avec ta permission, Capitaine, » dit Thurnock, regardant brièvement Thura, « il est tard. »

J'acquiesçai et levai la main. Thurnock et Clitus, accompagnés de Thura et d'Ula, se levèrent.

- « Bonne nuit, » dis-je, « amis. »
- « Bonne nuit, » répondirent-ils.

Il ne restait plus, dans la grande salle, que Samos, Telima et moi.

- « Le matin est presque là, » dit Samos.
- « Le jour se lèvera dans moins d'une ahn, » répondis-je.
- « Prenons des manteaux, » décida-t-il, « et allons au sommet du donjon. »

Nous trouvâmes des manteaux, moi celui d'Amiral, puis nous suivîmes Samos, dans la cour dallée située derrière la grande salle, puis jusqu'au sommet du donjon.

Depuis le sommet, nous aperçûmes, ici et là, les hommes de Tab, ceux du *Venna* et du *Tela*, qui montaient la garde. La grande porte du port intérieur était fermée. Les Renciers, un par un, franchissaient le mur donnant sur le delta.

Ho-Hak fut le dernier à passer et nous lui fîmes signe de la main. Il répondit à notre salut, puis disparut.

Le marais luisait sous les trois lunes.

Telima se tourna vers Samos.

- « Ainsi, » dit-elle, « on m'a laissée quitter ta maison. »
- « Oui, » répondit Samos, « et on t'a laissée prendre le bracelet en or afin que Ho-Hak puisse t'identifier, dans le marais. »
  - « Ils n'ont mis que quelques heures à me retrouver, » dit-elle.

- « Ils t'attendaient, » rappela Samos.
- « Je ne comprends pas, » avoua Telima.
- « Je t'ai achetée alors que tu étais petite fille, » expliqua Samos, « avec ces idées en tête et dans ce but. »
  - « Tu m'as élevée comme ta fille, » dit-elle, « puis, lorsque j'ai eu dix-sept ans... »
  - « Oui, » reprit Samos, « tu as été cruellement maltraitée, puis on t'a laissée t'enfuir. »
  - « Mais pourquoi ? » s'écria-t-elle. « Pourquoi ? »
- « Samos, » demandai-je, « le message que j'ai reçu, au Conseil, il y a des mois, venait-il véritablement de toi ? »
  - « Oui, » répondit Samos.
  - « Mais tu l'as nié! » m'écriai-je.
- « Nous ne pouvions guère parler des affaires des Prêtres-Rois dans les caves de la Salle du Conseil, » me remontra Samos.
  - « Les Prêtres-Rois ? » souffla Telima.

Je souris.

- « Oui, » fis-je. « Évidemment. » Je le regardai. « Mais, lorsque le message m'a été remis, tu n'étais pas en ville. »
- « Exact, » répondit Samos. « J'espérais, grâce à cette ruse, pouvoir nier plus aisément toute connexion entre moi et le message, si cela s'avérait nécessaire. »
  - « Par la suite, tu n'as jamais essayé d'entrer en contact avec moi, » fis-je remarquer.
  - « Tu n'étais pas prêt, » répondit Samos. « Et Port Kar avait besoin de toi. »
  - « Tu sers les Prêtres-Rois, » fis-je.
  - « Oui, » répondit Samos.
- « Et c'est pour cette raison, pour me protéger, moi qui les ai bien servis, que tu es venu dans ma demeure ? »
- « Oui, » répondit Samos, « mais aussi parce que tu as beaucoup fait pour ma Cité, Port Kar. C'est grâce à toi qu'elle a, désormais, une Pierre du Foyer. »
- « Cela a-t-il tellement d'importance, pour toi ? » demandai-je. Samos était un larl, prédateur cruel et insensible, un chasseur, un tueur.
  - « Bien sûr, » répondit-il.

Nous regardâmes au loin. Les petites embarcations des Renciers disparaissaient dans le marais de rence, sous les trois lunes de Gor.

Samos se tourna vers moi.

« Mets-toi à nouveau au service des Prêtres-Rois, » dit-il.

Je baissai les yeux.

- « C'est impossible, » dis-je. « Je n'en suis pas digne. »
- « Tous les hommes, » reprit Samos, « et toutes les femmes, ont en eux des éléments méprisables, des choses cruelles et lâches, des chose avides, vicieuses, égoïstes, des choses laides que nous cachons aux autres et, le plus souvent, à nous-mêmes. »

Nous le regardâmes.

Non sans tendresse, Samos posa une main sur l'épaule de Telima et l'autre sur la mienne.

« L'être humain, » poursuivit-il, « est un mélange de cruauté et de noblesse, de haine et d'amour, de ressentiment et de respect, d'envie et d'admiration. Il renferme, au plus profond de lui, beaucoup de bassesse et beaucoup de dignité. Ce sont là d'antiques vérités, mais rares sont ceux qui les comprennent véritablement. »

Je regardai le marais.

— « Ce n'est pas par accident, » dis-je, « que j'ai été intercepté dans le marais. »

- « Non, » répondit Samos.
- « Ho-Hak est-il au service des Prêtres-Rois ? » demandai-je.
- « Il l'ignore, » dit Samos. « Mais, il y a bien longtemps, alors qu'il venait de s'enfuir des galères et était pourchassé, je l'ai caché dans ma demeure. Plus tard, je l'ai aidé à gagner le marais. De temps en temps, il m'a prêté son concours. »
  - « Qu'as-tu dit à Ho-Hak? » m'enquis-je.
  - « Que je savais qu'un homme de Port Kar traverserait bientôt le marais. »
  - « Rien d'autre ? » demandai-je.
  - « Seulement, » répondit-il, « que Telima devrait servir d'appât. »
  - « Les Renciers haïssent les habitants de Port Kar, » fis-je remarquer.
  - « Oui, » fit Samos.
  - « Ils auraient pu me tuer, » ajoutai-je.
  - « J'en ai pris le risque, » dit Samos.
  - « Tu es généreux avec la vie des autres, » relevai-je.
  - « Des mondes sont en jeu, » répliqua-t-il, « Capitaine. »

J'acquiesçai.

- « Misk, » repris-je, « le Prêtre-Roi, est-il au courant de ceci ? »
- « Non, » répondit Samos. « Il ne l'aurait certainement pas permis. Mais, malgré toute leur sagesse, les Prêtres-Rois connaissent mal les hommes. » Samos contemplait également le marais. « Il y a aussi des hommes qui, coordonnant leur action avec celle des Prêtres-Rois, combattent les Autres. »
  - « Qui sont les Autres ? » demanda Telima.
  - « Ne m'interromps pas, Esclave! » ordonna Samos.

Telima se figea.

« Un jour, » reprit-il, « je te parlerai de tout cela. »

Samos avait parlé avec gentillesse, mais c'était un Marchand d'Esclaves.

« Nous pensions, » expliqua Samos, « que ton humanité s'affirmerait, que, confronté à une mort ignoble, inutile, dans le marais, tu supplierais tes bourreaux de t'épargner. »

Mon cœur saignait.

- « C'est ce que j'ai fait, » dis-je.
- « Tu as choisi, » reprit-il, « comme disent les Guerriers, l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. »

Mes yeux étaient pleins de larmes.

- « J'ai déshonoré mon épée, ma Cité. J'ai trahi mes Codes! » m'écriai-je.
- « Tu as découvert ton humanité, » affirma Samos.
- « J'ai trahi mes Codes, » répétai-je.
- « C'est dans de tels instants, » dit Samos, « que toute la vérité et toute la réalité ne sont pas contenues dans les codes. »

Je le regardai.

« Nous savions que, si tu n'étais pas tué, tu serais réduit en esclavage. Par conséquent, pendant de longues années, nous avions attisé les haines et les frustrations d'une personne qui n'attendrait plus que l'occasion d'apprendre à un Guerrier, à un homme se rendant à Port Kar, la cruauté, l'humiliation et les misères de l'esclavage le plus abject. »

Telima baissa la tête.

— « Tu m'as bien préparée à ce rôle, Samos, » souffla-t-elle.

Je secouai la tête.

— « Non, » dis-je, « Samos, je ne puis servir à nouveau les Prêtres-Rois. Le travail était trop bien fait. J'ai été détruit. Je ne suis plus tel que j'étais. »

Telima posa la tête sur mon épaule. Il faisait froid au sommet du donjon.

— « Crois-tu, » demanda Samos à Telima, « que cet homme est détruit ? Qu'il n'est plus tel qu'il

— « Crois-tu, » demanda Samos a Telima, « que cet nomme est detruit ? Qu'il n'est plus tel qu'il était ? »

— « Non, » répondit la jeune femme. « Mon Ubar n'est pas détruit. Il est resté lui-même. »

Je la serrai contre moi, heureux qu'elle eût parlé ainsi.

- « J'ai commis des actes cruels et méprisables, » dis-je à Samos.
- « Tout le monde est dans ce cas. »
- « C'est moi, » souffla Telima, « qui ne suis plus telle que j'étais. C'est moi qui ai été détruite. » Samos la regarda avec tendresse.
- « Tu l'as suivi jusqu'à Port Kar, » dit-il.
- « Je l'aime, » affirma-t-elle.

Je la serrai contre moi.

- « Vous n'avez été détruits ni l'un ni l'autre, » affirma Samos. Il sourit. « Vous êtes tous deux intacts. Et humains. »
  - « Très humains, » fis-je. « Trop humains. »
  - « Dans la lutte contre les Autres, » déclara Samos, « on n'est jamais trop humain. »

Cette affirmation me troubla.

- « Désormais, vous vous connaissez mieux qu'auparavant et, de ce fait, il vous sera plus aisé de connaître vos semblables, leurs pouvoirs et leurs faiblesses. »
  - « Le jour est presque levé, » fit Telima.
- « Il y avait un dernier obstacle, » reprit Samos, « pourtant vous n'avez pas encore véritablement compris lequel. »
  - « Qu'est-ce que c'est ? » m'enquis-je.
- « Votre orgueil, » répondit-il. Il sourit. « Lorsque vous avez perdu l'idée que vous vous faisiez de vous-mêmes, lorsque vous avez pris conscience de votre humanité, vous avez renoncé à vos mythes, à vos chansons, vous n'avez plus accepté que la viande des animaux, comme si des individus aussi grandioses que vous ne pouvaient être que Prêtres-Rois ou bêtes féroces. Votre orgueil exigeait soit la perfection du mythe, soit la perfection de son contraire le plus abject. Si vous n'étiez pas au sommet, il vous fallait être tout en bas ; si vous n'étiez pas les meilleurs, il vous fallait être les pires ; si le mythe n'existait plus, plus rien n'existait. » Samos baissa la voix. « Il y a quelque chose, » conclut-il « entre les rêves des poètes et les morsures, les reniflements des bêtes féroces. »
  - « Quoi ? » demandai-je.
  - « L'homme, » répliqua-t-il.

Je regardai à nouveau le paysage, du côté opposé au marais, contemplant Port Kar. Je vis le *Venna* et le *Tela*, dans le port intérieur de ma demeure, la porte donnant sur le canal, les toits des bâtiments.

Il faisait presque jour.

- « Pourquoi m'a-t-on attiré à Port Kar ? » m'enquis-je.
- « Pour que tu te prépares à la tâche, » répondit Samos.
- « Quelle tâche ? » demandai-je.
- « Puisque tu n'es plus au service des Prêtres-Rois, » répondit Samos, « il est inutile d'en parler. »
- « Quelle tâche ? » insistai-je.
- « Il faut construire un navire, » dit Samos. « Un navire différent des autres. »

Je le regardai.

« Un navire capable de franchir la limite du monde, » expliqua-t-il.

C'était une expression, tirée de la Première Connaissance, désignant une ligne imaginaire, située à une centaine de pasangs à l'ouest de Cos et de Tyros, que les navires goréens ne dépassaient pas ou bien d'au-delà de laquelle ils ne revenaient jamais.

Samos, bien entendu, connaissait aussi bien que moi les limites de la Première Connaissance. Il savait, tout comme moi, que Gor est une sphère. J'ignorais pourquoi les hommes ne dépassaient jamais cette région située à l'ouest de Cos et de Tyros. Telima, naturellement, du fait qu'elle avait été instruite de la Seconde Connaissance dans la Maison de Samos, savait également que la « limite du monde » n'était qu'une expression imagée aux yeux du Goréen cultivé. Pourtant, dans un sens, le monde des Goréens finissait là, tout comme, dans un sens, il se terminait à la Chaîne des Monts Voltaï, à l'est. Telles étaient les frontières occidentale et orientale de la Gor connue. À l'extrême nord et à l'extrême sud il n'y avait, aussi loin qu'on aille, que du vent et de la neige, sur d'immenses étendues glacées.

- « Qui construirait un tel navire ? » demandai-je.
- « Tersites, » répondit Samos.
- « Mais il est fou! » m'écriai-je.
- « C'est un génie! » répliqua Samos.
- « Je ne suis plus au service des Prêtres-Rois, » dis-je.
- « Très bien, » dit Samos. Il nous tourna le dos et s'éloigna. « Je te souhaite tout le bien, » fit-il par-dessus son épaule.
  - « Je te souhaite tout le bien, » répondis-je.

Bien que Telima eut un manteau, j'ouvris mon grand manteau d'Amiral et le refermai sur elle, afin que nous puissions en partager la chaleur. Puis, du sommet du donjon, au-delà de la Cité, nous regardâmes l'aube, derrière l'étendue boueuse du Golfe de Tamber, toucher tendrement les eaux glacées de Thassa la Luisante.

**FIN** 

## Bibliographie de John Norman

- Tarnsman of Gor, Le Tarnier de Gor (CLA-OPTA, Aventures Fantastiques N° 14, première partie), 1966, Ballantine
  - Outlaw of Gor, Le Banni de Gor, AF N° 14, seconde partie, 1967, Ballantine
  - Priest-Kings of Gor, Les Prêtres-Rois de Gor, AF N° 20, première partie, Ballantine
  - Nomads of Gor, Les Nomades de Gor, AF N° 20, seconde partie, 1969, Ballantine
  - Assassin of Gor, Les Assassins de Gor, AF N° 21, 1970, Ballantine
  - Raiders of Gor, Les Pirates de Gor, AF N° 22, 1971, Ballantine
  - Captive of Gor, 1972, Ballantine
  - Hunters of Gor, 1974, DAW-Books
  - Marauders of Gor, 1975, DAW
  - Tribesmen of Gor, 1976, DAW
  - Slave Girl of Gor, 1977, DAW
  - Beasts of Gor, 1978, DAW
  - Explorers of Gor, 1979, DAW
  - Fighting Slave of Gor, 1980, DAW
  - Rogue of Gor, 1981, DAW
  - Guardsman of Gor, à paraître en novembre 1981, DAW

John NORMAN a également écrit d'autres livres indépendants du cycle de GOR :

- Ghost Dance, DAW
- Time Slave, DAW
- Imaginative Sex, DAW, ce dernier volume n'étant pas de la fiction mais une étude sur la sexualité masculine et féminine qui révèle une nouvelle voie vers la libération des sens. (C'est du moins ce que promet l'éditeur!)

D. W.

## 4eme de couverture

De toutes les cités de Gor, aucune n'est aussi détestée que Port-Kar. C'est la ville de toutes les turpitudes, de toutes les dépravations, le repaire des parias, des traîtres et des assassins. Détestée et crainte, bien sûr. C'est à Port-Kar que prospèrent les équipages pirates les plus sanguinaires de la planète, et partout sur la grande mer de Thassa, on redoute leurs galères de combat, qui rançonnent, pillent et razzient depuis la nuit des temps.

C'est pourtant là que se rend Tarl Cabot, l'homme de la Terre devenu un farouche guerrier goréen. Seul, secrètement, par la dangereuse route des marécages. Nul ne connaît ses intentions. D'ailleurs, peut-être les ignore-t-il lui-même. Voir Port-Kar et mourir ? Encore faut-il y parvenir vivant...

[1] En français dans la toyta (N d T)

[1] En français dans le texte (N.d.T.).